

...

JUSTINIANOPOLIS

Michel Déqué

25 avril 2019

Table des matières

1	L'autre hémisphère	3
2	Départ pour l'autre monde	13
3	Première étape	21
4	À travers l'Atlantique	27
5	Les barbares	37
6	L'ultime traversée	45
7	Une nouvelle colonie	51
8	Premières villes	65
9	Île ou continent ?	79
10	La trahison	89
11	L'assassin puni	99
12	Le pèlerinage	109
13	Les olvidiens	121
14	Escale à Goa	133
15	Alexis Comnène	143
16	Pour l'amour de Blomehilde	151
17	Le retour des barbares	161
18	Le feu grégeois	169

19 La part du feu	177
20 Nouvelles colonies	185
21 Une visite inespérée	195
22 Épilogue	207

L'autre hémisphère

Le jour venait à peine de se lever sur la plus grande ville d'Europe de ce 6ème siècle. Pourtant la nuit de juillet était restée chaude dans les étroites ruelles de la cité et il était difficile de parler de fraîcheur matinale. Comme beaucoup d'habitants de cette ville industrielle, Arsien était déjà dehors. Une convocation autant impérieuse que secrète l'appelait au palais. Ce patricien dont les lointains ancêtres avaient dû être esclaves des Romains, et dont les ancêtres de ceux-ci avaient pu partager la gloire de Thémistocle ou d'Alexandre, avait été chargé par Justinien quelques années plus tôt de recenser, classer et préserver tout l'héritage scientifique présent dans l'empire.

L'empereur avait une faible idée de l'ampleur de la tâche, mais il avait conscience que les reconquêtes de ses généraux Bélisaire et Narsès risquaient d'être précaires, et il voulait centraliser à l'abri des hauts remparts de Constantinople les manuscrits dispersés autour de la Méditerranée, d'Athènes à Alexandrie, en passant par Carthage et Syracuse.

Arsien entra dans une salle d'audience bordée de colonnes de marbre. Une si grande salle pour deux personnes ! Il s'inclina devant l'empereur qui lui montra d'un geste un siège en face du sien, et renvoya l'huissier et les gardes du palais. C'était faire montre d'une confiance sans précédent que d'autoriser un citoyen à s'asseoir seul face à son empereur en audience privée. Arsien en fut troublé, surtout quand Justinien se leva et fit signe à son interlocuteur de rester assis. On était loin du protocole pesant qui se mettait en place depuis les derniers empereurs et qui tendait à s'aligner sur celui de leurs voisins et rivaux, les Perses de l'empire sassanide. Justinien fit quelques pas le long des colonnes, silencieux et comme absorbé par ses pensées.

« Tu n'as parlé à personne de notre entrevue, Arsien ?

- Non César ! Pour ma maison, je suis au palais, afin d'apporter les documents arrivés de Corinthe la semaine dernière.

- Bien. Il faudra que tout ce qui va être dit ici demeure secret. Tu ne

dois ni le dire ni l'écrire. Ni à tes plus fidèles, ni au prêtre qui te confesse, pas même sur ton lit de mort.

- Tu peux compter sur mon silence, César ! Depuis la mort de ma femme et de mes enfants lors de l'épidémie de peste, je n'ai personne à qui j'aurais la tentation de me confier... hormis Notre Seigneur dans ma prière.

- Que tes prières restent dans ton cœur et ne sortent pas de tes lèvres, et tu me serviras bien. J'en viens au fait, car j'ai de longues explications à te donner, et j'attends beaucoup de ta science et de ta sagesse. Dans deux heures, j'ai un conseil militaire. Je ne pourrais pas multiplier les entrevues matinales avec toi, sans éveiller la curiosité de mes proches. L'impératrice ne sait encore rien, mais je l'informerai le moment venu.

Je viens d'apprendre par un émissaire de Bélisaire que ses éclaireurs ont atteint les colonnes d'Hercule sans rencontrer de troupes barbares...

- C'est une grande nouvelle César, mais pourquoi la garder secrète ?

- Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. De nouvelles hordes barbares sont en train de s'installer sur le Nord de l'Euxin, et je n'ai qu'une confiance très limitée dans nos nouveaux alliés Bulgares pour tenir nos marches septentrionales. Ils pourraient changer de camp dans une perspective de partage du butin. Les murs de Constantinople sont hauts et épais, mais je n'ai pas assez de légions pour protéger nos campagnes. Voilà presque un siècle que la Rome que l'on disait éternelle est tombée. Notre or et nos troupes ont réussi à contenir la marée des Goths, Huns, Vandales et autres Hérules.

Comme le rocher de Sisyphe qu'on croit amené au sommet, quand on a repoussé la menace d'un côté de l'empire, on retombe dans une nouvelle menace de l'autre côté. Je n'ai pas autant de Bélisaires que de points cardinaux, et d'ailleurs... je vais tout te confier, certains pensent que Bélisaire pourrait rêver de la pourpre impériale. Après tout, qu'est-ce que l'empereur sinon le chef suprême des armées ? Ce n'est pas un dieu comme mon lointain prédécesseur Jules a voulu le faire croire, dans sa fascination pour l'Égypte et les pharaons... je m'égare et notre temps est précieux.

Il y a pire que les mouvements barbares dans notre ancienne Dacie. Mes espions à Suse me rapportent des concentrations de troupes perses. Leur empereur a dû avoir vent de la menace qui pèse sur nous au Nord et se prépare à prendre enfin sa revanche sur Alexandre le Grand.

- César, depuis plus de dix siècles notre civilisation a connu des menaces plus critiques. Les Gaulois, au pied du Capitole... Hannibal ravageant l'Italie... les Parthes écrasant les armées de Crassus...

- Tu as raison, et c'est pourquoi le grand Constantin a fondé la ville où nous sommes. Bien lui en a pris... un siècle plus tard, les chevaux des barbares buvaient dans le Tibre et paissaient sur les ruines du forum. Pourtant nous pouvons continuer à honorer la mémoire de nos ancêtres glorieux et vouer à Dieu un culte digne de lui. Constantinople est bien plus facile à défendre et à nourrir. Les barbares n'ont pas notre science de la navigation.

Aussi nombreux soient-ils, nous pouvons aller et venir à notre guise où ils ne vont pas. Notre diplomatie ne consiste plus comme au temps d'Auguste à faire de tous nos voisins des ennemis, mais à tisser un réseau d'alliances et de commerce qui nous défend mieux que nos cohortes. Nous tiendrons cent ans, deux cents ans, plus peut-être face au déferlement qui vient du Nord, du Sud et de l'Est. L'Ouest était sûr jusqu'à ce que les barbares nous contournent pour s'installer en Bretagne, en Gaule, en Italie... Certains se prétendent rois chrétiens, et tu verras qu'un jour l'un d'eux se proclamera empereur à Rome et nous demandera de lui rendre hommage ! »

Arsien réprima de justesse un sourire. L'empereur n'était pas d'humeur à plaisanter. Pourtant les succès de Bélisaire en Afrique ne devraient pas porter l'empire à un tel pessimisme. On finirait bien par reconquérir Rome, et refouler les barbares en Bretagne ou en Germanie pour redonner à l'empire ce qui faisait sa gloire et sa raison d'être, l'intégralité des côtes du *Mare Nostrum*. Quant aux Perses, c'était un peuple avec lequel on pouvait s'entendre. Tant qu'il restait de l'autre côté de l'Euphrate, il pouvait se tailler l'empire qu'il voulait jusqu'en Chine. S'il pouvait maîtriser les barbares des steppes du Nord, et surtout s'il pouvait se convertir à la vraie foi au lieu de servir de refuge aux hérésies...

L'empereur parlait surtout pour lui-même. Il allait et venait, la tête inclinée vers le sol comme s'il cherchait où poser les pieds. Tout à coup il s'arrêta et regarda fixement Arsien.

« Je veux être le nouveau Constantin. Les hommes meurent, les villes tombent, mais notre civilisation doit demeurer éternelle. Nous sommes dépositaires de la science des Grecs, de la technique des Romains, et du message du Christ. Notre peuple a un devoir sacré et un honneur unique en ce monde. Nous ne pouvons laisser notre phare s'éteindre et le monde retourner aux ténèbres. Mais si je construis une troisième Rome, Justinianopolis, sur les colonnes d'Hercule, loin des innombrables Parthes et des féroces Alains, peux-tu m'assurer que de nouveaux barbares issus de l'Afrique, des Numides ou d'autres peuplades guerrières et avides de nos richesses, ne vont pas la menacer à son tour ? Parle, toi qui es le plus versé dans la science de la terre et des peuples. J'ai appris que tu avais acquis des parchemins à Tyr qui avaient échappé au sac des troupes Alexandre et qui relataient une connaissance des territoires au-delà des colonnes d'Hercule.

- C'est vrai César, mais les Phéniciens étaient des navigateurs et des commerçants. Ils restaient sur les côtes et ne s'intéressaient aux pays visités que pour les richesses qu'ils étaient prêts à échanger avec eux. J'ignore ce que recèle le Sud de nos anciennes colonies dont Volubilis était le fleuron. Il s'agit d'un pays pauvre, sec et peu peuplé. Mais les steppes du Nord-Est, qui ont vu déferler les cavaliers Huns, sont tout aussi inhospitalières.

- Il n'y a donc pas un coin de notre monde vierge de barbares ?

- Tu veux dire vierge d'êtres humains. Si dans une contrée il est des

hommes plus puissants que nous, ils voudront nous asservir. S'ils sont plus pauvres, ils nous envieront jusqu'au jour où notre faiblesse leur permettra de nous piller. Ainsi sont faits les humains ! Pourtant, je crois que cette terre existe et les commerçants Phéniciens y sont allés...

- C'est là qu'il faut installer la nouvelle Rome. Mais qui nous dit que les Phéniciens ne s'y sont pas déjà installés ?

- Rien ! Mais celui qui y est allé a été capable d'en revenir. Si d'autres y sont allés que nous ignorons, je doute que depuis des siècles ils n'aient pas tenté de revenir dans leur patrie aux périodes de la grande gloire de Rome. Nous l'aurions su alors. S'ils ne l'ont pas pu, c'est que leur installation a dé péri, et ils ne seront pas un danger pour nous. Mais je ne crois pas qu'ils aient installé des comptoirs. Pour faire du commerce il faut être deux. Les Phéniciens n'étaient pas intéressés par une terre vierge.

- Certes, mais cette terre n'est peut-être pas vierge. Tu m'as dit que les Phéniciens n'exploraient que les côtes.

- César, peux-tu te remettre en mémoire les leçons de ton précepteur quand tu n'étais que futur empereur ? Notre monde est une sphère, les savants Grecs en ont mesuré le diamètre.

- Je le sais ! Le ciel est aussi une sphère, et le paradis une sphère qui l'entoure, mais j'ai toujours eu du mal à imaginer comment on se tient debout sur une boule.

- Ton précepteur t'a expliqué le principe des climats...

- L'alternance de l'hiver et de l'été ?

- Non, le rôle de l'inclinaison du soleil sur la température quand on va vers le Sud.

- Je ne crois pas me souvenir. Ces questions ne me passionnaient pas à l'époque.

- Soit. Quand on se dirige vers le Septentrion, la température devient de plus en plus froide car les rayons du soleil sont toujours rasants, comme à Constantinople le soir ou en hiver, mais sur des durées de plus en plus longues. Quand on atteint le pôle, les températures sont tellement basses que toute vie est impossible. Quand on se déplace vers le Sud, par exemple en remontant le Nil, les températures deviennent de plus en plus chaudes, au point que tout être vivant se consume en un lieu que l'on nomme équateur.

- Je ne veux construire ma nouvelle Rome ni dans un pôle glacé ni dans un équateur brûlant !

- Attends, César. Si on peut aller au delà de l'équateur, on retrouve progressivement un climat tempéré dans l'autre moitié du monde. Les Phéniciens ont réussi à l'atteindre, car se déplaçant en bateau, ils bénéficiaient du rafraîchissement des eaux de l'océan. Mais la traversée de la zone torride a dû être une épreuve épouvantable, et de nombreux rameurs sont morts de chaleur ou d'épuisement. Les barbares, qui ne maîtrisent pas la navigation, ne pourront jamais s'approcher de cette limite. Ceux qui vivent dans les

pays chauds, en Nubie ou en Éthiopie, préfèrent venir piller l'Égypte que s'aventurer dans cet enfer. C'est pourquoi une moitié du monde est vide d'habitants, barbares ou civilisés.

- Arsien, j'ai eu raison de me reposer sur ta science. Il faut monter une expédition similaire à celle des Phéniciens. Mais nous y mènerons des hommes, des femmes, des enfants, du bétail, des semences, des outils, une copie de nos principaux livres, des images de nos principaux monuments. C'est dans ce monde nouveau et hospitalier qu'une troisième Rome sera érigée. Je te charge d'organiser l'expédition et c'est toi qui la commanderas. Consulte tout ce que tu peux sur la science de la navigation et les relations des Phéniciens. Pour l'instant c'est un secret entre nous deux. Dans un mois, reviens me voir avec la liste de ce dont tu as besoin en hommes et en matériel. Nous verrons alors qui doit être dans la confiance, car nous aurons besoin de conseils de gens plus instruits que toi dans certains domaines. Imagine l'effet sur la population et surtout sur l'armée si on apprend qu'Énée est sur le point d'abandonner Troie pour fonder une nouvelle cité.

- La seule chose que je ne peux te promettre, ô César, est la faisabilité de ton projet. L'entreprise phénicienne était hardie, celle-ci est insensée. Si d'ici un mois je n'ai pas trouvé de solution viable, nous fonderons la cité sur les colonnes d'Hercule.

- Si c'est le cas, il est hors de question de l'appeler troisième Rome, sinon le premier général félon qui s'en emparera se proclamera empereur. Va maintenant. »

Arsien se retira. Ses oreilles bourdonnaient et son cœur battait fort. Comment s'était-il retrouvé en charge d'une telle mission ? Il regretta un instant d'avoir tant parlé sur un sujet qu'il connaissait si peu. Il aurait suffi de dire que l'Ouest de l'Afrique devenait rapidement un désert inhospitalier quand on s'enfonçait dans son cœur. L'empereur aurait été satisfait. Et si les manuscrits phéniciens n'étaient qu'une affabulation ? Les hardis navigateurs pouvaient raconter ce qu'ils voulaient pour récolter les honneurs et la gloire, personne n'irait vérifier, surtout si aucune route commerciale n'était envisageable. Pensif et sombre, Arsien retourna dans son palais. La tâche n'était pas simple. Il lui fallait recueillir des informations sur la navigation lointaine sans éveiller de soupçons. Heureusement sa position d'enquêteur au service de l'empereur allait faciliter les choses.

Deux jours plus tard, il alla trouver Démétrius, un ami d'enfance qui s'était illustré dans la lutte contre les pirates vandales en mer Ionienne. C'est grâce à ce dernier que l'accès à l'Adriatique et donc à Ravenne était redevenu possible pour l'empire romain qui ne voulait pas du qualificatif d'Orient. Prétextant vouloir établir une carte de l'empire romain à son extension maximale, Arsien le questionna sur la Méditerranée occidentale et au-delà :

« Je n'ai jamais poussé mes galères au-delà de la Sicile, mais je connais

des marins d'Aquilée qui ont fait le tour de l'Espagne et qui ont longé les côtes du pays des Maures. Ils utilisent la navigation à voile, plus propice aux longues étapes. Les rameurs nous garantissent une vitesse minimale quel que soit le vent, ce qui est essentiel pour le combat, mais pour les longs trajets, il faut transporter beaucoup de vivres pour les rameurs, donc il faut des grands bateaux, donc de nombreux rameurs... on n'en sort pas. Avec une voile dans l'Atlantique, il est rare qu'on reste de nombreux jours en panne de vent.

- Sais-tu si on peut aller loin dans le Sud sans rencontrer des barbares ?

- La question n'est pas les barbares ! La côte est dépourvue de fleuves pour refaire de l'eau douce. C'est un désert inhospitalier : ni barbares, ni arbres, ni gibier, ni eau. En outre plus on descend vers le Sud plus les vents nous éloignent de la côte. Ce n'est pas comme quand on va vers le Nord où les vents ramènent vers le rivage. Le problème quand on va vers le Nord, ce sont les Wisigoths, puis les Francs. Finalement, rien ne vaut la Méditerranée, surtout de ce côté de la Sicile.

- Mais maintenant que Bélisaire va reconquérir l'Espagne, la Méditerranée va redevenir trop petite !

- Je crois que quand nous aurons résolu nos problèmes à l'Ouest, nous aurons des questions plus urgentes à régler avec l'Est. Les Perses aussi veulent leur part de Méditerranée, comme au temps de Cyrus. »

Arsien se décida à aller droit au but :

« Combien de jours un navire convenablement équipé peut-il naviguer sans escale ?

- Tout dépend du nombre de voyageurs. Avec seulement un équipage pour le manœuvrer, il peut emmener assez de vivres pour des mois, à condition de rencontrer de la pluie de temps en temps pour refaire de l'eau douce. Si par contre tu transportes une cohorte avec ses armes et ses vivres, pas plus de deux semaines. L'empereur veut-il reconquérir la Bretagne en partant des côtes d'Afrique ?

- Je l'ignore. Je ne suis pas dans son état-major. Ma mission est scientifique. Les Romains ont accumulé des trésors de savoir. C'est notre supériorité sur les barbares qui auront toujours le nombre pour eux. Nous devons veiller à conserver ce bien hérité de nos ancêtres. »

Les yeux d'Arsien brillaient étrangement quand il prononçait ces paroles. Démétrius, qui connaissait bien son ami, pensa qu'Arsien ne lui avait pas tout dit mais n'osa pas chercher à en savoir plus. Les secrets d'un confident de l'empereur sont secrets d'État. Démétrius, qui était militaire, savait que c'était là chose sacrée.

Cette entrevue avec Démétrius avait été beaucoup plus riche que la consultation des registres maritimes des jours précédents. Ainsi, pensa-t-il, la navigation à voile, délaissée aux petites barques de pêcheur, retrouvait une utilité nouvelle quand il s'agissait de transporter des colons en mer

sur de longues distances. Les Phéniciens avaient certainement utilisé des rameurs. Mais il fallait faire des escales fréquentes pour ramener des vivres. Or la côte africaine est inhospitalière. Plus ils s'approchaient de l'équateur, plus il devait être difficile de trouver eau et nourriture. Les Phéniciens avaient dû perdre de nombreux hommes. Ils avaient peut-être même planifié de sacrifier au fur et à mesure leurs bateaux et leurs rameurs. Par exemple en les débarquant au fur et à mesure, afin qu'il n'en reste qu'un à l'arrivée, mais avec suffisamment de vivres pour ce dernier navire. Pour un projet d'exploration, ce n'était pas dramatique, surtout s'il s'agissait d'esclaves. Pour un projet de colonisation, on ne pourrait se permettre de perdre trop de futurs citoyens de la nouvelle Rome, sans compter le bétail et les chevaux. La voile était donc la bonne solution, à condition d'avoir des bateaux suffisamment grands et des équipages suffisamment expérimentés.

L'antique cité qui régna sur le Nord de l'Adriatique, avant d'être la proie des barbares, pourrait apporter des réponses à ses questions. Ses marins avaient une excellente réputation d'audace et de curiosité. Hélas un navire à voile sans rameurs ne peut facilement remonter le vent, et Démétrius lui avait dit que les vents tournent vers l'Ouest quand on va vers le Sud. Il était enclin à le croire car un marchand indien lui avait expliqué un jour à Alexandrie comment il pouvait rejoindre la Mer Rouge depuis son pays à condition de naviguer en hiver. Mais en été il pouvait rentrer chez lui, car les vents avaient changé de sens. Et s'il en allait ainsi en Afrique occidentale ? Il suffirait de naviguer en été, malgré la chaleur, pour être porté par des vents contre la côte.

Les semaines suivantes, Arsien questionna tous les commerçants aquiléens qu'il put trouver dans Constantinople. Peu d'entre eux étaient au courant des tentatives de navigation dans l'Atlantique vers le Sud. Les plus avertis ne purent que lui confirmer le fait suivant : les vents portaient à l'Ouest après une ou deux semaines de navigation et il n'y avait aucun espoir de commerce dans cette direction. Comme leurs prédécesseurs phéniciens, les marins et commerçants d'Aquilée n'étaient pas attirés par les terres vierges et recherchaient la société, fût-elle celle des barbares.

L'échéance impériale approchait, et Arsien commençait à désespérer. Comment refaire le voyage des audacieux Phéniciens sans perdre trop de colons ? Si le vent porte à l'Ouest à une distance qu'il évaluait à deux ou trois semaines de mer de l'équateur par bonne brise, on peut maintenir un cap Sud-Ouest et franchir cette ligne au bout d'un mois. On retrouverait des conditions favorables de l'autre côté au bout d'un mois supplémentaire. Il suffit donc d'avoir deux mois de vivres à bord. Le problème serait l'eau, car il doit faire si chaud à l'équateur qu'il ne doit jamais pleuvoir. Et le feu du ciel doit assécher les gosiers. Si au bout de deux mois on ne rencontre pas de terre...

En Méditerranée on ne fait jamais une semaine sans rencontrer une île

ou une côte. Il n'y a pas de raison qu'il en soit autrement des autres mers. Pourtant ceux qui ont navigué dans l'Atlantique vers l'Ouest n'ont rien rencontré à part l'Hibernie et quelques îlots. Mais ont ils eu la persévérance ou la possibilité de ramer contre des vents venant du large pendant plusieurs semaines ? Des documents de Bretagne indiquent qu'au Nord de la Calédonie les vents conduisent vers l'Ouest, mais les quelques îles sont peuplées de sauvages féroces et le climat est tellement froid que la mer charrie des blocs de glace comme les fleuves de Germanie ou de Pannonie en hiver. Compte tenu du diamètre du globe terrestre que le savant Ératosthène a calculé il y a des siècles, si on ne rencontrait aucune terre, on arriverait en Arabie au bout d'un an de navigation. Les bateaux arriveraient peut-être, mais leurs occupants auraient atteint le Royaume de Cieux depuis des mois.

Arsien ne pouvait se résoudre à envoyer à une mort probable le germe de la troisième Rome. Le fait qu'il serait du lot ne lui avait même pas traversé l'esprit. En outre les indications phéniciennes faisaient état d'une terre qui se situait au Sud, mais pas nécessairement à l'Ouest des colonnes d'Hercule. L'expédition avait suivi les côtes et mentionnait une route s'orientant à l'Est pendant une partie du périple. Ces mentions de points cardinaux étaient précieuses. Si les Phéniciens avaient pu aussi parler de la direction des vents !

Un soir, Arsien humait la brise tiède dans des jardins qui donnaient sur le Bosphore, absorbé par ses pensées. Appuyé à une balustrade, il regardait dériver une coquille d'œuf, négligemment jetée par un citoyen. Le courant la portait doucement vers l'Ouest. Arsien se mit à penser à cette coquille traversant la Méditerranée, rejoignant l'Atlantique, effectuant ce périple qui l'obsédait depuis tant de jours et tant de nuits. Des clameurs le tirèrent de son rêve éveillé : une galère qui venait de la mer Égée avançait à grande vitesse vers le port. Ce ne sont ni les vents ni les courants qui lui dictent sa route, pensa Arsien. Quand la galère fut passée, Arsien chercha des yeux la coquille blanche, encore visible dans la lumière du crépuscule. Quelle ne fut pas sa surprise de la voir abandonner sa route vers l'occident pour suivre la galère. Ce changement de cap n'eut qu'un temps, car l'inconstant navicule repassa sous les yeux d'Arsien une troisième fois et alla se perdre dans les dernières lueurs du couchant.

Arsien ressentit comme une lumière vive devant ses yeux. Il avait l'impression que son cerveau fonctionnait à grande vitesse et dut prendre une profonde respiration. La coquille d'œuf venait de lui donner la solution. Il réfléchissait ainsi :

Si les vents et les courants portent toujours vers l'Ouest autour du globe, l'Afrique devrait être submergée par sa côte orientale et asséchée par sa côte occidentale. Les navigateurs indiens ne pourraient jamais rentrer chez eux en été faute de vent porteur. Quand on considère l'hémisphère Nord, il y a des vents vers l'Ouest au Nord de la Calédonie, vers l'Est de la Bretagne à l'Espagne, puis de nouveau vers l'Ouest au Sud de l'Afrique. La mer est

le siège de grands tourbillons perpétuels, plus lents et plus puissants que celui de Charybde. Leur diamètre doit dépasser un mois de navigation, c'est pourquoi la Méditerranée, avec ses îles et ses péninsules, ses détroits et ses archipels, ne permet pas de mesurer le phénomène. C'est comme la marée, qu'on ne voit pas sur les côtes du Bosphore, et qui est si visible sur les côtes de l'Armorique. Si on ne voyage pas à la rame, on peut se permettre une large autonomie et utiliser les tourbillons dans le bon sens, au lieu de chercher à lutter contre eux.

Après l'exaltation vint le doute. Arsien pouvait se tromper. Les tourbillons pouvaient être moins circulaires que celui qui avait entraîné la coquille d'œuf et emmener les colons vers l'Ouest pendant des mois. Ils pouvaient aussi être plus dangereux que Charybde et entraîner les vaisseaux vers leur centre pour les engloutir. L'imagination fertile d'Arsien trouva les contre-arguments. Si la route est plus longue que prévue, on trouvera des terres sur le chemin. D'autre part les pêcheurs Siciliens savent jouer du gouvernail et des voiles pour rester loin du centre de Charybde : le vrai danger ce sont les récifs de Scylla.

Arsien fit envoyer dès le lendemain matin une missive au palais impérial pour demander audience à Justinien. Ce dernier était en visite à Thessalonique et ne devait rentrer que le dimanche suivant. Arsien rongea donc son frein pendant quatre jours, ne pouvant trouver la patience ou l'énergie de poursuivre sa mission d'investigation tant qu'il n'avait pas partagé sa découverte. La tentation était grande d'en parler à Démétrius qui l'avait mis sur la voie, ou au père Athanase qui était son confesseur et confident, qui l'avait marié, avait baptisé ses enfants, puis qui l'avait soutenu au moment de son cruel deuil. Arsien avait un sens aigu du devoir et attendit.

Départ pour l'autre monde

Il y avait presque un mois qu'Arsien, enhardi par la confiance que lui avait témoignée l'empereur, avait eu la folle audace de dire à l'homme le plus puissant de son temps que l'entreprise de créer une nouvelle Rome au delà des déserts brûlants était insensée. En cette heure avancée de l'après-midi, Arsien venait proposer une solution raisonnable. Justinien siégeait dans une petite bibliothèque, face à une table où étaient déroulés divers parchemins. Arsien se tenait debout face à lui, ses mains tremblaient un peu, non pas de peur car Arsien se savait protégé de la cour malgré son relatif franc-parler, mais d'impatience d'annoncer le fruit de ses investigations. Justinien ne lui donna pas tout de suite la parole. Il évoqua les succès de l'empire, tant militaires que commerciaux. Une ambassade avait rencontré, dans l'orient lointain, des envoyés de l'empereur de Chine. Lui aussi avait des soucis avec les barbares, mais les routes commerciales vers l'occident étaient bien gardées. Le monologue impérial prit fin quand l'empereur se leva lentement et fixa Arsien :

« Justinianopolis ?

- César, je crois que ce projet que j'ai qualifié, pardonne moi, d'insensé, a peut-être une solution. Les courants qui portent à l'Ouest font partie d'une grande boucle qui ramènera les vaisseaux de la nouvelle Rome vers les terres vierges que les Phéniciens ont jadis explorées. Avec de bons voiliers, nous les atteindrons en bien moins de temps que les rameurs de Tyr, et donc avec bien moins de pertes en traversant la fournaise qui protégera la nouvelle Rome des barbares.

- Je ne comprends pas comment on va plus vite en suivant une boucle plutôt qu'en suivant une droite. Mais l'homme de science, c'est toi. Al-lons, il est temps de constituer le conseil qui dirigera la ville. Ses membres connaîtront notre projet. Pour les autres, et pour Constantinople, il s'agit de fonder une ville sur les colonnes d'Hercule pour empêcher des barbares venus d'Espagne d'envahir l'Afrique et vice versa. Constantinople tient un détroit qui ferme notre mer, cette ville sera censée tenir l'autre. Tu auras

cinq vaisseaux pouvant contenir deux cents hommes chacun. Pendant tes réflexions théoriques, j'ai commencé à faire préparer l'expédition.

- César, comme nous ignorons ce que contiennent ces terres vierges, il faudra du bétail, des semences, des chevaux, des outils, sans compter les livres qui disent notre civilisation et notre grandeur.

- Ton insolence ne faiblira donc jamais ! Crois-tu ton empereur dénué de bon sens parce qu'il était sur le trône à l'âge où tu n'avais atteint que le tiers de tes études ? Les vaisseaux qui sortiront dans quelques semaines de mes chantiers ne sont pas des bateaux-lavoirs. Leur contenance n'a pas d'égal dans tous nos ports. Ils n'ont pas de rames, mais de hauts bords et des voiles immenses. Mon intendant a d'ailleurs du mal à recruter des marins suffisamment compétents pour ce genre de manœuvre. Des réfugiés d'Armorique fuyant les envahisseurs Celtes venant de Bretagne ont été trouvés en Espagne. Héritiers des Vénètes, ce sont de bons manœuvriers dans les eaux Atlantiques. Mais ne nous égarons pas et parlons du conseil de la nouvelle cité. Comme tu t'en doutes, tu seras mon légat. Ce sera ton titre et celui de tes successeurs, si la colonie réussit. J'interdis formellement le titre de César ou de roi.

Quand un jour, la puissante Justinianopolis entrera en relation avec Constantinople, c'est en terme de vassale et non de rivale qu'elle devra se présenter. Tu amèneras un évêque qui, le moment venu, ordonnera d'autres évêques, et bien sûr des prêtres. J'interdis formellement le titre de patriarche ou de métropolitain. Il se passera peut-être des dizaines d'années, peut-être un siècle, avant qu'un navire issu de Constantinople n'entre dans le port de Justinianopolis, ou qu'un navire justinianopolitain ne revienne vers la mère patrie. Il est primordial que la nouvelle cité vive en référence à sa patrie romaine. Rome a mis quatre siècles à s'imposer en Italie. Justinianopolis naîtra avec mille habitants dans un pays où elle ne pourra fédérer ni agréger aucun peuple. Toi qui manies les nombres mieux que moi, dis moi combien de temps lui faudra-t-il pour atteindre un million de citoyens. C'était je crois, le cens à l'époque de César Auguste ?

- Si nous arrivons tous à bon port, s'il n'y a ni guerre, ni épidémie, ni catastrophe, on peut compter décupler chaque siècle avec des familles de cinq enfants. Il faudra donc trois siècles. Les mille colons seront évidemment jeunes et répartis à parts égales entre hommes et femmes. Il ne faut pas privilégier la proportion de soldats dans l'expédition, car on ne trouvera pas de Sabines pour leur donner une descendance.

- Autant que faire se peut. Il faudra emmener des précepteurs, des spécialistes... c'est la continuité de la civilisation qu'il faut assurer, pas seulement un élevage humain. Tu auras des jeunes et des vieux dans ta cité, comme dans toute cité. Tant pis s'il faut attendre un siècle de plus pour connaître une taille respectable. »

Justinien n'avait pas connu une telle exaltation depuis l'annonce de la

reconquête de l'Afrique. Une ville entièrement construite sur la volonté de perpétuer et prolonger une civilisation plus que millénaire. Il enviait un peu Arsien et se voyait volontiers aux commandes de cet embryon d'empire débarrassé des soucis de voisinage de l'ancien monde. Mais cet embryon allait peut-être couler au fond de l'Atlantique, ou brûler sous les feux de l'équateur. L'empire romain avait trop besoin de Justinien. Justinien avait besoin de son empire. Son projet d'unité religieuse des Romains lui tenait à cœur, comme dix ans plus tôt son nouveau code pénal.

« Tu seras donc mon légat, et tu seras entouré d'un Sénat chargé d'administrer la colonie, et le jour venu de désigner ton successeur. Il faut d'abord un homme de Dieu. As-tu une suggestion ?

- Le père Athanase doit être ordonné évêque l'an prochain.

- Il sera ordonné dimanche ; on lui trouvera aussi un auxiliaire, au cas où... La nouvelle Rome ne peut se développer sans prêtres ni sacrements. Loin de l'empereur, mais pas loin de Dieu ! Il faut aussi un chef militaire. Même si les terres où vous allez sont vierges d'ennemis, la présence d'une force armée sera un facteur de cohésion de votre communauté. Il ne faut pas non plus oublier que vous êtes censés fonder une colonie défensive à l'autre bout de la Méditerranée. Un minimum de crédibilité est de mise. En outre, je ferai escorter vos vaisseaux par dix dromons. Nos mers sont peu sûres et notre expédition est vulnérable. As-tu un nom ?

- Le général Démétrius. C'est un grand connaisseur en matière de navigation.

- Un général qui ne commandera que deux centuries, mais qui aura rang de sénateur dans la nouvelle cité. Soit ! Il faut encore huit hommes pour constituer ton conseil. Je préfère les nommer moi-même, après avis de l'impératrice que j'ai mise au courant quand j'ai reçu ta dernière missive. Ce Sénat ne sera pas ta clientèle. Tu ne pars pas fonder Arsianopolis ! »

Justinien partit d'un bruyant éclat de rire. Arsien fut sur le moment effrayé puis dépité. Il n'avait vu jusque là l'empereur que sous l'aspect d'une paternelle austérité. L'empereur se défiait-il de lui ? Sa méfiance vis-à-vis de son meilleur général n'était un secret pour personne. Passé quelques secondes, Arsien vit le visage de Justinien rayonner de bonheur et reprendre sa majesté. Il comprit que l'empereur lui confiait une mission inédite dans l'empire. Constantin avait supervisé la fondation de sa cité. Rien de tel pour Justinien, et sa jalousie envers le nouveau bâtisseur pouvait être légitime, même si cette troisième capitale allait commencer par un gros village isolé de tout. Justinien ne verrait pas la troisième Rome, mais Arsien ne verrait jamais une deuxième Constantinople avec ses centaines de milliers d'habitants, au mieux une petite ville prospère si tout se déroulait selon les plans.

Ce mois d'août était brûlant. L'ombre des arbres n'était supportable que le matin. C'est sous les épaisses voûtes de pierre d'un ancien temple

d'Artémis en partie effondré dans un des nombreux parcs publics de la ville destinés à éviter la propagation des incendies tout en agrémentant la vie des Constantinopolitains qu'Arsien et Démétrius faisaient et refaisaient leurs plans de campagne :

« Si tu emmènes cinquante chevaux, disait Démétrius, il nous faudra deux navires supplémentaires pour l'eau douce et le fourrage. J'ai vu des chevaux affolés par une tempête impossibles à maîtriser et à monter pendant plus d'un mois. Crois moi, renonce à la cavalerie. Alexandre a conquis l'Asie avec sa phalange. Et puis nous trouverons peut-être des chevaux sauvages assez rapidement pour reconstituer un ou deux escadrons. Il nous faut par contre des dresseurs, et des soldats sachant monter et apprendre à monter.

- Tu es de bon conseil. Nous prendrons des moutons, de chèvres, des vaches...

- Et des taureaux. Dans son arche Noé prenait toujours des couples.

- Il faudra des forgerons, des bûcherons, des tailleurs de pierres...

- Et des métallurgistes. N'oublie pas que nos outils en fer s'useront, et que le fer ne pousse pas sur les arbres. Extraire le fer de la terre demande du savoir-faire.

- En tout cas pas besoin d'humoriste, tu excelles dans les jeux de mots, soupira Arsien. Il faudra des spécialistes de tous nos arts, qui formeront la nouvelle génération née là bas. D'ailleurs, j'y pense soudain, il faut aussi prendre des enfants, sinon il y aura un fossé entre les adultes partis d'ici et les enfants nés là bas.

- Et puis nos précepteurs et formateurs ne vont pas attendre dix ans leurs élèves. Tout cela fait que ton calcul de passer à un million d'habitants en trois siècles est assez optimiste. Un autre point important : tous les adultes, sauf le père Athanase, son auxiliaire Barthélémy, et quelques vieux loups solitaires comme moi, devraient être mariés. Sinon ça va faire des querelles pour prendre une femme, ce qui va empoisonner la colonie. J'ai connu en Épire des tensions entre mes soldats pour des questions similaires.

- Objection, dit Arsien. Vas-tu marier aussi les enfants ? Certains de nos formateurs experts déjà désignés, deux membres du conseil, Octave et Cléophas, et ton serviteur sont veufs ou célibataires. En outre, tous ne parviendront pas vivants à destination, ce qui fera d'autres veufs et veuves à l'arrivée. Je propose que l'on examine plutôt la moralité de nos colons pour limiter les dégâts. N'oublie pas que pour eux, et pour la ville, nous ne sommes pas une arche de Noé en route pour le bout du monde. L'empereur a décidé que le secret serait tenu jusqu'au bout. Dans un an, il enverra une expédition punitive, sous le faux prétexte que la colonie aura été massacrée par une horde vandale, avant d'avoir pu consolider ses fortifications. Il y aura des célébrations pour les pères Athanase et Barthélémy morts en martyrs de la foi.

- À l'heure présente, l'empereur et l'impératrice, Athanase, Barthélemy,

Octave, Valérien, Artéon, Cléophas, Silanus, Parmelos, Épiphane, toi et moi sommes les seuls au courant de la véritable destination, sans compter les inévitables indiscretions sur l'oreiller ou autour d'un verre.

- Si quelques colons de plus sont au courant, ce n'est pas trop grave. Quant à ceux qui voudraient répandre l'information, ils savent que les prisons impériales leur sont ouvertes. Et encore, qui les croirait ? Dans dix ans, tout le monde aura oublié notre histoire. Dans chaque grande bataille, l'empire perd des milliers d'hommes. Alors mille colons massacrés... L'empereur ne confiera ce secret qu'à son successeur et si la dynastie s'interrompt, comme cela arrive souvent dans l'histoire romaine, on nous oubliera complètement jusqu'au jour où nos descendants pourront envoyer une flotte porter l'hommage à la mère patrie. »

Les préparatifs avançaient à une vitesse incroyable. La centralisation de l'empire byzantin était telle que les décrets de Justinien qui imposaient à des citoyens parfois haut placés dans l'échelle sociale, de tout quitter en quelques semaines pour une installation à l'autre extrémité de l'empire, étaient acceptés comme des honneurs. Certes, les élus emmenaient leur compagne et leurs enfants, et tous leurs biens étaient rachetés au prix fort par le denier impérial. Mais que faire de pièces d'or dans un pays hostile, où l'on ne trouve que peu de biens à acheter. Pour beaucoup, l'idée inavouée était sans doute de revenir à Constantinople avec son capital, une fois la colonie prospère. L'administration n'usa de contrainte envers personne, en particulier envers les légionnaires, pour éviter à Arsien des risques de mutinerie quand la situation deviendrait difficile. Justinien avait donné des ordres. Pas question de vider les prisons ou les maisons closes. Du coup, être sélectionné pour la colonie était considéré comme un titre de gloire. La probable invasion perse qui menaçait la Syrie et l'Anatolie rendait les habitants de ces régions particulièrement attentifs aux propositions impériales.

À partir du 10 septembre, le chargement des cinq vaisseaux commença. Une activité extraordinaire anima la ville. Tout le monde connaissait au moins un futur colon, car c'était souvent des artisans fameux, des hommes politiques célèbres, des militaires prestigieux. Nombreux étaient ceux qui auraient voulu être de la colonie aux portes de l'Atlantique. Peu savaient, à cause de la propagande impériale, que ces régions récemment reconquises étaient loin d'être pacifiées. Vaincre une armée barbare, occuper une ville, n'empêchait pas de nombreuses bandes incontrôlées de sillonner le pays. La relative tranquillité des abords immédiats de Constantinople n'avait rien à voir avec les confins occidentaux. Seuls les réfugiés de l'Ouest de l'empire, qui avaient fui les Ostrogoths, les Huns ou les Vandales pouvaient se faire une petite idée de l'entreprise.

Tout le monde voulait voir ces immenses navires, dont Justinien avait décidé la construction deux ans plus tôt dans un relatif secret, sans même savoir lui-même ce qu'il allait en faire à part fonder une troisième Rome

quelque part, en évitant les routes terrestres trop peu sûres. Jamais le port n'avait abrité de tels monstres. On avait dû construire de grandes grues en bois pour charger les monceaux de marchandises accumulées sur le quai. Les marins armoricains, dont les ancêtres vénètes avaient résisté à Jules César dans un combat naval fameux, n'étaient pas habitués à des mâts aussi hauts et des voiles aussi larges. Ils auraient toute la Méditerranée pour s'entraîner. En arrivant mi-octobre aux ruines de Tanger, on évitait de justesse la mauvaise période de navigation. Octave et Silanus auraient souhaité repousser le départ au printemps. L'empereur avait été intraitable. Chaque mois qui passait augmentait les risques de divulgation. La navigation d'hiver était particulièrement dangereuse dans l'Atlantique, mais comme on allait mettre cap au Sud, il valait mieux éviter de naviguer par les fortes chaleurs, car l'eau douce allait être un problème crucial.

Ceux qui connaissaient la géographie de l'empire demandèrent si la cité serait construite en Bétique ou en Maurétanie. Il leur fut répondu que cela faisait partie du secret militaire destiné à assurer la sécurité de l'installation. Le passage du détroit était gardé par des dromons partis de Sicile, mais l'hinterland était dangereux. Voir déferler une horde de barbares le lendemain du débarquement serait une catastrophe avec seulement deux cents soldats. Pourquoi alors ne pas envoyer une légion pour sécuriser le débarquement ? Justinien soutint qu'il n'avait pas trop de légions pour garder la frontière orientale, et que le succès de l'opération résidait dans la surprise.

Un autre secret militaire était le contenu de certaines caisses très lourdes chargées avec beaucoup de précautions. Il s'agissait en fait de livres accumulant dix siècles de littérature et de savoir. Justinien en avait ordonné la copie trois ans auparavant, quand avait germé l'idée d'une duplication lointaine des trésors intellectuels gréco-romains. Pour ces caisses, la version officielle était une arme secrète censée compenser l'infériorité numérique des troupes de la colonie. L'idée de faire savoir qu'il y avait un secret autour de l'expédition était une trouvaille du père Athanase. Cela renforçait le rideau de fumée autour du projet.

Le 15 septembre, après une matinée orageuse qui avait laissé des flaques sur le quai, une foule immense s'amassa le long des navires. Une tribune avait été montée la veille tout contre le navire amiral "Christ Vainqueur". On avait donné aux quatre autres navires les noms des évangélistes. Sur la tribune, Justinien et Arsien se tenaient dos à la mer. Quand les douze trompettes d'argent eurent sonné pour faire cesser le bourdonnement de la foule, Justinien prit la parole :

« Peuple romain, nos récents succès militaires nous ont rendu une grande partie de la Méditerranée. *Mare Nostrum* est la raison de notre empire. Nous ne voulons pas des steppes d'Alexandre jusqu'à l'Oxus et l'Indus. Nous ne voulons pas des forêts obscures de la Germanie, des solitudes glaciales de la Gothie. Nous voulons notre mer ! »

Un clameur monta du port et cessa quand sur un geste de l'empereur les trompettes déchirèrent l'air tiède de cet après-midi de septembre.

« Peuple romain, ce que nous avons acquis par les armes, il nous faut le défendre par la civilisation. Ces cinq fiers vaisseaux vont porter nos étendards à l'autre extrémité de notre empire. C'est le citoyen Arsien qui va diriger cette nouvelle ville en mon nom. »

Soudain, il eut une inspiration.

« Dans un an, je viendrai visiter la nouvelle cité. Si l'implantation est favorable, ce ne sera pas cinq, mais vingt navires qui porteront cette ville à la hauteur des plus grandes métropoles de l'ancien empire que les barbares ont tenté en vain de détruire, mais qu'ils n'ont pu que morceler. Notre supériorité navale incontestable, les nouvelles armes de nos ingénieurs nous garantissent que toute ville fortifiée et munie d'un port ne peut tomber aux mains de nos ennemis. De là, nous pouvons débarquer nos légions et frapper vite et fort chaque fois qu'une menace se présente à nos frontières. Je relèverai nos routes et nos bastions avancés. Dans dix ans, j'en fais le serment, *pax romana* ne sera pas un vain mot. »

Le patriarche de Constantinople monta sur l'estrade et remit un Évangile à Arsien. Il eût été plus logique qu'Athanase le reçût, mais la cérémonie n'avait pas été préparée avec le soin habituel.

« Mon fils, tu vas fonder une colonie de peuplement, un point d'appui militaire, mais aussi un diocèse. Porte la lumière aux infidèles. Tu trouveras sur ces terres des brebis égarées par les hérésies dont les ancêtres ont été instruits dans la vraie foi. Certains sont restés fidèles au Christ sous des formes qui pourront te surprendre. Traite les populations avec modération, sauf si l'idolâtrie est patente. Ne cherche pas à séparer le bon grain de l'ivraie. Que le Dieu tout puissant, Père, Fils et Esprit soit avec toi et les tiens dans cette sainte entreprise. »

Tout le monde, sauf le patriarche, posa un genou à terre et se signa. Manifestement, le patriarche n'était pas dans le secret de la véritable destination. Arsien ne put réprimer un frémissement. Il y avait donc si peu de gens à Constantinople à connaître le véritable but de l'entreprise ! Non seulement il ne reverrait pas cette ville, mais dans un siècle, tout le monde l'aurait oublié si le chemin du retour s'avérait impraticable. Si une expédition similaire était lancée à sa suite, il n'y aurait aucune chance, dans l'immensité du monde dont l'empire romain n'est qu'une petite partie, pour qu'elle débarque à une distance raisonnable de Justinianopolis. Il monta sur son navire par une passerelle qui le reliait à la tribune. Il n'était pas marin ; il fit un signe à Démétrius qui donna les ordres pour le départ.

Comme la coquille d'œuf deux mois plus tôt, le Christ Vainqueur suivi du Matthieu, du Marc, du Luc et du Jean s'élança vers l'Ouest, porté par les étésiens. La clameur du port et de la ville entière ne fut pas abrégée par les trompettes. Au contraire, les cloches des monastères le long du Bosphore

se mêlèrent aux cris de joie et aux bénédictions. Justinien se demanda si cet enthousiasme n'allait pas dégénérer en émeute quand dans un an, il faudrait annoncer que l'entreprise avait échoué, sans savoir si, en réalité, elle avait ou non réussi. Il espérait vivre assez vieux pour voir revenir un des cinq navires avec de bonnes nouvelles. Pas avant dix ans, avait-il précisé.

L'aventure commençait.

Première étape

Par un bel après-midi de septembre, cinq nefes majestueuses, comme la Méditerranée n'en reverrait plus avant un millénaire, cinglaient vers le couchant. Pour faciliter la manœuvre de ces lourds vaisseaux encore mal maîtrisés, il avait été décidé que les dromons d'escorte ne joindraient le convoi qu'après les Dardanelles. La mer de Marmara était suffisamment sûre pour que toute escorte y soit superflue. Les ordres étaient de ne faire aucune escale. La vitesse du convoi était la clé de la surprise, et la surprise était la clé du succès. Sinon, pourquoi avoir construit des navires aussi imposants quand des rotations successives de navires plus modestes, ponctuées d'escales dans les ports sûrs, auraient suffi. Pour les dromons, c'était une autre affaire. Pour soutenir la vitesse des voiliers dans la mer Égée, il fallait des rameurs nombreux et des bateaux légers. Aussi, en Morée, puis en Sicile, une escorte de relève était prévue.

Les côtes de Malte furent en vue au bout de dix jours, mais le long des côtes d'Afrique, il fallut louvoyer. Les marins avaient acquis une grande dextérité au cours de la première semaine de navigation. La voile principale devait être ajustée à la moindre pointe de vent, sous peine d'arracher le mât ou de chavirer l'embarcation. Les hauts bords et la quille profonde lui assuraient une certaine stabilité. La contrepartie de ce grand tirant d'eau était la nécessité de se tenir à distance des côtes. Il y avait des cordages dans tous les sens, heureusement au dessus des têtes des passagers. Les architectes navals de Justinien avaient réalisé des prouesses techniques et mis en place des innovations qu'ils n'avaient jamais testées en vraie grandeur.

Heureusement pour Arsien, il n'était pas assez expert en navigation pour réaliser ce que donnerait ces monstres des mers à la première forte tempête. En particulier le mât était solidaire de la quille pour assurer une fixation solide : en cas d'arrachement du mât, on aurait un grand trou au fond de la coque. Les ouvertures pour des rames initialement prévues avaient été supprimées sur ordre de l'empereur, dès qu'Arsien l'avait convaincu qu'une navigation à la rame était irréaliste. La coque gagnait en solidité, mais en

cas de calme plat persistant, le navire était condamné à l'immobilité. Tout cela, Démétrius le savait, mais il jugeait inutile d'alourdir la tâche de son ami en lui avouant ses appréhensions.

Arsien s'était accoudé près de la proue, ornée d'une grande croix. Démétrius et Athanase étaient sur le même vaisseau. Les huit autres membres du futur Sénat étaient répartis deux par deux sur les autres navires, dont les proues étaient ornées du taureau, du lion, de l'aigle et de l'homme. Les navires avaient pris l'habitude de naviguer loin les uns des autres, hors de portée de voix, pour ne pas gêner les manœuvres.

« Qu'allons nous faire si le brouillard tombe ou si la tempête nous sépare, dit Arsien à son ami. Pour l'instant, nous naviguons vers le même but, mais après ?

- J'ai prévu trois mesures, mais il est prématuré de l'annoncer à nos concitoyens. Les pêcheurs armoricains utilisent des trompes très graves dont le son porte loin quand il n'est pas couvert par le mugissement des flots. Chaque navire émettra un son différent dont nous conviendrons. Nous avons des stocks de feux grégeois. Chaque navire a une couleur différente et peut laisser une trace lumineuse de sa route. Enfin, dans l'Atlantique, les navires seront reliés par une chaîne de deux cents coudées. Cela rendra l'ensemble plus difficile à manœuvrer, mais nous aurons peu à louvoyer quand nous serons par vent arrière ; et cela arrivera souvent d'après tes pronostics.

- Au train où nous avançons, dans dix jours nous arrivons à notre but supposé. Je vais avoir la lourde responsabilité d'annoncer aux colons que je leur ai menti. Comment rester leur chef si je perds leur confiance ?

- Le mensonge est un piège dont on ne sort jamais. Il faut continuer à mentir en faisant des mensonges de plus en plus petits. C'est la seule façon.

- Tu as raison, et on peut invoquer des ordres de l'empereur que ce dernier ne sera pas là pour démentir. »

Il fallut vingt jours pour aller de la Sicile aux colonnes d'Hercule. La vie à bord était loin d'être agréable, malgré la taille des navires. Chaque famille de colon avait une case aveugle, et même sur le pont, on ne voyait que le ciel, sauf près de la proue, à moins de grimper sur de petites échelles. Heureusement, le temps était doux, la nourriture abondante, et le fait d'avoir atteint la moitié du trajet en dix jours était bon pour le moral.

Une pluie fine tombait quand le détroit fut en vue, et les vents contraires qui s'engouffraient entre les côtes interdirent toute progression pendant deux jours. Le détroit passé, Arsien donna l'ordre de jeter l'ancre à proximité de la côte africaine. Les dromons de l'escorte firent demi-tour et repartirent pour Hippone. La lenteur inattendue de la fin du périple avait causé un quasi épuisement des réserves d'eau douce à leur bord. En effet le bétail embarqué consommait presque autant d'eau que tous les passagers. Arsien se promit de veiller à ce point quand il faudrait se lancer dans l'océan Atlantique.

Il fallut toute une journée grise d'octobre pour débarquer les hommes et les bêtes, en commençant par les soldats. Sur ordre d'Arsien, on ne débarqua pas le matériel. Chaque navire possédait huit petites barques contenant dix personnes, ou trois personnes et un bœuf. Arsien ne voulut pas prendre le risque de faire nager les bêtes et se réjouit de ne pas avoir emmené de chevaux.

Le lendemain, Arsien réunit la colonie :

« Citoyens de Justinianopolis, car c'est ainsi que l'empereur a voulu nommer la nouvelle cité, au terme d'un long périple nous sommes parvenus sur le site de la colonie. Cela dit, je dois vous faire part des ordres secrets de l'empereur. »

Un murmure courut dans la foule. On savait que tout n'était pas dit pour des raisons de sécurité, mais la mine grave d'Arsien ne présageait rien de bon.

« L'empereur ordonne que la colonie soit établie à plus de cinq jours de marche de toute installation humaine. Au besoin, nous devons pousser plus au sud pour nous installer sur un site qui offre à la fois la sécurité et des conditions convenables de développement. Qu'importe la distance, c'est la sûreté de la colonie qui prime. Ainsi parle l'empereur. Je vais donc envoyer des éclaireurs pour m'assurer que les conditions sont remplies. »

Arsien avait longtemps cherché par quelle pirouette il s'en tirerait. Tant qu'il y aurait de l'eau, il y aurait des indigènes. Et quand on serait aux portes du désert, plus d'eau pour fonder une ville. En effet, deux jours plus tard, les éclaireurs rapportèrent la présence de quelques villages de pêcheurs un peu plus au sud, et des traces d'un passage de Vandales plus vers l'intérieur. Il fallait donc rembarquer, ce qui prendrait évidemment une journée. Les colons récriminaient. On n'allait pas se laisser impressionner par des vestiges de plus d'un an et des indigènes certainement pacifiques, dont les ancêtres avaient connu la domination romaine. Arsien sentit l'affaire mal engagée et réunit le conseil sous sa tente. On pouvait compter sur la fidélité des soldats, selon Démétrius. Ceux-ci réalisaient bien que leurs effectifs ne tiendraient pas longtemps face à une horde barbare vingt à cent fois plus nombreuse. Un indigène est un mouchard potentiel qui peut être tenté par la richesse des colons. Beaucoup avaient emmené l'or de l'empereur reçu en dédommagement. Le père Athanase incita Arsien à dire la vérité. Mais une troisième version des ordres risquait d'être peu crédible.

Il faisait beau, le pays était magnifique en ce début d'automne. De nombreux colons seraient difficiles à convaincre. Et ceux qui seraient d'accord au premier rembarquement finiraient par se lasser au troisième ou au quatrième. Arsien était en proie au doute, et aucune solution ne lui semblait satisfaisante. Faire rembarquer les colons le glaive dans les reins, risquer à tout moment une mutinerie, tout cela augurait mal de la troisième Rome. Pour gagner du temps, Arsien fit réapprovisionner en eau, en bois, en gibier

et en fourrage. Le surlendemain du débarquement, une dromon à un banc de rameurs, d'une exceptionnelle rapidité et chargé pour cela du courrier impérial, accosta près du campement de fortune. C'était un message très important de l'empereur, scellé dans un tube de cuivre. Arsien eut la présence d'esprit de ne décacheter le sceau que sous sa tente. Le rouleau était vide. C'était là le dernier secours que Justinien envoyait à son expédition. Quand le dromon fut reparti, Arsien rassembla les colons.

« Citoyens, je viens de recevoir un message important de l'empereur. Cinq jours après notre départ, il a reçu un rapport lui signalant une troupe de trois mille Ostrogoths en Afrique faisant route vers l'Ouest. Ces troupes ont trompé notre surveillance navale et sont sans doute parties du Sud de l'Italie. Il ne fait pas de doute pour l'empereur qu'un traître a révélé notre projet et que cette troupe est là pour nous piller. Elle devrait atteindre les colonnes d'Hercule à la fin octobre. Je vous lis la fin du message : partez fonder un colonie dans la grande île à l'Ouest que nos explorateurs ont nommée Atlantis, et que Dieu soit avec vous. »

Ce message provoqua un silence pesant.

« Rentrons à Constantinople si le projet est éventé, cria Arbelos, un tailleur de pierres d'une cinquantaine d'années.

- Sans escorte, sachant que l'ennemi doit avoir des espions au Nord du détroit, c'est de la folie, répliqua Arsien. Les ordres de l'empereur sont clairs et je les ferai exécuter. On ne renonce pas au projet. Une ou deux semaines sont insuffisantes pour nous fortifier en attendant des renforts que Constantinople ne nous enverra pas, compte tenu des ordres. Nous avons prévu l'éventualité de partir plus loin que les colonnes d'Hercule. C'est pourquoi nos vaisseaux ont de larges cales et une bonne tenue au large. Le voyage sera long, mais pendant quelques semaines nous longerons la côte. Inutile de faire trop de provisions dès maintenant, nous pourrions continuer à le faire. Par contre, vous pouvez abandonner ici tout ce qui vous semble superflu pour le long voyage que nous allons faire.

- C'est loin Atlantis ? demanda Herminia, une jeune mère qui tenait un bambin de six mois dans ses bras.

- Des mois de navigation sans doute. L'Atlantique recèle de nombreuses îles éparses, très éloignées les unes des autres. Nos explorateurs en ont visité quelques unes, et ils ont nommé la plus grande Atlantis. Je ne peux pas garantir qu'en navigant vers l'Ouest dans l'immense océan, c'est cette île ou une autre que nous rencontrerons. Je ne vais pas vous cacher que ce qui nous attend va être difficile. Mais je vous garantis que rester ici ou rebrousser chemin est synonyme de massacre ou d'esclavage. Nos ennemis savent que nous avons beaucoup d'or avec nous et ne lâcheront pas leur proie facilement. Si je n'avais que des soldats, nous pourrions aller au Sud vers les montagnes et rejoindre l'Égypte par les déserts. Avec les femmes, les enfants et les hommes âgés, c'est impensable.

- Suivons la côte comme tu le proposais, dit une voix !

- Les barbares nous suivront à la trace en interrogeant les indigènes. Après avoir parcouru tant de milles, ils ne lâcheront pas leur quête une fois ici. Dans quelques semaines de navigation, la côte sera devenue tellement désertique que toute installation sera impossible. Mais nous allons les faire marcher, ces barbares : tant que les vents nous le permettront, nous suivrons la côte et aborderons de temps en temps pour faire des provisions. Nous prendrons soin de laisser des traces de notre passage pour les appâter. Puissent-ils se dessécher dans les déserts en châtiment de leur soif de pillage ! »

Arsien avait gagné. Son peuple lui faisait confiance. Des éclaireurs poussant vers l'Est affirmèrent que l'on avait au moins trois jours tranquilles, aucune troupe n'était en vue, mais les vastes forêts de chênes verts pouvaient dissimuler des espions ennemis, et, du sommet des montagnes, un observateur hostile voyait la côte sur une grande distance. Le lendemain étant un dimanche, le père Athanase célébra la messe en plein air sur un autel richement décoré. La journée fut laissée au pacage des bêtes et au repos des chrétiens. La soirée était fraîche et de nombreux feux furent allumés. Aux dix membres du Sénat réunis sous sa tente, Arsien ne cacha pas que le contenu du message était son invention.

« Tu n'as pas menti, dit Athanase. L'empereur t'a envoyé un blanc seing, tout ce que tu pouvais dire avait son aval.

- Merci de la confiance que tu nous accordes, dit Silanus. Rien ne t'obligeait à nous révéler le contenu exact d'un message qui n'était adressé qu'à toi.

- Nous sommes tous ici volontaires répondit Arsien, et déterminés à fonder une nouvelle Rome dans la deuxième partie du monde, au delà de la fournaise équatoriale. Nous devons avoir une confiance absolue entre nous. Je ne vous cache rien, faites en autant envers moi.

- Tu as néanmoins oublié un détail dans ta brillante invention, dit Cléophas. Que ferons nous si nous trouvons une terre dans notre route vers l'Ouest. Ces îles dont tu parles, sont-elles nées de ton imagination ? »

Les sénateurs se regardèrent avec effarement. Arsien était abattu. Il allait encore devoir tromper le peuple qui lui était confié. On ne sortirait jamais de la spirale du mensonge. On ne pouvait empêcher les colons de monter sur les rebords du bateau à scruter la terre promise ; ils n'auraient que ça à faire.

« Il faut appliquer l'ordre de l'empereur, dit Athanase. Si le pays n'est pas Atlantis, on fera escale, mais on n'installera pas la ville. On peut arguer de la taille de l'île, de la présence d'habitants, de l'absence de chevaux... On peut aussi bien décider de s'installer si l'endroit est paradisiaque.

- Pas tant que nous n'aurons pas franchi l'équateur, répliqua Arsien !

- Et comment le saura-t-on, demanda Parmelos qui d'ordinaire écoutait,

hochait la tête, mais n'intervenait pas. Dès que nous aurons perdu de vue l'Afrique, nous naviguerons vers le Sud-Ouest, sans le moindre repère.

- Si, dit Arsien, nous aurons deux repères. La nuit, l'étoile polaire sera de plus en plus bas sur l'horizon. Quand elle aura disparu et que le climat sera redevenu convenable, alors nous pourrons choisir notre nouvelle patrie. Le jour, il suffit de mesurer la durée entre le lever et le coucher du soleil avec nos grands sabliers. J'ai calculé pour chaque mois de l'année, cette durée en fonction de la distance à l'équateur. La précision n'est pas excellente, mais si le soleil est visible, si nous ne perdons pas le décompte des jours et si le préposé au sablier fait bien son travail, nous saurons à tout moment où nous sommes par rapport à l'équateur. À son voisinage, les jours font toujours à peu près 12h, donc l'estimation sera mauvaise. Très au Sud, le soleil se lève et se couche très lentement et s'il y a des nuages ou de la brume, il sera difficile de décréter le lever ou le coucher. c'est pourquoi, avec les deux astronomes de la colonie, je compte utiliser plutôt les étoiles et établir une carte de la voûte céleste qui nous est inconnue au fur et à mesure de notre progression. J'ai recueilli des relevés égyptiens qui vont assez au Sud, mais pas jusqu'à l'équateur. »

Les membres du conseil ne saisirent pas tout de ce qu'Arsien expliquait, mais ils étaient impressionnés par sa science et lui faisaient toute confiance.

Toute la journée du lendemain fut occupée par l'embarquement du bétail puis des colons. À la nuit tombée, les cinq vaisseaux reliés les uns aux autres par une chaîne, gonflèrent leur grande voile et s'élancèrent vers l'inconnu. L'air était pur et on pouvait voir au loin les montagnes de l'Atlas. La navigation pouvait donc s'effectuer en toute sécurité, loin de la côte pour éviter l'échouage et un éventuel abordage d'ennemis, mais sans perdre de vue la terre ferme qui devait servir de guide. Pour Arsien, c'était ce soir-là le vrai départ. Les colons étaient soulagés d'avoir échappé au pillage et pensaient qu'ils avaient déjà effectué la plus grande partie de leur périple. Ils se trompaient.

À travers l'Atlantique

Depuis un mois, la procession des cinq navires avait poursuivi son cabotage. Chaque samedi, on débarquait l'équipage et le bétail tandis que la moitié des soldats partait à la chasse. Le dimanche, tous assistaient à la messe, et on rembarquait dans la foulée. Au fur et à mesure, la progression se faisait plus lente. Les vents poussaient loin de la côte. Le dernier samedi de novembre, les chasseurs ne ramenèrent que trois antilopes. Le bétail n'avait qu'une herbe rase et desséchée qui convenait aux moutons et aux chèvres, mais que les vaches dédaignaient. Le pire était qu'aucune eau courante n'avait été rencontrée. Les quelques mares abreuvaient le bétail, mais sur les conseil d'Hypogène, médecin fameux à Constantinople qui avait accepté de joindre l'expédition, parce que l'équipée comptait certains de ses meilleurs amis, et parce que Justinien avait su trouver les mots pour le convaincre, Arsien interdit que l'on en bût. Après la messe, Arsien profita du rassemblement de toute la communauté pour prendre la parole, ce qu'il n'avait pas fait depuis le deuxième départ un mois plus tôt.

« Citoyens de la future Justinianopolis, vous avez constaté que les vents qui nous ont été favorables depuis les colonnes d'Hercule, nous poussent loin des côtes. Si vous surveillez attentivement la rive, vous aurez remarqué que la semaine dernière nous avons progressé bien moins que les précédentes. Nous sommes aux portes de l'hiver, et pourtant la température est douce. En été, il est quasiment impossible de vivre ici tant l'air est torride. Vous constatez vous-même que cet endroit est impropre à l'établissement de notre cité : pas d'eau, pas de pâturages, peu de gibier...

Je vais vous révéler ce qu'ont découvert les marins phéniciens il y a mille ans et que la science nous explique. Plus on va vers le Sud, plus les températures sont accablantes et la vie difficile. Mais au delà d'une ligne appelée équateur, poursuivre vers le Sud ramène progressivement vers des climats cléments. On atteindrait même des paysages d'Hyperborée si on poussait à l'extrême. C'est ce que les savants appellent la symétrie sphérique. Nous ne pouvons nous installer ici. Nous ne pouvons rebrousser chemin à

cause des vents contraires. Notre seule issue est de franchir l'équateur pour atteindre Atlantis, comme l'empereur nous l'ordonne. À partir de demain, nous nous éloignerons des côtes africaines. Nous ne verrons pas la terre pendant longtemps. Nous avons de solides réserves et sommes portés par notre foi dans le Seigneur. »

Arsien sentit un grand soulagement en lui. Maintenant il n'aurait plus à mentir. Le peuple se sentait en sécurité. Il avait eu peur de l'irruption de féroces barbares. Il ne manquait de rien. Chacun se savait expert ou au moins compétent dans un domaine, et réalisait que la colonie comptait des spécialistes de qualité.

Jusqu'à présent Arsien savait où il était et où il allait. À partir d'aujourd'hui on allait perdre tout contact avec le monde connu. La seule référence allait être la distance à l'équateur, et la direction générale de progression. En tenant pour fiable le récit des Phéniciens, il savait que l'Afrique s'étendait vers le Sud au-delà de l'équateur, jusqu'à des contrées au climat tempéré. Mais comme on ne suivrait pas la côte, trouverait-on ces contrées un jour ? La rotondité de la terre était un hypothèse étayée par de nombreux faits. L'existence d'un courant de retour, par contre était beaucoup plus hasardeuse. Arsien, qui ne voulait pas jouer la vie de sa colonie sur une supposition, avait prévu deux années de réserve d'huile, de vin et de grain, et six mois de viande salée. En outre, on avait du sel pour conserver le gibier tué lors des escales et sur mer le sel ne risquait pas de faire défaut. Arsien avait envisagé que dans le pire des cas, on atteindrait l'Afrique en venant de l'Est au bout d'un an, puis il faudrait semer la moitié du grain, et tenir six mois en attendant la récolte. Plus critique était l'eau et le fourrage pour le bétail. Dans le pire des cas, on abattrait le bétail pour nourrir la colonie.

La faiblesse de son plan était la dépendance des éléments : pas de vent ni de pluie pendant deux mois, et l'aventure s'achevait tragiquement. Arsien était le seul à se torturer l'esprit dans ces noires pensées. Tous ses compatriotes étaient d'une humeur excellente, et les premiers jours se déroulèrent dans une paisible allégresse. Le temps était doux en ce début du mois de décembre. Le vent gonflait la voile bien plus majestueusement que lors des derniers jours de navigation côtière. Les ordres étaient d'appuyer plus au Sud que les vents ne voulaient porter. Ceci avait pour avantage que le pont était balayé par une douce brise de bâbord qui éloignait l'odeur des bêtes remontant de la cale dans la chaleur de l'après-midi.

La troisième nuit de navigation, survint une pluie fine mais dense. Depuis l'épisode de pénurie en Méditerranée, les voiles avaient été aménagées pour que l'eau interceptée ruisselle par une gouttière dans un grand baril de bois. Bien qu'il y eût des réserves d'eau douce dans les cales, les capitaines insistèrent pour que la récupération soit effectuée intégralement. On pouvait ainsi évaluer l'efficacité de la méthode. En cas de forte averse, des dizaines de seaux pouvaient être alignés sur le pont pour compléter. L'eau récoltée

ne fut pas mélangée aux fûts de réserve, mais donnée directement au bétail. Elle était assez boueuse, ayant rincé la poussière et le sel accumulés sur la voile. Le bétail ne s'en porta pas plus mal, mais il fut décidé à l'avenir de séparer les prémices de l'ondée du reste. La première partie servant au nettoyage et la seconde à l'alimentation.

Le vent tomba peu après et ne reprit qu'au bout de deux jours. Les colons réalisèrent alors l'inconfort olfactif, la chaleur, et la crainte de se retrouver en panne. Heureusement la reprise du vent fut vigoureuse et au bout de quelques heures les voiles étaient enflées et les chaînes entre les vaisseaux tendues. En effet, le "Christ vainqueur" était un peu plus grand que les quatre autres nefes et sa voile maîtresse plus étendue. Il était en outre manœuvré par un plus grand nombre de marins. Navigant en tête, ce voilier ne risquait pas d'être rejoint par les autres. À la longue, on dût freiner son allure pour éviter les coups de boutoir inattendus quand une chaîne se tendait au maximum. Il était de la responsabilité de chaque capitaine de s'assurer que la chaîne qui le liait au navire qui le précède soit suffisamment immergée. Certains capitaines auraient préféré que les vaisseaux soient libres d'entraves dans la journée, arguant d'une moindre tension des équipages et d'une meilleure efficacité en terme de vitesse. Démétrius s'y opposa. Rapprocher les navires au crépuscule était une manœuvre délicate. Chaque navire gênait la prise au vent de son voisin et risquait de le heurter. Envoyer une chaloupe était une opération longue et fatigante pour les rameurs. En cas de brouillard ou d'orage soudain, comment être sûr de réagir assez vite ?

La nuit, les coups de boutoirs étaient plus fréquents, réveillant les passagers et affolant les bêtes. Carmadoc, capitaine du Jean suggéra d'installer deux feux grégeois à la proue superposés et distants de deux coudées. En installant une mire à la poupe de chaque vaisseau, on pouvait évaluer si le navire aval se trouvait à une distance critique imposant un ralentissement au navire amont. Arsien félicita Carmadoc pour son ingéniosité. Démétrius, pour qui les feux grégeois évoquaient la destruction des navires ennemis, était moins enthousiaste, à cause du risque d'incendie. D'un autre côté, il était bon pour le moral, dans l'immensité de la mer et l'inconnu de la nuit, de voir luire les feux des bateaux amis. Pour économiser le précieux combustible, on le remplaça par de simples torches quand le temps était calme et sec.

On approchait de Noël, la température augmentait. Cela ne surprenait pas Arsien mais étonnait les colons qui se croyaient en été, mise à part la longueur des nuits. Le vent n'était plus aussi soutenu que les semaines précédentes. Un matin, deux soldats affirmèrent avoir discerné une côte sous la base des nuages par tribord. Arsien refusa de virer de bord pour confirmer ou infirmer les dires. Des témoignages recueillis pendant son enquête avant son départ, il avait appris qu'avant de voir une terre dans l'océan Atlantique

on voyait des oiseaux de mer et des végétaux flottants. Pour ne pas décevoir ses concitoyens, il leur dit que si Atlantis était proche, on verrait de nombreuses îles d'ici peu. D'après ses estimations, on s'éloignait toujours vers l'Ouest et on était encore à trois ou quatre centaines de milles¹ de l'équateur. Dans moins d'une semaine, on serait de l'autre côté de la terre. Comme prévu, on était en train de franchir les chaleurs infernales sans se consumer, grâce au pouvoir modérateur de l'océan.

« J'ignore si c'est le cas sur les autres vaisseaux, lui dit un matin Hypogène, mais je crains qu'une épidémie soit en train de se développer. Avant-hier, j'avais trois malades, hier dix, aujourd'hui vingt.

- La peste ? demanda anxieux Arsien.

- Non, je connais bien la peste qui a ravagé Constantinople il y a deux ans. Il s'agit d'un mal plus diffus, sans fièvre, et peu contagieux. Il faut que j'aïlle en chaloupe sur les autres vaisseaux.

- Je t'y autorise, dit Arsien. Depuis hier nous n'avancions presque plus. Il sera simple de suivre la chaîne. N'emploie pas le mot d'épidémie, de triste mémoire à nos concitoyens, ne parle que de maladie. Sur notre colonie, il est normal qu'il y ait des malades, et il est inévitable qu'il y ait des morts. C'est pourquoi nous avons un grand médecin comme toi, versé dans la science des grecs et des égyptiens du passé. »

L'inspection prit toute la journée. Une journée éprouvante, car l'absence de vent et de mouvement rendait la chaleur difficilement supportable et la puanteur des soutes à peine soutenable. Arsien en tirait une certaine satisfaction. Jamais peuple barbare ne pourrait franchir ce mur de feu, par la terre ou par la côte. Seul l'empire romain avait le savoir et le pouvoir de visiter un jour la future cité. Avant que la nuit noire ne tombe, Hypogène fut de retour.

« Il y a en effet des cas similaires sur les autres nefs, dit-il. Je ne crois pas à une épidémie alors qu'il y a presque un mois que les équipages n'ont pas de contact entre eux, sauf les messages transmis par les chaloupes. Ou alors c'est une maladie à évolution très lente. Je pense que certaines de nos réserves de nourriture se dégradent avec cette chaleur, car les malades se sont nourris à partir des mêmes provisions. Penses-tu que l'on va pouvoir les renouveler bientôt ?

- Je crains que non, répond Arsien. Nous allons bientôt atteindre la moitié de notre voyage. Quand les vents se lèveront et nous porterons vers l'Est, alors je saurai combien de temps il nous reste à naviguer. En attendant, on ne peut pas se permettre de jeter la nourriture sur un simple soupçon. Je vais demander à nos pêcheurs habiles de prendre les chaloupes et de ramener du poisson pour nous offrir une nourriture saine. »

Noël arriva. Une consolation de l'absence persistante de vent fut que

1. il s'agit de mille pas romains (1472 m), non du mille nautique, ni du *mile* anglo-saxon

l'on put mettre les cinq bateaux côte-à-côte, toutes voiles abattues. Le père Athanase put dire une messe à toute la communauté, éclairée par des torches sur le pont. Depuis le désert de Maurétanie, il n'y avait de messes que sur les deux embarcations qui portaient un prêtre. On pria pour la guérison des malades et pour le retour du vent.

La première prière resta sans réponse, mais dès le surlendemain, les lourdes voiles commencèrent à s'ébrouer et la mer perdit son apparence d'huile. Au bout de quelques heures, on entendit craquer le bois des navires, la caravane se mettait doucement en route. On a peu de peine à imaginer la joie des colons qui craignaient de finir leurs jours dans cette antichambre de l'Enfer. Arsien était préoccupé car ce vent venait du Sud, et le meilleur cap que l'on puisse suivre était l'Ouest. Comment franchir l'équateur dans ces conditions ? Le vent de bâbord assainit l'air, mais n'eut aucun effet sur les malades, et on perdit deux colons le 1er janvier, et trois colons deux jours plus tard. Le vent se renforçant, on put mettre le cap au Sud-Ouest. On avait retrouvé la vitesse du début de la traversée de l'Atlantique : le 10 janvier, Arsien réunit les colons du Christ Sauveur.

« Citoyens, vous êtes les premiers romains à entrer dans la deuxième moitié du monde. Désormais, plus nous irons vers le Sud, moins la chaleur sera accablante. Ne cherchez pas dans le ciel les étoiles que vous connaissez, certaines vont être masquées, d'autres vont apparaître. Mais du haut du ciel, Dieu veille toujours sur nous. »

Ces paroles semèrent quelque trouble dans l'audience. L'idée d'entrer dans un monde différent, alors que l'on perdait presque chaque jour un colon, que l'eau n'allait pas tarder à manquer, n'était pas un élément rassurant. Les plus observateurs avaient remarqué que l'étoile polaire s'était de nuit en nuit couchée sur l'horizon. Le jour, pas de problème avec le soleil pour connaître son cap, mais la nuit ? Arsien avait prévu la situation et chaque nuit, depuis le Luc, les astronomes Narsilis et Ambrosius se relayaient pour mettre à jour la carte de la voûte céleste. Le message d'Arsien fut néanmoins rédigé et envoyé aux quatre vaisseaux par chaloupe. Il ne provoqua pas d'enthousiasme, mais ne déclencha pas de mutinerie, comme le craignait Démétrius. Se mutiner pour faire demi-tour ? Les vents ne le permettaient pas, et de toutes façons ceux qui échapperaient à la férocité des barbares qui les attendaient aux colonnes d'Hercule n'échapperaient pas à la colère de Justinien. Il n'y avait pas d'autre solution que de s'en remettre à Arsien.

Le 12 janvier au matin un matelot remarqua deux morceaux de bois flottant à la surface. On alla les pêcher en chaloupe et un menuisier en fit une croix de trois coudées de long. Ce fut pour tous, une cause de grand espoir. Arsien était néanmoins partagé. Trouver la terre ferme impliquait trouver de l'eau douce, du fourrage, du gibier. Mais comment persuader les colons que ce n'est pas là qu'il fallait fonder une ville éternelle : climat trop chaud et malsain, risque de mauvaise acclimatation du bétail et des semences,

quasi-impossibilité qu'une deuxième expédition byzantine les retrouve.

De nouveau le vent tomba, mais le ciel au sud commença à s'assombrir à la base et bourgeonner au dessus de l'horizon. À 15h, une bonne moitié du ciel était sombre et on commençait à entendre les grondements sourds du tonnerre lointain. Les capitaines firent amener la voile maîtresse sur chaque bâtiment, malgré le besoin d'eau douce que le maintien des voiles aurait permis de combler. C'était la première tempête que la flottille allait essuyer. On passa deux heures à tout arrimer sur le pont et dans les soutes. Les sacs de grains furent particulièrement contrôlés. Un matelot armoricain raconta comment il avait vu chavirer un bateau transportant du blé d'Ibérie en Bretagne, parce que les grains s'étaient répandus librement dans les cales lors d'un fort coup de vent.

À partir de 18h, le ciel fut sillonné d'éclairs. De fortes bourrasques venant de l'Est secouèrent le grand mât comme des mains géantes. Une pluie drue commença à tomber. Au début, ce fut une bénédiction, le pont fut nettoyé de la crasse accumulée au cours des deux derniers mois. Mais assez vite, les orifices d'évacuation situés à l'arrière s'avérèrent insuffisants : quand la proue s'enfonçait, ils ne servaient à rien ; quand elle se relevait, les détritrus sur le pont formaient un bouchon qu'il fallait sans cesse désagréger. L'eau de pluie commença à remplir les cales. Par chance, la houle n'était pas très forte et les paquets de mer ne franchissaient pas le bastingage, même quand le vaisseau gîtait. Sur chaque bâtiment, une chaîne humaine utilisant tous les récipients disponibles se mit en place pour offrir à la mer cette eau qui venait du ciel. Souvent les récipients arrivaient vides sur le pont car aux secousses dues au vent, s'ajoutaient les redoutables coups de boutoir quand une chaîne se tendait. Pour le Matthieu le Marc et le Luc, les coups venaient des deux côtés. Heureusement la tempête cessa brusquement au milieu de la nuit. De plus un vent porteur se leva, comme on n'en avait jamais connu depuis un mois.

Ce n'est que le lendemain que l'on réalisa que le vent portait vers l'Ouest car aucune étoile n'avait daigné se montrer pendant cette nuit agitée. Le ciel matinal n'était pas d'un bleu limpide, mais les nuages visibles n'annonçaient pas de nouvelle tempête dans les heures à venir. Les colons avaient rarement vu une telle quantité d'eau tomber en si peu de temps. Arsien songea que le système d'évacuation de l'eau était à perfectionner, mais le plus préoccupant était le système de chaînes qui liait les bateaux. Fallait-il détacher à chaque coup de mer, au risque de perdre un des cinq navires si la tempête devenait trop violente ? Rallonger les chaînes ne servait à rien si on ne pouvait manœuvrer pour rester proche. Qu'allait-il se passer si un navire subissait simultanément un choc amont et un choc aval ? Démétrius proposa de mettre en place des systèmes comparables aux treuils qui remontent les ancres. Manœuvrés par douze marins, la traction serait amortie quand un navire tirerait sur son prédécesseur, et la longueur serait

réduite dès que la traction cesserait ou la chaîne arriverait en butée. Arsien ne fut pas convaincu : gros travail de charpentier pour l'installation, place occupée sur le pont arrière, risque pour les marins si la poulie devenait non maîtrisable.

Les dégâts de la tempête étaient minimes : quelques poules et lapins noyées dans la cale, des sacs de grain mouillés qu'il fallait mettre à sécher sur le pont ou utiliser rapidement pour nourrir hommes et animaux. De cette intempérie, Arsien voyait le côté favorable :

« Nous avons franchi la ligne équatoriale, dit-il au père Athanase, et maintenant les fortes chaleurs sont derrière nous. Les feux de l'Enfer terrestre nous séparent maintenant des barbares. En outre, Dieu nous a pourvus d'eau douce en abondance. Les épreuves qui nous attendent sont maintenant les tempêtes. Mais nos marins ont l'habitude d'affronter les éléments en Méditerranée. Prions le Seigneur qu'il nous garde de ce péril.

- Tu as raison Arsien, ne comptons pas trop sur nos seules forces. En Méditerranée, quand un vaisseau subit les dégâts de la tempête, il peut relâcher dans les jours qui suivent pour réparer ses avaries ; nous n'avons pas de tels havres ici. Nous sommes donc dans la main de Dieu. »

Durant les trois semaines qui suivirent il y eut encore de violents mais brefs orages, pratiquement chaque journée. Mais les colons avaient bon moral. Les tempêtes d'hiver en mer Égée sont aussi violentes, quoique bien moins fréquentes. On avait de l'eau douce en abondance pour boire et laver. Le grain mouillé était également cause de nourriture abondante, bien qu'il fallut déplorer dix autres décès de cette maladie inconnue.

Le 1er février, un marin juché au sommet du grand mât du Matthieu s'exclama "Atlantis!". Chaque jour que la clémence du temps l'autorisait, il faisait l'exercice de grimper au mât, pour entretenir ses muscles. Il n'était d'ailleurs pas le seul à s'y adonner, parmi les marins et les soldats. Démétrius attendait le premier accident pour poser un interdit. La nouvelle se répandit dans les cinq nefes sans que les autorités aient à organiser quoique ce soit pour la diffusion. Au milieu de l'après-midi, tous pouvaient voir au Sud-Ouest une longue barre bleutée souligner l'horizon nuageux. L'orage qui secoua la colonie la nuit suivante passa presque inaperçu, tant on attendait le lendemain avec impatience. Aux premières lueurs du jour, on pouvait voir une côte basse et sablonneuse, couverte d'arbres qui semblaient des palmiers. Arrivés à un mille du rivage, les sondeurs interdirent d'aller plus loin : les fonds étaient trop hauts pour la lourde quille du Christ Sauveur qui les avait préservés lors des tempêtes. En outre on ignorait tout des marées de cet endroit et il n'était pas question de se faire jeter sur la côte au prochain grain. Les capitaines Laurent, Gurbanes, Rabanor et Carmadoc firent jeter les ancres de leur vaisseau respectif sur ordre de Démétrius.

Nombreux étaient ceux qui voulaient aller à terre. Arsien envoya une chaloupe de neuf légionnaires avec Americ le Wisigoth à leur tête. Ce "Goth

sage" n'était pas vraiment un Goth des bouches du Danube, ni même des palais de Tolède. Il était né à Constantinople où son père était ambassadeur du royaume de Toulouse. Après de la défaite de Vouillé, il avait décidé de rester dans un pays plus sûr et avait embrassé la foi de Nicée. Americ avait quand même le visage anguleux, les yeux et les cheveux clairs de ceux de sa race. Arsien l'appréciait beaucoup, surtout après avoir réalisé qu'il était l'époux de la fille d'un ancien intendant du trésor impérial, le meilleur ami de son père. Quelques années plus tard certains reprochèrent à Arsien de l'avoir choisi comme éclaireur, mû par le même désir que David d'envoyer Urie au combat. Ces ragots ne reposaient sur rien. Pour Arsien c'était un honneur que de poser le premier le pied sur Atlantis.

En moins d'une heure, la barque reposa sur le sable brûlant de la plage. Après une longue observation circulaire, Americ fit déposer les casques et cuirasses des légionnaires et, laissant deux hommes auprès de la chaloupe, s'enfonça dans la forêt. Les nuages n'avaient pas encore couvert plus de la moitié du ciel et la chaleur était pire que sur les bateaux, car aucune brise ne troublait le feuillage. À la moiteur s'ajoutait le tumulte des oiseaux et des singes qui peuplaient les cimes en abondance. Les arbres étaient inconnus et on ne pouvait dire si les fruits qu'ils portaient parfois étaient comestibles ou vénéneux. Soudain un énorme serpent large comme la paume et long de dix coudées s'enfuit en coulant lourdement sur le sol tapissé de feuilles mortes. Americ défendit qu'on le poursuive. Il fallait ramener des informations et du gibier comestible, pas des trophées.

Après une heure de marche épuisante, les légionnaires se relayant pour passer en tête afin d'ouvrir un chemin avec leur glaive dans le sous-bois touffu, on arriva au pied d'un grand arbre brûlé, probablement par la foudre. Americ avait le corps souple et musclé : il lui fut aussi aisé de monter au sommet du tronc noirci dont les branches avaient été dévorées par les flammes, que cela avait été la veille au marin de gravir le mât du Matthieu.

Une fois au sommet, il huma un air plus respirable que celui qu'il laissait à ses compagnons en bas. Le ciel était couvert de diverses nuances de gris. Pas une brise ne soufflait. Il se trouvait sur une petite crête d'où on pouvait voir la mer et les cinq vaisseaux d'un côté, et une légère dépression de l'autre. La forêt à perte de vue : pas de prairies, pas de landes, pas de rivière. Un fait étrange attira son attention : une fine colonne de fumée montait du centre de la petite dépression, à un demi-mille de là. Ce pays était peut-être habité. Americ fit l'erreur de sa vie. Il n'avait pas reçu de consignes en cas de présence humaine. Arsien était persuadé d'être dans la partie vierge du monde. Americ avait été envoyé pour explorer, il allait explorer. Il déploya ses hommes en les enjoignant de faire le moins de bruit possible.

Au bout de quelques minutes de progression prudente, les huit hommes arrivèrent près d'une petite clairière centrée autour d'une mare d'eau sombre. De l'autre côté de l'eau, des huttes de branchages, des récipients en terre

séchée, des objets de bois ou de pierre, un feu mal éteint. Le village était désert. Les infrastructures ne témoignaient pas d'une civilisation très avancée. Près du feu, une statuette en terre cuite était le seul signe du sens artistique des habitants. Americ décida de ramener l'objet à Arsien comme témoignage de la présence humaine.

Mal lui en pris. À peine la statuette était dans ses mains, une grêle de flèches s'abattit sur lui. Une deuxième volée fut destinée à ses compagnons. Heureusement, il s'agissait de flèches légères à pointe d'os. Autrement l'absence de cuirasses aurait été fatale. Americ n'en ordonna pas moins la retraite : il ignorait le nombre des assaillants et une centaine de barbares armés de bâtons et de pierres pouvait massacrer sa troupe. Heureusement, ils n'étaient pas enveloppés, et atteignirent assez vite l'arbre calciné d'où ils étaient partis. Organiser une défense depuis ce point et attendre des renforts d'Arsien était trop aléatoire : il faudrait deux heures aux renforts, à supposer qu'Arsien réalise que ses éclaireurs avaient été attaqués.

Les huit hommes étaient sains et saufs, hormis les blessures légères des fléchettes. Entre l'arbre et la chaloupe, le chemin tracé au glaive pouvait se parcourir en dix minutes au pas de course. Tant pis pour la gloire, le salut des vaincus était dans leurs jambes. Celles d'Americ étaient de plus en plus lourdes. La chaleur sans doute. Arrivés sur la plage, un des soldats s'effondra. Americ essaya de le relever, mais les forces lui manquèrent. Un groupe d'hommes nus et armés d'épieux fit irruption à la lisière de la forêt et commença à lancer des pierres sur le petit groupe. La chaloupe s'éloignait lentement du rivage, mais les hommes avaient mis leur casque et leur cuirasse et ne craignaient plus les galets lancés par les indigènes. Trois chaloupes armées de balistes venaient à leur rencontre. Le péril était écarté. Americ n'aurait pas à rendre compte de son échec à Arsien. Il était mort avec deux de ses soldats. Les fléchettes étaient empoisonnées.

Les barbares

Arsien était atterré. Des barbares de l'autre côté de l'équateur ! Sa théorie de la barrière étanche ne tenait plus. Il fallait d'abord rassurer la colonie. Puis prendre une décision :

« Citoyens, la terre en face de vous n'est pas Atlantis. Atlantis est bien plus au Sud et plus à l'Est. Cette terre, que nous nommerons Americum en hommage au premier Romain à l'avoir foulée, est une terre dangereuse pour notre petite colonie. »

Un murmure se fit entendre, même sur les autres vaisseaux qui avaient serrés leurs bords contre le Christ Sauveur.

« Citoyens, reprit Arsien, je sais que vous êtes épuisés par cette longue traversée. Certains d'entre vous sont malades. Nous avons besoin d'un abri pour réparer nos nef. Nous devons renouveler notre nourriture, et surtout celle du bétail. Nous allons donc longer la côte vers le Sud jusqu'à trouver un havre pour nos vaisseaux. Nous construirons un fort : le bois ne manque pas. Nous pacifierons les indigènes s'ils ne sont pas trop nombreux. Dans six mois, je prendrai la décision d'une installation définitive, ou d'un nouveau départ vers le Sud. »

Ses paroles eurent un effet apaisant sur l'auditoire. Arsien était leur seul espoir, mais il était clair qu'Arsien n'était pas infallible. À l'origine, on devait s'installer aux colonnes d'Hercule, puis au Sud du pays des Maures, puis loin dans l'océan à l'Ouest vers Atlantis... Allait-il les mener en Enfer ?

Le soir même, le Sénat était réuni dans la cabine d'Arsien. Les navires s'étaient écartés à nouveau en prévision d'une petite tempête qui troubla la nuit, comme on en avait pris l'habitude depuis un peu plus d'un mois. Arsien avait longuement médité après son discours. Il avait griffonné des chiffres et des croquis sur sa tablette de cire. Il avait l'air plus confiant.

« Sénateurs, ce qui nous arrive est bien fâcheux, mais ne remet pas en cause les théories qui soutiennent notre expédition. Les Phéniciens ont navigué vers le Sud et vers l'Est dès que les vents ont été contraires. Nous avons navigué surtout vers l'Ouest. Nous sommes à mille ou deux mille

milles au Sud de l'équateur et nous trouvons une forêt inhospitalière, mais habitable. Quand nous étions à trois mille milles au Nord de l'équateur, nous étions dans les déserts brûlants de l'Afrique. La terre où nous sommes est, pour une raison que j'ignore, moins sensible à la fournaise équatoriale, et c'est pourquoi les barbares ont pu la franchir. Les Phéniciens ont pu contourner l'Afrique, donc cette terre ne communique pas avec elle. Peut-être communique-t-elle avec l'Asie orientale, l'empire sassanide ou l'empire chinois, mais pas avec l'endroit où je veux aller. »

Artéon, le plus ancien sénateur, prit la parole.

« J'ai interrogé les rescapés de l'expédition de ce matin. Ces sauvages ne maîtrisent ni la pierre ni le métal. En mettant le feu à leurs cahutes, protégés de leurs misérables flèches vénéneuses par nos casques et nos cuirasses, nous massacrerons cette canaille et les survivants nous fourniront les esclaves dont nous avons besoin pour cultiver le sol.

- Tu raisones en soldat conquérant, dit Arsien, qui s'appuie sur des provinces pacifiées pour étendre son empire. Nous sommes moins de mille en comptant femmes enfants et vieillards. Combien sont-ils ? Dix mille, cent mille, des millions ? Notre petite colonie va les attirer par le butin que nous représentons. Nous vivrons en assiégés dans une fortification. Comment cultiverons nous ? Comment explorerons nous ? Comment construire des routes, des mines, quand de chaque arbre peut partir un trait meurtrier ? En outre ce climat chaud et humide est malsain pour notre santé. Le bétail s'acclimatera-t-il, les récoltes viendront-elles à maturité ? Il faut aller à la latitude opposée de Constantinople, et là où il n'y a pas de barbares. Tel est l'ordre de César. Je l'exécuterai. Pour l'instant, il faut aller au Sud puisque les vents nous interdisent de revenir en Afrique. Il faut aussi trouver un port naturel et nous refaire avant de tenter une grande traversée dans l'autre sens. Je l'ai promis au peuple. »

Dès le lendemain, les cinq navires entreprirent de suivre la côte, à bonne distance pour dissuader les indigènes d'épier leur progression nocturne. On ne manquait pas d'eau douce. La principale crainte était d'être poussé sur le rivage la nuit par un gros orage. Une semaine s'écoula. De temps à autre, une chaloupe s'approchait à cinq cents pas de la plage : pas de signe d'hostilité ni même de vie. Un matin, on vit une petite colline plonger son pied dans l'océan. En s'approchant, on distinguait des rochers battus par les flots et une petite crique de galets qui rompait la monotonie de la côte basse et sableuse. Plus au Sud, des roseaux indiquaient une côte marécageuse.

En quelques heures, les navires avaient pu s'approcher à une distance d'environ un stade du rivage. Une brise de terre assurait qu'en cas d'attaque massive les bateaux pourraient gagner rapidement le large. Soixante hommes, cuirassés malgré la chaleur, posaient le pied sur la grève, tandis que les balistes étaient pointées vers l'orée du bois. Aucune manifestation d'hostilité. Cinquante hommes gravirent la colline, tandis que le reste des

soldats, sauf une dizaine pour garder chaque bateau, prenaient pied sur la grève en deux rotations de chaloupes. Aucun signe de vie humaine. Les balistes furent débarquées à leur tour. Pendant deux jours des patrouilles explorèrent la zone tandis que les charpentiers construisaient une petite tour d'observation et de défense au sommet de la butte. On pouvait voir un chaquet de collines s'égrener dans l'intérieur des terres. Pas de montagnes : un horizon de forêts. Pas de fumée le jour, ni de lueurs la nuit qui auraient pu trahir la présence d'un groupement humain. Les barbares qui avaient tué Americ et ses deux compagnons étaient loin vers l'Ouest.

On fit une sépulture digne aux trois hommes. Évanthe, sa veuve, avait obtenu que leurs corps ne soient pas confiés à la mer comme cela avait été le cas des morts de maladie des semaines passées. La terre qu'ils avaient foulée les premiers se devait de les accueillir. Les patrouilles ramenèrent du gibier : une sorte de petit sanglier. On le mit au saloir, car Arsien avait interdit que l'on fasse du feu tant qu'un fort ne serait pas construit. Il se rendait compte que la tour d'observation serait d'une utilité très relative si les barbares décidaient d'attaquer en progressant discrètement sous le couvert. Il y avait des fruits en abondance dans certains arbres, et on désigna des goûteurs pour éviter un empoisonnement généralisé. Les fruits furent dûment répertoriés : dessinés et nommés par Gébétor, un disciple du grand Raphenon qui, dit-on, connaissait à Constantinople toutes les plantes du monde et leurs propriétés médicinales. Raphenon et Hypogène ne s'entendaient pas, mais l'empereur avait su trouver les arguments pour que son élève se joigne à l'expédition.

La grande question était où construire le fort. La plupart des sénateurs voyaient dans le sommet de la colline une position stratégique facile à défendre. Démétrius n'aimait pas cette solution :

« Souviens toi d'Alésia l'imprenable qui dût se rendre à Jules César. Notre principal avantage, en cas d'attaque massive que nous ne pourrions repousser, réside dans nos bateaux. Il faut construire en limite de forêt. Nous ignorons l'extension des plus fortes marées ici, mais s'il y a de la forêt, la submersion doit être exceptionnelle. En outre, le bois que nous abattons dégagera un peu les abords du fort. Et nous n'aurons pas à faire l'effort de le hisser en hauteur. »

Arsien se rendit à son avis, d'autant qu'il voyait l'installation comme provisoire.

Les charpentiers, aidés de tous les colons valides se mirent au travail. Arsien avait défendu que l'on utilisât des militaires à cette tâche, même si les meilleurs experts en fortification étaient parmi eux. Les soldats ne cessaient de patrouiller dans un rayon d'un mille autour du chantier. Pour plus de discrétion, on attendait l'orage quasi-quotidien pour abattre les plus gros arbres. En quelques jours, une petite clairière se dessina, au bord de laquelle, côté océan, on voyait s'élever des madriers.

Une semaine plus tard, on fit débarquer le bétail, qui bénéficiait d'un

enclos non fortifié. Il était grand temps, car les réserves de fourrage étaient épuisées, et de nombreuses bêtes étaient dans un état de prostration proche de la mort. Arsien se félicita une fois de plus d'avoir renoncé à la cavalerie. Hypogène autorisa tous les colons à manger les fruits répertoriés. En quelques jours les forces revinrent, et surtout tous les malades sans exception avaient recouvré la santé. Certains, malgré l'ordre d'Hypogène, n'avaient pas attendu l'autorisation, et ne s'en portaient que mieux. Ce phénomène ne passa pas inaperçu à Gébétor et Hypogène, qui étaient devenus les meilleurs amis du monde, depuis le débarquement.

Le 1er mars, le fort était achevé, et le père Athanase demanda à Arsien de faire construire une église pour y célébrer les fêtes de Pâques. Arsien répliqua que la priorité était maintenant la réparation des navires, et que l'on y célébrerait les Rameaux et Pâques comme on y avait célébré Noël. Ces navires n'avaient-ils pas été bénis par le Patriarche de Constantinople ? En ajoutant une référence à Jésus prêchant depuis sa barque, Arsien emporta la décision sans avoir à faire preuve d'autoritarisme. À Constantinople, le pouvoir appartenait au temporel, pas au spirituel. Il fallait qu'il en soit de même à Justinianopolis.

Une semaine plus tard, un soldat manquait à l'appel du soir. Comme une désertion était inenvisageable, il restait l'accident ou l'agression. Sur le conseil de Démétrius, Arsien ordonna de brûler la forêt sur un rayon de trois stades, afin d'éloigner significativement la lisière, et offrir une meilleure efficacité aux balistes et aux scorpions qui pouvaient tirer par des meurtrières. On fit cela un après-midi où le vent venait du large, afin de ne pas risquer d'enflammer le fort. Une épaisse fumée s'éleva dans le ciel chargé de nuages. Deux heures après, une forte averse éteignait les braises. Ainsi, on verrait les barbares arriver, et, le cas échéant, on pourrait rentrer le bétail à temps, pensa Arsien.

Le 10 mars, les barbares arrivèrent. D'abord un petit groupe, pas nécessairement hostile, mais qui comprit rapidement que les Romains n'avaient rien d'autre à leur offrir que des flèches. La question sur la conduite à tenir avait été discutée par le Sénat trois jours auparavant : n'ayant aucune connaissance de leur langue, le seul contact positif était d'offrir des présents. Mais la colonie ne pouvait se dessaisir de ce dont elle aurait besoin dans quelques mois. Offrir des cadeaux allait nécessairement amener d'autres barbares réclamant leur part. Seule une attitude hostile pouvait payer. La portée des flèches fut calculée pour tomber devant les barbares, et une charge le glaive au poing jusqu'à mi-clairière permit de les récupérer. Une armée isolée devait économiser les munitions.

Arsien avait maintenant des arguments solides pour préparer le départ, et on commença à charger sur les navires provision et fourrage. Certains sénateurs et de nombreux soldats estimaient que l'escarmouche de la veille était une victoire qui consolidait la présence de la colonie. On fêta Pâques

le 14 mars, très tôt dans l'année, mais le climat était plutôt celui d'un mois d'août, avec les pluies d'un mois d'octobre. Le lundi de Pâques, alors qu'une forte brise soufflait de la terre, une puis deux puis trois colonnes de fumée vinrent se rabattre vers le fort. Depuis l'escarmouche, on avait cessé d'envoyer des patrouilles dans la forêt, car on ne doutait plus du sort du soldat disparu. Le premier réflexe d'Arsien fut de faire embarquer le bétail, sous la protection des archers et des balistes. Mais bientôt la fumée aveugla les défenseurs du fort. Une marée humaine déferla en hurlant. On ne pouvait les compter, il devait y en avoir au moins un millier.

Les indigènes étaient vêtus de pagnes d'un tissu inconnu, et leurs armes étaient des massues agrémentées d'éclats de pierre. Derrière la première vague, d'autres indigènes lançaient des pierres et des flèches au-dessus du rempart de bois. La moitié du bétail fut capturée, mais les chaloupes purent prendre le large à temps. Quelques Americumiens hardis tentèrent de les poursuivre sur des petites barques grossières. Dès qu'ils furent à portée du Luc, qui s'était avancé vers la côte pour faciliter l'embarquement du bétail, une dizaine d'archers restés à bord pour la défense leur apprit à respecter la *lex romana*.

À terre, la situation était plus grave, car si la plupart des assaillants se contentaient de frapper le rempart avec leurs massues, certains arrivèrent avec des flambeaux et allumèrent des incendies que l'on ne pouvait pas combattre sans se trouver à l'extérieur. Démétrius interdit à quiconque de sortir, et il fit bien. Quinze minutes après l'assaut, le vent tourna, et les balistes purent éclaircir les rangs compacts des indigènes avec toute la précision requise. Démétrius ordonna alors une sortie générale des soldats, à charge des civils d'aller éteindre les feux dont certains avaient ouvert des brèches. Il perdit cinq hommes, mais les indigènes battirent en retraite jusqu'à la lisière, emmenant leur butin de vaches, porcs et poules.

« Nous avons trop tardé, cria Démétrius. Tous aux chaloupes, sauf les soldats ! Ceux qui seront dans le fort quand tombera la nuit seront morts demain. »

Protégés par un cordon de soldats sur la grève, les civils commencèrent l'embarquement. Arsien aurait voulu brûler le fort pour ne rien laisser aux sauvages. Démétrius l'en dissuada.

« Il vaut mieux qu'ils croient le fort habité et préparent tranquillement un deuxième assaut, cela nous donne du temps. »

En effet quand la nuit tomba, la noria des chaloupes n'avait pas fini d'évacuer la terre ferme, malgré les efforts des rameurs. On planta un grand nombre de piquets enflammés que l'on déplaçait parfois pour simuler des hommes portant des torches. Des soldats courageux revinrent au fort pour allumer des torches, afin de simuler une occupation de celui-ci. De la lisière de la forêt, les indigènes pouvaient assister à l'embarquement, mais ils ignoraient les effectifs de la colonie. Quand la dernière rotation de chaloupe

atteint le Jean, on vit les flambeaux s'éteindre, preuve que le fort n'était plus occupé.

« Six morts, vingt blessés, la moitié de bétail perdu, surtout des vaches, c'est un lourd tribut, dit Arsien au Sénat qui avait embarqué dans le Christ Sauveur. Mais notre colonie et Justinianopolis aurait pu disparaître aujourd'hui. Depuis le départ, sur mille Romains que nous étions initialement, il en reste neuf cent soixante et un, grâce à trois naissances. Que Dieu nous protège si nous voulons atteindre un million d'âmes dans trois ou quatre siècles, comme la géométrie nous le laisse espérer !

- Orgueilleux, répliqua Athanase, si Justinianopolis compte deux ou trois mille chrétiens à cette échéance, nos successeurs pourront louer le Seigneur en fleurissant ta tombe. »

En effet, l'hypothèse d'un doublement de la population à chaque génération amène au million en dix générations, mais il suppose une fécondité élevée dès la puberté et une mortalité très faible avant d'avoir produit son quota d'héritiers.

Arsien suivait donc le plan qu'il avait établi plus d'un mois plus tôt : longer la côte vers le Sud-Est, et envoyer de temps en temps des hommes à terre ramener de l'eau, du bois, du gibier, du fourrage, et surtout des fruits. On ne craignait plus la maladie qui avait affecté la fin de la traversée de l'océan quand on avait vu le miracle de la guérison. Arsien savait que l'on ne pouvait indéfiniment naviguer vers l'Est le long de la côte, sinon l'Americum et l'Afrique seraient un seul continent, en contradiction avec les indications des Phéniciens. On n'avancait pas vite, mais au fil des semaines, la route s'orientait vers le Sud, et bientôt le Sud-Ouest.

« Nous nous éloignons de l'Afrique maintenant, lui fit remarquer un jour Démétrius. Ne devrions nous pas prendre le large ?

- Non dit Arsien, les vents seraient contraires, et la latitude est encore trop proche de l'équateur. Le Sud est notre direction et grâce à la côte toute proche, nos colons ne manquent de rien. »

En effet le moral de la colonie était bon. Depuis huit mois, leur univers était ces grandes caisses de bois flottant vers un but inconnu. Ils avaient laissé leurs biens, certains de leurs proches, leurs souvenirs à Constantinople et beaucoup pensaient qu'ils ne les retrouveraient plus ici-bas. Certains disposaient de grandes quantités de pièces d'or, mais pour acheter quoi ? Arsien avait interdit l'usage de toute monnaie tant que la ville ne serait pas fondée. Il ne voulait pas de sujets de querelles, voire d'asservissement des pauvres par les riches. La structure économique était celle des monastères qui commençaient à s'établir dans la chrétienté. Les voleurs étaient simplement fouettés à proportion de leur délit. Même pour l'exemple, on ne pouvait se permettre d'exécution capitale dans une si petite communauté. Le seul cas d'application prévu était le refus d'obéissance au combat et le meurtre prémédité sans circonstances atténuantes, mais il n'eut pas à être

mis en pratique.

Il y eut encore des tempêtes, parfois violentes. Mais Laurent, capitaine du *Matthieu*, avait remarqué qu'avec la sève séchée d'un type d'arbre qui poussait près du fort, on pouvait tresser un cordage qui avait la capacité de s'étirer quand les bateaux s'éloignaient, puis de reprendre sa forme en rapprochant les bateaux. On disposait ainsi d'un système qui rendait les navires solidaires, sans les coups de boutoir que l'on avait subis lors des premières tempêtes. Malheureusement les expéditions à terre qui suivirent le départ ne permirent pas de retrouver cet arbre précieux pour faire des stocks de cordages, voire planter un rejeton quand on serait à destination.

Pendant tout le mois de mai, la progression fut assez rapide, malgré les escales hebdomadaires. Mais en juin les vents furent moins porteurs, et le 14, Arsien fit rassembler les cinq nefs bord à bord, et annonça :

« Citoyens, vos efforts et votre abnégation vont porter leurs fruits. Nous allons maintenant aborder la dernière phase de notre périple : vers le Sud d'abord, puis vers l'Est où nous allons retrouver les côtes de l'Afrique. Mais pas l'Afrique des déserts que nous avons laissée l'hiver dernier. Une Afrique fertile et riche qui vous rappellera votre patrie. Une Afrique sans barbares où nous pourrons bâtir notre nouvelle Rome ! »

À part les plus naïfs, la population ne manifesta pas un enthousiasme débridé. Cette nouvelle version était loin d'une installation aux colonnes d'Hercule ou sur une île imaginaire de l'Atlantique. Il allait falloir encore endurer une longue traversée. Arsien était peut-être un menteur ou un incapable. Si un général s'était levé en disant "retrons à Constantinople, la comédie a assez duré !" la révolte aurait peut-être éclaté. Mais les personnes crédibles de l'expédition, le Père Athanase en tête, étaient fidèles à Arsien. Par deux fois la colonie avait échappé au massacre (même si la première fois en Afrique le péril était seulement supposé). Par deux fois Arsien les avait sauvés. Le choix de l'obéissance s'imposait.

L'ultime traversée

La dernière phase du périple allait être la pire des trois. Au début, tout allait bien. Le temps s'améliorait : de moins en moins d'orages, une fraîcheur agréable. Mais il fallait commencer à économiser l'eau. Depuis des mois, il tombait une averse quasiment chaque jour. Dès le mois de juin, le ciel devint majoritairement bleu, voilé parfois, chargé rarement, tempétueux jamais. Pour Arsien, c'était une preuve de la justesse de ses vues. Lors de la première phase de la traversée de l'Atlantique au début de l'hiver précédent, on avait rencontré des conditions similaires. Peu de colons pouvaient comprendre pourquoi en juin on rencontrait des conditions de plus en plus froides, et Arsien ne tenta pas de faire de la pédagogie. Il se rendait compte que sa crédibilité était altérée par les modifications du programme initial d'installer une ville aux colonnes d'Hercule. Le peuple le suivait parce qu'il n'avait pas d'autre choix.

Le deuxième souci, après le non-renouvellement de l'eau douce, était l'impossibilité de conserver les fruits plus de deux semaines. Fin juin, il ne restait plus que le gibier salé, le fruit de la pêche, et le stock de céréales dont une partie était réservée pour les semences. Misant sur la symétrie entre la première et la troisième phase du périple, Arsien pensait atteindre l'Afrique avant la fin août. Aucun risque de disette, surtout si on abordait des côtes hospitalières.

Les événements lui donnèrent raison au début. Les vents étaient de plus en plus soutenus et portaient de plus en plus vers l'Est. À la mi-juillet, on avait atteint une distance de l'équateur égale à celle de Constantinople. Arsien scrutait avidement chaque matin l'horizon, pour chercher si le but du voyage était en vue. Les vents soufflaient bien plus fort que dans la navigation inverse. Les premières averses, froides et cinglantes, vinrent renouveler les réserves d'eau douce. Arsien était plein d'optimisme, tandis que la population avait du mal à s'habituer à ce climat de janvier européen qu'elle n'avait pas connu depuis un an et demi, et pour lequel elle était désarmée : pas ou peu de vêtements chauds, beaucoup avaient moisi dans les coffres,

ou avaient nourri les insectes ; pas de braseros, sauf sur le pont, à cause du risque d'incendie.

C'était dans les étables que la température était la plus agréable, à condition de supporter l'odeur. Plus que la température (on ne subissait ni gel ni neige), c'était le vent s'infiltrant jusque dans les dortoirs qui causait le plus grand désagrément. Une des plaisanteries favorites de Démétrius était :

« Nous ne sommes plus loin de l'Afrique, Arsien, écoute, on entend rugir les lions. »

À quoi Arsien avait trouvé un jour la réplique :

« Tant que je n'entends pas hurler les loups, je sais que je suis sur la bonne route. »

Le 20 juillet, une violente tempête se leva. Sur le Marc, deux marins montés dans les cordages furent précipités sur le pont. Grâce à l'enchevêtrement des cordes et toiles, ils ne furent que légèrement blessés. Hélas, la grande voile tendue par le vent, usée par plus de six mois de manœuvre, se déchira, d'abord en son centre, puis en plusieurs lambeaux qui allèrent s'abîmer loin devant. Grâce aux cordes élastiques entre les navires, la flotte garda sa cohésion. Pendant cinq jours, la tempête ne faiblit pas. Impossible de dormir plus de trois minutes, sans être éveillé par une secousse du vent ou de la mer. Le deuxième jour, l'axe du gouvernail du Matthieu se rompit. Heure après heure, l'eau s'accumulait dans les cales. Quand la mer se calma, on n'était plus loin de la catastrophe, surtout sur le Matthieu qui recevait souvent des paquets de mer sur le côté depuis que son gouvernail était rompu. Le Christ Sauveur avait dû garder un peu de toile pour maintenir les cinq nefes à peu près alignées, et éviter qu'un bateau ne vienne se fracasser sur l'autre. De nombreux cordages avaient été rompus, mais grâce au courage et l'expérience des matelots, la voile fut maintenue intacte.

La tempête achevée et les cales écoperées, le vent soufflait encore avec force après avoir hurlé avec furie. Arsien convoqua le Sénat sur le Christ Sauveur. Malgré la fatigue accumulée et la difficulté d'utiliser les chaloupes, aucun ne manquait à l'appel.

« Nous avons essuyé une tempête destructrice, dit Arsien. Les rapports des capitaines indiquent que le Luc et le Mathieu ne sont plus manoeuvrables. Ils seront donc tirés par les trois autres. Cela va ralentir notre marche. Heureusement, nous ne tarderons pas à parvenir à notre destination.

- Combien de semaines ? demanda Valérien.

- Deux ou trois, quatre au maximum, répondit Arsien.

- Nous avons perdu deux vaches et cinq porcs ! dit Cléophas.

- Eh bien, nous ne manquerons pas de viande dans les jours qui viennent, conclut Arsien. »

Deux, trois, quatre semaines passèrent. Semaines de froid, de pluie, et surtout de vent. L'anniversaire du départ de Constantinople approchait. Les

réserves de nourriture avaient été calculées pour un an. Grâce à la chasse et la cueillette en Afrique, puis en Americum, grâce à l'abattage d'une partie du bétail, on aurait un mois de plus. Mais si l'eau ne manquait pas, le froid imposait une augmentation des rations. Arsien se demandait s'il n'était pas descendu trop au Sud, et s'il n'allait pas tourner sans fin dans un océan circulaire. D'après Narsilis, on était à égale distance de l'équateur et du pôle, et la révolution complète compte tenu du vent prendrait six mois. La chaîne des cinq bateaux n'était pas vraiment manœuvrable. Dès que l'on s'écartait de l'axe du vent, les deux bateaux de queue tiraient leurs tracteurs sur le côté. La chaîne ne pouvait aller que là où le vent voulait la mener.

Le 15 septembre arriva, anniversaire du départ de Constantinople. Le vent, qui ne faiblissait que quelques heures avant de reprendre, ne permettait pas une harangue des colons, tous les navires bord à bord. Aussi Arsien et le Sénat se déplacèrent en chaloupe de navire en navire. Son discours était le même : nous ignorons les régions où nous évoluons, mais à la vitesse à laquelle nous avançons nous trouverons bien une côte un jour. Il encourageait à l'abattage d'une partie du bétail dès que le fourrage manquerait. Il interdisait que l'on touche aux semences.

« Si nous ne pouvons pas développer une agriculture, la population devra survivre de chasse et de cueillette et ne pourra atteindre la taille d'une cité. Notre mission sera un échec. »

Un mois passa encore. La température semblait se radoucir. Les Pères Athanase et Barthélémy avaient baptisé vingt enfants depuis le départ et les naissances avaient beaucoup augmenté à partir de septembre. Mais le peuple n'était pas heureux. Il avait faim, il avait froid et il avait peur.

À la fin du mois d'octobre, l'espoir naquit quand il sembla se profiler au Nord une côte lointaine. Il était hélas impossible de manœuvrer pour faire demi tour, et rien ne garantissait que l'on pourrait retrouver cette terre car c'était sans doute une petite île. La visibilité était aléatoire avec des averses fréquentes. Mais s'il y avait une île, il y en aurait bien une autre. Le 15 novembre, on tua le dernier porc. Les poules étaient plutôt épargnées, à cause des œufs.

Le 20 novembre, une tempête plus violente que les autres abattit le mât du Christ Sauveur. Par chance, la rupture ne concernait pas sa partie inférieure, et la quille était intacte. Très rapidement, les soldats armés de haches évacuèrent par dessus bord mât, voiles et cordages. Hélas, le Luc dépassa le Christ Sauveur, et Démétrius vit le moment où le Luc allait se retrouver tiré à la fois par la proue et par la poupe. Il fallait prendre une décision rapide et dramatique. Autrement, le Luc prendrait le vent et la mer par le travers, se coulerait et se remplirait d'eau. À partir du moment où il coulerait, il faudrait bien trancher les liens pour ne pas faire naufrage à son tour. "Rompez le câble" hurla Démétrius pour couvrir le bruit du vent. Cela voulait dire que le Christ Sauveur et le reste de la flotte seraient séparés.

Sans mât, le Christ Sauveur était condamné. Justinianopolis se ferait sans Arsien. On n'avait pas le choix. Arsien, atterré, laissa faire.

Avec son gouvernail, le Christ Sauveur restait dans le lit du vent, mais il allait bien moins vite que les quatre autres. Au bout de trois heures, il se retrouva seul sur l'océan. Le temps revint au beau le lendemain. Heureusement, le vent poussait toujours vers l'Est et le Christ Sauveur dérivait vers un but attendu avec ferveur. Après la messe, le Père Athanase exhorta Arsien à garder un bon moral et une bonne humeur devant les colons.

« Nos amis sont partis en avance pour nous préparer un gîte et un couvert décent. Quand nous serons à destination, nous enverrons un éclaireur au Nord et un au Sud pour repérer la nouvelle cité. Loué soit le Seigneur !

- Que sa Sainte Volonté soit faite, répondit Arsien. »

Il fallut quelques jours pour que cette volonté s'exprime, mais le 26 novembre Arsien fut réveillé par le cri "Terre!". Dans l'aube grise, une ligne se profilait à l'Est qui ne pouvait pas être des nuages. Bientôt le disque rouge du soleil permit de distinguer un relief découpé. Cette ligne était si longue du Nord au Sud que l'on ne pouvait craindre de la contourner d'un côté ou de l'autre.

« Enfin l'Afrique! dit Arsien. Nos concitoyens ont dû arriver ici il y a deux jours. À l'heure actuelle, les plus vaillants doivent gravir une montagne pour y allumer un feu qui nous guide au bon port. »

Il y avait une chose qu'il avait omis de remarquer : le vent était tombé. Quand Démétrius vint s'en plaindre, il répondit :

« Depuis trois mois le vent nous pousse vers l'Afrique, pas une seule fois il ne s'est renversé. Attends quelques heures et tu vas craindre que sa force ne nous écrase sur la côte.

- Bienheureux échouage. Mais j'ai souvent observé des courants qui longent le littoral. Je crains que sans vent, nous ne soyons poussés vers le Nord ou le Sud par les courants, sans pouvoir accoster. Si nous avions des rames !

- Nous avons des rames ! répliqua Arsien. Fais mettre les deux chaloupes à la mer. Elles tireront le Christ Sauveur à moins que le vent ne se lève. »

La manœuvre était simple, mais les hommes étaient épuisés par le manque de sommeil et de nourriture. Il fallut renouveler les rameurs toutes les heures sous peine de les perdre. Comme il fallait un quart d'heure pour chaque renouvellement, le soir tomba et on n'avait pas l'impression d'avoir avancé. La terre se couvrit d'une brume qui dura toute la nuit. Arsien chercha en vain une lueur à l'horizon. On devait être à une vingtaine de milles et à cette distance, un simple feu se voit la nuit par temps clair. Toute la nuit, les rameurs se relayèrent. Ils avaient droit à une part de brouet fait avec les semences. Les autres étaient réduits à quelques fruits et légumes secs mais en partie moisissés. On leur avait promis que le lendemain ils se délecteraient des produits de la chasse et de la cueillette, comme en Americum.

Le lendemain matin fut salué par une pluie fine qui dura deux heures. On ne manquerait pas d'eau. La terre semblait toujours loin à l'horizon quand la pluie cessa.

« S'agit-il d'un mirage sur nos esprits épuisés ? demanda Démétrius. Quand on voit la terre à l'horizon, elle ne peut être à plus de trente milles, sinon la rotondité du globe la masque.

- Sauf si cette terre possède des montagnes élevées, répondit Arsien. Ce que nous voyons n'est pas la côte, qui est encore cachée. Voilà pourquoi cette nuit nous n'avons pas vu de feu. J'en avais discuté avec Rabanor, Gurvanes, Laurent et Carmadoc quand nous avons quitté l'Afrique. Si un jour nous venions à être séparés, consigne était de faire brûler un feu sur une hauteur pendant un mois, quelques soient les risques d'attirer des ennemis. »

Les deux jours suivants, sans relâche, les deux chaloupes tractaient le lourd vaisseau impotent. Enfin le soir du 29, une lueur sur bâbord vint rassurer la petite colonie. Il était temps, car un vent tiède s'était levé qui poussait le Christ Sauveur vers le Sud. Depuis quelques jours, les hommes avaient repris des forces avec l'espoir. Les dernières poules avaient été sacrifiées. On en prendrait bien d'autres à terre. Les rameurs tirèrent avec tant d'énergie pendant la nuit qu'au matin du 30, les lueurs du jour montrèrent un côte rocheuse et montagneuse. Pas de trace d'établissement ou de bateaux, mais l'embouchure d'un fleuve.

« Il faut entrer dans cet étroit estuaire, dit Démétrius. Nos compatriotes ont eu raison de vouloir s'abriter des tempêtes en y pénétrant. En outre un fleuve est la garantie d'eau douce à profusion. »

Parvenus à quelques stades de l'embouchure, on put voir des animaux inconnus se chauffer sur les rochers au soleil. On aurait dit des dauphins échoués. "Des sirènes !" dirent certains marins.

« Non, j'ai déjà vu de tels animaux en Calédonie, dit un marin qui avait beaucoup voyagé. Les habitants les nomment sillus. Leur chair est grasse et savoureuse. Leur peau lisse et épaisse fournit une toile d'excellente qualité. »

Toujours tiré par les chaloupes, le vaisseau entra dans le lit du fleuve, entre deux parois montagneuses dont les sommets se perdaient dans la brume. On avait l'étrange impression d'évoluer dans un tunnel sinueux. Arsien craignait que le courant du fleuve ne s'oppose aux rameurs, mais il n'en fut rien. Quand le Père Athanase fit prélever de l'eau pour la bénir et alors qu'un soldat voulut en boire pour se désaltérer, on comprit pourquoi. Elle était salée. Ce n'était pas un fleuve mais un bras de mer.

Au bout d'un quart d'heure de progression, on ne voyait pas de trace des autres navires. Il faut dire que les falaises plongeant à pic et parsemées de cascades n'offraient aucun débarcadère. Démétrius eut l'idée de faire sonner du buccin par un soldat. Une minute plus tard un son similaire lui répondit, renvoyé en multiples échos par les falaises. Il ne fallut que trois heures pour parvenir au fond de cette baie sinieuse. On voyait les quatre vaisseaux

amarrés à la berge, et des abris en bois à la lisière d'une forêt basse. À droite une haute montagne, à gauche un marécage. Tout l'horizon était fermé par des montagnes enneigées. La mission d'Arsien était accomplie. Il avait conduit un millier de Romains en Afrique au delà des déserts de feu. Il ne restait qu'à bâtir une cité, puis un empire.

Une nouvelle colonie

À la vitesse où avançait le Christ Sauveur, la colonie déjà en place eut largement le temps de préparer un comité d'accueil.

« Ave Arsien ! dit Gurvanes en s'avançant vers le vaisseau. »

En tant que le plus ancien des capitaines, il avait pris le commandement.

« Bienvenue à Justinianopolis !

- Ave Gurvanes ! lui répondit Arsien. Comment peux-tu appeler par ce nom un agrégat d'habitations sommaires sans protection, pas même une palissade ? »

Gurvanes fit un grand mouvement circulaire du bras montrant le cirque de montagnes apparemment infranchissables :

« Voilà notre rempart, ô légat de César ! Ne nous as-tu pas en outre démontré que ces régions sont vierges d'êtres humains ? »

Arsien ne pouvait pas se contredire. Les tribulations en Americum avaient entamé ses convictions, mais il n'en pouvait rien paraître.

« Faisons les choses dans l'ordre, répondit-il. D'abord nous débarquons, ensuite le père Athanase dira une messe d'action de grâce, puis nous mangerons le repas que vous nous avez préparé, enfin le Sénat qui est avec moi et les quatre capitaines auront un conseil de la plus haute importance.

- Pour la messe, le Père Barthélémy en dit une tous les jours depuis que nous avons accostés ici il y a une semaine. La tempête s'est calmée juste avant qu'elle nous fracasse sur ces côtes. C'était vraiment un miracle, car peu d'entre nous aurions survécu dans cette eau glaciale au pied de falaises inaccessibles. Le second miracle est que vous ayez pu nous retrouver. Nous mêmes quatre jours avant de pouvoir allumer un feu depuis un point élevé d'où on puisse voir le large. De nombreux sommets ont été gravis sans succès.

Finalement, trois soldats ont descendu le bras de mer jusqu'à l'embouchure et établi un abri sur un promontoire où ils ont pu porter du bois et du feu. Aujourd'hui cet abri est dans la brume, vous n'avez pu le voir. Heureuse idée de sonner du buccin... Quelle joie ici quand nous vous avons

entendus. Vous auriez pu accoster ou faire naufrage à vingt milles d'ici, nous ne vous aurions pas vus avec cet enchevêtrement de montagnes plongeant dans l'océan, sans la plus étroite plaine côtière. Je ne croyais pas que nous vous avions distancé d'une semaine, et j'ai vraiment craint que le feu de signal ait été allumé trop tard. Mais rendons grâce à Dieu, nous voici réunis... Maintenant pour les mauvaises nouvelles, nous n'avons à vous offrir à manger que nos derniers poulets. Il n'y a pas de gibier ici, et entre la forêt, le marécage, et la montagne, le site ne se prête vraiment pas à l'agriculture. Nous avons capturé quelques oiseaux à l'arc ou au filet, mais c'est maigre pitance.

- Prions Dieu d'abord, dit Arsien. Nous mangerons ce que nous pourrons, puis nous aviserons. »

Après une longue prière d'action de grâces de toute la colonie, et un bref repas de poulet bouilli et de baies amères, le Sénat tint conseil sous une tente dressée à la lisière de la forêt. La tente était fermée, non pour assurer le secret des délibérations, mais pour protéger des moustiques qui déferlaient du marécage dès que le vent tombait. Arsien prit la parole :

« Même si nous ne sommes pas passés loin de la catastrophe, notre situation n'est guère brillante. Nous n'avons plus de bétail, il n'y a pas de gibier ici, et à moins de raser la forêt, ce qui nous priverait de combustible et de moyen de construction, nous n'avons nul endroit pour répandre nos semences. Si nous les mangeons, nous tenons trois ou quatre mois, ensuite viendra l'hiver...

- Le printemps, tu veux dire, interrompit Épiphane, nous sommes en décembre, et l'hiver me semble ici assez clément.

- Tu te trompes, le reprit sèchement Arsien. Il faut absolument faire savoir au peuple que dans ces contrées les saisons sont inversées. Avez vous remarqué comme les journées sont longues ? Demandez à Narsilis ou Ambrosius si vous ne me croyez pas. Je ne vois que deux solutions : réparer nos bateaux, refaire nos forces et repartir en longeant les côtes, ou franchir ces montagnes en espérant trouver une terre plus hospitalière de l'autre côté. Dans les deux cas, il faut partir d'ici avant février pour ne pas être bloqué ici par l'hiver. Étant donné la fraîcheur de l'été ici, j'imagine avec angoisse ce que doit être l'hiver. »

L'officier Milo et dix soldats célibataires furent chargés de construire un petit camp fortifié pour garder ce qui restait des cinq navires, et servir de point de liaison pour les explorateurs que Gervanes avait envoyé dans les trois directions : vers le Sud, le Nord et l'Est. Chaque groupe de deux soldats et un officier était parti avec pour mission de marcher trente jours, puis revenir en notant tout ce qui peut être utile sur la faune, la flore et le relief, et en laissant toutes les trois heures de marche une borne constituée d'empilement de pierres dont une gravée d'un numéro, ou d'une croix de bois, suivant le type de terrain. Mais on ne pouvait bloquer tous les colons

ici pendant deux mois en attendant leur retour.

Deux jours après l'arrivée du Christ Sauveur, la colonie entreprenait, par une belle matinée ensoleillée, la progression vers l'intérieur. Une dizaine d'éclaireurs individuels étaient partis la veille, sous une pluie battante, pour reconnaître les cols et éviter au groupe de cheminer vers un cul de sac. Ils devaient rendre compte tous les deux jours. Pas question pour eux de placer des bornes, le groupe s'en chargerait. Vers midi, le groupe se trouva au fond d'une vallée. La longue colonne avait progressé dans l'axe du bras de mer. Il y avait bien des vallées latérales, mais selon les éclaireurs, toutes menaient à un cul de sac, ou ramenaient vers l'océan. Arsien ordonna une halte avant d'entreprendre l'ascension. À part les armes et quelques outils, il n'y avait pas de gros bagages. L'essentiel du fret avait été laissé au fortin de Milo auquel on avait concédé une vingtaine de poulets. Les autres avaient été cuits et emportés pour la route. Mais il y avait des vieillards, des enfants, et des femmes enceintes dans le groupe. La progression ne pouvait être rapide, et la brume s'épaississait. Grâce au buccin, le groupe des colons put rallier un éclaireur qui avait réussi à atteindre la crête quand la vue était encore dégagée.

Après une heure de pause, le groupe partait franchir la crête par un col sur la gauche et atteindre une dépression située de l'autre côté. Mais cette cuvette n'était pas la plaine espérée, et il fallait encore marcher des jours sans doute, des semaines peut-être. Ce climat changeant, si éloigné de l'été méditerranéen que connaissaient les colons, rendait la reconnaissance difficile. Pendant la moitié du temps, on ne voyait qu'à quelques stades devant soi. Arsien discutait avec le père Athanase, et Gurvanes suivait la discussion derrière eux :

« Je pense qu'il faudra bâtir deux cités. La première, dans la plaine que j'espère nous trouverons derrière ces montagnes, sera une cité agricole. Elle pourvoira aux céréales, au gibier, voire à l'élevage si nous pouvons domestiquer des animaux ici. La deuxième sera sur la côte. Nous y construirons des bateaux plus petits pour la pêche et l'exploration. Nous n'avons pas les moyens de revenir à Constantinople. Nos descendants non plus. Mais l'empereur ou ses successeurs savent la route que nous avons prise. Si nous sommes en Afrique comme je l'espère, ils nous trouveront certainement un jour. La difficulté de notre traversée était que nous transportions une colonie. Avec des vaisseaux militaires, on peut être ici en trois ou quatre mois.

- Et le fortin de Milo ? demanda Athanase.

- Trop enclavé aussi bien par terre que par mer. C'est un port sûr, mais il est inaccessible depuis la pleine mer par gros temps. Quand nous aurons une flottille, peut-être dans un ou deux ans, nous transborderons notre fret à ce deuxième port. »

Après deux jours de marche, une immense colonne s'étirait sur le flanc de la montagne. Il n'y avait pas de place pour se regrouper et les plus lents se

laissaient distancer. Sélandia, sur le point d'accoucher, était restée au fortin avec sa sœur Néa. Tous les autres étaient en route, les plus vaillants comme les éclopés. Après être descendu du col sur une étroite vallée, le groupe avait débouché sur une vallée assez large qui menait plein Nord, c'est à dire probablement vers la mer. Cette vallée était marécageuse et grouillait de moustiques. Pour joindre une hypothétique plaine par delà les montagnes, il fallait reprendre à droite, ce qui fut fait dès la première vallée encaissée et en forte pente. L'ascension reprenait. Arsien marchait en tête. Un éclaireur, Christoclesus, vint à sa rencontre.

« Légat, j'ai trouvé la plaine. Elle est immense, mais très vallonnée. Une herbe jaune et haute la couvre. J'ai pu apercevoir un grand lac.

- Repose-toi dit Arsien. Au fur et à mesure que les officiers passent devant toi, dis-leur ce que tu m'as dit. Quand toute la colonne sera passée, reviens-vers moi. »

Trois heures plus tard un autre éclaireur, Aqualans, arriva de la crête sur la gauche. Lui aussi avait vu la plaine, mais de plus loin. Il affirmait avoir vu plusieurs lacs.

« Et des forêts ? demanda Arsien ? As-tu vu des forêts ? L'eau n'est pas tout. Il faut du bois pour construire des abris et nous chauffer. Quand l'hiver va tomber, il sera terrible.

- Pas plus que le Nord de la Gaule, intervint Ambrosius. Chaque nuit, j'ai noté les étoiles. La plupart sont inconnues, mais en les relevant au fur et à mesure de notre périple, je peux dire que nous sommes à la latitude de Cologne.

- J'ai été en garnison à Cologne, dit Démétrius. Les étés y sont bien plus chauds !

- Si tu étais allé dans les Alpes, tu aurais trouvé un temps comme ici, répliqua Ambrosius.

- Nous devons donc nous attendre à un hiver comme en Helvétie dans quelques mois, conclut Arsien. Il faut construire des abris résistants et accumuler des provisions.

- J'ai vu des troupeaux dans la plaine, dit Aqualans. Pas très nombreux, mais de grosses bêtes. Je ne saurais dire si ce sont des bœufs, des chevaux ou des moutons. Ils étaient trop loin.

- J'ai laissé les stocks de sel au fortin, dit Arsien. Dès que nous serons installés, je les enverrai chercher. Nous sèmerons au printemps. En attendant nous serons au régime de viande. L'automne qui vient sera une occasion de chasse pour les plus rapides. »

L'espoir revint dans la colonie. La plaine à moins d'un jour de marche. Du gibier en perspective. Des lacs pour se laver du sel et de la crasse accumulés depuis Americum que les averses successives n'avaient réussi à éliminer complètement.

Des averses, ils en eurent avant d'atteindre les rives d'un lac entouré de

hautes collines. Épuisés par cette longue suite de dénivelés, transis de froid, ni les colons ni même les soldats n'avaient la force de bâtir un abri, et à plus forte raison un fortin entouré d'une palissade. Démétrius pensait avec effroi ce qui se passerait si des barbares venaient à surgir, comme cela avait été le cas en Americum.

« Dieu nous a conduits ici, lui dit le Père Athanase. Nous n'avons plus de navires, nous n'avons plus de provisions. Nous sommes donc entièrement livrés à la Divine Providence. S'il a envoyé des barbares en Americum, c'est pour nous dissuader de nous y installer.

- Dieu soit notre bouclier ! répondit Démétrius. Moi, je ne peux vous défendre. Mes soldats les plus valides sont en exploration, en chasse, ou partis ramener du bois. »

Avant la tombée de la nuit, des militaires revinrent traînant de grosses branches de résineux. Les troncs avaient été laissés sur place faute de bras vaillants pour les porter. On débita à la hache des tronçons de deux à trois coudées. Le bord du lac s'illumina de feux autour desquels la communauté vint se réchauffer et se sécher. Au milieu de la nuit, un groupe de soldats partis chasser revint avec une effrayante nouvelle : un troupeau de monstres grands comme trois ou quatre bœufs paissait à deux heures de marche de là. La description la plus précise les comparait à d'énormes vautours : deux pattes griffues et un bec crochu. Mais aucun des soldats n'en avait vu voler. Ils n'avaient pas tenté de les attaquer, de peur d'attirer une riposte sur la colonie.

« Vous avez bien fait, dit Démétrius. Quand les balistes seront en place et qu'une palissade nous protégera, nous testerons leur agressivité et leur vulnérabilité. Si Dieu est clément, ces monstres pourront nous nourrir en attendant les premières récoltes. »

Le lendemain, un autre groupe de chasseurs revint avec de grandes quantités de canards sauvages.

« Cette partie de l'Afrique regorge d'oiseaux, dit Démétrius à Arsien, mais aucun animal terrestre : ni lapin, ni lièvre, ni chevreuil, ni sanglier.

Des limiers expérimentés avaient en effet exploré les abords des points d'eau et les endroits de passage : nulle empreinte au sol, aucun excrément autre que ceux du gibier à plumes.

Grâce aux provisions de bois, et malgré les averses et le vent, la venaison permit un festin que les colons n'avaient pas connu depuis leurs escales en Americum. Au chaud et le ventre plein, les colons aspiraient maintenant à un toit pour être au sec, car ces méditerranéens à qui on affirmait que c'était l'été, puisque les nuits étaient plus courtes que les jours, ne comprenaient pas qu'il puisse tomber autant d'eau. Pourtant, dans les régions équatoriales, ils avaient essuyé des quantités bien plus importantes. Mais ils avaient des abris, et une heure plus tard le soleil brûlant les avait séchés. Le surlendemain soir Arsien réunit le Sénat sous une tente que l'on avait

dressée la veille. Esprit reposé, ventre plein, il était temps de s'organiser :

Nous avons trois soucis majeurs, dit-il. Le bois est assez rare ici, il n'y a pas de gibier terrestre que l'on puisse domestiquer. Il y a la menace de ce que le peuple appelle des harpies. En outre, si le temps humide que nous connaissons depuis notre arrivée est une caractéristique de ce climat, nous ne pourrions pas faire pousser de blé. Or il est indispensable de mettre en place une agriculture si notre population doit croître. À terme, la chasse épuisera les réserves de la région. Que peut-on dire des plantes locales. Les baies, les racines sont-elles comestibles ?

- Hélas, dit Gébétor, aucune des plantes qui poussent ici ne sont répertoriées dans le monde connu. En Americum, il y avait beaucoup de plantes nouvelles, mais j'avais noté des ressemblances avec des plantes connues en Afrique, je veux dire l'Afrique que nous connaissions avant notre départ. Ici, il faudra tout tester. Nous n'avons plus d'animaux, donc des colons devront se dévouer.

- Pas question, dit Arsien. Toute vie humaine est sacrée. On peut sacrifier des vies pour éviter que tous périssent. Mais nous sommes peu nombreux, et notre mission est de peupler ce pays pour qu'il devienne une troisième Rome. Observons ce dont se nourrissent les animaux ici. Je ne peux pas croire qu'il n'y ait que des oiseaux. Nous finirons bien par trouver au moins des rongeurs. En attendant, régime carné accompagné de ces baies amères que vous avez eu l'heureuse audace de manger quand vous êtes arrivés une semaine avant nous.

- Que fait-on pour Justinianopolis ? demanda Démétrius.

- Quand il fera jour, nous chercherons un emplacement non loin d'ici. Il faut être près du lac, mais sur le flanc d'une colline. Nous ne savons pas comment varie le niveau du lac au cours de l'année.

- Si je peux me permettre, dit Valérien, il vaut mieux la proximité d'une rivière que celle d'un lac : les eaux souillées deviennent vite non potables. Cherchons l'exutoire de ce lac. En outre, je ne vois pas de possibilité de carrière, à moins de revenir dans la montagne. Il faut donc construire en bois. Le bois isole mieux du froid, mais rend vulnérable aux incendies. Pour éviter d'épuisants transports, il faut s'installer au bord d'une forêt.

- Je ne retiens que la moitié de ta proposition, coupa Arsien. Si on s'installe sur l'exutoire, le bois viendra tout seul, par flottage. Il suffira de le couper à proximité des berges du lac. »

D'autres explorateurs furent envoyés immédiatement après le conseil pour longer les rives du lac et ramener des informations sur l'exutoire. La grande crainte était qu'il soit dans une zone marécageuse, ou au contraire très encaissée. Deux bonnes nouvelles tombèrent dans les heures qui suivirent. La première était la naissance dans le fortin de Milo de la petite Marie, fille de Séländia et de Civis. Arsien décida que cette nouvelle province s'appellerait Séländia. Americum avait vu tomber le premier soldat

romain, Sélandia voyait naître le premier citoyen romain. Arsien avait déjà oublié que le supposé ordre de Justinien mentionnait une terre nommée Atlantis.

La deuxième bonne nouvelle était bien plus importante sur le plan pratique. Le décurion Albus, transgressant les ordres, avait fait traîner par quatre soldats une baliste jusqu'au champ où paissaient les harpies. Le premier projectile avait abattu la plus grosse bête. Les autres n'avaient manifesté ni crainte ni colère, même quand les cinq hommes s'étaient approchés de la dépouille. Ceux-ci ramenaient une aile. Les immenses plumes pourraient faire des toitures étanches et isolantes, pourvu qu'elles soient bien fixées à la charpente. Arsien vit tout de suite le bénéfice, mais aussi le danger de cette nouvelle. Il fit mettre Albus aux arrêts pour une semaine et interdit que l'on tuât aucun de ces animaux sans autorisation :

« Une telle source de nourriture et de matière première est un don de Dieu comme la manne au désert. Ce don sera vain, si nous les tuons plus rapidement qu'elles ne se reproduisent. Si les harpies se sentent menacées et nous attaquent, notre salut ne viendra que de leur massacre. Chaque bête ne sera abattue qu'avec ma permission. Elle doit être isolée, et tirée de loin, afin que les autres considèrent sa mort comme naturelle. »

Le surlendemain, en milieu d'après-midi, les deux explorateurs revinrent :

« L'exutoire est à trente milles d'ici. Ce lac a une forme de "N". Le premier coude est à vingt milles d'ici. Le second est dix milles plus loin et c'est là que se vide le lac par une rivière large de vingt coudées, non guéable bien que le courant ne soit pas trop fort. La rive gauche, donc de notre côté, est au pied d'une colline. La rive droite est plate. Une forêt d'arbres géants s'étend le long de la rivière et remonte sur la rive du lac qui nous est opposée. Entre le coude du lac et la rivière, il y a un étranglement qui rappelle le Bosphore.

- Merci pour ce rapport précis et très réconfortant, dit Arsien. Nous allons construire Justinianopolis sur cette colline. Dans quelques générations, la ville en couvrira sept. Nommons cette rivière Tibre. Coule-t-elle vers l'Ouest ?

- Non, vers le levant, répondit l'un des explorateurs. Ce matin, elle se dirigeait vers le soleil. Mais dans ce pays où l'été est en décembre, peut-être le soleil se lève à l'Ouest.

- Le cycle du jour et celui des saisons n'ont rien à voir, dit Arsien en souriant. La rivière doit faire un coude quelque part pour rejoindre l'océan Atlantique. J'attends avec impatience le retour des trois groupes qui sont partis il y a douze jours. Nous en saurons plus sur la géographie de la région et sur ses ressources.

- Dans moins de deux mois, ils seront de retour au fortin de Milo, dit Gurbanes. Il faut envoyer quelqu'un qui puisse les ramener ici. Civis a sûrement envie de voir sa fille et de revoir sa femme. Je propose qu'il retourne

là-bas. C'est à un jour et demi de marche d'ici pour un soldat vaillant qui connaît le chemin.

- Dans quelques jours, dit Arsien. Il faut d'abord qu'il reconnaisse les alentours de Justinianopolis. Nous avons beau placer des balises, il suffit de s'en écarter un peu pour se perdre dans ce relief tourmenté. »

Il fallut toute une journée pour atteindre l'exutoire. Le lac s'étirait, encaissé entre deux hautes collines. En marchant Athanase lui fit cette réflexion :

« Il est possible que nous soyons encore dans le cœur du massif montagneux et que la plaine que nous venons de quitter ne soit qu'une dépression.

- Nous ne pouvons ni nous épuiser à chercher un endroit favorable, ni nous éloigner trop du fortin où sont nos vaisseaux et l'essentiel de nos ressources pour fonder une colonie. Il faut s'établir avant l'hiver avec de l'eau, du bois, du gibier et du poisson à disposition. Cette ville sera construite dès demain.

- Certes, une longue pause est nécessaire. Mais Ascagne venant de Troie n'a pas fondé Rome. Il a d'abord fondé Albe. Ne fais pas de cette ville la capitale d'un empire millénaire. Toi ou tes successeurs trouveront un jour le site le plus propice.

- Alors j'appellerai la ville sur l'exutoire Théodorapolis, pour faire honneur à l'impératrice. Justinianopolis, ce sera pour plus tard, quand nous connaîtrons bien notre colonie et le meilleur endroit pour une capitale. »

Le soir venu, alors que des feux illuminaient le site de la future ville, Arsien devisait avec son ami.

« Bientôt nous tracerons des routes et établirons des cartes. En attendant, nous allons bâtir une ville. D'abord en bois, car il faut faire vite avant l'hiver. Puis en pierre. J'ai une petite faiblesse pour le marbre.

- La priorité, c'est une palissade, objecta Démétrius. Souviens toi d'Americum.

- La priorité, c'est un toit pour tous, dit Arsien. Nous sommes ici depuis une semaine, deux semaines pour ceux des quatre autres navires. Contrairement à Americum, nous nous sommes beaucoup déplacés. As-tu vu des sauvages ? Avons nous été menacés ? Les seules menaces, ce sont les harpies et les moustiques. Les deux peuvent voler. Comment une palissade peut-elle nous protéger ? Construire une enceinte solide et durable va prendre beaucoup de temps et beaucoup de bois. Je ne veux pas que le peuple s'entasse, parce que le domaine enclos est trop petit. Traçons de larges avenues, qui seront plus tard plantées d'arbres et ornées de statues. Espaçons les habitations. Ce sera une bonne protection en cas d'incendie. Et quand de grandes demeures de pierre remplaceront les modestes cabanes en rondins, chacun pourra se développer à son rythme sans gêner ses voisins. Dès demain, ceux qui ne sont ni chasseurs ni pêcheurs seront bûcherons, charpentiers ou menuisiers. J'ai fait porter depuis les bateaux de nombreux outils. Il y a encore

beaucoup de choses dans les cales de nos navires. Il faudra que Milo transborde tout dans son fortin. J'en parlerai à Civis. Je ne voudrais pas qu'une tempête nous fasse perdre ce que César nous a confié. »

Arsien avait parfois évoqué cette question qui lui tenait à cœur. Les cinq vaisseaux transportaient tout le savoir de l'humanité. Pendant presque six ans, Justinien avait fait répertorier et recopier au format codex et sur vélin, plus commode que les rouleaux originaux, et moins fragile que le papyrus ou le parchemin multi-centenaire, le contenu de toutes les bibliothèques de l'empire. Arsien y avait contribué en recopiant ou faisant recopier et traduire en grec le contenu de la bibliothèque de Tyr, qui n'était pas la plus volumineuse, mais était l'une des plus anciennes. Tout avait été copié en double exemplaire : l'un confié aux cinq vaisseaux, l'autre déposé à Alexandrie. Cette ville était moins exposée aux barbares que Rome, Athènes, ou même Constantinople. Un barbare, ça peut brûler des livres juste pour se réchauffer.

Le lac était particulièrement poissonneux. Pendant que certains arbres étaient débités en rondins, d'autres en planches, les bûcherons en évidèrent trois pour faire des barques. Le goudron pour les joints était encore avec Milo. On utilisa donc cette technique primitive. Un pont fut jeté sur le Tibre, pour éviter les transbordements par barque. On remarqua vite que ces grands arbres de la rive droite n'étaient pas des résineux, et brûlaient très mal. Cet inconvénient pour le chauffage et la cuisson devenait un avantage pour la construction. Arsien pensait que l'hiver serait très froid. Les colons avaient beaucoup souffert du froid à bord en août dernier. Ici, ils ne se priveraient pas de faire du feu dans leurs demeures en bois. Arsien craignait les incendies et obligea les habitants à ramener de grosses pierres pour le foyer. Grâce au transport par barques, une carrière située sur le flanc de la montagne que contournait le lac par son premier coude fournissait ce matériau sans exiger trop d'efforts de portage. Il n'y avait en effet aucun animal de trait, et tout se portait à dos d'homme.

Arsien révisa vite sa position sur la création de voies romaines pavées pour quadriller son nouveau territoire. Sans bœufs pour tirer des chariots, sans chevaux pour porter des cavaliers, il valait mieux utiliser les voies que constituaient les lacs et les rivières. Des éclaireurs lui avaient indiqué la présence d'autres lacs plus petits dans les alentours, et donc un réseau de torrents ou de ruisseaux. Arsien ne désespérait pas que loin d'ici on découvrit un jour des quadrupèdes.

Sa position changea aussi sur un autre point : la couverture des maisons. Avec le vent et la pluie qui balayaient la ville presque un jour sur deux, les plumes de harpies s'avéraient impraticables. Le sol était trop sablonneux pour fournir de l'argile et cuire des tuiles. La solution choisie pour la toiture fut donc celle des barbares du Nord de l'Europe : tresser des herbes ou des joncs, et mettre une épaisseur et une pente suffisante pour que l'eau de pluie

ruisselle sans pénétrer. Barthélémy, qui avait voyagé en Helvétie, fit ajouter des pitons destinés à retenir la neige sur les toits. Il indiqua qu'il n'y avait pas de meilleur isolant du froid que la neige, tant qu'elle n'a pas fondu et regelé. Quand la couverture d'herbe sèche est assez épaisse, il peut faire une douce chaleur à l'intérieur sans que cela fasse fondre la neige sur le toit. Évidemment, il ne faut pas lésiner sur la charpente pour supporter un tel poids.

Noël vint. C'était leur deuxième Noël loin de leur patrie. Les précédentes fêtes de la Nativité s'étaient déroulées en pleine mer. Tous les espoirs étaient permis alors, d'une terre où ruissellerait le lait et le miel. Où on ferait fortune avant de revenir à Constantinople dépenser ses richesses. Maintenant, on était condamné à l'inconfort et aux privations, bref à la pauvreté. Sans espoir de revoir un jour sa terre natale. Arsien réunit le Sénat après la messe du jour. Il prit ainsi la parole.

« Il est temps que nos concitoyens cessent de vivre en plébéiens assistés et en esclaves auxquels on donne à chaque heure des ordres. Le travail sur la base du bénévolat ou de la contrainte ne nous mènera pas loin. Il faut introduire une monnaie comme dans l'empire. Je sais que certains ont amené des richesses avec eux. J'ai jusqu'à présent interdit qu'ils s'en servent, sous peine de confiscation. Je ne voulais pas que ceux que nous avons fait venir pour leurs compétences artisanales ne deviennent les débiteurs des patriciens les plus riches. L'empereur m'a donné une grande quantité de pièces d'or. C'était mon secret et celui de Démétrius. Certaines caisses d'outils ont un double fond. À partir d'aujourd'hui, le 25 de chaque mois, tout citoyen, homme, femme, enfant, recevra une pièce d'or. En contrepartie, chaque échange commercial sera taxé de 1%. Si l'argent ne rentre pas assez vite pour nos réserves d'or, nous augmenterons les taxes jusqu'à ce que le trésor public soit à l'équilibre. Ce trésor public servira aussi à financer les travaux d'intérêt général que nous déciderons d'effectuer.

- Permits moi de t'interrompre, dit Valérien. Comment feront les gens pour payer des petits services ? Et pour payer les taxes, avec seulement des pièces d'or ?

- C'est la seconde partie de mon plan. Je propose de te nommer banquier du trésor. Tu tiendras une liste de toutes les familles. Les citoyens te confieront leur or, s'ils le souhaitent. Chaque fois qu'il feront un paiement en dixièmes, centièmes ou millièmes de pièce d'or, ils viendront te voir et tu modifieras l'avoir total de l'acheteur et celui du vendeur, en prélevant la taxe sur le montant échangé. Tu es mon premier fonctionnaire. Tu toucheras dix pièces d'or par mois pour cette activité. Quand nous serons mieux organisés et trouverons le moyen de produire en abondance des supports d'écriture de qualité, les gens s'échangeront des notes manuscrites signées, et ne viendront mettre leur compte à jour qu'à leur convenance.

En attendant, tu dois t'organiser avec des bouts de bois et des petits

cailloux ou tout autre petit objet que tu pourras utiliser comme symbole monétaire d'une subdivision de la pièce d'or. On pourrait utiliser comme unité la sesterce qui avait cours autrefois à Rome. Disons mille sesterces pour une pièce d'or. Je préfère ne pas faire référence aux drachmes qui évoquent encore des repères à nos concitoyens. La banque contiendra une case par famille, dans une pièce où toi seul pourras pénétrer. Tu auras trois soldats à ta disposition, payés une pièce d'or par mois par le trésor, en plus de leur allocation en tant que citoyen. Tu y garderas aussi le stock que m'a confié l'empereur. Acceptes-tu cette charge ?

- C'est un grand honneur. Mais je ne suis plus très jeune...

- C'est pourquoi je ne te demande pas de labourer un champ ou de manoeuvrer un navire. Tout le monde doit se rendre utile ici. Quand les ans pèseront trop sur tes épaules, ou si la mort vient trop tôt, celui qui prendra ta charge prendra aussi ta place au Sénat.

- Bien, j'accepte !

- Ce soir, nous organiserons une distribution à partir de notre liste des colons. Il ne faudra pas oublier ceux qui sont avec Milo et ceux qui sont en mission. Dans un mois, la maison du trésor sera construite, et il suffira de déposer les pièces d'or dans chaque case chaque mois, en fonction de la taille de la famille. Maintenant, il faut un ministre du budget, qui décide quelles dépenses l'État peut et doit faire, et quel niveau de taxes appliquer. Parmelos, cette charge te convient-elle ?

- J'accepte également.

- Tu auras dix pièces d'or par mois et trois soldats pour t'aider à traquer ceux qui font des transactions privées sans passer par Valérien et sans payer la taxe. Tu travailleras en collaboration avec lui, et vous rendrez des comptes à chaque réunion du Sénat.

- Bien, mais il manque un service d'état civil dans ta nouvelle administration. Tu affectes une case par famille. Mais en cas de naissance, décès, mariage ?

- Tu as raison Parmelos, dit Arsien, je verrais bien Artéon s'en occuper. Avec dix pièces d'or mensuelles et trois soldats.

- Pourquoi trois soldats, demanda Artéon ?

- Parce que la population ne va pas rester concentrée dans Théodorapolis. Il faudra des agriculteurs dans la campagne, et des pêcheurs au bord des lacs ou de l'océan. Tu devras faire des recensements, pour que les morts ne touchent plus leur pièce, et que les nouveaux nés touchent la leur. À vingt ans, tout citoyen obtient sa propre case. Au mariage, les cases fusionnent...

- Et au divorce ? coupa Silanus.

- Tu abordes le point suivant : la justice. Un divorce implique un juge qui décide qui garde les enfants et comment se partage le contenu de la case. Il faut aussi partager les biens quand le titulaire unique d'une case décède. Acceptes-tu d'être ce juge, avec dix pièces et trois soldats ?

- Trois seulement, pour se faire respecter par mille personnes ?
- Pour les cas difficiles, tu pourras faire appel à la force armée, dirigée par Démétrius. De même, pour juger les cas graves qu'une amende ne peut régler, meurtre, trahison, profanation, le Sénat sera érigé en tribunal. Il faudra alors envisager des geôles, voire la mise à mort, pour les condamnés. J'espère ne pas avoir à en venir là.

- J'accepte donc. Mais mes trois soldats ne seront ni geôliers, ni bourreaux. Ils auront besoin de la confiance de la population.

- Pour que la colonie prospère, il faut que les gens soient heureux et ne cherchent pas à se soustraire à la loi par tous les moyens, dit Arsien d'un ton solennel. Aujourd'hui, je cesse d'être le maître absolu, tout en restant le légat de l'empereur, et donc le recours ultime, juste après Dieu. Je vais commencer à distribuer des responsabilités. À part Démétrius chef des armées, Athanase, Barthélémy, évêques, et moi-même, légat de l'empereur et détenteur de sa volonté, tous les sénateurs doivent mériter les dix pièces mensuelles que l'État va leur attribuer. Faites-moi des propositions d'ici trois semaines.

En introduisant un système monétaire et fiscal, nous accordons une certaine liberté de choix aux citoyens, par rapport à ce que nous avons fait depuis le départ : donner des ordres et distribuer des subsistances.

- Pardon de te contrarier, dit Barthélémy, la liberté n'est pas forcément le bonheur. Aujourd'hui quelques maisons sont presque achevées. Avec ton système monétaire, les plus riches vont les acheter, et vont même payer les plus pauvres pour qu'ils les aident à achever et embellir leur demeure. L'hiver viendra et les pauvres n'auront pas de toit.

- Merci pour ton intervention. Nous allons décréter que les maisons sont propriétés de l'État. Cléophas, tu sera chargé de faire construire, et d'attribuer les logements, y compris les bâtiments publics. Notre tente doit faire place à un Capitole...

- Et une cathédrale, même provisoire, est indispensable d'ici Pâques, dit Athanase.

- Il va être difficile de faire travailler les citoyens pour rien, maintenant qu'ils peuvent avoir un salaire.

- L'État devra donc les payer, dit Arsien.

- Mais il faudra aussi payer les soldats, dit Valérien, ainsi que les explorateurs, les futurs prêtres... en sus de la pièce d'or mensuelle. Les caisses de l'État seront vite vides !

- L'État a des ressources, dit Arsien. Je peux vous dire que Justinien a été très généreux. Parmi les ressources à venir de l'État, il y aura les taxes, que nous pourrons augmenter, les pénalités pour les délits, et les intérêts des prêts que Valérien fera aux particuliers.

Quand la cité sera achevée et que certains habitants érigeront, à leurs frais, des demeures de pierre, nous percevrons un loyer sur les habitations en

bois. Ce loyer sera inférieur à l'allocation minimum que nous distribuerons, pour ne pas étrangler les plus pauvres. Nous pourrons aussi vendre les maisons à leur occupant, s'il le souhaite, moyennant dix ans de loyer. L'or sera un monopole d'État. Toute pépite trouvée devra être versée au trésor, sous peine de confiscation et d'amende. L'exploitation des carrières et des mines se fera par des concessions où l'État prélèvera la moitié des bénéfices. Vous le voyez, l'État peut être généreux, car il donnera d'une main et reprendra de l'autre.

En attendant, nous allons distribuer l'or et annoncer les nouvelles règles au peuple. »

Premières villes

Les citoyens accueillirent avec enthousiasme les nouvelles mesures économiques. Les plus pauvres, parce que l'État allait subvenir à leurs besoins sous forme monétaire, et leur laisser le choix des subsistances à acquérir. Les plus fortunés, parce que les richesses qu'ils avaient emmenées avec eux allaient servir à les replacer dans la partie supérieure de l'échelle sociale. Parmi eux, Clatolius ne cachait pas sa satisfaction. Pourtant, depuis le départ à travers l'Atlantique, il n'avait cessé de récriminer contre les décisions d'Arsien, sans toutefois exprimer une opposition frontale. À tel point que Démétrius avait dit un jour à Arsien :

« Si un jour un de mes soldats le bascule par-dessus bord, je ferai celui qui n'a rien vu, et je féliciterai le soldat en privé. Un Romain comme celui-là ferait plus de mal que cent barbares. »

Clatolius prétendait descendre à la fois de la famille de Caton l'ancien et de celle de Jules César, synthétisant ainsi les valeurs de la république et de l'empire. En fait, ses origines étaient plutôt obscures. Son allure générale évoquaient plutôt des ancêtres égyptiens ou nubiens. Son père avait fait fortune dans le commerce des esclaves : prisonniers bulgares vendus aux Perses, et prisonniers perses vendus aux Bulgares.

Clatolius avait affirmé à la commission chargée du recrutement qu'il était un expert en mathématiques. Plus tard, pendant la traversée, Ambrosius avait discuté avec lui, et réalisé que ses connaissances en la matière étaient très superficielles. Mais il n'en avait pas référé à Arsien. À quoi bon, maintenant ? En réalité, le plan de Clatolius était d'acheter des esclaves noirs africains que les Maures lui auraient vendus aux colonnes d'Hercule, et qu'il aurait revendus plus tard avec un fort bénéfice à l'Est de l'empire.

L'abandon de la colonisation des colonnes d'Hercule l'avait mis dans une rage folle. Il avait pensé désertier, mais la présence potentielle de barbares pillards et les richesses qu'il avait emmenées avec lui l'en avaient dissuadé. Il attendrait son heure, mais ne pouvait dissimuler son dépit.

À la nouvelle qu'Arsien autorisait l'usage des richesses propres, Clatolius

se dit que son or et ses pierres précieuses allaient lui permettre d'acheter une clientèle, et partir un jour avec armes et bagages vers le Nord. Il ne croyait pas à la "barrière de feu équatoriale". La présence de barbares en Americum s'opposait à cette théorie. Avec cent hommes bien armés et convaincus qu'ils atteindraient Constantinople, puis retourneraient en Sélandia voir leur famille, il se faisait fort de remonter la côte africaine jusqu'à la Méditerranée. Selon ses connaissances mathématiques, il faudrait deux à trois mois pour un tel périple. Les événements vinrent ruiner ses plans de forfaiture.

Dans le courant du mois de janvier, les trois groupes d'explorateurs envoyés par Gurvanès un mois plus tôt arrivèrent l'un après l'autre à Théodorapolis. Le premier groupe à revenir était celui parti vers le Sud. La côte était très échancrée, puis s'orientait vers l'Est. Là, elle devenait rectiligne et remontait au Nord. Au bout de dix jours, la patrouille, estimant qu'elle se trouvait au Nord du point de départ, avait fait demi-tour, traversant les nombreux bras de mer de la côte Ouest sur des radeaux de fortune.

Le deuxième groupe était celui parti vers l'Est. Il avait reconnu le lac en "N" qu'il avait longé. Il avait suivi le Tibre jusqu'à ce qu'il oblique au Sud. Continuant vers l'Est, il avait traversé une plaine irriguée par de nombreux cours d'eau, puis avait trouvé la mer. Les explorateurs étaient partis depuis huit jours. Ne sachant s'ils devaient suivre la côte vers le Nord ou vers le Sud, ils avaient décidé de rentrer au fort. Mais, prenant trop au Nord à cause de la multitude de rivières à traverser, ils s'étaient trompés de lac et étaient à quarante milles de l'endroit où ils pensaient être. Les montagnes plus à l'Ouest étaient bien plus hautes que celles autour du fort. Il leur fallut deux fois plus de temps pour rejoindre l'océan. Les montagnes au Sud leur semblant plus familières que celles au Nord, ils longèrent la côte dans la bonne direction et arrivèrent deux jours après le premier groupe. Suivre une côte est plus facile que progresser dans un enchevêtrement de montagnes et de rivières. Les deux groupes auraient d'ailleurs pu se croiser sur la côte opposée.

Le troisième groupe arriva quinze jours plus tard. La progression le long de la côte Ouest avait été facile, mais le groupe avait franchi un nombre incalculable de milles. Au bout de vingt jours, alors qu'ils s'apprétaient à faire demi-tour selon la consigne, ils constatèrent que la côte s'orientait vers l'Est. Comme la côte était impraticable à cet endroit, ils décidèrent de couper vers le Sud-Est à travers les terres, pendant trois jours, pour rejoindre ensuite la côte en prenant la direction Sud-Ouest. À leur grande surprise, ils trouvèrent la mer face à eux au bout de ces trois jours. Ils devaient retourner rendre compte, sans pouvoir s'assurer s'ils étaient dans une grande baie de la côte Ouest, ou sur une côte Est.

Quand les neufs marcheurs eurent pris un repos suffisant à Fort Milo, ils furent conduits par Civis à Théodorapolis. L'importance de leurs révélations nécessita une réunion immédiate du Sénat :

« Sénateurs, en ce dernier jour de décembre, je peux vous dire que nous ne sommes probablement pas en Afrique, mais sur une île, caractérisée par une haute chaîne à l'Ouest et une vaste plaine arrosée par de nombreux fleuves de taille modeste à l'Est. Aucun quadrupède n'a été observé. La chasse et l'élevage nous sont interdits. Pas de cavalerie possible, ni de charroi. La civilisation que nous allons développer va être différente de celles dont elle hérite.

- Comment peut-on en être sûr ? demanda Cléophas. A-t-on fait le tour ?

- Vu l'intensité des pluies et la hauteur des montagnes, répondit Démétrius, un continent aurait de grands fleuves. Partout où les explorateurs sont allés, ils ont abouti à l'océan. Il se peut que nous soyons reliés à un continent par un isthme, ou que d'autres îles plus grandes, voire le continent africain soient non loin de nos côtes. Le fait que nous n'ayons trouvé aucun quadrupède plaide en faveur d'une île, et même d'une île assez isolée.

- En effet, répondit Arsien, quand les Phéniciens ont abordé les îles Canaries, ils n'ont trouvé que des oiseaux ou des reptiles. Mais ils ont pu importer des chevaux, des bœufs, des porcs, et même des Maures qui leur permettaient de renouveler leurs rameurs quand ils débarquaient. Notre première priorité sera de tenter de faire le tour en bateau pour nous assurer que Sélandia est une île. Nous avons encore nos cinq vaisseaux.

- J'ai discuté avec Laurent de l'éventualité de reprendre la mer, dit Démétrius. Nos navires sont dans un triste état, les réparer et les manœuvrer demanderait une main d'œuvre qui est plus utile à terre. Quelle taille aurait Sélandia ?

- Cinq à six cents milles dans le sens Nord-Sud, dit Arsien, et, si on suppose que la côte Est est aussi rectiligne que la côte Ouest, seulement cent milles dans le sens Est-Ouest. C'est l'hypothèse minimale.

- Dans ce cas, construisons un navire manœuvrable par cinq marins, et entreprenons le tour...

- L'hiver va venir vite, dit Arsien, et le temps va nous manquer. En outre, il y a assez peu d'arbres autour de Fort Milo, et il faut les garder pour le chauffage, et, à terme, la réparation de nos vaisseaux.

- Alors, dit Athanase, fondons une deuxième ville à l'embouchure du Tibre. Nous créerons un chantier naval. Nous y installerons vingt familles, des charpentiers et des pêcheurs. Clitus est un excellent ami de Milo, ils ont commandé ensemble dans la campagne de Dacie. C'est lui qui le premier a atteint la côte Est. Nommons le édile de la nouvelle cité.

- Très bien, dit Arsien, et nous la nommerons ?

- Port Clitus, dit Athanase. Ne cherchons pas plus loin.

- Tu as raison, dit Arsien. Nous avons déjà Fort Milo qui protège nos vaisseaux sur la côte Ouest. Ainsi Sélandia aura trois villes, en attendant Justinianopolis.

- Cela va compliquer la gestion des finances et de l'état-civil, se plaignit

Valérien.

- Un État ne peut se limiter à une seule ville, répliqua Arsien. Le territoire doit être marqué par des points d'appui, pour les voyageurs, les paysans, tous ceux que l'activité ne confine pas dans la capitale. Pour l'instant, ne répandons pas ces informations. C'est une mauvaise nouvelle pour ceux qui pensaient revenir un jour à Constantinople, ou voir venir ici d'autres Romains. Mais notre hypothèse est peut-être fausse. Nous ne sommes peut-être qu'à un ou deux jours de la côte africaine. peut-être même sur une presqu'île, comme tu l'as suggéré Démétrius.

- En tout cas, l'Afrique n'est pas à l'Ouest, dit celui-ci. Sinon, nous l'aurions vue en arrivant

- À moins, se hasarda Athanase, que l'Afrique ne s'arrête plus au Nord. Les Phéniciens en ont fait le tour, donc elle a une limite au Sud. Nous sommes peut-être passés au Sud de cette limite.

- Dans ce cas, dit Arsien, notre civilisation, si riche, si brillante, si peuplée soit-elle, ne rentrera plus en contact avec l'empire romain avant de nombreux siècles. J'aimerais que tu te trompes. Mais nous n'en sommes qu'à des hypothèses. Fondons Port Clitus. Construisons des bateaux. Explorons, ramenons du poisson. Mais n'épuisons pas notre île si c'en est une. Pour Noël, j'ai autorisé que l'on tue deux harpies pour festoyer. Désormais, ce sera une harpie par mois. Ces bêtes se laissent tuer sans défense et ne s'enfuient même pas à notre approche. C'est comme les oiseaux. Leurs nids sont souvent à même le sol, peut-être à cause des vents. On mange les œufs sans appréhension puisque un œuf étant la nourriture du poussin, il ne peut être empoisonné. Désormais il faudra toujours laisser deux œufs dans chaque nid prélevé, telle est ma volonté. Si les oiseaux disparaissent, et ça peut arriver vite car nous faisons une grande consommation d'œufs, sans compter la chasse, il n'y aura plus de ressource alimentaire.

- Tu crois que les citoyens vont t'obéir, demanda Démétrius avec un sourire ?

- Je fais confiance à notre peuple. Si les gens vont chercher les œufs de plus en plus loin, nous en ferons un monopole d'État. Ils seront ramassés par des fonctionnaires, et revendus avec taxe. Il sera plus facile alors de repérer ceux qui transportent ou consomment des œufs de contrebande. Nous n'en sommes pas là...

- Il m'arrive de penser, dit Athanase en prenant un air songeur, que Dieu nous a conduit là où il avait placé Adam. Considérez les bêtes : elles se laissent prendre. Avez vous vu un animal nuisible, serpent, araignée venimeuse, scorpion ? Considérez les plantes : aucune ne semble vénéneuse ou urticante, aucune ne porte d'épine. C'est comme si le mal n'existait pas.

- Mais le climat est exécrationnel, dit Démétrius. Le soleil des rives du Bosphore me manque.

- Considère ces arbres immenses, ces hautes herbes, ces rivières limpides,

ces fleurs exubérantes. Compare maintenant à Americum, où le soleil ne faisait pas défaut, ou aux maigres forêts de ta Grèce natale que le feu dévore de temps en temps. Cette pluie que le ciel nous envoie est nécessaire pour féconder ce paradis.

- D'accord Père, mais si l'Éternel avait peuplé cet éden de vaches, chevaux et moutons, j'aurais vraiment considéré que c'est ici qu'Adam a vu le jour.

- Adam et Eve étaient nus, surenchérit Arsien. Dans quelques mois, nous réaliserons qu'ici on ne peut survivre dans cette tenue.

- Rassurez vous, c'était une image, dit Athanase. Je voulais juste souligner que la Divine Providence nous a choyés en nous envoyant sur cette terre, même si ce n'est pas l'Afrique que nous attendions. »

Arsien ne fit aucune déclaration publique. Il parlait de Sélandia comme d'une province africaine. Pourtant il ne put empêcher la rumeur de se propager : on n'aurait pas abordé la terre visée initialement. Depuis les colonnes d'Hercule, l'expédition était une suite d'erreurs. Mais la population était pour le moment occupée à bâtir une ville. La règle interdisait que l'on construise pour soi. Chacun était affecté à une tâche : couper et débiter les arbres, transporter le bois et les pierres, bâtir une maison ou le palais ou la cathédrale. Le logement provisoire était constitué de tentes militaires, emmenées dans les soutes, et qui avaient déjà servi en Americum. On vivait entassé et à peine à l'abri des intempéries. Cela donnait du cœur à l'ouvrage aux bâtisseurs qui voyaient qu'Arsien avait prévu grand. Chaque famille disposerait d'une surface couverte de cinquante par trente coudées, soit environ cinq vastes pièces sur deux étages, et de trois fois cette surface en guise de jardin. Fort Milo fut aménagé pour recevoir dix soldats, sans compter leur décurion éponyme, et leurs familles. La palissade fournit une partie de la matière première. Fort Milo n'avait plus de fort que le nom depuis que c'était un village ouvert.

Le 15 janvier le site de Port Clitus fut choisi sur les bords du Tibre, pas trop éloigné de l'océan, mais à une distance raisonnable, car la côte était plate et on ignorait l'amplitude des plus grandes marées quand elles étaient associées à des tempêtes violentes. Vingt familles furent choisies, parmi les marins et les charpentiers de la colonie. Le courant du Tibre était assez faible à part sur son cours supérieur, mais le vent poussait le plus souvent vers la mer. Aller de Théodorapolis à Port Clitus ne prenait que deux journées, c'est à dire le même temps que pour aller à Fort Milo en passant les deux cols. Mais il fallait le double, et des efforts de rame, voire de portage, pour faire le trajet inverse.

Nourrir la nouvelle capitale était la priorité d'Arsien. On avait perdu tout le bétail pendant la traversée, mais les sacs de semences étaient quasiment intacts. À l'automne, on pourrait semer, mais pas avant. La nourriture était constituée surtout de gibier : des canards sauvages, des sillus qui four-

nissaient aussi de l'huile pour s'éclairer, de curieux canards qui marchaient debout et que l'on avait nommés des "sans-bras" à cause de leurs ailes atrophiées, et de temps en temps une harpie. Si on ajoutait la pêche dans les lacs et rivières, bientôt en mer, et la récolte des œufs récemment réglementée, la population disposait d'une nourriture abondante, mais qu'Hypogène jugeait déséquilibrée. Il imposait d'ajouter des baies ainsi que des herbes tendres que l'on faisait bouillir pour en atténuer l'âcreté. Hypogène craignait le retour de la maladie qui avait tué des colons avant l'arrivée en Americum, et qui avait disparu dès que ceux-ci avaient ajouté des fruits à leur menu.

Hélas, il n'y avait pas de fruits en Sélandia, hormis les baies. Hypogène encourageait à manger ces baies crues, car il se demandait si une longue cuisson n'allait pas détruire les principes actifs. Les explorateurs avaient pour mission de repérer les arbres portant des fruits. Hypogène se méfiait des racines. En Europe certaines sont comestibles voire très nourrissantes, mais d'autres concentrent des poisons.

La deuxième priorité d'Arsien était le développement de la colonie. Les vaisseaux avaient transporté de nombreux outils. Mais au cours des siècles à venir, pour une population croissante, cela ne suffirait pas. Il fallait établir un artisanat, et d'excellents artisans faisaient partie de la colonie. Il fallait également des métaux : surtout du fer, mais aussi du cuivre, plus malléable et moins oxydable, et de l'or pour l'économie et le luxe. C'est pourquoi, dès la fin janvier, Arsien envoya Hierophore et son assistant Cyprien prospecter pour faire l'inventaire, accompagnés de deux soldats, en cas de mauvaise rencontre. Les deux métallurgistes étaient plus précieux que des sénateurs, car irremplaçables. Comme il n'existait pas encore de cartes, de nombreuses balises avaient été installées entre Fort Milo, Théodorapolis, et Port Clitus. Quand on était au Nord de cette ligne, il suffisait d'aller vers le Sud jusqu'à sa rencontre, et vice versa. Ainsi, on allait pouvoir multiplier les explorations terrestres, établir des cartes, et repérer les ressources de la région plus finement que lors de la première exploration.

Le sénateur Octave fut chargé de la conservation de toute l'information géographique ainsi que de l'installation in situ de poteaux munis de panneaux en bois sur lesquels étaient gravés un nom, en général un nom de saint, et les distances et directions des panneaux les plus proches. Plus tard, on érigerait des stèles en pierre et leur gravure défierait les siècles. En reportant le nom et la position des panneaux sur les cartes, on allait rendre peu à peu Sélandia visitable, sans avoir à tracer des routes pavées. Il faudrait bien sûr construire des ponts pour toutes ces rivières. Le bois ne manquait pas. Mais pour l'instant, la construction de logements était la priorité.

Le 10 février, Cléophas put annoncer que la construction de Théodorapolis était achevée, sauf la cathédrale. Athanase avait admis qu'en été on pouvait dire des messes en plein air, au besoin en attendant la fin d'une

averse, tandis que le droit à un toit pour chacun était imprescriptible. Il n'avait exigé que la construction d'un clocher, qui servait aussi de mur pour protéger le chœur des vents dominants. La cloche du "Christ Sauveur" y avait été installée : elle marquait le temps des Théodorapolitains. Il restait des stocks de farine et de vin pour la liturgie pendant deux ans. Dès que possible, on planterait les pieds de vigne soigneusement emballés qui avaient fait la traversée dans des pots en terre cuite. Un tiers avait résisté au dessèchement ou à la moisissure. Pour avoir l'ensoleillement adéquat, Gébétor préconisait une plantation le plus au Nord possible, sur un versant Nord-Est pour avoir le soleil, et les vents secs. Cela augurait de la fondation d'une quatrième cité, qui serait la capitale agricole. Selon Gébétor, la température de Théodorapolis était favorable à l'orge et l'avoine, mais pas nécessairement au froment. On ignorait encore si le printemps y était doux et ensoleillé, ou tardif et humide.

Lors des fêtes d'inauguration de la cité, Arsien fit un grand discours public, qui lui avait été en partie dicté par Athanase :

« Citoyens de Théodorapolis, je m'adresse à vous, ainsi qu'à tous les habitants de Sélandia qui ne peuvent être ici et à qui ce message sera transmis. Quand le projet de construire une troisième Rome fut contrarié par la menace barbare, j'ai exécuté l'ordre que l'empereur m'avait fait porter : "ne fais pas demi-tour ; va de l'autre côté du monde, dans un pays semblable au nôtre, mais où les barbares ne te contrarieront pas, car Dieu aura mis un mur de feu entre eux et toi". Americum n'était pas la terre que Dieu nous avait réservée. C'est ici, à Sélandia, que notre nouvelle cité Théodorapolis vient d'être construite. Certes, elle n'est pas aussi belle que les grandes villes de l'empire, et il faudra des dizaines d'années pour l'embellir. Mais nous ne pourrons l'embellir sans l'agrandir, sans étendre notre domaine vers le Sud, et surtout vers le Nord. La troisième Rome que l'empereur nous a demandé d'établir, sera construite un jour plus au Nord, là où le climat ressemble à celui de l'Italie ou de la Grèce. Dieu nous a conduit au bord de ce grand lac. Nous devons nous y reposer après les épreuves que nous avons traversées, comme le peuple hébreu au Sinaï.

Construire un empire est une longue tâche, que nous accomplirons avec nos enfants et les enfants de nos enfants. Nous ne sommes qu'un millier aujourd'hui. L'empire compte quarante millions de citoyens romains. Ici il n'y a pas de guerres, pas de bêtes sauvages, pas d'épidémies. La terre est riche. Nous avons amené des semences. Si nous ne dilapidons pas les richesses que le Seigneur a mises à notre disposition, et je serai sans pitié pour ceux qui ne respectent pas mes arrêts sur l'exploitation durable de nos ressources, la partie que nous avons déjà explorée peut nourrir et héberger un million d'habitants. Quand nos frères en Europe, qui connaissent les ordres de l'empereur à notre égard, viendront nous visiter et commercer avec nous, pourrons nous les accueillir dans ce qu'ils considéreront comme

des villages ? Récemment le Père Athanase comparait cet endroit à l'Éden. Or le Seigneur dit à l'homme "croissez et multipliez." Il est de notre devoir, et en notre pouvoir, d'atteindre un million d'habitants de génération en génération. Pour cela, une famille chrétienne et romaine doit compter quatre enfants, plus si la santé de la mère le permet. Ainsi, à chaque génération, la population doublera. Dans dix générations, soit dans environ trois siècles, le million sera atteint. Vous connaissez le proverbe "Rome ne s'est pas faite en un jour".

Pour ce qui est des moyens de subsistance des familles nombreuses, l'État pourvoit par l'attribution mensuelle d'une pièce d'or par enfant. Nous allons former des prêtres par de longues études. Certains deviendront évêques, d'autres professeurs, d'autres savants. Ils seront célibataires, car on ne peut donner pleinement sa vie à deux objectifs si distincts. Mais nous ordonnerons aussi des prêtres, parmi les pères de famille ayant donné à la cité de nombreux enfants, quand ces enfants n'auront plus besoin de leur père. Si avoir des enfants est un devoir civique, le mariage doit être la règle. La mort frappe hélas parfois les jeunes couples. Dans la douleur du deuil, le conjoint survivant confond fidélité et solitude. L'Évangile nous apprend, dans la parabole de la femme aux sept maris, que le Royaume de Dieu n'est pas fait de couples, mais de frères et de sœurs. L'union de deux chrétiens est indissoluble jusqu'à la mort, mais pas au-delà. Le Père Athanase vous dira mieux que moi qu'au delà de la mort les époux se retrouvent, mais ce n'est pas pour reconstruire une nouvelle famille.

Aussi j'exhorte les veufs et les veuves, encore en âge d'avoir des enfants, à se remarier. Je vais moi-même donner l'exemple. Vous savez peut-être que j'ai perdu mon épouse Cyrielle et mes enfants il y a deux ans lors de la grande peste. Vous connaissez tous Évanthe, dont le mari Americ est tombé sous les coups des barbares en effectuant une reconnaissance pour protéger notre débarquement. Le jour de Pâques, le Père Athanase bénira notre union, ainsi que tous ceux, veufs ou non qui voudront se marier sur le sol de Sélandia, dans cette cathédrale que vous allez contribuer à achever. »

Une clameur de joie se fit entendre. Le peuple aimait les cérémonies. Il aimait se retrouver et faire bloc, dans ce pays nouveau où, après les épreuves traversées, subsistaient certaines appréhensions. Depuis le départ de la métropole, il y avait eu des naissances et des décès, mais personne n'avait envisagé la construction de nouvelles familles. Certes, de nouveaux couples s'étaient formés pendant le voyage, mais la promiscuité condamnait ces couples à des rencontres sporadiques. Et surtout, on pensait à survivre plus qu'à prendre du bon temps.

Pendant le discours, Évanthe posait ses mains sur la tête de ses deux enfants. Pendant des dernières phrases, elle baissa les yeux et rougit. Deux semaines plus tôt, le Père Athanase, qui n'avait pas ses yeux dans sa poche et qui savait qu'Arsien et Évanthe s'étaient déjà rencontrés quand celle-ci

avait douze ans, lui avait fait la proposition, une fois l'assentiment d'Arsien obtenu. Pour le Père Athanase, la question de la succession d'Arsien était vitale. À Constantinople, certains prêtres refusaient la communion aux veufs remariés. Mais c'était là une tradition orientale, issue du paganisme, qu'un prochain concile allait certainement condamner.

Depuis Constantin, la succession impériale était héréditaire, et plus encore par adoption, ce qui évitait de mettre un taré à la responsabilité suprême. Certes Arsien n'était pas empereur. Son successeur devait, en toute légalité, être nommé par l'empereur. Mais il y avait très peu de chances que les ordres de celui-ci arrivent un jour à Sélandia. Pour éviter une guerre civile à terme, il fallait une règle simple et indiscutable. Arsien devait donc se remarier. Évanthe avait dix ans de moins que lui, mais dans la perspective de couples féconds, les dix ans de plus du mari étaient moins problématiques que les dix ans de plus de l'épouse. En outre Antiochos, qui allait avoir douze ans, était un garçon très prometteur. Si Arsien venait à décéder avant sa soixantième année, on n'aurait pas à donner les rênes à un jeune enfant.

Forts d'une réponse positive obtenue des deux parties par Athanase, Arsien et Évanthe s'étaient brièvement et secrètement rencontrés. Arsien remercia Évanthe pour son dévouement, et lui affirma que l'admiration qu'il avait pour elle s'était petit à petit, après le départ d'Americum, transformé en amour secret. Il avait une trop grande estime envers Americ pour oser aller plus loin dans ses sentiments. S'il l'avait envoyé en éclaireur, c'était pour l'honorer. Arsien réalisait l'interprétation que les malveillants donneraient à cet ordre, s'il laissait ses sentiments pour Évanthe se développer. Le Père Athanase avait donc eu du mal à vaincre la réticence d'Arsien.

Ce fut plus facile avec Évanthe, qui se souvenait avec émotion quand, jeune adolescente, elle écoutait avec ses parents ce jeune patricien déjà savant discourir sur les civilisations qui avaient précédé la gloire de Rome. Trois ans plus tard, Arsien partait pour Alexandrie, puis Éphèse, puis Tyr. Évanthe, âgée de dix-huit ans, rencontrait alors le fils d'un ambassadeur, beau comme un astre et très raffiné, alors qu'il était un barbare par son origine. Elle tombait éperdument amoureuse, et un an plus tard ils étaient mariés. Ce qui n'enchantait pas sa famille. Quand Americ fut convoqué pour participer à l'expédition d'Arsien comme décurion, avec une perspective de monter en grade, elle n'en éprouva aucune gêne. Arsien de son côté l'avait oubliée et ne fit le rapprochement avec la fille des amis de ses parents qu'au milieu de l'Atlantique. Le seul point qui gênait Évanthe était qu'elle allait être soupçonnée d'avoir séduit Arsien pour devenir la première dame de Sélandia, et pour placer son fils un jour à la tête du pays, lui, l'enfant d'un petit gradé.

Le 15 mars, une semaine avant la fête des Rameaux, alors que le toit de la cathédrale, fait de planches goudronnées et non d'herbes liées en faisceaux,

n'était pas achevé, le Père Barthélémy, qui avait été affecté à Port Clitus, vint annoncer que la ville était achevée. Il restait, avant l'hiver, à construire une petite église, et un chantier naval. On n'avait pas de spécialiste pour cette dernière bâtisse, bien que l'on disposât de deux charpentiers navals très réputés. Dans l'imposante documentation venue de l'ancien monde, il y avait un ouvrage sur l'architecture, dont un chapitre traitait de constructions navale. Lithostratos, l'architecte de la communauté se faisait fort d'en construire un, une fois la cathédrale achevée, sur la base de ce document. On aurait tout juste le temps de l'achever et de stocker le bois avant l'hiver.

La construction du premier navire commencerait au printemps. Il fallait, pour un bon navire, que le bois ne soit ni trop vert pour ne pas moisir, ni trop sec pour pouvoir être formé. Les réserves de goudron ayant été épuisées pour l'étanchéité du toit de la cathédrale, Gébétor conseilla des fibres de jonc, qui étaient imputrescibles et qui avaient la propriété de se dilater quand elles étaient humides. Pour Arsien, l'idéal serait des feuilles de cuivre clouées sur la coque, mais on attendait le rapport des métallurgistes. Gébétor promit d'étudier les propriétés des diverses algues que les marées jetaient sur les immenses plages de la côte Est. Il avait entendu dire qu'en Hibernie elles étaient utilisées pour l'étanchéité des barques de pêcheurs.

Le jour de Pâques arriva. Trois harpies furent sacrifiées pour offrir un banquet général, après quarante jours sans œufs ni gibier à plume. Heureusement la pêche était abondante. Douze couples, dont Arsien et Évanthe reçurent la bénédiction du Père Athanase après la messe. Le mariage n'étant pas encore un sacrement chrétien, ils avaient inauguré une procédure civile quelques heures plus tôt, auprès du sénateur Artéon. Exceptionnellement, les deux autres villes s'étaient vidées, sauf cinq gardes dans chacune, afin que tous puissent assister à la messe. Bientôt, il y aurait un prêtre dans chaque ville, puisque le menuisier Ichtéocarpe avait commencé une formation sacerdotale de base, et serait ordonné au printemps pour aller rejoindre Fort Milo avec sa femme et ses deux plus jeunes enfants. Trente ans plus tôt, Ichtéocarpe avait commencé des études de théologie à Nicée, puis avait renoncé pour se marier et était devenu un menuisier renommé dans toute la région. Après le discours d'Arsien en février, il était allé voir le Père Barthélémy pour lui proposer ses services.

Pâques fut une fête plus joyeuse encore que l'inauguration de Théodopolis. Arsien ne fit aucun discours. L'homélie du Père Athanase pendant la messe avait duré presque une heure. Ceux qui venaient de Fort Milo, à savoir deux jours de marche à travers les montagnes, ne se déplaçaient pas juste pour respirer le peu l'encens qui restait. À côté de la cathédrale était le trésor public et le palais.

En fait de palais, c'était un accollement en "U" de trois maisons ordinaires. L'aile centrale consistait en une grande salle de réunion, avec des chambres à l'étage pour les invités qui ne logeaient pas dans la ville. Une

plaque de pierre avait été gravée et fixée au tronc qui servait de frontispice : ARSIANVS·FECIT . Cette dédicace était, dans toute la ville, l'unique concession à l'art des bâtisseurs romains. Tout le reste était en bois. Il avait fallu faire vite avant l'hiver. Arsien ne voulait pas que la longue construction d'un palais à la romaine se fasse au détriment du confort, voire de la sauvegarde, de ses concitoyens. L'aile droite de l'édifice abritait les huit bureaux des sénateurs, les deux évêques ayant leur bureau dans leur maison. Étant célibataires, une maison standard de cinq pièces était suffisante pour la vie et le travail. Arsien était opposé à ce que des serviteurs logeassent sous le même toit que leurs maîtres. Cela ressemblait trop à de l'esclavage, pensait-il. Enfin l'aile gauche du palais constituait la résidence du nouveau couple et de ses deux enfants.

C'est là qu'Évanthe et Arsien se retrouvèrent seuls, après la tombée de la nuit. Cette union n'était pas qu'un mariage politique. Ils s'aimaient, et Arsien entourait Évanthe dans ses bras, en embrassant son épaule.

« Nous aurons de nombreux enfants ? demanda-t-elle.

- Non, répondit Arsien d'un air attristé, à moins que tu ne le veuilles expressément.

- Mais, dans ton discours, tu avais dit qu'il fallait au moins quatre enfants ?

- La règle peut souffrir des exceptions. Regarde Démétrius. Il va avoir quarante sept ans, et n'a jamais voulu se marier. "Un soldat ça va toujours à droite et à gauche, et c'est pas fait pour vivre vieux" m'a-t-il souvent répété.

- Mais toi ?

- L'avenir d'Antiochos, et même celui de la cité sont en jeu. Tout le monde avait l'air joyeux aujourd'hui. Pourtant des forces obscures s'agitent. Personne ne clame son mécontentement, mais j'ai des oreilles qui traînent sur les chantiers. Certains patriciens s'estiment floués. Ils étaient partis pour agrandir leur fortune dans une colonie de l'empire, et les voilà bannis ici jusqu'à la fin de leurs jours, vivant dans des cabanes, mangeant, certes à leur faim, mais la même nourriture peu variée que le petit peuple. Ils ont de l'or sur eux, mais ne peuvent acheter le luxe dans lequel ils vivaient autrefois. Ils vont, je le crains, chercher à prendre le pouvoir pour organiser un retour à Constantinople.

Pour l'instant ils ne peuvent rien tenter. Démétrius est mon ami, et ses soldats lui sont fidèles. En outre, quel intérêt pour ces soldats de revenir à Constantinople pour se faire tuer dans une guerre aux frontières, alors qu'ils peuvent vivre paisiblement ici avec leurs familles. Les décurions vont accéder à des responsabilités de préfets à échelle réduite. De retour, ils ne seraient que des subalternes, et seraient peut-être jugés comme traîtres et déserteurs. Le danger est dans le long terme. Moi, ils me nomment "Arsien le menteur", toi "Évanthe la wisigothe" et Antiochos "le petit barbare aux

cheveux de paille".

- Qui, "ils" ?

- Un petit groupe de patriciens, mais aussi de petites gens qui voient dans le désordre un moyen de gravir l'échelle sociale. Ils se nomment entre eux "la fraternité du vendredi".

- Curieux nom !

- Parce que leur devise est "qui rit vendredi, dimanche pleurera". Ils estiment que les conditions rudes dans lesquelles nous vivons sont comparables à la Passion du Christ, et que le retour dans l'empire sera une résurrection. Avec Démétrius, nous les nommons les vendredistes. Ce que je te dis doit rester confidentiel. Démétrius, Athanase et Barthélémy sont seuls au courant du danger et des mesures prises. Les sénateurs sont des patriciens qui pourraient être tentés par l'aventure. Je te rassure, ce n'est pas le cas aujourd'hui. Démétrius a chargé dix légionnaires qui ont servi autrefois dans sa centurie de surveiller les turbulents. Il y en a un que tu connais sûrement.

- Clatolius ?

- Soi même. Le descendant du divin César. Il a commis la bêtise de se faire remarquer dès que nous avons quitté les côtes africaines. En le filant avec précautions, nous avons pu trouver d'autres vendredistes. J'aimerais faire infiltrer la bande, mais un soldat n'est pas crédible comme rebelle. Démétrius a proposé que l'on organise un châtement injuste pour faire entrer le loup dans la bergerie, ou plutôt le mouton dans la meute hurlante. Je n'aime pas cette méthode qui pénaliserait sa femme et ses enfants, tout en lui faisant courir un risque mortel.

- Bien ! Et le rapport avec le fait d'avoir des enfants ?

- Imagine que nous ayons un fils. Quand Antiochos me succédera, ce fils se sentira lésé par son demi-frère. Fais confiance à nos ennemis pour attiser ce sentiment. Un jour, je ne serai plus là pour le voir, mais la guerre civile éclatera. L'histoire de Rome est pleine de conflits de ce type. Quand on n'a pas d'ennemi à l'extérieur, on s'en trouve à l'intérieur. C'est triste dans un État de plusieurs millions d'habitants, c'est mortel dans un État de quelques milliers d'habitants.

- Alors nous sommes condamnés à la chasteté pour préserver la paix civile !

- Pas tout à fait. Je vais te dire un secret que tu ne devras répéter à personne, pas même à tes enfants. S'il se répand, c'est la fin de notre colonie !

- Tu me fais peur ! Mais je t'écoute.

- Tu sais que j'ai beaucoup travaillé à Tyr sur des documents dont certains avaient échappé au sac de Carthage par nos ancêtres. J'ai toujours été étonné par le fait que Rome ait écrasé sa rivale, alors que cette dernière maîtrisait toute la Méditerranée occidentale, sauf l'Italie. Carthage était très riche, avait des alliés en Méditerranée orientale, avait des armes que

Rome ne possédait pas comme les frondeurs et les éléphants. De son côté Rome était isolée. Même en Italie, elle venait de conquérir par la force des voisins qui ne demandaient qu'à se retourner contre elle. L'explication traditionnelle est que, grâce à la technique de l'abordage, se substituant à celle de l'éperonnage, Rome avait détruit la flotte punique, et du coup pouvait aller où elle voulait autour de la Méditerranée, sans avoir à franchir les Alpes comme Hannibal. Des soldats moins nombreux mais qui frappent là où ils veulent avant que l'adversaire n'ait fait la moitié du chemin à leur rencontre, voilà la thèse que l'on enseigne. Je ne dis pas qu'elle est fausse, mais elle est incomplète.

La vraie raison m'est apparue lors de mes investigations tyriennes. L'armée de Carthage était composée de mercenaires qui se faisaient payer très cher. Pourquoi Hannibal a-t-il attendu à Capoue ? Parce que le Sénat de Carthage rechignait à lever des impôts pour payer des troupes supplémentaires, maintenant que la victoire était acquise. Quand je décompte les familles carthaginoises d'alors, elles avaient un ou deux enfants, alors que les familles romaines en avait couramment six à la même époque. Malgré son ancienneté et l'étendue de son territoire, la colonie tyrienne de Carthage n'avait pas réussi à engendrer une population jeune et nombreuse.

- D'où ta crainte pour notre colonie !

- Parfaitement. Mais Carthage était riche, et ses voisins pauvres et peuplés. Tant que son adversaire n'était pas trop coriace, il suffisait d'acheter suffisamment de mercenaires pour le mettre à la raison. Face à Rome ce fut une autre histoire. C'est celui qui aligna le plus d'hommes jeunes qui gagna. J'ai découvert cela et l'ai rapporté à l'empereur. Mais j'ai découvert autre chose. Et ça, je n'ai pu lui dire car on ne peut pas faire jurer le silence à son empereur quand on est un simple Arsien. J'ai découvert pourquoi les familles puniques avaient si peu d'enfants...

- Parce qu'elles les sacrifiaient à Moloch Baal pour obtenir la prospérité.

- Balivernes ! Ça a dû être inventé par les quelques Romains qui avaient appris la raison par une esclave punique et qui ne voulaient pas que Rome refasse la même erreur. Les Phéniciens avaient découvert qu'une femme n'est fécondable qu'au milieu de son cycle. Un acte amoureux, quelques jours après ou quelques jours avant ce que tu appelles joliment "les lunes", ne peut être fécond. Voilà comment nous pourrions nous aimer pleinement sans compromettre l'avenir d'Antiochos et celui de Sélandia. Tu comprends que si cette information se répand, il se trouvera toujours des familles vertueuses, mais pour des raisons de confort ou simplement de santé, de nombreux couples estimeront leur devoir envers la nation rempli et leur vieux jours assurés dès qu'ils auront un ou deux enfants. Comment arriver à une colonie d'un million d'habitants ? Imagine que dans quelques siècles Constantinople soit détruite par les barbares, les Romains réduits en esclavage, l'Évangile foulé aux pieds. Où sera l'avenir de l'humanité ? Ici même !

- N'allons nous pas passer pour de mauvais citoyens si nous n'avons pas d'enfants? Toi et moi en avons déjà eu. On ne peut pas penser que l'un de nous est stérile.

- J'ai eu quarante deux ans le mois dernier. Quand on réalisera que l'enfant est long à venir, j'en aurai quarante cinq. On pensera que mon âge réduit mes capacités. Et puis ce que pensent les autres sur ce plan là m'est assez indifférent. Les vendredistes réaliseront que je leur joue un mauvais tour en ne leur offrant pas un héritier qui pourrait être plus légitime. Et puis, nous avons encore dix ou quinze ans pour changer d'avis, si Antiochos refusait cette charge de légat, ou si un cruel destin...

- Ne parle pas de cela. Allons nous coucher. »

Île ou continent ?

L'automne avançait. Dès la mi-avril les averses de pluie se mêlaient parfois de neige, et les sommets à l'Ouest se faisaient de plus en plus blancs. Bientôt on ne pourrait plus rejoindre Fort Milo par les cols. Arsien déclara à Gurvanes que si on était sur une île, ce ne serait pas une si mauvaise chose, car on pourrait joindre Fort Milo par bateau toute l'année.

« Pas si sûr, répondit celui-ci. Il est des pays, très au Nord du mien où la mer gèle en hiver.

- La mer ne peut geler, elle est salée !

- Les marins qui m'ont rapporté cela étaient des gens dignes de confiance. Ils allaient pêcher la morue dans de grandes embarcations, très loin de la Calédonie, et ont plusieurs fois failli faire prendre leur navire par la mer devenue rigide. Heureusement, au début on peut briser la glace tant qu'elle n'est pas épaisse. Mais on peut aussi rencontrer des montagnes de glace flottantes. C'est très dangereux pour les bateaux qui s'en approchent.

- Les glaces flottantes, j'en ai entendu parler, dit Arsien. Cela a lieu au printemps lors de la débâcle des grands fleuves. Mais c'est de l'eau douce qui vient des lacs et des rivières. D'ailleurs, il est très possible que le Tibre gèle. Mais on ira d'autant plus vite, avec des traîneaux en bois. »

Vers la fin avril, la neige commençait à rester au sol. Hierophore et Cyprien cessèrent toute prospection et vinrent présenter leurs résultats au Sénat. Au Sud, il n'y avait rien d'intéressant. Au Nord, il y avait du fer, mais des gisements assez pauvres qui nécessiteraient de grosses infrastructures. L'affaire serait complexe, mais on avait dans les archives un traité très complet sur la façon de procéder. Les ruisseaux de la côte Ouest charriaient un peu d'or, et il n'était pas exclu que l'on trouvât des pépites, voire un filon dans la montagne au niveau des deux grands glaciers qui se jetaient presque dans la mer. Il y avait aussi du cuivre dans cette région.

Par contre, on n'avait trouvé nulle part de l'étain. Donc les cloches et les statues en bronze étaient sans doute hors de portée de la nouvelle civilisation. On pourrait utiliser de l'arsenic pour durcir le cuivre, mais

les risques d'intoxication sur le long terme ne plaidaient pas pour cette solution. S'il ne s'agissait que des cloches, il y avait assez de bronze sur les cinq vaisseaux pour équiper bien des clochers. Ils n'avaient pas trouvé de plomb non plus. C'était plutôt une bonne chose pour Hypogène. Bien des habitants de la première Rome avaient été empoisonnés lentement. Dans la deuxième Rome, on prenait la bonne habitude d'utiliser le cuivre pour amener l'eau.

Une dernière trouvaille avait été faite sur la côte Ouest. On trouvait en abondance des galets de jade. Cette pierre était à peine plus tendre que le métal. On pouvait la travailler à froid aussi finement que l'on voulait, et la polir comme du verre. Contrairement à ce dernier, elle ne se brisait pas en tombant.

Nous avons autre chose à faire que des bijoux, avait grommelé Arsien, mécontent de la pénurie d'étain, et de la faible qualité des gisements de fer. Ne parlez à personne de la région aurifère. Il serait malsain que les colons désertent les activités productives pour un enrichissement illusoire. L'or ne se mange pas, et fait de mauvais outils. »

Depuis Pâques, les œufs se faisaient de plus en plus rares dans les nids. Bientôt on vit des vols innombrables d'oiseaux partant vers le Nord. Ce phénomène se produisait également en Europe à l'approche de l'hiver, et certains colons ne furent pas surpris. Arsien avait fait débiter et saler des canards en prévision d'une pénurie. Mais l'hiver allait être surtout au régime des poissons, sillus et sans-bras qui eux ne volaient pas. Dans la petite plaine de l'autre côté du lac, Arsien avait fait labourer quelques étendues de terre. Dès les premières neiges, une petite part des semences de froment et d'orge fut répandue. Pour l'avoine, le lin, le chanvre, les lentilles et les fèves, on attendrait le printemps. On tenterait aussi un semis de printemps pour l'orge et le froment. De toutes façons, les sacs de graines étaient stockés à Fort Milo et le transport à dos d'homme limitait la quantité. Arsien ne voulait pas prendre de risques avec les semences. Elles étaient l'avenir de la colonie. On pouvait se priver de pain et de bière un an de plus, et trouver un endroit favorable à la culture. Même à l'avenir, il faudrait toujours avoir des réserves de semences, au cas où une année catastrophique ruinerait la récolte.

À part le lin, on n'avait rien pour faire de l'huile alimentaire, sauf les noyaux des olives mangées pendant le voyage, que Gébétor planta sans grande conviction au sommet d'une colline. L'huile de sillus était immangeable, sauf pénurie extrême. Pour le vin, il faudrait attendre. Les pieds de vigne resteraient en pot tant que l'on n'aurait pas trouvé une région bénéficiant d'étés chauds et secs. Le 15 mai, la plaine était blanche. Le 1er juin, des plaques de glace se formaient sur le lac. L'hiver venait.

Malgré les avertissements, les citoyens avaient mal anticipé la froidure, et surtout la longueur de l'hiver. Les maisons n'étaient pas suffisamment

isolées, les cheminées étaient sous-dimensionnées, et les réserves de bois insuffisantes. Tous souffrirent. Quelques uns moururent. Il n'y avait pas de vêtements adéquats. Ceux amenés de Constantinople étaient faits d'étoffes fines. Ils avaient été usés par le sel et les lavages. Certes l'expédition avait transporté des stocks de vêtements pour la colonie, mais pour un climat comparable à celui de la Grèce. Il n'y avait pas de moutons, donc pas de laine. Pas de gibier à fourrure non plus. La literie était constituée d'herbe séchée au feu en guise de matelas, et de plumes en guise de couverture. On utilisait la literie des bateaux, en toile de chanvre, pour contenir les deux isolants. Pour les plus riches, c'était de la toile de lin. Il était interdit de toucher aux voiles, voire à la toile de rechange. Arsien comptait bien maintenir ses navires en état, et en construire de plus petits à Port Clitus :

« Si nous sommes bien sur une île, disait-il à Démétrius, il est indispensable que nous disposions d'une flotte. »

Hélas, en juillet le bras de mer reliant Fort Milo à la pleine mer fut pris par les glaces. La coque des cinq vaisseaux craqua de toutes parts, et bientôt ils se trouvèrent posés sur le flanc. Milo comprit vite qu'au dégel ils couleraient à pic. Heureusement, les cales avaient été vidées sur ordre d'Arsien. Milo prit la courageuse décision de faire débiter les vaisseaux sur place et transporter le bois, les cordes, les voiles et tout les éléments de métal dans les entrepôts, là où était stocké le contenu des cales. Il ne pouvait joindre Arsien pour en demander l'autorisation, et craignait d'être puni pour la destruction de biens aussi précieux. Le démantèlement se faisait par un froid intense et sans vêtements adaptés.

Il n'y eut heureusement aucun membre gelé à déplorer. Les travailleurs s'enduisaient de graisse de sillus avant de se vêtir. Et on brûlait beaucoup de bois dans les cheminées, voire dehors dans des braseros. Les entrepôts contenant la cargaison protégeaient de l'humidité, mais pas du gel. Le souci de Milo était les sacs de semences. N'allaient-elles pas mourir de froid et moisir au printemps ? Quant au vin, il n'y en avait plus à bord depuis longtemps. Arsien n'en avait pas fait embarquer de grosses quantités, et une grande partie était strictement réservée à la messe. Les bouteilles d'eau de vie, à usage médicinal, étaient à Théodorapolis. Il restait un alambic à Fort Milo. Arsien avait appris par ses lectures les multiples façons de produire des fermentations alcooliques dans les diverses civilisations. La vigne n'était pas la culture indispensable.

En septembre, les jours étaient assez longs et le climat de la côte Est assez doux pour que la construction du premier navire puisse commencer. La route de Fort Milo était toujours impraticable, et Arsien ne pouvait savoir que ses cinq nefs avaient été débitées et stockées. En quinze jours, une grande barque pouvant emporter cinq hommes et un mois de vivres, eau douce non comprise, fut prête, grâce aux efforts et à la science des constructeurs. Elle ne comportait qu'une modeste voile triangulaire, mais

pouvait être mue à la rame, soit pour s'approcher des côtes, soit par calme plat, comme un an plus tôt lors de l'arrivée du Christ Sauveur. Ce genre de bateau était utilisé couramment pour faire du cabotage en Méditerranée. Il n'aurait pas supporté les violentes tempêtes subies un an plus tôt lors de la dernière phase du grand voyage, mais il était toujours possible de s'abriter sur la côte si le temps devenait menaçant. L'hiver était fini, les tempêtes devaient être moins fréquentes.

Il fut décidé de contourner par le Sud, car la route maritime jusqu'à Fort Milo était déjà reconnue : l'affaire de deux ou trois jours de navigation. Pas question de tester une à une les baies profondes qui striaient la côte Sud-Ouest pour tenter d'aborder Fort Milo : ça prendrait trop de temps. À l'avenir, on construirait une tour à l'entrée de la baie, de même que l'on allait en construire une avec un phare au débouché du Tibre. La mission donnée par Arsien était double. Premièrement, il fallait tenter de faire le tour de Sélandia, ou de faire demi-tour au bout d'un mois si la boucle n'était pas close. Deuxièmement, il fallait, quand la visibilité et le vent le permettaient, s'éloigner des côtes de Sélandia pour tenter d'apercevoir d'autres côtes. Mais il était interdit d'explorer d'autres terres que Sélandia. Selon l'hypothèse minimale et avec des vents d'Ouest soutenus, il faudrait une vingtaine de jours pour revenir à Port Clitus.

Tous les capitaines voulaient être de l'expédition. La navigation leur manquait. Mais Arsien ne voulait pas risquer des compétences précieuses dans une aventure qui pouvait mal finir. Les risques majeurs étaient les récifs, et la perte de visibilité des côtes, pouvant conduire à une errance mortelle dans un immense océan. Rabanor, capitaine du Luc, fut chargé de choisir quatre parmi les meilleurs marins, habiles à la rame comme à la voile, et dotés d'une vue perçante, pour les côtes comme pour les récifs.

Le 20 septembre, le bateau, nommé Bonne Nouvelle par continuité avec les noms évangéliques sortait du Tibre et mettait cap sur le Sud.

Dès la fin septembre, toutes les basses terres étaient dégagées de neige, et on entreprit les semis de printemps. Gébétor conseilla de garder encore les trois quart des semences au cas où la récolte serait improductive. Les soldats envoyés à Fort Milo chercher les sacs, malgré les plaques de neige sur les cols, et surtout les risques d'avalanche ou de refroidissement brutal, rapportèrent le triste destin des cinq fiers navires qui avaient porté la colonie à l'autre bout du monde.

« Milo a pris une sage décision, dit Arsien au Sénat. En pièces détachées, ces vaisseaux nous seront plus utiles que sous forme de carcasses fatiguées par un an de navigation, et dont nous ne savons que faire, ne sachant pas où aller. »

Clatolius fit courir le bruit que la destruction était un ordre d'Arsien pour interdire tout retour à Constantinople et affermir son pouvoir tyrannique. Très vite, Arsien eut vent de cette rumeur. Démétrius lui conseilla de

doubler les espions autour des vendredistes. Il avait deux cents soldats qui ne feraient probablement plus jamais de guerre. Mais Arsien préférait les garder mobilisés pour des tâches diverses d'exploration, de surveillance, de transport de messages ou de marchandises. Les soldats vivaient avec leur famille, mais leurs habitations étaient regroupées près du "palais". Démétrius aurait préféré une caserne, craignant l'amollissement d'une vie familiale, mais Arsien avait fait valoir la nécessité d'une démographie dynamique et d'un bien-être garant d'une fidélité au pouvoir.

Dans les premiers jours d'octobre, alors que le blé semé l'automne précédent venait de percer, Arsien réunit le Sénat. Il avait été convenu que ce serait le cas au début de chaque mois. Il montra un rouleau cacheté de cire rouge portant le sceau de l'empereur :

« À n'ouvrir que deux ans après votre départ et en présence du Sénat. L'empereur a écrit ces mots de sa main et a apposé son sceau, puis m'a remis ce document avec ordre de le tenir secret, même à Athanase et à Démétrius. Il m'a confié que le contenu pouvait être très funeste à l'empire s'il se répandait, et qu'il valait mieux brûler le document plutôt que prendre le risque qu'un barbare y ait accès.

- Il doit s'agir de quelque chose de terrible, dit Démétrius, car pour le trésor de pièces d'or, j'étais dans la confiance.

- Le 15 septembre dernier, les deux ans ont été révolus. Il y a peu de risque aujourd'hui que les Alains, les Perses ou les Vandales puissent lire le document. Je vais donc le décacheter et le lire devant vous. Mais auparavant, je le fais circuler pour que vous vérifiez tous que le sceau est intact. Il se peut que le message contienne des ordres qui bouleversent notre installation ici. Je ne suis que le légat, c'est Justinien qui détient l'autorité suprême. Quelques soient ses arrêts, nous devons nous y conformer et mon devoir sera de les faire exécuter. »

Le ton était grave et les sénateurs ne purent masquer leur appréhension. Quand le rouleau revint entre les mains d'Arsien, celui-ci fit sauter le cachet avec un stylet et commença à dérouler le parchemin en lisant à haute voix et d'un ton solennel :

« Sénateurs, je vous ai envoyés avec une partie de l'élite de mon peuple pour que vous préserviez l'héritage de notre civilisation loin de la fureur des barbares qui menacent nos frontières. Mais je ne voudrais pas que les brillantes intelligences qui sont parmi vous se contentent d'apprendre et de répéter de génération en génération ce que les anciens ont appris des mystères de la création. La troisième Rome doit être un foyer de progrès. Vous allez bénéficier d'une paix que nous ne pouvons goûter ici, et cette sérénité doit être féconde pour que le jour où nos deux cités seront à nouveau en relation, vous puissiez apporter votre contribution à la grandeur de l'empire, vous qui lui devez tant.

J'entretiens depuis quelques années une ambassade avec l'empire de

Chine. La raison officielle est de favoriser le commerce entre nos puissances et de lutter contre les barbares du centre de l'Asie qui sont la cause première de tous nos désordres. Il en est une autre plus secrète. L'empire chinois est moins avancé que le notre sur de nombreux points, à commencer par le plus important : ils ignorent l'Évangile de Notre Seigneur. Il y a certes quelques chrétiens dans leur empire, mais ce sont des hérétiques, sectateurs de Nestorius. Cependant, nous devons avoir l'humilité de constater que sur certains aspects, les Chinois maîtrisent des techniques que nous ignorons. Vous connaissez tous cette étoffe que l'on nomme la soie, qui atteint à Constantinople un prix considérable, car son transport est long et dangereux. Dans mon ambassade, il y a des agents chargés d'observer et de rapporter. Très récemment, le secret de la soie a été percé. Vous ne pourrez malheureusement pas en profiter car il vous faudrait embarquer des arbres et des papillons. »

Arsien marqua une pause. Le sourire était revenu sur les visages, notamment quand le mot papillon fut prononcé. Le message n'avait pas un contenu très contraignant. Qu'est-ce qui avait pu passer par la tête de l'empereur la veille du départ. La suite donna l'explication.

« Mais nos agents ont rapporté quatre autres techniques qui sont encore l'objet de recherches en Chine et que je vous demande d'examiner avec soin.

La première technique explique pourquoi ce document doit rester confidentiel. En mêlant du soufre, du salpêtre et du charbon de bois, on obtient une poudre très inflammable qui projette des étincelles et propulse des fusées d'artifice. C'est très utilisé pour les fêtes en Chine. Mais quand le mélange atteint certaines proportions, la poudre brûle en un instant, dégageant une puissance considérable, capable de briser des roches ou de les projeter à une grande hauteur. Nous ignorons ces proportions et voulons les ignorer. Constantinople ne peut aujourd'hui tomber aux mains de ses assaillants. Par mer, nos feux grégeois consomment leurs navires avant qu'ils n'aient atteint la côte. Par terre, nos hautes et épaisses murailles résistent à leurs échelles et leurs béliers. Si un jour nous savons produire cette poudre qui brise les pierres par le feu ou les projette à des vitesses considérables, alors des mois ou des années plus tard nos ennemis sauront s'en servir contre nos propres murailles et ce sera la fin de l'empire. Mais vous, citoyens de la troisième Rome, sachez utiliser pour votre gloire ce premier don que vous fait votre empereur.

Une autre technique consiste à frotter longuement deux barres de fer. Au bout d'un certain temps, ces barres attirent les petites particules de fer qui sont à leur portée. Je ne vous apprends rien de nouveau, les savants grecs ont décrit le magnétisme depuis des siècles. Mais si vous placez une aiguille magnétisée sur un axe vertical la laissant libre de toute rotation, une des deux pointes, toujours la même, indiquera le Nord. Dans deux ans, votre navigation sera, je l'espère, achevée. Mais si vous avez à vous déplacer sous

un ciel brumeux ou couvert, un tel procédé vous permettra de conserver la bonne direction dans un monde inconnu. Ici en Méditerranée nos marins connaissent suffisamment les côtes et les îles pour se passer d'un tel outil pour se diriger.

Les deux dernières techniques sont encore peu abouties, mais vont vous aider dans la transmission des connaissances quand vous les maîtriserez. Pour écrire, point besoin de pêcher des seiches. Du charbon de bois pilé, macéré dans l'eau donne une encre de bonne tenue et facile à produire. Dans la nouvelle Rome vous ne trouverez peut-être ni seiche, ni papyrus. Les tablettes d'argiles sont encombrantes, celles de cire d'abeille ou les peaux d'animaux sont trop coûteuses. En broyant du bois mêlé l'eau et de gélatine de poisson de manière à obtenir une pâte fibreuse, puis en la pressant fortement en feuilles, on devrait obtenir, après séchage, un support d'écriture commode et pouvant être produit en abondance.

Je ne doute pas que les savants de la troisième Rome sauront aussi explorer des techniques dont ni les Chinois, ni nous autres Méditerranéens n'ont idée aujourd'hui. Tout progrès de notre civilisation commune est une façon de rendre gloire au Créateur. Quand vous lirez ces mots, j'espère que vous serez confortablement installés sur des rivages libres de toute agression. Chez vous, ce sera le début du printemps, ainsi que l'on m'a expliqué.

Croissez et multipliez !

Justinien, empereur par la volonté de Dieu. »

Les cadeaux de Justinien répondaient mal aux besoins de la colonie. Il fallait de la nourriture variée et abondante, des moyens de transport confortables et rapides, et des outils pour construire des habitations vastes et solides. Une poudre qui éclate les murs, une aiguille qui montre le Nord n'allaient pas servir dans l'immédiat. Un moyen d'écriture aisé à produire en abondance permettrait certes de faciliter les échanges commerciaux comme Arsien le concevait. Mais il fallait développer la technique à partir d'une simple idée, construire un broyeur de bois et une presse, tester les essences, les doses... Ce n'était pas pour demain.

Octobre passa et le climat se fit plus doux. Rabanor revint à Port Clitus à la fin du mois. Le Tibre roulait des flots de neige fondue et il était impossible de le remonter à la rame sur plus de la moitié de son cours. Il lui fallut cinq jours pour rejoindre Théodorapolis.

« C'est donc une île, dit Arsien en le voyant arriver. Si ce ne l'était pas, tu ne serais revenu que dans un mois !

- En effet, et il y a une terre au Nord que je n'ai pas abordée, conformément aux ordres. Elle semble grande car nous y avons vu des sommets lointains. C'est peut-être l'Afrique. Au Sud, il y a une petite île à un jour de navigation de Port Clitus. Avec ta permission j'irai l'explorer d'ici une semaine.

- Tu emmèneras Gébétor et Hierophore, pour que l'on en jauge les ri-

chesses minérales, végétales et animales. Pendant ce temps, nous construirons un bateau un peu plus grand. Tu as dû l'apprendre à Port Clitus, nos cinq vaisseaux ont été détruits par les glaces. À ton retour, tu repartiras avec Gurvanes pour explorer les côtes de la terre située au Nord. Avec deux bateaux et des vivres plus abondants, vous suivrez la côte Est pendant un mois, puis vous reviendrez si, comme je l'espère, c'est bien l'Afrique et non une autre île. Auquel cas vous en ferez le tour et aborderez à Fort Milo. Il y a maintenant une tour en pierre à l'embouchure et nous faisons un feu deux heures par nuit. »

À peine Rabanor était-il parti, que la terre trembla.

C'est la cathédrale qui souffrit le plus, car le clocher vint s'abattre devant le palais. Toutes les habitations étaient touchées : planchers effondrés, poutres tordues... du travail de charpentier pour tout l'été. Heureusement, aucune victime n'était à déplorer.

« Si seulement nous avions de solides maisons de pierres, se lamentait Arsien, nous serions à l'abri de ces coups du sort !

- Détrompe-toi, lui répondit Lithostratos. J'ai été mandaté il y a dix ans dans une ville au Nord d'Athènes qui avait été frappée par un séisme. L'empereur voulait savoir s'il y avait eu des négligences dans la construction. Ce que j'ai tout de suite vu, est que les abris en bois étaient déformés, mais debout, tandis que les maisons de pierre étaient écroulées. Je ne crains pas de dire, compte tenu de la violence et de la durée de ce qui s'est produit hier, que si Théodorapolis avait été bâtie en pierre, elle aurait perdu la moitié de ses habitants. Si cette région est, comme la Grèce ou l'Anatolie, sujette à de fréquents tremblements de terre, je préconise de construire en bois. Contrairement à notre région d'origine, le bois est ici abondant et d'excellente qualité pour la construction.

- Mais tu as vu dans quel état est la ville ?

- Il suffit d'utiliser des poutres verticales plus longues, bien fichées dans le sol et fortement arrimées entre elles par des poutres transverses. Il faut assembler par tenons et mortaises, et non clouer comme on a fait dans l'urgence. Un tel cadre de bois peut être secoué, il se déformera mais ne rompra pas, comme un roseau dans la tempête.

- Elle serait belle, la troisième Rome, faite de poutres et de planches ! protesta Arsien.

- Je peux faire de magnifiques monuments en bois. Les deux seuls inconvénients, sont leur hauteur, limitée à deux étages pour des raisons de sécurité, notamment d'incendie, et leur durée, limitée à moins d'une vie d'homme, car le bois vieillit. Et puis, on peut construire des monuments en pierre tant que l'on ne se met pas dessous. Sans compter que toute l'île n'est pas forcément aussi vulnérable, et il y a ces terres au Nord...

- Nous verrons, dit Arsien. Mais tant que nous ignorons où se situe le danger, il n'est pas bon de concentrer les neufs dixièmes de la population en

un lieu. Puisqu'il faut rebâtir ou au moins réparer, et puisque tu proposes de construire différemment, nous allons nous disperser mieux sur l'île.

- Si je peux me permettre, intervint Démétrius, il ne serait pas bon d'augmenter la population de Fort Milo. Les ressources tant en bois qu'en nourriture y sont rares, et le site est enclavé en hiver. La neige ferme les cols et la glace ferme la mer. Nos trois cités sont dans la partie Sud de Sélandia, c'est à dire celle qui est la plus froide en hiver. Au Nord, la culture sera plus facile, et il y a la proximité de l'Afrique, ou au moins d'une autre grande île au climat certainement plus doux.

- Tu as raison dit Arsien, nous allons demander à dix familles de rejoindre Port Clitus. Même si c'est plus au Sud que Théodorapolis, la présence du fleuve, qui n'a pas gelé cet hiver, assure des transports faciles sur son cours inférieur. Si l'arrière pays se prête mal à la culture, la pêche sera une ressource alimentaire. Mais c'est au Nord, face à l'Afrique, qu'il faut bâtir la quatrième cité qui sera la seconde en population.

- Si tu proposes un climat moins rigoureux, tu ne manqueras pas de volontaires.

- Certes, mais parmi ceux dont la maison est en très mauvais état, je suis sûr qu'il y aura des candidats pour Port Clitus. Ses hivers sont moins rudes qu'ici grâce à l'océan, et les contacts avec la capitale plus faciles qu'à l'autre extrémité de l'île, à des dizaines de jours de marche.

- Je propose d'envoyer le centurion Pyctos et ce qui reste de la première centurie pour repérer et préparer le meilleur site. J'ai systématiquement prélevé des soldats dans sa centurie pour tes besoins divers. Il doit rester une trentaine d'hommes. La deuxième centurie est intacte et reste sous mon commandement direct aidé du centurion Maurus, en cas de soulèvement ou d'attaque inopinée. Il serait juste que Pyctos soit le gouverneur de cette nouvelle ville, comme ses anciens décurions Milo et Clitus gouvernent les deux villes plus petites. Cependant, cela posera un problème si cette ville devient un jour notre nouvelle capitale. Envisages-tu d'en faire notre Justinianopolis ?

- Il est trop tôt pour le dire. Si en face il y a l'Afrique avec ses bœufs et ses chevaux, une capitale sur le continent sera plus propice au développement. Il faut que Pyctos parte avec les trente familles des soldats et vingt familles supplémentaires. La progression sera lente dans ce paysage mal connu. Il ne faut pas perdre de temps en allers-retours. Il reste assez de tentes pour loger les émigrés ?

- Aucun problème de ce côté, affirma Démétrius. Les soldats pourront transporter le nécessaire, assurer l'approvisionnement, et aider efficacement à la construction sous les ordres de leurs décurions.

- Je demande à y aller aussi, ajouta Lithostratos, je voudrais présider à la construction dans les meilleures conditions de solidité, même si ça prend plus de temps. Ici, il suffira de redresser ce qui est tordu et on verra bien.

Si un nouveau séisme se produit ici dans quelques années, on reconstruira comme dans le Nord. De toutes façons, il n'y a pas de danger pour les habitants, à part quelques bosses.

- Et pour ceux qui iront à Port Clitus ? demanda Démétrius.

- Je conseillerais de construire des maisons sans étage. Cela résiste mieux aux tempêtes, plus violentes en bord de mer. Il faut un toit qui arrive presque au sol et un plancher légèrement surélevé pour éviter l'humidité. La lumière vient du toit. Il faut surtout construire sur des collines plutôt qu'en bord de mer ou du Tibre. C'est plus fatigant au quotidien, mais la mer comme la rivière sont capricieuses, il ne faut pas se fier à leur niveau actuel. »

Le lendemain, les familles dont les maisons étaient les plus endommagées étaient regroupées sur la place centrale, dont on avait dégagé les débris du clocher, et la cloche qui par chance n'était pas fêlée. De son balcon, Arsien leur présenta les avantages et inconvénients des deux sites proposés. Certains voulaient reconstruire à Théodorapolis pour rester dans la capitale. Arsien fut ferme. Cette option était exclue. Pour les autres, il n'y eut pas à imposer d'arbitrage, la plupart préférant se rapprocher de l'Afrique et de ses hivers doux.

La trahison

Quand Rabanor arriva à Port Clitus, il découvrit que les ordres d'Arsien avaient été anticipés : un deuxième bateau était en construction, identique au "Bonne Nouvelle". Clitus avait compris que sur une île dans laquelle les transports terrestres étaient lents faute d'animaux de monte ou de trait, il fallait disposer de nombreux navires. Il disait que Sélandia serait comme la Méditerranée à l'envers, avec la terre au milieu et la mer autour. Si Arsien voulait un bateau plus grand, on le construirait ensuite. Le bois abondant arrivait par flottage. On ne manquerait pas de matière première, tant que les voiles, les cordes et le métal des cinq grandes nefes ne seraient pas épuisées. Grâce soient rendues à Milo d'avoir sauvé jusqu'au dernier clou quand la glace avait décidé de couler les navires ! Le transport par mer entre Fort Milo et Port Clitus serait bien plus commode que la traversée des montagnes. Mais la priorité était cette terre au Nord. Pendant l'achèvement du second bateau, Rabanor, deux marins et deux explorateurs feraient voile vers cette petite île au Sud qui n'avait pas encore de nom. De là on verrait peut-être d'autres terres. Mais la rigueur de l'hiver précédent ne motivait pas pour étendre plus au Sud la colonie.

À Théodorapolis, la restauration des bâtiments n'avait pris que trois jours. On avait utilisé les éléments intacts des maisons abandonnées. Le reste était inutilisable, car du bois faiblement combustible avait été employé. On s'en servit pour agrandir la jetée sur le lac.

La rage de Clatolius avait encore augmenté. Si on était sur une île, on ne pouvait rentrer à pied à Constantinople. Puisque les grands bateaux avaient été détruits pour être remplacés par de plus petits, on ne pouvait s'échapper que par petits groupes : deux ou trois patriciens et un ou deux marins pour atteindre l'Afrique. Cet hiver rigoureux que l'on venait de subir, ce tremblement de terre rendaient Sélandia invivable. Il fallait quitter l'île au plus vite. Tant pis pour les autres vendredistes. Clatolius et son ami Martinus décidèrent en secret de s'emparer du Bonne Nouvelle dès qu'il rentrerait. Comme aucun des deux ne savait manœuvrer, ils prirent la

décision d'acheter les deux marins qui avaient fait le tour de l'île, et n'étaient pas de la seconde expédition. Ils avaient juste oublié que l'or n'achète pas tout, surtout dans un pays où il n'y a rien à acheter. Les deux marins allèrent rapporter la trahison à Gurvanes, qui prévint à son tour Démétrius et Arsien :

« Ne faisons rien pour l'instant, dit ce dernier. Ils nieraient effrontément et accuseraient ces fidèles marins. On va les laisser faire. Simplement le Bonne Nouvelle aura une voile factice. Quand les traîtres monteront à bord, nous interviendrons. »

Une semaine après son départ, le Bonne Nouvelle était de retour. Le second bateau, que l'on baptiserait Marie Immaculée ne serait prêt qu'une semaine plus tard. Le Bonne Nouvelle fut amarré à quai sans surveillance apparente. Mais Clitus veillait, et les deux fidèles marins devaient porter une écharpe rouge quand le départ serait imminent. La voile avait été remplacée par des chiffons enroulés autour du mât pour parer tout imprévu. Clatolius et Martinus étaient encore à Théodorapolis quand le Bonne Nouvelle accosta.

En deux jours, on sut par des coureurs que l'île n'offrait aucun intérêt et n'avait de vues sur aucune autre terre proche. L'un des marins proposa de l'appeler Stivar, du nom de son village natal en Dalmatie. Arsien adopta la proposition. Il aurait bien voulu assister à la capture des deux fugitifs, mais son départ pour Port Clitus aurait pu donner l'éveil.

Une semaine plus tard, Clatolius et Martinus étaient ramenés à Théodorapolis par Clitus et deux soldats. Leurs mains étaient liées dans le dos. Le premier procès de Sélandia allait commencer. Les prévenus étaient gardés dans deux maisons de soldats. Arsien, Gurvanes et Démétrius tentèrent de les interroger sur leurs motivations, leurs plans, ou leurs complices, mais n'eurent droit qu'à un silence hautain. Les prévenus savaient que l'on ne torturerait pas un citoyen romain, à plus forte raison un patricien. Le matin du procès, Évanthe supplia son époux de ne pas verser de sang.

« Mais ces hommes sont dangereux ; Ils peuvent me tuer, ou même tuer Antiochos pour prendre le pouvoir !

- Acceptons le risque, dit Évanthe. Si tu les condamne à mort, les méchantes langues diront que tu as tué ces deux qui te gênaient, comme tu avais tué Americ. »

Elle éclata en sanglot. Arsien lui prit les épaules :

« Ne t'inquiète pas. Cette fois-ci ils vont s'en tirer à bon compte. La clémence est une vertu impériale. Mais pas un mot à quiconque. »

Arsien s'entretint ensuite avec Démétrius.

« En partant seul avec son ami, dit Arsien, Clatolius s'est désolidarisé des vendredistes. Nous allons lui jouer un bon tour pour l'isoler encore un peu plus. En tant qu'accusateur, tu vas demander la mort pour tous les deux. Ensuite, je les gracierai. Le procès ne sera pas public, pour éviter une

agitation de la part des vendredistes. Mais les débats pourront être diffusés par la suite. »

Une heure plus tard, Arsien, Démétrius et Silanus siégeaient face au reste du Sénat dans la grande salle du conseil. L'avocat Moranis avait été désigné pour la défense. Il avait une chaise sur le côté. Moranis était connu d'Arsien pour ses sympathies vendredistes, mais Moranis ne s'en doutait pas. Au milieu de la pièce, debout entre deux soldats et les mains liées sur le ventre, se tenaient Clatolius et Martinus. Démétrius parla le premier :

« Ces deux individus ont commis trois crimes. Ils ont corrompu deux fonctionnaires fidèles, ils ont volé un de nos deux navires, et ils ont déserté. Je suis un soldat. Pour le troisième crime, je ne connais qu'un seul châtiment : la mort. Je ne vais donc pas périr pendant des heures. Je demande simplement une mort rapide, ni honteuse, ni douloureuse. »

Les sénateurs se regardèrent gravement. Moranis prit la parole à son tour.

« Le général Démétrius a parlé de désertion. Les accusés sont ils des militaires ? Sommes nous en guerre ? Où sont nos ennemis ? Depuis qu'Arsien a autorisé l'emploi des richesses amenées de Constantinople, Clatolius et Martinus ont décidé de s'offrir une promenade en bateau le long des côtes de Sélandia. Est-ce là un crime ? Le seul reproche que l'on puisse leur faire et de ne pas en avoir averti l'autorité. »

Moranis parla encore pendant une heure, soulignant l'excellence des lignées des deux accusés et des services qu'ils avaient rendu à l'empire. Les sénateurs n'étaient pas dupes et marquaient une certaine impatience. Moranis comprit au bout d'un moment qu'il n'aidait pas les accusés en en faisant des héros, et conclut en demandant l'acquittement. Les trois juges se retirèrent brièvement dans la pièce voisine, puis reparurent. Arsien prit alors la parole.

« Sénateurs, en tant que légat de l'empereur, c'est à moi de prendre les décisions de justice en son nom, après m'être concerté avec deux sénateurs. Abandonner une communauté qui a besoin de tous pour vivre et se développer, risquer par son exemple de susciter d'autres départs est une forme de désertion. Voler un navire qui est indispensable pour la liaison entre les villes de la côte et qui doit nous éclairer sur notre situation géographique est une atteinte très grave au fonctionnement de la colonie. Imaginons que les fidèles marins se soient laissé corrompre. Deux châtimts possibles attendaient nos accusés : le plus probable est celui de mourir pendant la traversée, de faim, de noyade, ou d'une rencontre avec des barbares. Imaginons tout de même que quatre hommes sans vivres, sans la moindre idée de la route à suivre, parviennent à Constantinople après des mois de périple. Que fera Justinien en les voyant ? Il les comblera de cadeaux et d'honneurs ? Non, il les isolera et leur fera raconter leurs aventures jusqu'à ce que l'un des quatre contredise les autres. Je vous laisse imaginer la suite, car Justinien a mis

des sommes et des espoirs considérables dans notre expédition.

Revenons à nos accusés. Nous avons en face de nous Martinus. Cet homme est apparenté à l'évêque qui a évangélisé la Gaule il y a deux siècles. Sa famille est honorablement connue à Constantinople, et il s'est lui-même illustré par des travaux brillants en géométrie. Comment en est-il venu à cet acte odieux ? Je vais vous nommer le vrai coupable : c'est Clatolius qui a empoisonné son esprit avec des fables, comme le fait que j'aurais donné l'ordre de détruire les cinq navires à Fort Milo l'hiver dernier. Pourquoi ne pas m'accuser d'avoir provoqué le tremblement de terre ? Mon entretien hier avec Martinus m'a beaucoup éclairé. Je propose de le traiter avec clémence, en le condamnant à payer une amende de vingt pièces d'or.

Considérons maintenant le vrai coupable, Clatolius. Vous savez tous ce qu'il faisait à Constantinople avant de joindre l'expédition. Le passé est le passé, je n'en parlerai pas plus pour ne pas l'accabler. Vous avez assisté pendant la traversée à ses récriminations perpétuelles, à son mauvais esprit qu'il prend pour de l'humour. La semaine dernière, le cracheur de fiel est passé à l'acte. Pour empêcher un tigre de nuire, on peut soit l'égorger, soit lui rogner les dents et les griffes. Je choisis la deuxième solution. Puisque c'est par la corruption que tu as débuté ton forfait, tous les biens que tu as amenés de Constantinople sont confisqués et reversés au trésor. Une partie sera toutefois donnée à ta femme et à ta fille.

Quand ta femme a appris que tu avais abandonné ta famille pour repartir à Constantinople, elle a demandé le divorce, et je le lui ai accordé. Hier, elle est partie avec ta fille et cinq soldats de la première centurie. Elle s'établira dans la ville que Pyctos va fonder au Nord. Il y a des jeunes soldats célibataires et j'espère qu'avec sa dot, elle trouvera vite un mari. Quant à toi, il te reste à te racheter de tout le mal que tu as commis en paroles et en actes depuis notre départ. Tu n'auras pas le droit de t'éloigner de plus de deux milles de Théodorapolis pendant cinq ans. Il y a du travail pour tous, et je suis sûr que tu gagneras plus que la pièce d'or mensuelle qui te revient de droit. Ne tente pas d'apitoyer les patriciens charitables. Pendant cinq ans, les dons que tu recevras seront confisqués. Ainsi, tu n'auras pas la tentation de corrompre qui que ce soit. Mon arrêt est rendu, la séance est levée. Soldats, détachez les et laissez les partir. »

Martinus et Clatolius quittèrent rapidement la pièce dès qu'ils le purent. Le visage de Martinus marquait le soulagement et une certaine gêne. Les yeux de Clatolius lançaient des éclairs. "Tu sais, je n'ai rien dit" lui murmura gêné Martinus. "Je sais" souffla Clatolius en regardant la direction opposée.

Démétrius vint discrètement vers Arsien :

« Bien joué ! Mais maintenant, il faudra le surveiller plus encore. Sa haine va le pousser à se venger !

- Peut-être pas dit Arsien. Il est isolé maintenant. Sans argent, assigné à résidence, il ne peut faire grand-chose.

- Une bête acculée est d'autant plus dangereuse. Tu lui as tout pris, sa famille, sa fortune...

- Sa famille ! N'exagérons pas. Ce que m'a raconté son épouse avant-hier m'a éclairé sur le peu de cas qu'il en faisait, avant même de quitter l'empire. Nous prions pour que l'Esprit Saint l'éclaire pour racheter ses fautes. »

Pendant ce temps, Moranis racontait à qui voulait l'entendre les péripéties du procès. Selon lui, sa brillante plaidoirie avait sauvé leurs têtes, et avait conduit Arsien à ne demander que des amendes proportionnées au degré de responsabilité.

Le lendemain, depuis Port Clitus, le "Bonne Nouvelle" et le "Marie Immaculée" cinglaient vers le Nord. On était le 10 novembre. Les charpentiers avaient travaillé vite et bien. Il leur fallait moins d'un mois pour construire un navire adapté à la navigation côtière et à la pêche. À peine le travail fini, ils s'attaquèrent au troisième vaisseau. Sa coque était plus grande et il pourrait emporter aisément vingt passagers sur le pont et du fret dans la cale. Arsien le destinait aux échanges entre Port Clitus et Pycetos. Il avait décidé que l'on nommerait les villes du nom de leur premier gouverneur. Comme Romulus avait nommé Rome ou Constantin Constantinople. Seule la capitale porterait le nom de l'empereur et non celui de son fondateur. Mais il fallait d'abord bien connaître le pays, et jauger les risques liés à une implantation particulière. Le tremblement de terre récent rendait prudent.

Deux semaines plus tard une catastrophe devait ruiner bien des espoirs d'Arsien. La construction des maisons et des navires, les flèches pour la chasse avaient consommé toutes les réserves de métal amenées de Constantinople. On n'aurait bientôt plus un clou. Il était urgent de lancer la production de fer avant le prochain hiver. Hierophore, Cyprien et cinq soldats chargés plus de les aider que de les protéger partirent pour le Nord, là où le gisement de fer semblait le plus prometteur. Deux jours après leur départ une secousse tellurique affecta l'île. Elle était plus violente que la précédente, puisqu'on la ressentit aussi bien à Théodorapolis qu'à Port Clitus ou à Fort Milo. Mais l'épicentre était plus au Nord et aucune habitation ne fut endommagée. Arsien se dit que Lithostratos avait raison. Il ne fallait pas construire en pierre sur cette île. Heureusement, il y avait cette terre au Nord où le génie architectural romain pourrait s'exercer pleinement. Il se passa deux jours, puis trois des cinq soldats revinrent :

« C'est horrible ! rapportèrent-ils. La terre s'est ouverte et a englouti nos compagnons avec tout leur matériel. Une montagne s'est ensuite effondrée sur eux. Nous étions partis chasser. Cela nous a sauvé la vie. »

Arsien devint sombre. Outre la perte de cinq citoyens, l'avenir de la colonie était en jeu. Il convoqua le Sénat, ainsi que Fabrilus, le plus ancien des deux forgerons. Tous les corps de métiers étaient représentés par deux personnes, par sécurité en cas de décès de l'un d'eux. Hélas cette précaution avait été insuffisante pour les métallurgistes. Arsien s'adressa à Fabrilus :

« Tu es forgeron : le fer, ça te connaît. Saurais-tu en fabriquer avec du minerai ?

- Je n'en ai pas la moindre idée, et je sais qu'il faut des années d'étude et de pratique pour fabriquer un lingot. C'est plus facile avec l'or et le cuivre, paraît-il. Par contre, à partir de morceaux de ferraille rouillée, je sais faire des objets de métal neufs, en moulant ou en martelant.

- Tu sais lire ?

- À Constantinople, j'étais maître forgeron, ce qui veut dire au moins dix ans d'études. Ce n'est pas parce que je suis habile de mes mains que ma tête est vide !

- Pardon, je ne voulais pas t'offenser. Le père Athanase, qui est chargé des archives depuis le départ de son coadjuteur pour Port Clitus, va te donner les documents nécessaires pour apprendre les techniques d'extraction.

- Je me permets de t'interrompre, dit Athanase avec sa douceur habituelle. Barthélémy va rejoindre Pycetos, qui sera une ville plus digne d'un siège épiscopal. Il faudra lui trouver un remplaçant, en ordonnant un père de famille comme nous avons fait à Fort Milo. Quant à moi, ma charge d'évêque ne me permettra pas longtemps de m'occuper des archives. Outre mon sacerdoce, je dois fonder des écoles, un séminaire, et une université. Il faudra que tu désignes quelqu'un à ma place. Je suis conscient que gérer cet héritage culturel demande une grande envergure intellectuelle, et je suis flatté que tu m'aies confié cette tâche, mais...

- Tu as raison, dit Arsien, nous aviserons à notre prochain conseil. Mais il y a plus urgent. Peux-tu rassembler rapidement les documents sur les techniques d'extraction des métaux ?

- Oui, c'est facile, car Hierophore les avait consultés avant de partir. Ils sont chez moi, sur la table de mon cabinet. Je souhaitais moi aussi les consulter, par simple curiosité. Si tu veux, je traverse la place et je te les amène.

- C'est aimable à toi. Nous ne devons pas perdre de temps. Fabrilus et Argyre vont devoir à la fois apprendre et voyager pour trouver les bons gisements. Nous savons déjà qu'il n'y en a pas à Stivar, et que ceux au Nord de l'île sont de piètre qualité. Ce qui veut dire, je suppose, qu'il faut beaucoup de travail pour produire peu de métal. Il y a heureusement cette terre au Nord, dont j'espère qu'elle révélera de bonnes surprises. Cyprien me disait, il y a peu, que de tous les métaux, c'est le fer qui est le plus répandu. »

Athanase sortit de la grande bâtisse que l'on appelait maintenant le palais sans y mettre la moindre pointe d'ironie. Arsien expliqua aux sénateurs qu'à cause des fréquents tremblements de terre, il était exclu de construire en pierre sur Sélandia. Il fit une démonstration en empilant quatre pavés et en secouant la base.

« Ne pourrait-on pas construire en fer ? demanda Cléophas. Le fer a

une élasticité que n'a pas la pierre. Et il ne craint pas comme le bois les incendies.

- Mais le fer est un mauvais isolant thermique. Je te rappelle que nos hivers sont rudes. Ah ! Voilà notre évêque qui nous apporte le métal des futures constructions. »

Le père Athanase entra, l'air embarrassé. Il ne trouvait plus les ouvrages qu'il s'était promis de regarder à ses moments perdus. Il ne pouvait dire quand il les avait vus pour la dernière fois. Arsien eut un pressentiment et fit venir les trois rescapés du séisme :

« Y avait-il dans vos bagages des livres ?

- Je pense bien, dit l'un d'eux : trois énormes codex que nous avons du mal à transporter. J'ai participé à la noria entre Fort Milo et le lac quand nous avons déménagé les documents. Le décurion disait que c'était aussi précieux que de l'or. Je peux vous dire que ça pèse autant que du plomb !

- Savez vous ce qu'il y avait dans ces livres ? demanda Arsien.

- J'ai feuilleté une fois, car je sais un peu lire. Mais j'ai rien compris. Il y avait des illustrations qui représentaient des machines. Les deux métallurgistes les avaient installés à l'atelier que nous avons construit. Ils les consultaient souvent. Aujourd'hui, ils sont sous la montagne avec nos camarades et les deux savants. »

Arsien devint blanc comme de la cire. Les mots avaient du mal à sortir de ses lèvres. Les sénateurs étaient atterrés. Fabrilus prit la parole.

« Je crois que le fer va devenir une denrée plus précieuse que l'or. Nous autres forgerons devons créer des pièces, mais aussi récupérer celles qui n'ont plus d'usage.

- Il faut surtout récupérer tout ce qui n'a pas besoin d'être en fer, dit Démétrius.

- À partir de ce jour, le fer est un monopole d'État, dit Arsien. Tout citoyen qui possède un objet en fer ne l'a qu'au titre de prêt, et l'État peut le reprendre à tout moment pour en faire quelque chose de plus utile. Qu'est-ce qui est indispensable ?

- Les outils pour travailler le bois, répondit Cléophas. Si le bois et la terre cuite remplacent le métal, il faut des scies, et des haches. Si on remplace les clous par des chevilles en bois, on n'a pas besoin de marteaux, mais de maillets en bois.

- Des flèches pour chasser, et des hameçons pour pêcher dit Démétrius. Pour les harpies, ils faut des javelots pour armer les balistes. Pour la pêche il faut des aiguilles pour tisser des filets et coudre les voiles. Et bien sûr des glaives pour les soldats. Les événements récents ont montré que si on n'a pas d'ennemis extérieurs, on peut en avoir à l'intérieur.

- Des socs pour les charrues, dit Octave...

- Je t'interromps, dit Arsien. On n'a pas de bœufs pour les tirer. Si on cultive un sol meuble, on peut utiliser des outils en bois.

- Pour tailler la pierre, on ne peut se contenter de maillets, dit Artéon. Il faut des marteaux et des burins.

- Ce n'est pas la meilleure façon d'économiser le métal, dit Fabrilus. Les burins s'usent vite. Chaque choc produit des étincelles qui ne sont rien d'autre qu'un peu de métal qui s'en va et que je ne peux récupérer. Une hache s'émousse, mais si je la reforge au lieu de la meuler, on ne perd pas de matière.

- De toutes façons, intervint Arsien, les fréquents tremblements de terre nous condamnent à construire en bois.

- Ne voyez pas ce don de Dieu qu'est Sélandia de façon si négative, intervint Athanase. Certes, la terre tremble. Mais cet endroit fournit à profusion un bois d'excellente qualité, qui n'a pas d'équivalent dans l'empire romain. Certes, il n'y a pas de fer. Mais la providence a mis à notre disposition d'abondantes ressources de jade. Un explorateur m'en a ramené. C'est une pierre très belle. Arbelos, qui est tailleur de pierre, mais qui connaît un peu l'orfèvrerie, m'a affirmé que l'on pouvait, avec de bons outils, faire ce que l'on voulait de ce matériau.

- Des pointes de flèches ? demanda Démétrius.

- Oui, et des hameçons, des aiguilles grossières, et peut-être des scies à bois. Mais ça prend beaucoup plus de temps que de fabriquer en métal.

- Qu'importe le temps, dit Arsien. Tant que nous sommes peu nombreux, nous avons assez d'outils. Quand la population croîtra, il y aura de la main d'œuvre. N'oublions pas qu'il n'y a pas de barbares ni de bêtes dangereuses, et que le gibier et le poisson sont abondants. Dans l'empire romain, bien des hommes sont occupés à des tâches qui ne sont pas nécessaires ici.

- Et l'oisiveté est la mère de tous les vices, dit Athanase. Dans sa sagesse, le Créateur a mis sur cette île bien des atouts, mais ils sont compensés par des charges nouvelles. »

La soirée était bien avancée quand chacun rentra chez soi. Malgré les paroles réconfortantes d'Athanase, Arsien avait le cœur lourd. Il s'effondra dans les bras d'Évanthe en sanglotant :

« Sur mes conseils, Justinien m'a envoyé ici pour fonder une nouvelle Rome. Il y a dans nos archives l'intégralité de la science gréco-romaine et antérieure. En Gaule, en Espagne, en Italie, l'empereur a fait enlever ou détruire beaucoup de documents qui pourraient aider les barbares à construire une civilisation comparable à la nôtre. À long terme, la Grèce et l'Égypte sont menacées de retourner dans les ténèbres. Autrement dit, nous sommes ici le phare de l'humanité. Et pourtant : pas de chevaux, pas de métal. Des maisons en bois et des outils en pierre.

Les Égyptiens il y a 2000 ans ne montaient pas et n'avaient pas de fer. Mais ils se déplaçaient en char, et avaient des outils de bronze. Ils ont construit des monuments qui montrent encore au monde leur gloire passée. Quel témoignage porterons nous au monde dans 200 ans. Nous avons

une centaine de haches, trois cents glaives, un millier de flèches et des javelots pour les balistes. Dans cinq ou six générations notre stock de métal sera dissipé, ou de toutes façons insuffisant pour la population d'alors. Nos descendants vivront comme les sauvages au Nord-Est de la Gothie, ou au Sud-Ouest de l'Éthiopie. Mais ils pourront lire et devront soigneusement recopier toute une science qui ne leur servira à rien ! Comme ce dernier message de Justinien sur les techniques des Chinois !

- Apaise toi, dit Évanthe en caressant doucement son visage. Nos ancêtres ont découvert le travail des métaux, nos descendants ne seront pas plus idiots, et nous leurs léguerons toute une science dont ne disposait pas l'humanité alors. Et il y a cette terre au nord où paissent peut-être des buffles et des chevaux sauvages qui ne demandent qu'à être domestiqués !

- J'en viens à souhaiter que la terre au Nord soit une île comme Sélandia. Parce que si c'est l'Afrique, et si des barbares ont réussi à franchir la "barrière de feu" comme ils l'ont fait en Americum, nous n'aurons bientôt que des bâtons pour nous défendre. »

Ce dernier vœu fut exaucé dix jours plus tard. Un coureur venu de Fort Milo vint annoncer l'arrivée du Bonne Nouvelle et du Marie Immaculée. Ce qui voulait dire que l'expédition avait pu faire le tour de la terre du Nord qui n'était donc pas l'Afrique. Arsien apprit un peu plus tard par un message plus détaillé de Rabanor qu'il n'y avait pas d'autres îles à proximité. La jeune Sélandia avait donné son nom à la terre où les colons avaient abordé un an plus tôt. Sélandia avait une sœur nommée Néa qui venait justement d'accoucher d'un fils Jean. Arsien choisit donc de nommer ainsi l'île sœur. Quand la construction de Pycotos serait achevée, des explorateurs en partiraient pour évaluer les ressources de cette deuxième île.

Arsien fit envoyer un message à Rabanor lui demandant de conduire le "Bonne Nouvelle" à Port Clitus, tandis que le "Marie Immaculée" ferait voile vers Pycotos par la côte Ouest. Il était important que les marins se familiarisent avec les côtes de Sélandia. La nouvelle cité devrait être facile à trouver, car le canal entre les deux îles ne faisait que quelques dizaines de milles de longueur et moitié moins de largeur. D'ici là, un troisième bateau serait prêt à Port Clitus pour accélérer les échanges entre le Nord et le Sud de Sélandia : trois à quatre jours de navigation contre vingt jours de marche.

L'assassin puni

On était à la mi-décembre et le deuxième Noël sur l'île approchait. La température était agréable, sauf quand tombaient ces fréquentes averses qui contribuaient à l'exubérance de la végétation dans cette région. Pycotos était loin d'être achevée. La construction anti-sismique préconisée par Lithostratos était bien plus lente que ce que l'on avait fait jusque là dans l'île. Mais on aurait fini avant Pâques. Barthélémy attendait sa cathédrale pour cette fête. Pour Noël, on célébrerait dehors, car les tentes que l'on avait dressées autour du site ne contenaient pas plus de dix personnes.

Arsien avait longuement débattu avec le Sénat de la nécessité d'explorer l'île Néa dans l'immédiat. Il y avait peu de chances que l'on y trouvât des quadrupèdes. S'il y avait de l'étain, il faudrait des années pour retrouver les compétences autant humaines que livresques qui avaient été englouties dans le fatal séisme. Il faudrait y construire des villages pour servir de points de repère dans l'exploration. Il y avait tant à faire à Sélandia : construction de Pycotos, construction de ponts ou de bacs sur les nombreuses rivières, aménagement d'écluses sur le Tibre pour contourner les rapides.

L'exploration de Sélandia était d'ailleurs loin d'être achevée. Grâce aux techniques géométriques de pointe et un matériel dernier cri à Constantinople, on allait pouvoir calculer précisément les distances et les altitudes, afin de définir les itinéraires les plus efficaces. On ne construirait pas des routes à la romaine, mais on planterait régulièrement des piquets pour baliser un chemin, sauf dans les forêts où il suffirait de marquer les arbres et débroussailler le passage. Tout cela demanderait du temps et de la main d'œuvre. Néa attendrait. La technique chinoise de l'aiguille magnétique avait finalement été adoptée pour la cartographie, car elle permettait des mesures d'angle plus précises, notamment quand il y avait des obstacles. Martinus avait fait preuve d'une grande intelligence dans cette activité et il avait été nommé responsable de la cartographie.

Noël fut la grande fête de l'été. Les champs semés à l'automne précédent prenaient une couleur dorée. Par contre, les semis de printemps venaient à

peine de lever et donnaient du souci : on avait certes des heures de soleil pratiquement tous les jours. Mais les températures ne s'élevaient pas autant qu'en Grèce, ni même qu'en Gaule. En se référant à un ouvrage très instructif, Octave avait fait récolter des œufs de canards sauvages pour les faire éclore par une chaleur artificielle. Les canetons éclos n'avaient pas peur des hommes qu'ils considéraient comme des grands frères. En coupant l'extrémité de certaines plumes, on leur interdisait de prendre leur envol. On aurait ainsi des œufs et de la viande à volonté quand les élevages deviendraient conséquents. Mais pour cela, il faudrait produire les céréales pour les nourrir. Pour l'instant, la chasse et la collecte des œufs étaient de mise. On ne disposait d'aucun manuel sur la domestication des sillus, des sans-bras et des harpies.

En janvier, vint le temps de la moisson. En considérant le faible nombre de semences employées, Arsien réalisa que la récolte était miraculeuse : chaque graine semée en avait donné huit, et les grains étaient plus gros que ce qui se récoltait en Grèce. L'orge surtout était surprenante en taille et en densité. Il fut décidé de ne consommer que la moitié de la production. On n'allait pas encore construire des fours et des moulins pour si peu. Les colons auraient droit à de la bouillie l'hiver prochain, quand le froid serait vif et le gibier rare.

Clatolius enrageait de voir son ancien complice accéder aux honneurs, tandis que lui restait dans l'ombre, voire dans l'opprobre. Il se dit que son devoir était de soulever les honnêtes citoyens grugés par les fausses promesses d'Arsien, le nouveau Tarquin. Son programme était simple : construire assez de bateaux pour que ceux qui voulaient revenir à Constantinople le puissent. Les autres seraient laissés ici, ou massacrés s'ils s'opposaient. Arsien mort, ce ne serait pas Évanthe ni Antiochos qui feraient obstacle. Démétrius, avec ses soldats, était l'écueil principal de son plan. Mais les soldats étaient dispersés sur l'île, beaucoup aidaient à Pycetos. Encadrée par les vendredistes, une plèbe armée en viendrait à bout. Le bon plan était de supprimer Arsien et Démétrius. Cela supposait des complices. Depuis la trahison des marins et le retournement de Martinus, Clatolius se méfiait. Certes, quand il proférait discrètement ses récriminations, Clatolius trouvait un écho favorable chez certains. Mais de là à proposer un double assassinat, c'était courir le risque d'une dénonciation. Quand le chaos se mettrait en place, alors on trouverait des amis plus fiables.

Clatolius devait agir seul, et compter sur un retournement d'opinion. Les vendredistes saisiraient sûrement la dernière occasion qui leur serait offerte. Restait à choisir le moyen. Le poison était exclu, Clatolius ne savait comment s'en procurer. Et c'était une arme de lâche, indigne d'un héros. Clatolius était bon à l'arc. Mais à distance, on peut tuer ou blesser, et ici il fallait absolument tuer. Restait le poignard. Attendre dans l'ombre, s'approcher par derrière, et ouvrir la gorge : pas de cri, pas de défense. Il ferait

ensuite croire à une attaque frontale : ce serait plus noble pour sa légende. Il fallait commencer par Arsien, qui était souvent entouré. Démétrius vivait seul, on pourrait le frapper pendant son sommeil dans l'heure qui suivrait le premier meurtre. Puis, on ameuterait les vendredistes, et enfin, on réveillerait le peuple. Arsien avait l'habitude de se promener seul ou avec Évanthe à la tombée de la nuit. Démétrius, en bon soldat, se couchait et levait tôt. Il suffisait d'attendre l'occasion.

Celle-ci se présenta quand Évanthe proposa de partir vers Port Clitus avec Antiochos, en accompagnant Athanase dans une visite pastorale. En tant que futur légat, Antiochos devait connaître son île et être connu de ses habitants. Clatolius ne pouvait espérer mieux. Athanase aurait pu retourner les révoltés par son immense ascendant sur le peuple.

Deux jours après le départ d'Évanthe, la journée avait été très chaude avec un vent sec venant du Nord. Arsien allait certainement prendre le frais à la tombée de la nuit. Démétrius travaillait dans son bureau, et irait se coucher quand la lumière serait insuffisante. Clatolius vérifia qu'il n'y avait pas de sentinelle, ou même d'hôte chez Démétrius, et se posta devant le palais. Dès que les étoiles montèrent à l'Est, Arsien sortit. Il n'était pas armé. Chloé dormait déjà. Une sentinelle était en faction dehors. Luxe inutile pour Arsien, décorum indispensable pour Démétrius : même fait de planches et de rondins, c'était le palais du représentant de l'empereur du monde civilisé, et un palais doit avoir ses gardes.

Arsien s'éloigna du lac d'où montaient des nuées de moucherons, et sortit de la ville pour prendre de la hauteur. Il y avait un petit bois qui avait été épargné par la hache des constructeurs, afin d'offrir de l'agrément aux abords immédiats de la ville. C'est là que Clatolius frapperait. Il s'avança doucement. Arsien, contemplant la lune déjà haute, ne pouvait le voir. Soudain, Arsien se sentit agrippé, et fit volte face. Clatolius, le bras droit levé serrant un poignard menaçant, écumait de fureur. Démétrius avait réussi à bloquer son bras en position verticale, et, de son autre main, tordait le bras gauche de l'assassin neutralisé :

« Aide moi, souffla-t-il. Ce n'est plus de mon âge de maîtriser un tel gaillard.

- À la garde ! cria Arsien. »

Il saisit le poignet droit de Clatolius et arracha son arme. Le complot avait échoué !

« Depuis quelques jours, je lui trouvais l'air encore plus fourbe que d'habitude, dit Démétrius. Ce soir, il est venu inspecter deux fois ma maison, j'ai décidé de le suivre, seul, pour ne pas donner l'éveil. Quand j'ai vu qu'il te suivait hors de la ville, j'ai réalisé que si j'allais chercher des soldats, soit j'arriverais trop tard, soit j'arriverais trop tôt et il nierait. J'ai pris la bonne option. Cette canaille a échappé à la mort la dernière fois. Cette fois, un châtement exemplaire s'impose si tu veux vivre assez d'années pour laisser

un État prospère à Antiochos. »

Le procès eut lieu dès le lendemain, devant le Sénat ; Les faits étaient tellement évidents qu'Arsien estima inutile de faire appel à un avocat. Clatolius avait d'ailleurs bénéficié d'une plaidoirie quelques mois plus tôt. La seule incertitude était de savoir comment la mort serait donnée. Devait-on la donner de manière cruelle pour dissuader les assassins potentiels ? Évanthe avait de nouveau conjuré son époux de ne pas verser le sang. Arsien s'était récrié :

« Je ne vais pas faire construire une prison, mobiliser des gardiens pendant toute une vie, avec le risque qu'une émeute ou un tremblement de terre la libère. Cet homme n'a pas sa place parmi nous. »

Arsien réfléchit plus tard à cette dernière phrase et proposa au Sénat d'exiler Clatolius sur Stivar.

« C'est une mort tout aussi certaine, mais plus lente, dit Démétrius. Il aura le choix entre la faim cet été ou le froid cet hiver !

- Pas si nous lui laissons une hache et trois hameçons, répondit Arsien. Avec l'aide de Dieu et de la persévérance, il peut vivre de nombreuses années à se repentir. Il trouvera une grotte, récoltera des œufs, et grâce à notre magnanimité, coupera du bois pour faire du feu ou construire un abri et pêchera dans les lacs et les ruisseaux, voire dans l'océan.

- Ne peut-il pas construire un radeau ou une barque pour revenir ? dit Silanus. Il aura une hache...

- Les vents et les courants entraîneraient son embarcation vers l'Ouest, dit Arsien. Il peut le tenter, mais sa seule chance est de trouver une autre île, et elle est très mince. Seul un bon navire à voile peut espérer rejoindre Sélandia.

- Mais si des complices volent ou construisent un tel navire pour aller le délivrer ? objecta Parmelos.

- Le délivrer pour aller où, s'exclama Arsien ? S'ils vont au diable, peu m'importe. S'ils reviennent à Sélandia ou à Néa, nous finirons par les retrouver. Le châtement sera le retour à Stivar, mais toujours une seule hache et trois hameçons. Stivar sera notre prison pour les faits graves. Certains ne seront envoyés que pour quelques années. D'autres comme Clatolius, pour toute la vie. Ils devront apprendre la solidarité, car il n'y aura qu'une hache et trois hameçons quelle que soit la population. Les plus violents se battront. Les plus faibles ne vivront que quelques mois sur l'île soumise à la violence. On ne mettra jamais à mort quiconque à Sélandia ou à Néa après un procès, quel que soit son crime. Ici, on ne tue que pour se défendre ou quand on ne peut faire autrement. »

La grandeur d'âme d'Arsien fut unanimement saluée, y compris par Clatolius qui pensait que tôt ou tard, il pourrait revenir mener la révolte. Le voyage qui le mena à Stivar le fit déchanter, car il subit deux jours de tempête avant de pouvoir accoster. Par magnanimité, on lui apprit à

faire du feu par friction de baguettes de bois sec. En tant qu'intellectuel, il considérait ce genre d'activité comme servile, et ignorait tout des gestes de la vie pratique.

Le mois de février 544 fut très pluvieux. Octave craignait que la récolte ne pourrisse sur pied. Heureusement le sol était bien drainé, et le vent ne laissait pas la pluie stagner sur les pousses. La grande opération de ce mois fut le transbordement des restes du Christ Sauveur, du Matthieu, du Marc, du Luc et du Jean à Théodorapolis par les hommes et à Port Clitus par bateau. Le bois fut laissé à Fort Milo. On en aurait besoin pour le chauffage car les forêts n'étaient pas immenses dans cette vallée encaissée. Les cordes et la toile furent envoyées à Port Clitus. Quatre bateaux faisaient désormais la navette. On en construirait encore deux avant l'hiver. Les trajets des bateaux étaient mis à profit pour associer pêche et transport.

Le métal fut transporté de Fort Milo à Théodorapolis par de petites charrettes à une roue tirées ou poussées par un homme. Ce moyen de transport ingénieux avait été mis au point pour remplacer les charrois. Arsien pensait au départ faire tirer de grands chariots par quatre à huit hommes, mais, sur un terrain accidenté, il valait mieux un transport individuel. En hiver, on remplacerait la roue par une planche incurvée pour glisser sur la neige. Dès que le terrain était plat, le transport fluvial s'imposait. Arsien avait hâte de faire monter une presse pour produire du papier comme les Chinois. Il avait coutume de dire :

« Nous ne sommes ni nombreux ni convenablement équipés. Notre richesse est le savoir accumulé pendant deux millénaires. Il faut l'entretenir par sa diffusion, et le compléter par notre intelligence. Le savoir appelle le savoir. »

Démétrius comprenait pourquoi dix ans plus tôt, l'empereur l'envoyait incendier des bibliothèques en Italie, quand on ne pouvait récupérer par la force, par la ruse, ou par l'argent les manuscrits qu'elles renfermaient. "Le pouvoir, c'est le savoir" disait Justinien. Démétrius pensait alors que le pouvoir se comptait en nombre de légions. Maintenant qu'il vivait dans le dénuement sur cette île perdue, il comprenait que ce que faisait Arsien était aussi important que ce que faisait Bélisaire. Pour faire de l'encre, le charbon de bois ne manquait pas et la technique était simple à mettre en œuvre. Pour faire du papier, il fallait du métal pour broyer et presser le bois. La perte des traités d'extraction du fer avait des conséquences catastrophiques.

Il faudrait protéger et dupliquer tous les écrits venant de Constantinople. Outre les tremblements de terre et les incendies, il y avait la question de la durée de vie du support. Athènes ou Alexandrie avaient un climat chaud et sec. Ici le froid et l'humidité pouvaient conduire à une dégradation du papier en quelques dizaines d'années. En outre on n'avait aucune idée de la tenue du support et de l'encre de Chine avec le temps. Il faudrait donc copier et recopier. Il faudrait comprendre ce que l'on recopie, pour limiter les

erreurs. La grande activité du Père Athanase cet été-là était la fondation de son université. Ou plutôt d'un embryon. L'université définitive serait sans doute dans la capitale, et compterait des dizaines d'enseignants et des centaines d'étudiants. Athanase vivrait-il assez pour voir cela ?

Arsien, qui voulait lui aussi voir de son vivant le plus de progrès possible avait lancé cet été là un autre chantier : la production de sel. Dans les pays humides la nourriture se conserve mal, et la salaison est un moyen de garder en hiver les produits de la chasse obtenus en été. Les Gaulois étaient très versés dans cette technique, en utilisant surtout du sel minéral. Ici, pas de mines connues, mais un océan omniprésent. La technique des marais salants, commune autour de la Méditerranée, était impraticable sur Sélania. Le bois ne manquant pas, on décida de faire bouillir l'eau de mer. La consommation de bois étant considérable, le chantier fut installé sur la côte Ouest, à mi-chemin entre Pyctos et Port Clitus. Christoclesus fut chargé de superviser la production et le transport de cette denrée, monopole d'État comme les métaux. La combustion de ce bois fut mise à profit pour fabriquer du verre, de la soude et du savon. Faute d'ingrédients que l'on ne trouvait qu'en Syrie, le verre était de mauvaise qualité. Quelques années plus tard en effet, on remarqua sa tendance à se déliter.

Début avril, on put enfin moissonner, car mars avait été très ensoleillé. Là encore le rendement était largement au-dessus des quantités de l'ancien monde. Mais il aurait suffi d'une quinzaine pluvieuse pour compromettre la récolte. Déjà les premières gelées se faisaient sentir. Octave se promit que l'on ne ferait plus, au moins sur Sélania, de semis de printemps.

Il était temps de passer d'une production agricole expérimentale à une production massive. Une importante réunion du Sénat en avril jeta les bases de l'agriculture Sélaniaise. Octave fut chargé d'établir un cadastre et de distribuer les semences. Chaque famille volontaire recevrait un domaine d'un mille carré avec de quoi en ensemercer le tiers. Le bail était de dix ans, et la famille devrait reverser le tiers de sa récolte à l'État, et utiliser au moins un sixième pour ressemer l'année suivante. L'autre moitié pouvait être revendue aux citoyens, consommée ou utilisée pour élever des canards. Cette règle du tiers était calquée sur la pêche, qui était le domaine du sénateur Épiphane. L'État fournissait le bateau et prélevait le tiers des prises. Les stocks de nourriture étaient ensuite revendus à un prix que l'État ajustait, afin d'éviter les famines en cas de hausse des cours. Cette vente faisait l'objet d'un rationnement *per capita* quand le prix du marché dépassait trop celui de l'État. Nul autre que le producteur n'avait le droit de faire des stocks de nourriture. Les stocks de plus d'un mois découverts seraient confisqués purement et simplement. Les producteurs continuaient à toucher leur pièce d'or mensuelle.

La question de la réglementation de la chasse fut alors posée. Pour l'instant, la cueillette des œufs et l'abatage des harpies était sérieusement

contingentés. Arsien décida de renforcer les restrictions sur la première, et d'abandonner celles sur la seconde. Avec les premiers élevages, sur lesquels aucun prélèvement autre que la taxe sur les transactions n'était fait, on allait trouver des œufs bon marché en quelques années.

Les harpies, par leur taille, étaient un risque pour les cultures. Elles avaient fourni, certes avec parcimonie, la nourriture carnée dont les nouveaux arrivants avaient besoin. Une fois la pêche, l'agriculture, et l'élevage avicole en place, leur présence n'était plus indispensable à la survie. Comme il fallait une baliste pour les atteindre, le massacre resterait sous contrôle de l'État dans la pratique. Les stocks de sel que l'on produisait depuis un mois permettraient de constituer des réserves de viande. S'il s'avérait à terme que Néa était plus propice à l'agriculture, on laisserait les harpies survivantes repeupler l'île. Le jaune d'œuf de harpie était très amer, tout comme celui de sans-bras. Si on laissait courir le bruit qu'une femme qui en mangeait augmentait ses chances de mettre au monde un enfant mal formé, même des années plus tard, cela pourrait contribuer à protéger ces deux espèces.

L'hiver venait. Seule une dizaine de familles avait demandé une ferme. On les avait installées au Nord-Est de l'île, où le climat est moins rigoureux. Les seuls travaux avant l'hiver furent le défrichage, un labour sommaire et les semailles. La construction des habitations se ferait au printemps et l'hivernage aurait lieu à Pycotos où les maisons antisismiques furent achevées à la mi-mai, avant Pentecôte. La cathédrale de Pycotos, qui pouvait accueillir mille fidèles, avait été achevée pour Pâques. À cause de son plafond assez bas et de sa grande longueur, l'acoustique serait très mauvaise quand elle serait pleine. Pour deux cents chrétiens, c'était suffisant. Tout autour de la cathédrale les pieds de vigne survivants avaient été plantés dès les premiers frimas. Le message était clair : le vin était pour la liturgie, non pour l'ivrognerie.

À Théodorapolis, les premières neiges ne tombèrent qu'en juin, ce qui était plus tardif que l'année précédente. Mais un froid vif et durable s'installa. Les habitants n'étaient pas pris au dépourvu et passaient leurs journées au chaud, dans leur maison. Les explorations, la pêche, toute activité avait cessé pour trois mois.

Arsien était étendu sur une claie de tiges flexibles posée une demi-coudée au dessus du sol sur un cadre de bois reposant sur quatre larges bûches. L'espace sous la claie était garni de joncs séchés, ce qui assurait une bonne isolation. Un édredon de duvet de canard pris dans diverses housses en toile de lin l'isolerait de la froidure de la chambre quand le poêle en terre cuite s'éteindrait. Évanthe vint lui porter une tisane, et murmura à son oreille :

« J'attends un enfant ! »

Arsien bondit de sa couche et la prit dans ses bras :

« C'est merveilleux, dit-il. Un enfant que nous élèverons ensemble, qui ne connaîtra que ce pays ! »

- Je croyais que tu voulais à tout prix éviter cela !
- Il est vrai, c'est un risque pour Antiochos qui reste mon héritier comme légat. Mais c'est une bénédiction de Dieu. Un signe ! Dieu veut que cette colonie se multiplie, malgré les efforts que nous faisons pour ne pas donner la vie. Pour quand la naissance ?
- Pour Noël prochain. J'ai attendu un mois pour te le dire. Je pensais te causer du chagrin.
- Évanthe chérie, rien ne pouvait me combler plus. Dans mon amour pour toi, il y avait une retenue. Te faire un enfant, c'était remplacer complètement ton défunt mari et d'une certaine façon l'effacer.
- Nous devrions tenir ceci secret pendant l'hiver. Nous sortons peu, cela ne se verra pas.
- Au contraire. Faisons connaître aux citoyens que Dieu a béni notre union. D'autres couples, je m'en doute, pratiquent le retrait par crainte de l'avenir. Certains voudront faire comme nous à cette nouvelle. Je ferai dire une prière d'action de grâce dimanche prochain. Mais d'abord, allons ensemble l'annoncer à Antiochos et à Chloé. »

Le père Athanase, puis le Sénat furent avertis. Cela ne remettait absolument pas en cause la règle de succession. Pour qu'Antiochos n'éprouve aucune jalousie du bonheur de ses parents, il fut décidé que dès son prochain anniversaire, c'est à dire à quatorze ans, Antiochos pourrait assister aux réunions du Sénat à titre d'observateur. Tout métier s'acquiert. Artéon proposa qu'il soit vice-légat de Néa dès que cette île serait peuplée, afin d'apprendre à gouverner. Arsien s'opposa. On ne sépare pas les enfants de leur famille, et Néa serait gouvernée par le Sénat comme Sélandia. La colonie devait être une, comme l'Église est une.

Début juillet, Évanthe perdit son bébé. Cela causa beaucoup de chagrin aux parents. Ils décidèrent de continuer la méthode carthaginoise. Si Dieu avait voulu que ce couple soit fécond, il n'aurait pas laissé mourir le bébé dans le sein de sa mère. Évanthe avoua avoir déjà perdu une grossesse conçue juste avant le départ de Constantinople. Milphorus qui l'avait soignée à bord avait su garder le secret. Les dispositions concernant Antiochos, qui aurait quatorze ans en novembre, furent inchangées. Arsien, comme Évanthe, étaient devenus mélancoliques, ce qui causait du souci à Démétrius. L'humeur d'un chef conditionne celle de ses subordonnés.

Le mauvais temps contribuait aussi au moral de la colonie. Juillet et août ne furent qu'une succession de neige et de pluie, avec un ciel bas et beaucoup de vent. On ne connut pas de grands froids comme en juin.

Enfin vint le printemps. Helencton et Aqualans furent envoyés chacun avec dix hommes et un bateau pour explorer et ramener une première description des ressources de Néa. Il n'était pas encore question de poser des balises ou de relever des cartes. Aqualans partirait du Nord et Helencton du Sud.

Le retour des beaux jours n'avait pas ramené le sourire sur les traits d'Arsien ni d'Évanthe. Un matin d'octobre, le père Athanase les prit à part :

« Mes enfants, on m'enseignait en cours de théologie qu'un chrétien triste est un triste chrétien. Vous êtes au sommet de notre petite pyramide humaine. Je vous ai mariés pour que votre bonheur irradie toute la communauté. Votre devoir est d'être heureux, ou au moins d'en donner l'illusion. Je comprends la déception de la mort de votre enfant. Moi-même, il m'arrive d'être triste de ne pas laisser un peu de moi-même dans ma descendance. Évanthe est jeune et Dieu vous enverra d'autres enfants. En attendant, je vais vous proposer de retrouver la paix et la joie en faisant un pèlerinage dans la nouvelle cathédrale de Pycotos. Vous y irez seuls. Pour votre sécurité, on laissera croire ici que vous êtes partis avec une forte escorte visiter la nouvelle cité. Je sais que tu as des ennemis ici Arsien et des précautions sont nécessaires. Au bout d'une demi-journée de marche, l'escorte sera envoyée en avant tandis que vous camperez, et vous repartirez seuls le lendemain. Octave vous expliquera l'itinéraire et les balises. Si vous vous perdez, prenez à l'Est jusqu'à la mer, puis longez la côte vers le Nord. Au retour, vous prendrez un bateau pour Port Clitus.

- C'est une excellente idée, dit Arsien. Je connais très mal le domaine dont j'ai la charge. Mais pourquoi amener Évanthe. Il y a du danger !

- Parce que Dieu vous a unis. Parce que vous vous soutiendrez l'un l'autre. Prenez votre temps. Priez le Seigneur : un "Notre Père" à chaque balise.

- Je trouve cette initiative exaltante, dit Évanthe. Quand j'avais dix ans, j'ai fait un pèlerinage à Jérusalem avec mes parents. Nous étions partis de Césarée. Quand je suis revenue à Constantinople, je n'étais plus la même.

- Démétrius me remplacera pendant le temps de ma visite, dit Arsien. Je vais voir avec lui pour l'escorte. Le décurion Neleison la commandera. j'ai entière confiance en lui. Nous verrons tous les deux pour l'itinéraire et les cartes. Je ne lui révélerai notre séparation qu'après le départ. Il pourrait en parler à sa femme, qui en parlerait à sa voisine... un ennemi pourrait l'apprendre deux jours plus tard et se mettre à notre poursuite. Je serai quand même armé.

- Hors de question, tonna Athanase. Pendant ce pèlerinage, vous êtes sous la protection de Notre Seigneur. Une arme ne ferait pas de toi un pèlerin, mais un voyageur. »

Le pèlerinage

Ce matin là, l'herbe était couverte de gelée blanche. Un beau ciel limpide se reflétait dans le lac que pas un souffle de vent ne venait rider. Les sommets des hauteurs alentours étaient encore blanchis. À l'Ouest les montagnes étaient toujours très enneigées, quoique les cols menant à Fort Milo soient dégagés. Depuis presque deux ans qu'ils étaient arrivés, les colons avaient remarqué que le printemps était la meilleure saison pour voyager, car les pluies étaient souvent de courte durée. Le prix à payer était des nuits plus froides et des journées plus courtes qu'en été.

Arsien, Évanthe, et les onze hommes d'escorte quittaient Théodorapolis d'un pas décidé. Ils étaient lourdement chargés, car il fallait emporter vingt jours de vivres et un abri du froid et de la pluie pour dormir. Chacun avait un petit arc et des hameçons pour compléter les repas. Le bien le plus précieux, mais pas le plus lourd, était l'amadou qui permettrait chaque soir d'allumer un feu pour se sécher, se réchauffer, et cuire les aliments. Au cours des explorations précédentes, les soldats avaient mangé tous les fruits et graines trouvés çà et là. On ne signalait aucun cas d'empoisonnement. Il n'y avait donc qu'à manger ce que la nature vous offrait. Le sac était d'autant moins lourd. Pas besoin de transporter de l'eau. On était toujours à moins d'une heure de marche d'un lac ou d'une rivière.

Les marcheurs suivaient le Tibre sur sa rive gauche. Le premier soir, ils arrivèrent à un confluent avec l'exutoire d'un petit lac, au lieu-dit Saint Côme. Chaque balise importante portait le nom d'un saint, ce qui permettait de la repérer sur une carte. Au-delà, le cours du Tibre s'orientait au Sud, et il n'y avait plus à le suivre. Les tentes furent montées sur la rive droite du lac. Un grand feu fut allumé au centre, pour donner un peu de lumière et de la chaleur. Un tour de garde fut établi. Il ne concernait ni Neleison, ni Arsien ni Évanthe évidemment. Bien qu'on n'imaginât pas de présence hostile humaine ou animale, il fallait garder les bonnes habitudes. D'ailleurs l'affaire Clatolius devait inciter à la prudence. Des gens mal-intentionnés pourraient en vouloir à la vie du légat. Aussi, le lendemain matin, le décurion

Neleison fut très surpris qu'Arsien et Évanthe veuillent se séparer du groupe.

« Tout le monde nous croit avec vous, dit Arsien. Nos potentiels assassins vont surveiller le groupe. Deux marcheurs isolés passent inaperçus dans cette immensité. Nous mettrons des tenues de soldat. Évanthe et moi procéderons plus lentement que vous, car nous avons fait le vœu de dire une prière à chaque balise, si petite soit-elle. Passez devant, nous suivrons la même route, mais parviendrons deux ou trois jours après vous à Pyctos. »

Neleison salua son chef et s'exécuta. Durant la matinée, Arsien et Évanthe pêchèrent dans le lac. Les filets de poissons furent fumés sur un feu de bois vert, selon une technique enseignée par l'un des colons qui avait voyagé dans le Nord de la Gothie. Cette technique n'était d'ailleurs pas mentionnée dans les ouvrages sur la cuisine et la gastronomie, essentiellement de culture méditerranéenne.

Dans l'après midi, Arsien et Évanthe démontèrent leur tente, mirent leur sac sur leur dos et partirent dans la direction qu'avaient pris les soldats le matin. Une pluie fine mais persistante les accompagna le long du lac et de la rivière qui l'alimentait.

« C'est une bonne chose que les soldats ne soient plus avec nous, dit Arsien. Cette nuit, nous ne devons pas dormir avec nos vêtements mouillés.

- Tu crois que... pendant un pèlerinage ? demanda timidement Évanthe.

- Pourquoi pas ? Nous ne sommes pas en Carême et ce n'est pas vendredi.

C'est bon pour ton calendrier ?

- Je crois que oui.

- Nous allons être seuls dans ce cadre magnifique. Devant la tente un grand feu séchera nos vêtements. Les flammes jetteront des lueurs dansantes, et à l'intérieur de la tente... »

Évanthe lui sourit. La pluie ruisselait sur son visage comme des larmes, mais ses yeux brûlaient comme des braises. Ses longs cheveux étaient plaqués sur ses épaules, car elle ne couvrait jamais sa tête, par coquetterie, sauf pendant les grands froids.

Une heure avant la tombée du jour, la pluie n'avait pas cessé. La tente fut montée, mais il n'était pas question de feu. La rivière s'était rétrécie et une passerelle de cordes tendue entre deux piquets permettait de passer sur la rive gauche. Elle avait été construite un an plus tôt par des explorateurs. La consigne était claire : quand une rivière devait être franchie, les explorateurs devaient laisser derrière eux un moyen de la franchir. S'il y avait beaucoup de bois et si on avait le temps, on jetait un pont, mais cela n'arrivait presque jamais. Si le cours d'eau était étroit, on plantait des piquets sur les deux rives là où le cours était le moins large, et on tendait trois à cinq cordes. Au contraire, si le cours d'eau était large, on plantait également des piquets, mais on construisait un radeau fixé par des cordes à ses extrémités, afin qu'il puisse faire traverser dans l'une ou l'autre direction. Dans ce cas, on choisissait un endroit où le cours était large, pour que le courant soit

minimal. Tout cela consommait beaucoup de cordes et la principale activité des explorateurs au repos, quand ils ne dormaient pas, était de tresser des cordes avec des fibres détachées des jeunes branches. Parfois, on trouvait des lianes, et le travail était déjà fait, pour peu qu'elles soient assez solides.

« Demain matin, dit Arsien, nous franchirons la rivière et nous atteindrons le col de Sainte Lydie. Mais auparavant, nous aurons sans doute une autre rivière à franchir. La carte n'est pas complète ici, et j'ignore où se trouve la passerelle. Au pire, nous la remonterons jusqu'à trouver un gué. C'est un affluent de ce que nous allons traverser. En amont, ce doit être un petit ruisseau. »

La nuit fut longue et froide. Les vêtements ne séchèrent évidemment pas, mais les deux époux se roulèrent dans une couverture de laine fine mais chaude, amenée de Constantinople et provenant de chez les Scythes, qui était restée sèche dans sa housse de cuir. Peu d'explorateurs avaient un tel luxe à leur disposition. En l'absence de feu, ils étaient soumis à une humidité permanente. Arsien se dit qu'il faudrait organiser des recherches pour trouver des matières étanches. On n'était plus au bord de la Méditerranée, et les déplacements se faisaient souvent sous la pluie. En Americum, la sève durcie qui avait servi à tresser des cordes, avait aussi des propriétés imperméables. Un soldat s'était fait une paire de bottes en trempant ses pieds dans la sève fraîche. Mais le climat ici n'était pas celui d'Americum et cet arbre miraculeux n'y poussait pas.

Avant que le soleil ne paraisse, la tente était pliée, bien qu'humide de rosée, et les époux étaient en chemin, après avoir lu un psaume à haute voix. L'étape du jour était longue et difficile avec une ascension. Ils attendirent le lever du soleil pour passer l'un après l'autre sur la passerelle de cordes. De l'autre côté, ce qu'ils croyaient être un modeste affluent, était une grosse rivière, enflée par les pluies de la veille et la fonte des neiges. Il faudrait pourtant la traverser quelque part en amont. Les soldats avaient longé la rivière la veille, et on voyait encore leurs traces dans la boue. Arsien se dit qu'Évanthe et lui traverseraient au même endroit qu'eux. Vers onze heures, les traces s'interrompirent. Mais pas de pont ni de bac. En regardant vers l'aval, Arsien vit un radeau sur l'autre rive :

« Les cochons, fulmina-t-il, ils n'ont pas respecté mes ordres et n'ont pas installé un bac. Neleison va m'entendre quand nous serons à Pycos !

- Ne sois pas injuste, dit Évanthe. Ils n'ont pas pu passer tous les onze en une fois. Il y a dû y avoir un bac. Regarde, il y a un piquet derrière ce rocher avec un bout de corde. La corde a dû casser au dernier voyage, et comme la nuit tombait, ils n'ont pas tenté de venir réparer. peut-être parce qu'ils n'avaient pas de corde. Ceux qui ont construit ce bac l'ont fait en automne ou en été, quand le débit et le courant étaient modérés.

- Tu as raison, dit Arsien en se calmant. Cette route Sud-Nord que nous suivons va être l'épine dorsale de la colonie. Il faudra construire des

ouvrages d'art dignes des Romains que nous sommes, et organiser de fréquentes patrouilles bien équipées en cordes, scies et haches. En attendant, nous devons remonter la rivière, ce qui nous éloigne du col. »

Vers trois heures, ils entendirent un grondement. La rivière présentait une importante chute. De gros rochers, peut-être datant du dernier séisme en avaient partiellement barré le cours, ce qui provoquait une retenue en amont. L'eau écumait entre les pierres, mais on pouvait, avec de grandes enjambées et sans glisser, passer à pied sec. Toute chute serait fatale. Arsien avait eu la bonne idée d'emmener avec lui la partie de corde cassée. Ainsi, ils traversèrent l'un après l'autre plus rassurés par le fait qu'ils avaient une corde autour de la taille. Il n'était pas sûr qu'en cas de chute le choc des rochers, la température de l'eau, et la fiabilité de la corde n'aient pas fortement réduit leur survie. Ils purent alors monter vers le col en prenant la direction de l'Ouest. Ils y parvinrent pour voir le soleil se coucher sur les hautes cimes enneigées. Ils étaient top épuisés par l'ascension pour faire un feu. D'autant qu'il n'y avait pas d'arbres aux abords immédiats.

Le lendemain, un magnifique spectacle s'offrait derrière eux : des sommets étincelants et deux lacs majestueux, enchâssés dans des forêts d'un vert sombre et nimbés d'une brume légère.

« L'un d'eux est le lac de Théodorapolis ? demanda Évanthe.

- Non ! Ces deux lacs sont plus au Nord. Nous avons fait beaucoup de chemin. Je rends grâce à nos soldats qui depuis deux ans ont sillonné la région avec beaucoup moins de repères que nous. Retourne toi et regarde au loin. On voit un lac qui est plus grand que les deux autres. Nous y serons demain soir. Il faut prendre vers le Nord pour éviter les montagnes à notre gauche. La balise s'appelle Sainte Pulchérie. Il semblerait que la montagne située face à l'autre extrémité du lac soit le point culminant de l'île.

- Si c'est le cas, il faudra le nommer "Mont Arsien". Tu dois laisser une trace visible à la postérité.

- Je ne le souhaite pas. Mon nom sera suffisamment mentionné dans les annales de la colonie. Je proposerai qu'on donne à cette montagne le nom du premier qui plantera une croix à son sommet.

- Permets moi de trouver cette idée stupide, dit Évanthe en souriant. Il y a tant à faire et nous sommes si peu nombreux, que perdre du temps et peut-être des vies pour une gloriole t'éloignerait de la mission que t'a confiée l'empereur. C'est moins dangereux et plus utile de construire des ponts sur toutes ces rivières. »

Pendant qu'ils descendaient du col, ils avaient plus de souffle que la veille pour discuter politique. Évanthe était cultivée et très intelligente. Son père avait de grands desseins pour elle, et fut désolé, le mot est faible, quand elle épousa un soldat d'origine étrangère. Mais elle avait l'art de transmettre sa sagesse à ses enfants. Si son père avait su qu'elle formerait un légat de l'empereur, début d'une longue dynastie de dirigeants, il lui aurait pardonné

sa mésalliance.

« Je reconnais que tu es souvent de bon conseil en politique, lui dit Arsien. Mais tu n'es pas Théodora. Tu dois rester en retrait, si je ne veux pas qu'on me reproche de suivre ma famille plutôt que le Sénat. Même si c'est moi qui tranche, c'est au Sénat de proposer les aménagements. Je veille à ce que les vœux de Justinien soient respectés, mais je n'ai pas à proposer ma vision personnelle. À Constantinople, j'aurais moins d'autorité que Démétrius ou Athanase. Pour qu'Antiochos soit pleinement accepté dans ce rôle quand il prendra les rênes, il ne faut pas qu'on ait l'impression que notre famille domine la cité.

- Je comprends très bien. D'ailleurs, je compte m'investir dans une activité qui ne fera pas d'ombre au Sénat.

- Laquelle ?

- Autrefois à Rome, on employait la formule "du pain et des jeux". Ton gouvernement s'occupe de fournir à tous du pain. Moi je m'occuperai des jeux.

- Pour les courses de char c'est mal parti. Et j'interdirai les combats de gladiateurs.

- Je te parle de spectacles qui élèvent l'esprit, pas de jeux de brutes.

- Tu penses au théâtre ? Cela ne va pas passionner les foules.

- Non, le théâtre, c'est comme l'épopée. Quand le peuple sait lire, ce qui est le cas de la plupart ici, l'intérêt pour ces deux formes littéraires est limité. Avec la technique de papier et d'encre qui va se développer ici, les gens pourront lire les histoires chez eux, au chaud. Il n'est pas besoin qu'on vienne leur lire. Les manuscrits recopiés par les élèves à l'école ou l'université s'échangeront de maison en maison. Le premier aspect de ma démarche sera l'organisation des copies et des échanges pour des ouvrages intéressant un large public. Ainsi, les citoyens auront autre chose à faire que travailler et dormir...

- Et prier !

- Oui, bien sûr. J'ai une ambition plus grande, c'est d'étendre le théâtre au plaisir des yeux et des oreilles, pour faire un spectacle total qui vaudra largement les courses de l'hippodrome de Constantinople. Tu te souviens, quand tu venais chez mon père alors que je n'étais qu'une enfant, je jouais parfois de la cithare pour les invités.

- Tu en jouais divinement. J'étais impressionné de ton air grave et de tes petits doigts courant sur les cordes.

- J'ai fait quelques découvertes depuis. La cithare ne fait que des sons brefs, contrairement à la flûte qui peut tenir longtemps une note. Mais si les cordes sont tendues sur un support arrondi, elles ne sont plus sur un même plan. On peut alors passer une baguette sur une ou deux cordes sans toucher les autres. Ainsi, le son peut durer indéfiniment. Le problème est que ce son est un grincement assez désagréable. Le miracle, c'est que quand

plusieurs instruments jouent en même temps la même note, le son est bien plus beau. J'ai découvert cela juste avant de me marier. Americ n'aimait pas trop la cithare. Il préférait la trompe ou le buccin. C'est normal pour un soldat. Mais j'ai amené une vingtaine de cordes d'acier ici. Je compte perfectionner la technique, augmenter la résonance en ajoutant une cavité comme dans certains instruments utilisés en Perse. Avec les jeunes garçons et filles que j'instruirai, on pourrait former un ensemble de quatre à six instrumentistes. On ajouterait des instruments à vent, ce n'est pas le bois qui manque pour faire des chalumeaux, et des percussions avec de la peau de sillus tendue... Mais je ne compte pas m'arrêter là. Je vais réformer l'écriture de la musique...

- Attends, cela fait beaucoup de choses à la fois! Tu veux mettre en place une espèce de bibliothèque, mais dont les ouvrages circuleraient de maison en maison. Tu veux créer des nouveaux instruments et enseigner à jouer de la musique. Moi, j'aime bien le son d'une corde de cithare ou de harpe.

- Mais avec un instrument à cordes frottées, on peut aussi produire un son de corde pincée. C'est l'inverse qui n'est pas possible. Quant à l'écriture musicale, le projet est presque abouti, puisque mon père l'avait initié. Il était déçu qu'on puisse lire les textes datant des pharaons, et qu'on ne puisse plus chanter l'Énéide comme le faisait Virgile. La transmission de bouche à oreille, ça va bien sur trois ou quatre générations. Les pythagoriciens avaient développé une écriture de la musique, mais comme ils ne diffusaient jamais leurs résultats, cela s'est perdu. Les juifs et les chrétiens ont aussi un système pour les psaumes et les cantiques, mais il est très primitif. On veut écrire la musique comme du texte, donc on obtient une écriture sur un axe, de gauche à droite. La musique pour une flûte est écrite différemment que la musique pour une lyre, car on décrit l'action des doigts.

Quant au chant, les paroles sont écrites à part, et le chanteur les apprend par cœur. Mon père avait de nombreux contacts avec les chanteurs et musiciens de Constantinople, surtout ceux attachés à la liturgie de la basilique Sainte Sophie. Il avait eu l'idée de génie que l'écriture de la musique devait se concevoir comme un dessin et non comme un texte. Autrement dit, on ne trace pas de gauche à droite, mais simultanément de gauche à droite et de haut en bas. Sur l'horizontale, on décrit le déroulement du temps, et sur la verticale on décrit les différents instruments et chants. Les instruments à cordes, qui peuvent jouer simultanément deux notes si elles sont frottées et trois ou quatre si elles sont pincées ont leur notes écrites les unes au dessus des autres. Mon père, qui vit que j'avais du goût et des dons pour la musique m'associa à son œuvre. À quatorze ans, je lui proposai l'idée que les notes devraient être écrites par les mêmes signes, quel que soit l'instrument. Le symbole ne devrait dépendre que de la durée et de la hauteur. Mon père était contre ce principe, car cela rendrait plus compliquée la tâche des ins-

trumentistes, et cela ne résoudrait pas la question de la voix humaine, qui articule des paroles et pas seulement une hauteur et une durée.

Pendant la traversée avec Americ, j'ai mis à profit les longues périodes d'attente pour réfléchir à un système avec des échelles superposées pour associer hauteur du son et hauteur sur la page, et des formes comme ronde, carrée, triangle pointe en haut, triangle pointe en bas, pour définir la durée. J'avais d'abord pensé à des rectangles de longueur proportionnelle à la durée, mais cela surchargerait le document, et pour le chant, cela ne marcherait pas.

- Comment fais-tu pour le chant ?

- C'est très simple, sous le symbole, j'écris la syllabe correspondante au son émis.

- C'est prodigieux ! J'ai épousé un génie, et je l'ignorais. Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé plus tôt ?

- Parce que tu es très occupé par ta charge, et parce que je ne suis pas encore prête à fonder une académie qui enseignerait la musique à partir d'un nouveau langage écrit, diffuserait la connaissance sur la construction, la pratique et le perfectionnement des instruments, et recueillerait toutes les mélodies connues pour les transcrire sur papier. Avec mon système d'écriture, un morceau de musique pour flûte peut se jouer aussi avec un instrument à corde, ou même se chanter en disant *ta-ta-ta-ta* ou *te-deum-laudamus*. Mais une écriture doit être immuable une fois ses règles définies, et je ne veux pas en fixer les canons tant que je n'ai pas discuté avec les habitants de Sélandia qui pourraient être intéressés pour participer à cette académie. Mais n'aie crainte, le Sénat sera sollicité en temps utile. Par contre tu dois te souvenir que quand tu m'as parlé de l'instauration d'une université à Théodorapolis, je t'ai demandé de confier aux jeunes étudiants la copie de classiques de la littérature gréco-judéo-romaine, afin des les prêter plus tard dans les familles.

- Pour parler franchement, je ne m'en souviens pas. Cette organisation de l'enseignement est d'une telle complexité, chacun voulant donner son avis, qui diverge toujours de l'avis précédent, que j'ai confié au père Athanase de gérer, ou de déléguer cette question, qui est moins vitale à court terme que ce que mangeront les citoyens l'année prochaine. Tu parlais de pain et de jeux tout à l'heure. Ma préoccupation, c'est le pain. D'abord vivre, ensuite philosopher, disaient les anciens. Mais j'appuierai ta requête auprès du père Athanase pour que l'université prenne en charge ton académie, et ta bibliothèque-banque.

- Vois-tu, malgré ma grande dévotion, je pense que ces deux institutions ne doivent pas être sous la tutelle du clergé. La musique dans la liturgie, et les textes sacrés dans la catéchèse sont si importants, qu'il n'y aurait que très peu de place à l'université pour la musique profane et les histoires à but distractif. Je préfère qu'on fonde des institutions civiles, dont une des

tâches majeures est le soutien à l'Église, mais qui déterminent leurs choix en toute indépendance.

- Nous verrons en temps utile, mais l'université est notre priorité. Rien ne t'empêche de réunir à la maison quelques personnes pour te seconder dans tes activités fondatrices. Notre colonie peut abriter à la fois des institutions subventionnées et contrôlées par le Sénat, et des associations civiles totalement libres, tant qu'elles respectent nos lois. »

Il était déjà midi quand la conversation cessa, faute de souffle. L'après-midi promettait d'être chaud. Arsien perdit deux flèches en tentant d'atteindre un canard en vol. Ils mangèrent du poisson fumé, tandis que les effets humides et la tente étaient étalés au soleil pour commencer à sécher. Les arbres étaient trop rares pour qu'Arsien puisse tendre la corde qui les avait aidés la veille à traverser le torrent, et accélérer ainsi le séchage. Le linge encore humide fut remballé et la descente continua. En fin d'après-midi, ils rencontrèrent un bac au lieu-dit Saint Thomas. Ce bac, situé entre deux confluent, était facile à trouver et donnait accès en une seule traversée à un vaste espace. Le radeau fut bien secoué par les flots tumultueux de cette saison. Mais Arsien et Évanthe tendaient fermement la corde de traction maintenue à hauteur d'homme par les piquets sur la berge et par un mât sur le radeau. L'hiver, si toutes ces rivières gelaient, on irait bien plus vite. Mais les deux hivers précédents n'avaient pas donné lieu à exploration. On ne s'aventurerait par grand froid que sur des terrains reconnus.

Le soir, Arsien et Évanthe montèrent une haute pile de bois mort, se relayèrent pour activer le feu jusque vers minuit. Arsien avait coupé et planté deux piquets avec des jambes de soutien. Tout le linge humide était sec quand commença la deuxième partie de la nuit. La tente était dressée très près du brasier, en contravention avec les règles militaires. Une fumée légère flottait au dessus de la toile et diffusait la lueur des flammes dans la nuit noire. Les deux époux purent éprouver la douce chaleur qui leur faisait défaut depuis quelques jours, sans qu'ils aient besoin de la couverture qui resta dans son fourreau. Au petit matin, le cône de cendre diffusait encore sa tiédeur.

Deux heures après le lever du soleil, alors que les pèlerins n'étaient pas encore partis, tant le confort d'une tente tiède incitait à la paresse, une averse vint ruiner les efforts de séchage. La marche dans une plaine herbeuse et parsemée de blocs de rochers se fit dans les mêmes conditions d'humidité que la veille. Les époux n'échangèrent que quelques mots. Même quand le soleil parvint à purifier le ciel avant la pause de midi, les débats de la veille sur l'organisation future de la colonie ne furent pas repris. Le soir, ils atteignaient les rives du lac Sainte Pulchérie. Arsien, plus heureux à la pêche qu'à la chasse, ramena un superbe brochet qui participa au dîner sous forme de grillade.

Ils repartirent assez tôt le matin, car la nuit avait été profitable. Non

sans avoir admiré les sommets majestueux qui se miraient dans le lac d'une couleur d'émeraude. C'était un autre lac qu'il fallait atteindre le soir. On lui avait donné le nom du Bon Pasteur, plutôt que celui d'un Saint ou d'une Sainte. Arsien ne savait pas pourquoi. Probablement un vœu d'un explorateur perdu qui avait préféré s'adresser à Dieu plutôt qu'à ses saints. La carte indiquait qu'un petit oratoire avait été construit sur ses berges. Arsien était plus loquace ce jour-là :

« Avant-hier, tu m'as parlé de pain et jeux. Tu voulais organiser des spectacles qui enthousiasmeraient les foules. Puis la conversation a glissé vers les nouveaux instruments et l'écriture musicale. Je ne vois pas en quoi la lecture de manuscrits rédigés par de jeunes élèves, ou le lent apprentissage d'instruments de musique complexes puissent s'apparenter à des jeux comme le théâtre ou les courses de char.

- C'est vrai que j'ai de nombreux plans en tête, et je ne t'ai parlé que des plus aboutis, en oubliant de revenir au sujet principal. Mais j'ai une grande ambition, que je n'aurai pas nécessairement le temps de mener à maturité, et pour laquelle je vais associer Chloé, dès qu'elle aura quatorze ans.

- Laquelle ?

- Offrir à nos concitoyens des spectacles qui s'adresseront à l'ouïe, à la vue, et à l'intelligence. Quand j'avais quatorze ans, mes parents m'ont amené le soir de Noël à la cathédrale de Nicée. Avant la messe, il y avait un spectacle de crèche, avec un bœuf, un âne, de vrais moutons, et des dizaines de chanteurs costumés. Les chants racontaient la nativité, les mages... J'en garde encore un souvenir ému. Je voudrais constituer des spectacles, pas seulement sur des thèmes religieux mais aussi sur des thèmes historiques ou tirés de la mythologie. Cela aidera nos concitoyens à s'imaginer ceux qui ont fondé notre civilisation. Mais je veux ajouter la musique de plusieurs instruments, pour accompagner le chant, et aussi pour créer des ambiances, comme l'hiver, le désert, l'orage, la nuit...

- Mais ça existe déjà. Cela s'appelle le théâtre !

- Au théâtre, les acteurs parlent. Ils doivent absolument être compris, sans qu'un mot échappe à l'auditoire. Cela veut dire une scène petite et des spectateurs peu nombreux. Moi, je veux une scène immense, avec des palais, des dizaines de figurants, des soldats, du peuple. Monter un tel spectacle prendra du temps et coûtera cher. Il faudra donc beaucoup de spectateurs pour que l'effort financier et humain profite à un plus grand nombre. Mon cousin Sylvius était chantre à Sainte Sophie. Je peux te dire que quand on chante, la voix porte beaucoup plus que quand on parle.

- Sauf si on crie !

- Mais on ne peut crier pendant une heure. La voix s'éteint très vite. Le chant a deux autres avantages. Si on ne comprend pas toutes les paroles, on goûte la musique. On peut chanter à plusieurs et répéter la même phrase. Quand tu parles, tu ne peux pas rester plusieurs secondes sur la même

syllabe. Quand tu chantes, si.

- C'est vrai, je n'y avais pas pensé. À la messe, quand on récite, on dit tout d'un bloc, alors que quand on chante, on fait des reprises. En particulier à Pâques quand on chante l'Alléluia, ça n'en finit pas, alors qu'il n'y a que quatre syllabes. Mais on ne disposera jamais, en tout cas pas dans l'immédiat, de voûtes comme à Constantinople ou à Nicée pour amplifier les sons. Je doute d'ailleurs que si tu veux représenter la vie d'Alexandre ou les amours de César et Cléopâtre, le père Athanase te prête sa cathédrale. D'ailleurs l'acoustique y est exécration. Si tes chanteurs et tes musiciens sont à l'extérieur, le son sera vite perdu.

- Tu sais bien des choses, Arsien mon époux ! Mais moi aussi, j'ai consulté des ouvrages, et surtout j'ai interrogé des gens compétents sur tout ce qui touche à la musique et au son. Les grecs anciens savaient que quand on chante ou même parle contre un haut mur de pierre, et quand les spectateurs sont en hauteur sur des gradins, on entend bien mieux que quand un chef sur une tribune s'époumone à haranguer une foule placée à ses pieds.

- Tu ne m'apprends rien. J'ai vu des théâtres antiques en Grèce, construits au flanc d'une colline. Mais ici, il n'est pas question d'élever un mur de pierre alors que j'impose que les maisons soient en bois.

- Figure-toi que j'ai trouvé la solution avant-hier. Il suffit d'inverser la technique des Grecs anciens. La scène sera contre une falaise, et les gradins seront des échafaudages en bois. Contrairement à notre pays natal, le bois est abondant ici, et d'excellente qualité. Lithostratos nous indiquera comment construire une structure assez solide pour supporter deux à trois cents personnes et pour ne pas redouter les tremblements de terre.

- Du pain et des jeux !

- Oui, notre peuple a besoin de s'évader un peu, et aussi de garder ses racines. Avec mon système de prêt de manuscrits, les gens connaîtront les histoires de Samson de Dalila comme celle de César conquérant la Gaule. Mais en version accompagnée par de la musique et illustrée par les décors somptueux, il en apprendra plus encore et prendra du plaisir. Ici, on ne peut voir de chevaux. Notre génération s'en souvient encore. Mais Chloé, et les enfants de Chloé ? Avec des chevaux en bois, ou constitués de deux hommes sous un déguisement, on donnera de loin l'illusion de ce que sont ces animaux. De même avec les éléphants, que je n'ai jamais vus autrement qu'en illustration.

- Chère Évanthe, j'étais loin de me douter que sous cette admirable tête bouillonnaient autant d'idées que dans tout le Sénat réuni. Je n'ai pas nommé de sénateur chargé de la culture. Tu rempliras parfaitement ce rôle. Mais comme je t'ai dit l'autre jour, tu n'en porteras pas le titre. »

La journée sembla brève aux deux époux, tant la discussion autour des projets d'Évanthe captivait les esprits. Quand ils furent arrivés à l'oratoire, ils s'agenouillèrent face au lac et prièrent en silence, tant pour rendre grâce

pour la beauté de cette île où la main de Dieu les avait conduits, que pour demander l'énergie pour faire de cette terre quelque chose qui ressemble plus au paradis que le pays qu'ils avaient quitté et où il ne se passait pas cinq ans sans qu'une guerre éclate quelque part. Après une heure, ils se décidèrent à monter leur tente et allumer un grand feu.

Le lendemain, ils rebroussèrent chemin. En effet, la route coupait à droite plus au Sud pour passer un petit col. Arsien avait tenu à venir à l'oratoire, car ils effectuaient un pèlerinage, et ce lieu était une étape spirituelle importante. Vers midi, après avoir franchi une rivière qui coulait vers le Sud, il en franchirent une qui coulait vers le Nord. Ils venaient de passer le col sans effort. Pour éviter les derniers contreforts des montagnes qui enchâssaient tous ces lacs et culminaient plus à l'Ouest, avant de plonger dans l'océan, les deux voyageurs prirent la direction du Sud-Est, ce qui les éloignait temporairement de leur objectif. Mais les explorateurs avaient bien travaillé. En longeant par la rive droite la rivière qu'ils avaient traversée à midi et qu'ils avaient retrouvée à trois heures, car la rivière avait fait un coude, ils arrivèrent le soir à un bac nommé Saint Placide. L'après midi avait été chaud, et ils avaient parcouru de nombreux milles en terrain plat.

« Demain nous passerons la rivière, dit Arsien. Pendant dix jours, nous irons vers le Nord à travers la plaine. À une journée de marche à l'Est, il y a la mer. Mais nous avons intérêt à rester à distance, car par endroits la côte est marécageuse. Nous aurons une vingtaine de rivières à traverser. En principe, nous trouverons toujours un bac si nous suivons les balises. Il y a peu d'arbres car la région est sèche. Enfin, tout est relatif : ce n'est pas l'Égypte ou la Judée, mais par rapport à Théodorapolis, il fait chaud et l'air est doux. L'été dernier, il paraît qu'il y a eu des incendies par ici. Il faudra bien éteindre nos feux le matin. »

Onze jours plus tard, les infatigables marcheurs parvenaient à Sainte Cécile. Là, les montagnes rejoignaient la mer. Il fallut cheminer le long de la côte pendant quatre jours avant d'atteindre Pycotos. Le poisson de mer remplaça le poisson de rivière au menu.

Pycotos était une jolie petite ville, plus homogène que Théodorapolis en matière d'architecture. Il y avait eu moins d'habitants à loger dans l'urgence, et pas d'édifice public à part une charmante petite cathédrale dédiée à Saint Luc. Le port était un simple débarcadère sur un estuaire encaissé. Les habitations étaient toutes sur la rive gauche, échelonnées sur la pente. Plus tard, on construirait un pont et on bâtirait sur l'autre rive. Lithostratos avait prévenu que les tremblements de terre sont parfois suivis de vagues géantes. Dans ces lieux encaissés, il valait mieux éviter les constructions trop proches de l'eau.

Arsien et Évanthe furent accueillis par le Père Barthélémy qui les bénit. Puis, Arsien alla saluer Pycotos, tandis qu'Évanthe se reposait de cette ultime étape. S'il se fut agi d'une visite protocolaire, Arsien aurait dû aller d'abord

chez le gouverneur :

« Ave Pycetos ! dit-il. Neleison a dû te dire que j'étais en pèlerinage avec mon épouse. C'est pourquoi ma première visite a été pour le père Barthélémy. J'espère que tu ne t'en es pas formalisé !

- Pas le moins du monde. Tu es le bras de l'empereur ici. Tu vas voir qui bon te semble, et je suis honoré de recevoir ta visite dans ce village qui porte mon nom. J'ai du mal à m'habituer, c'est comme si la nouvelle église s'appelait Saint Barthélémy.

- Village ? Église ? Mais il s'agit ici d'une ville et de sa cathédrale. Ce que nous voyons sont les germes de la civilisation à venir. La tige issue d'un gland s'appelle un chêne, pas une brindille. Dans quelques siècles, toutes ces collines seront couvertes de maisons, et il ne se passera pas une heure sans qu'un bateau accoste ou lève l'ancre pour Néo ou pour Port Clitus.

- Tu as raison Arsien. Mais nous avons connu les grandes cités de l'empire et avons du mal à employer les mêmes termes. Il sera plus facile pour nos enfants et nos petits enfants de donner les noms adéquats.

- Nous devons faire cet effort, afin que les générations futures emploient les mêmes mots pour désigner ce qui constitue Sélandia que ce qu'ils liront des récits de notre glorieuse histoire. En chemin, Évanthe m'a fait part de projets grandioses pour valoriser notre culture, et pour la faire progresser. Notre vie sera trop courte pour voir tout cela s'accomplir, mais notre rôle ici est de donner des impulsions. L'empereur a donné l'impulsion première. Il sait très bien que quand une délégation reviendra à Constantinople annoncer que la colonie compte un million d'habitants, ni lui, ni son successeur ne seront de ce monde. »

Les olvidiens

Arsien avait vécu jusqu'à l'âge vénérable de 80 ans. Cinq ans avant sa mort, il avait laissé le pouvoir à son fils adoptif Antiochos, déjà âgé de 45 ans et très au fait du gouvernement des deux îles. Arsien sentait ses forces décliner et craignait qu'Antiochos, nettement moins populaire que lui à cause de ses origines germaniques, ne subisse un handicap supplémentaire en accédant à la charge de légat déjà marqué par l'âge. Le Sénat était par définition constitué de citoyens âgés, mais un légat devait incarner à la fois la force et la sagesse. Lors de la passation de pouvoir, la moitié des sénateurs originaux était déjà remplacée par un fils ou un neveu. C'était le légat qui validait les nominations, mais on restait en famille, sauf extinction d'une branche. Ni Arsien, ni Antiochos, ni leurs successeurs n'osèrent porter le nom d'empereur ou même de roi. Ils étaient légats d'un empereur qu'ils ne connaissaient pas, mais qui pourrait venir un jour leur donner des ordres voire les remplacer par un nouveau légat.

Arsien avait d'ailleurs laissé pour consigne à ses successeurs de tenter par tous les moyens de reprendre contact avec l'empereur, dès que la population aurait atteint le million, à moins qu'un navire issu de l'empire ne soit parvenu à Sélandia ou Néa d'ici-là. Au cours de ses cinq dernières années de vie, Arsien avait rédigé un très long mémoire relatant les origines et l'histoire de la colonie. Il n'y cachait pas ses pieux mensonges initiaux, destinés à ne pas décourager les éventuels colons. Cet ouvrage fut confié à Antiochos quand Arsien sentit sa mort prochaine. L'existence de ce document était connue du Sénat, mais son contenu était secret. Seul le légat avait le droit et le devoir de le consulter, afin que la volonté de Justinien se perpétue. Au cours de son mandat, Arsien avait écrit d'autres ouvrages, publics ceux-ci, pour transmettre la synthèse de son immense savoir, issu des milliers de documents anciens que les cinq vaisseaux avaient amenés à Sélandia. Faute de métal, la colonie n'était pas une puissance militaire. Mais grâce aux technologies d'encre et de papier, grâce aux efforts sur l'enseignement de masse et d'élite, elle était un concentré de savoir comme aucun autre endroit au

monde.

Le jour de Noël 730, Valérien recevait officiellement la charge de légat par l'évêque de Justinianopolis Théodule. Valérien avait 30 ans. Son père Arsien II venait de décéder dans un naufrage alors que son embarcation revenait de Sélandia en longeant la côte Ouest. De forts vents avaient rapproché dangereusement le navire de la côte dans une zone de récifs. Compte tenu de la température de l'eau au printemps, le temps de survie était de deux ou trois minutes. Sur les quatre matelots, un seul avait survécu en grim pant sur un des débris du bateau et en se laissant dériver. Arsien II avait 50 ans.

Justinianopolis avait été fondé par le grand-père d'Arsien II, Americ. Americ avait été un grand administrateur et son long mandat avait été une période de prospérité. Son nom, un peu provocateur, lui avait été donné par son père Octave, un légat psychologiquement dérangé qui avait fini assassiné par des soldats à l'instigation du Sénat. Americ avait fait déplacer la capitale de Théodorapolis, fréquemment secouée par des tremblements de terre, pour un village de pêcheurs fondé par le décurion-explorateur Aqualans. Ce village était non loin de l'extrémité Nord de Néa. Il bénéficiait de nombreux avantages : situé au milieu de terres fertiles, doté d'hivers doux, avec un accès aux côtes Est et Ouest par l'étroitesse de l'île à cet endroit, il n'avait connu aucun tremblement de terre depuis sa création presque deux cents ans plus tôt. Son principal inconvénient était sa position décentrée, à l'extrémité Nord de la colonie.

Le Sénat avait longuement hésité entre ce site pourvu d'attraits, et une capitale au centre du domaine, soit à Pyc tos, la grande ville du Nord de Sélandia, soit à Helencton, un village de taille similaire à Aqualans, situé en face de Pyc tos sur Néa. Mais ces sites avaient connu deux tremblements de terre mineurs au cours du 7ème siècle. Certes Pyc tos avait été construite selon des normes architecturales qui avaient fait leurs preuves lors des séismes. Mais les Romains avaient la nostalgie des monuments en pierre que décrivaient leurs archives innombrables stockées à Théodorapolis où une université avait été instituée.

Le premier monument en pierre construit à Justinianopolis fut la basilique Sainte Irène. C'est là qu'avait lieu, en ce Noël 730, l'intronisation solennelle de Valérien. C'était là que deux semaines plus tôt avaient été célébrées les obsèques de son père. La basilique était loin d'égalier Sainte Sophie de Constantinople. La colonie ne disposait ni des hommes ni des outils. Il n'y avait pas, comme dans l'Égypte ancienne, des milliers d'esclaves pour transporter d'énormes quantités de pierre sur des dizaines de milles.

En 730, la population totale atteignait quinze fois le nombre de citoyens ayant quitté Constantinople presque deux cents ans plus tôt. On n'était loin du doublement tous les trente ans dont rêvait le fondateur Arsien, mais les deux îles commençaient à se peupler, et l'agriculture, la pêche et l'élevage de canards nourrissaient le peuple. À part Théodorapolis, les villes étaient

situées à proximité des côtes. En effet, le bateau était la seule façon de transporter des marchandises, et la façon la plus rapide de se déplacer, grâce à la science de la construction navale et de la navigation héritée d'un empire méditerranéen. Ces villes étaient, dans l'ordre de leur fondation, Fort Milo, Port Clitus, Pyctos, Christoclesus et Neleison sur Sélandia qui était la plus grande île.

Sur Néa, on ne trouvait que Helencton et Justinianopolis. Mais c'est là que se trouvait une grande partie des fermes, car le climat y était plus doux en hiver. Les fermes étaient toujours à proximité d'une rivière navigable, pour des raisons de transport. Americ, surnommé le constructeur, avait envisagé de faire creuser des canaux pour relier les rivières et contourner les rapides. Grâce aux pluies abondantes en toute saison, on pouvait les alimenter en permanence et assurer un trafic régulier. Hélas, la construction de Sainte Irène avait consommé beaucoup de métal pour extraire et tailler les pierres, à tel point que le Sénat convainquit Americ d'interdire toute autre construction en pierre tant que la question du métal ne serait pas résolue. Avec des outils en bois, renforcés par des éclats de jade, le creusement d'un canal était difficile dans de la terre meuble, et impossible à travers du roc. Les écluses en bois étaient totalement inefficaces. Le projet de réseau de voies navigables fut abandonné au bout de deux ans.

Valérien était un savant. Jusqu'à la mort de son frère aîné Marcien, qui devait succéder à son père, il se destinait à une haute charge ecclésiastique : recteur de l'université, évêque de Théodorapolis ou de Pyctos, archevêque de Justinianopolis. Ces quatre postes impliquaient de longues études et le célibat. Les autres prêtres faisaient cinq ans d'études après le cursus commun, et pouvaient se marier à partir de quarante ans. De même pour les enseignants de l'université, qui pouvaient devenir prêtres lorsque les études et les recherches ne les motivaient plus. La langue parlée et utilisée dans les textes officiels était le latin. La langue liturgique et utilisée pour l'enseignement supérieur était le grec. Tout citoyen apprenait ces deux langues au cours de sa formation obligatoire de 7 à 15 ans. Les érudits pouvaient ensuite apprendre l'hébreu ou le phénicien. Les autres langues de l'antiquité telles l'égyptien ou le sumérien avaient été oubliées, car tous les documents transportés avaient été traduits en grec avant le départ et on ne disposait pas des originaux.

La messe de Noël fut somptueuse. On cultivait le lin depuis plus d'un siècle, et la science des colorants avait progressé, ce qui donnait des vêtements et des tentures de toute beauté. De nombreux progrès avaient été faits également en musique : des instruments à vent et à cordes, et surtout un système d'écriture permettant des polyphonies complexes. On savait faire des bougies de cire légèrement parfumée, mais on n'avait pas d'encens et les tentatives pour trouver un succédané s'étaient avérées infructueuses. La liturgie avait été adaptée à ce manque.

Valérien retourna dans son palais après la cérémonie, accompagné de Volusienne. Cette jeune femme, de deux ans sa cadette, comptait parmi ses ancêtres le fameux Clatolius dont on ne retrouva jamais les ossements sur Stivar. On suppose qu'il tenta de fuir sur un radeau de fortune et se noya. Une légende voulait que des vendredistes l'aient libéré et qu'il ait mené une longue vie, caché à Théodorapolis, attendant une occasion de rééditer son forfait. Volusienne ignorait ses origines, car le Sénat qui gérait l'état civil n'encourageait pas la généalogie. Tout le monde comptait parmi ses ancêtres quelqu'un ayant joué un rôle important au début de la colonie. Il ne fallait pas que cela serve de prétexte pour obtenir un avantage.

Personne ne pouvait compter Arsien parmi ses lointains parents, puisqu'il était mort sans descendance. En outre, des esprits éclairés avaient fait remarquer qu'au bout de cinq ou six générations les couples pourraient éprouver de la répulsion à se former, s'ils se découvraient cousins, même éloignés. Volusienne était la jeune épouse de Valérien. Il l'avait rencontrée à Pyctos en remontant de l'université vers la capitale après la mort de son frère, décès qui avait mis un terme à sa carrière ecclésiastique. Elle y travaillait avec son père dans le principal atelier de tissage du lin de Sélandia.

« J'aime cette fête de l'été, dit-elle. Je sais que Pâques est notre plus grande fête, mais elle annonce l'hiver, avec ses vents froids et ses nuits courtes.

- Quand j'étais à l'université, l'hiver voulait dire pour moi trois mois sous un manteau de neige, répondit Valérien. J'aime bien la neige, car on peut aller vite sans se fatiguer en glissant dessus. Ici, dans la capitale, je n'ai connu que trois jours de neige, depuis que je suis arrivé ici il y a cinq ans. Autrefois, j'ai habité ici le palais, jusqu'à l'âge de sept ans, mais je ne me souviens pas des hivers d'alors.

- À Pyctos, il neige souvent, mais la neige ne tient au sol que quelques jours. C'est le vent de Sud coulant entre les montagnes qui glace les os. Quand il neige, il fait moins froid.

- Tu sais, continua Valérien, dans l'empire romain dont nous sommes issus, c'est pour Noël qu'il y a de la neige, et Pâques au contraire est le prélude de l'été.

- Je l'ai appris à l'école, mais j'ai du mal à l'imaginer. Parlons un peu de toi, maintenant que tu gouvernes les deux îles. Que vas-tu faire pour le bonheur de tes sujets et la grandeur de Néa et de Sélandia ? Vas-tu sacrifier notre bonheur de couple ? »

Valérien sourit et prit Volusienne par la taille :

« La première des choses, faire un successeur. Nous sommes mariés depuis un an, et mon pauvre père n'a pas connu la promesse de petits enfants.

- Que la volonté de Dieu s'accomplisse, dit elle. Faisons notre devoir d'époux chrétiens, devoir qui est loin d'être désagréable. »

Volusienne souriait. Valérien devint plus entreprenant.

« Je sens que le devoir m'appelle ! »

À cet instant, un garde frappa à la porte :

« Le sénateur Olvidius voudrait vous parler.

- Qu'il attende ! répondit Valérien en pensant : au diable l'importun ! »

Bien que ne portant qu'un titre de légat, les gouvernants avaient mis en place quelques règles, entre autres qu'ils devaient toujours se faire attendre. Le palais de Justinianopolis n'était pas une espèce de grande ferme, comme à Théodorapolis, mais un véritable monument en bois, avec des sculptures en terre cuite et des vitraux intérieurs et extérieurs et de nombreuses tentures. Une vingtaine d'employés, gardes ou serviteurs, y vivait en permanence. Le bâtiment faisait trois étages, et la salle du conseil se trouvait au rez de chaussée. Olvidius était en charge des finances. La banque centrale était restée à Théodorapolis, car une case par citoyen, cela représentait d'énormes quantités à déménager. Des fonctionnaires faisaient la navette sans cesse pour mettre à jour les comptes de chacun.

« Je t'écoute Olvidius, dit Valérien, après l'avoir laissé attendre un quart d'heure, bien que n'ayant rien d'autre à faire que d'admirer sa jeune femme en train d'avancer un ouvrage de tapisserie.

- Légat, tu as maintenant le pouvoir de faire ce que ton père refusait. Il faut changer notre système bancaire. Les pièces d'or et les petits cailloux, cela convenait quand la population était de mille âmes, concentrées autour de Théodorapolis. Chacun avait accès à sa petite case, et les transactions se faisaient vite. Aujourd'hui, le système n'est plus tenable. Il n'y a plus assez de pièces d'or par habitant, les transactions dans la capitale mettent presque un mois pour être certifiées, le temps d'un aller-retour à la banque. Aucun de tes prédécesseurs n'a eu le courage et l'audace de s'attaquer au problème. C'est plus gratifiant de construire un palais, un port, ou une cathédrale. Notre économie, notre commerce souffrent. Tu es jeune et tu as la confiance de ton peuple. N'attends pas pour faire cette réforme.

- Il y a de l'or au Nord-Ouest de Sélandia. Pourrait-on frapper des pièces qui circuleraient librement, comme à Rome ou à Constantinople ?

- Il en faudrait des centaines de milliers. Avec nos techniques, ça prendrait des années. Et quand le filon sera épuisé alors que la population atteindra cent mille habitants ? Et si certains stockent les pièces pour qu'elles ne circulent plus, prennent de la valeur, et les enrichissent ?

- Si tu viens me voir à peine intronisé, c'est que tu as une idée !

- Oui, et elle doit rester secrète pour être efficace. J'ai passé de longues années à l'université et j'en serais aujourd'hui le recteur si je n'avais pas rencontré ma femme Flaminia. J'ai gardé des contacts avec ceux qui à l'université continuent à faire des recherches sur les matériaux, pour pallier l'absence de métaux. Depuis Octave, les recherches sont secrètes et il faut un vote du Sénat pour divulguer celles qui peuvent être utiles à la cité.

Tu sais qu'il n'y a pas de plomb sur les deux îles, ou en tout cas que l'on n'en a jamais trouvé ?

- Oui, et le premier légat, Arsien, s'en réjouissait, car le plomb avait à la longue empoisonné Rome. Je ne partage pas son point de vue. Quand on n'a que du bois, des pierres, et un peu d'or, on ne méprise aucun métal.

- Eh bien dans ce cas cela va nous servir. Tout le plomb transporté de Constantinople a été stocké à Port Clitus. Il faut le faire transporter discrètement à la banque centrale à Théodorapolis. Il vaut plus que l'or !

- Tu veux utiliser des pièces en plomb pour remplacer les cailloux et les coquillages dans les cases ? Ce n'est pas une mauvaise idée. En faisant de petites billes dont le poids est en proportion de la valeur, il suffit de peser une fortune au lieu de la compter. Mais ça ne résout pas la question du passage obligé par la banque centrale pour toute transaction importante, et d'une confiance réciproque pour toutes les autres.

- Tu n'y es pas du tout. Le plomb fond à basse température. C'est sa caractéristique. On peut donc le couler dans des moules en bois sculpté. Ces formes en plomb, trempées dans une encre épaissie, et pressées sur du papier permettent de reproduire le même motif à l'identique des milliers de fois.

- Je commence à comprendre.

- Les chercheurs ont trouvé le moyen de faire un papier assez rigide, mais facile à couper avec un tranchant de jade. On peut créer autant de petits carrés que l'on veut, et ces carrés peuvent indiquer un montant différent, depuis une sesterce jusqu'à mille sesterces. On oublie les cases, et on distribue à chaque citoyen le montant de sa fortune en petits carrés. Plus besoin de passer par la banque centrale, sauf si son carré est usé par les échanges et doit être remplacé par un carré neuf. En outre si l'État manque de moyens, il crée de nouveaux carrés. C'est en fait une forme d'impôt, car plus il y a de carrés en circulation, moins ils ont de valeur. Je préconise du coup que l'on abolisse la taxe sur les transactions, ainsi que la pièce d'or mensuelle attribuée à chaque citoyen.

Au début de la colonisation, certains colons n'avaient que leur savoir-faire tandis que d'autres emmenaient de grandes richesses personnelles. Arsien, dans sa grande sagesse, a mis en place ce système de distribution-prélèvement pour que la fortune se dilue, et pour que les plus pauvres ne deviennent pas les esclaves des plus riches. Deux siècles plus tard, il y a des pauvres, mais c'est à cause de leur paresse ou de celle de leurs parents. L'Église leur fournit de la nourriture et un abri pour l'hiver. Avec cette nouvelle monnaie, il sera plus facile de payer quelqu'un pour faire quelque chose. Plus besoin d'une confiance réciproque en attendant de solder les comptes à Théodorapolis. Deux inconnus pourront faire une affaire en moins d'une minute.

- La faille de ton système, c'est la fausse monnaie. Modifier à l'encre le

montant d'un carré, et une sesterce devient cent sesterces.

- Pas si simple. D'abord la fabrication de papier rigide se fera dans la banque centrale, et le procédé sera secret. S'il se répand, on trouvera un autre type de papier et on échangera les carrés...

- Dis plutôt les olvidiens. C'est plus précis, et je veux associer ton nom à cette monnaie !

- Merci Valérien ! Le plomb, nécessaire à une répétition massive, ne se trouvera que dans la banque centrale. Les artistes qui sculpteront le bois des moules n'y auront pas accès. On trouvera des motifs avec le montant à la fois en lettres et en chiffres hindous, de façon à ce qu'il soit difficile de le modifier sans que cela se voie. Les moules en bois seront brûlés après usage, et les caractères en plomb subiront de petites rayures avec du jade, connues de seulement quelques fonctionnaires. Si ça ne suffit pas, on mettra un colorant spécial et secret dans l'encre. Et enfin, il y aura un séjour de dix ans à Stivar pour ceux qui tenteront de produire ou de diffuser une monnaie non officielle.

- Tu es très convaincant. Néanmoins, annoncer la fin de la pièce mensuelle ne va pas me rendre populaire.

- Aussi, il faut le faire dès demain, et annoncer la fin de la taxe de un pour cent.

- Pour les moins riches, les familles avec de nombreux enfants, la suppression de la taxe sera loin de compenser celle de la distribution.

- Rien ne t'empêche de faire des dons plus ciblés. Ponctuels, mais conséquents. Par exemple pour Noël, les familles de cinq enfants ou plus auront vingt pièces d'or, plus une par enfant. Pour la semaine qui précède le Carême, il y aura des distributions gratuites de nourriture. Pendant ce temps, dans le plus grand secret, nous produirons des centaines de milliers de petits olvidiens, et pour Pâques, tu annonceras que chacun va recevoir le montant correspondant à sa case. On se débarrassera ainsi de ces quinze mille cases pleines de cailloux et de coquillages. Quel gain de temps et de place ! Il faudra produire plus d'olvidiens que ce que l'on doit distribuer. On pourra alors détruire les matrices en plomb et le matériel pour créer le papier. Cela assurera que la masse monétaire est limitée. Dans vingt ou trente ans, on recommencera l'opération avec de nouveaux motifs, peut-être un nouveau papier plus résistant, et on échangera l'ancienne monnaie, qui n'aura plus cours, contre la nouvelle.

- Bien, bien ! Je vois un écueil. Aujourd'hui la fortune d'un citoyen est garantie par l'État. Demain, chacun sera responsable de son bien. En cas de vol ou d'incendie, une vie de labeur peut partir en fumée ou dans la poche d'un voleur. Il sera plus facile de prendre le bien d'autrui. Le métier de voleur va devenir attractif.

- J'y ai songé, et je te propose la création d'un nouveau corps de métier : banquier. Le banquier stocke tes olvidiens, peut en prêter à celui qui en a

besoin, contre intérêt il va de soi. Comme la banque centrale continuera à prêter à faible taux, le banquier ne pourra appliquer des taux usuraires. Mais il y aura des banquiers dans chaque ville. La banque ne sera plus un monopole d'État. Plus besoin d'aller au Sud de Sélandia. C'est un avantage pour les gens modestes. Aujourd'hui, un riche envoie en permanence des serviteurs régulariser ses transactions. Un pauvre ne peut le faire sans entreprendre un long voyage ou attendre qu'un fonctionnaire le fasse pour lui. Il a beaucoup plus de mal à acheter ou emprunter, surtout si ses partenaires n'ont pas confiance en lui.

- Olvidius, tu m'as définitivement convaincu. Demain, je présiderai ma première réunion du Sénat. J'y annoncerai la fin des taxes et des subsides. Par contre la fabrication des olvidiens doit rester entre nous pour l'instant. Quand ils auront été produits et transportés dans les villes, le Sénat, puis le peuple seront informés. Cela évitera les vols pendant la production ou le transport. »

Et c'est ainsi que la colonie se dota d'un système monétaire plus décentralisé que celui mis en place par Arsien. La multiplication de la population et la difficulté des déplacements rendaient cette réforme indispensable. Pourtant Valérien suscita un mécontentement dans le peuple, qui ne voyait pas l'avantage qu'il tirerait de pouvoir faire de petites transactions en toute sécurité et de façon très simple. Valérien reçut le surnom de "Valérien le banquier". Le Sénat marqua aussi une certaine opposition, vexé d'avoir été tenu à l'écart.

L'armée, qui comptait maintenant trois centuries, apprécia le nouveau système. Le soldat, dont les déplacements étaient imposés, préférait toucher régulièrement ses petits carrés de papier plutôt qu'une simple promesse qu'à des milles de là, sa case allait recevoir des cailloux ou des coquillages. Aussi, les citoyens les plus mécontents ne tentèrent pas de renverser le légat pour revenir à l'ancien système. L'État ne prélevait plus de taxes, mais conservait ses monopoles dont l'or, touchait des loyers, une fraction de la récolte ou de la pêche en guise de fermage, et conservait une quantité double des olvidiens qui avaient été distribués, pour assurer la paie de l'armée et de ses autres fonctionnaires en cas de déficit. Les pièces d'or de Justinien avaient été démonétisées et échangées contre des olvidiens. Depuis trois ou quatre générations l'or avait perdu la valeur symbolique qu'il avait dans l'ancien monde, et l'essentiel des pièces fut récupéré.

Lors de la première réunion du Sénat, Théodule fut un des opposants les plus virulents à la réforme.

« L'Évangile nous apprend, dit-il, que Dieu pourvoit aux oiseaux du ciel. L'État, qui est le représentant de Dieu sur la terre, doit pourvoir aux plus petits. Ce subside qui remonte à l'installation de nos ancêtres ici est un droit divin. Tu n'as pas le pouvoir de l'annuler !

- Ce qu'a fait un légat, répondit calmement Valérien, un légat peut le

défaire. Ne mêle pas Dieu à nos décisions politiques ! »

Le lendemain, l'archevêque fut convoqué au palais.

« La décision que je vais t'annoncer, dit solennellement Valérien, était mûrie depuis de nombreuses semaines et les événements d'hier ne font que la précipiter. Il y a trois pouvoirs dans la cité : le pouvoir politique, le pouvoir militaire, et le pouvoir religieux. Dans notre cité qui n'a pas connu de guerre, le pouvoir militaire est nécessairement atrophié. Il reste deux pouvoirs. Je vais donc faire deux sénats, car il est bon que les pouvoirs ne soient pas concentrés. Un Sénat politique, que je présiderai en tant que légat, et un Sénat religieux que tu présideras. Deux fois par an, nos deux Sénats se réuniront en congrès, pour évoquer les questions qui touchent à la fois au civil et au religieux.

- De qui sera constitué le Sénat que tu me confies ? demanda Théodule, soupçonneux.

- Des évêques, du recteur de l'université, d'un représentant des prêtres, et d'un représentant des professeurs, nommés par toi et renouvelés chaque année.

- Je m'en doutais, s'exclama Théodule ! Tu veux m'exclure du Sénat car je me dresse devant tes décisions scandaleuses. Comment oses tu affronter les foudres de l'Église. Qui t'a consacré avant-hier ?

- En me consacrant, tu as été le bras de Dieu. Ce n'est pas toi qui m'a fait légat, mais mon père, le grand-père de mon père, et tout à l'origine l'empereur Justinien. En rappelant à lui mon frère Marcien, Dieu m'a mis à la tête de la colonie, pas toi. De même ce n'est pas par la volonté du légat que tu es archevêque, mais par l'élection du chapitre que Barthélémy avait mis en place à la mort d'Athanase.

- Prends garde, Dieu est au-dessus de César !

- Et le légat de ce dernier au-dessus du représentant du premier. Je voulais éviter cette évocation pénible, mais tu m'y contrains. Mon père savait par le recteur précédent de l'université, que tu avais eu des rapports honteux avec de jeunes garçons qui sont aujourd'hui des soldats, mais qui n'ont pas oublié et pourraient témoigner. Ni mon père ni moi ne voulions d'un procès qui affaiblirait le clergé, car on découvrirait peut-être d'autres scandales dans un procès public. Malheur à celui par qui le scandale arrive, a dit Jésus. Soutiens le trône et je soutiendrai l'autel. Fais moi du tort et tu iras évangéliser les sans-bras de Stivar ! »

Valérien fut un grand réformateur, comme Americ avait été un grand constructeur. À part la basilique Sainte Irène, Americ construisait en bois. Dans un pays où il pleuvait un jour sur deux, on savait que ses constructions ne dureraient pas des siècles. À cela, Americ répondait :

« Les bâtiments poussent, vivent et meurent comme les arbres dont ils sont constitués. Quand un bâtiment tombera en décadence, de nouveaux arbres auront poussés avec lesquels il faudra le reconstruire. »

Cette sagesse n'était pas dans l'esprit romain qui voulait construire pour l'éternité. Certains disaient qu'Americ tenait beaucoup de son ancêtre wisigoth. Pourtant, il avait laissé un monument de pierre qui durera cinq siècles avant qu'un séisme violent ne le mette à terre.

Après avoir réformé la monnaie, ce qui fit faire un bond spectaculaire à l'économie, Valérien s'attaqua aux communications. Les messages étaient portés par des coureurs, qui disposaient de relais. Un navire faisait la navette entre Pyctos et Helencton, même en hiver. Cela utilisait beaucoup de main d'œuvre. Certes les coureurs, qui mettaient deux heures entre deux relais, soit une distance de quinze milles, surveillaient le territoire. Paradoxalement, les coureurs allaient plus vite en hiver, en glissant sur la neige avec des planches dès que la voie descendait. Le transport par mer était certes plus rapide, mais trop irrégulier à cause des dangers dont le Arsien II avait été victime.

On avait rapporté à Valérien que les Égyptiens utilisaient certaines colombes pour transporter des messages. Pendant vingt ans on captura toute sortes d'oiseaux pour leur poser une bague à la patte et les transporter à l'autre extrémité de Néa, afin de voir s'ils revenaient au nid. Enfin, une race de perruches montra une aptitude suffisante pour tenter l'expérience. Dix ans plus tard, une vingtaine de tours à perruches étaient établies sur Néa. On continuerait à utiliser des coureurs sur Sélandia, car les perruches s'y acclimataient mal, et étaient incapables de traverser le bras de mer qui sépare les deux îles. Tous les messages importants étaient confiés à trois perruches, car certains se perdaient en route. Mais cet oiseau était très prolifique. En fait d'oiseau, il y avait sur Néa un curieux spécimen au long bec et aux ailes atrophiées. Il n'était pas comestible, ses œufs étaient minuscules, mais il se laissait domestiquer et servait de compagnie aux enfants avant que leur âge ne leur impose de longs séjours à l'école.

Valérien réforma le Sénat, en augmentant ses membres d'un tiers. Ce tiers était élu pour dix ans par tous les citoyens. Cela fit entrer des gens très riches mais pas toujours d'une moralité irréprochable. En outre, une fois élus, ils tentaient de récupérer l'argent que leur avait coûté la campagne électorale. Qui dit vote dit parfois achat d'électeurs. Les nouveaux sénateurs, avec l'aval des anciens, firent des lois qui rendirent leur position quasiment héréditaire. Cette réforme ne fut donc pas la plus grande réussite de Valérien. Mais il en fit de nombreuses autres parfois insignifiantes, qui souvent rendaient à tous la vie plus facile. La prospérité des siècles suivants dût beaucoup à son zèle réformateur.

La fin de vie de Valérien fut assez pénible. Âgé de soixante quinze ans, ayant perdu sa femme Volusienne dix ans plus tôt, il était pressé par tout son entourage de laisser sa place à son fils. Il s'accrocha au pouvoir jusqu'à sa mort à quatre vingt dix ans, proposant des réformes irréalisables, abandonné du Sénat par les membres héréditaires qui craignaient de perdre leur statut,

et par les membres élus qui cherchaient toujours à pérenniser leur position. Son fils prit les rênes à sa mort. Antiochos II avait soixante ans. Il héritait d'une colonie de quarante mille âmes, d'une administration efficace, et d'un peuple dont seule une infime minorité souhaitait revenir dans la mère patrie.

Escale à Goa

En ce mois de juin 1091 à Goa, la mousson n'avait pas encore débuté, et il faisait une température épouvantable quand la brise venant de l'océan tombait. Dans les ruelles ombreuses de la vieille cité hindoue, Élias poussait devant lui deux hommes qui avaient du mal à avancer, tant à cause de la chaleur que des chaînes qui entravaient leurs chevilles. Hadrien et Philippe venaient d'être achetés au marché pour deux livres d'argent chacun. Élias était commerçant. Il achetait des chevaux aux arabes à Ormuz, et leur vendait des esclaves dont les pirates malais amenaient parfois une cargaison. Élias avait flairé la bonne affaire quand il avait reconnu quelques mots de latin dans le dialogue entre les deux esclaves. Ne parlant pas cette langue, il s'était adressé à eux en grec. Hadrien, surpris et heureux de trouver enfin un être humain qui le comprenne, lui avait parlé d'une ambassade à Constantinople.

Élias, qui avait le sens des affaires, fit semblant de se désintéresser du lot. Le propriétaire, une brute qui ne savait que hurler et donner des coups de fouet, n'avait aucune idée de la valeur de sa marchandise. Des hommes ne parlant ni hindou ni arabe, ça ne pouvait servir qu'à faire tourner une meule. Aussi, quand Élias revint avec une petite enchère, il pensa avoir fait l'affaire du mois quand l'enchère finale avait atteint le double. Élias savait que les princes arabes paieraient très cher des esclaves européens qui peuvent servir de précepteur ou de traducteur. Il n'était pas au bout de ses surprises.

Philippe et Hadrien ne l'étaient pas non plus. Après des mois de mauvais traitements, vendus de l'un à l'autre et exhibés comme du bétail, ils étaient baignés et revêtus d'habits neufs. Élias fit ôter leurs chaînes.

« Ne vous méprenez pas, dit-il en grec. Votre visage, votre vêtement, tout indique que vous êtes esclaves d'un riche marchand. La ville est entourée par des bras d'un fleuve et par la mer. Toute fuite est vaine. Vous m'avez parlé de Constantinople tout à l'heure. Je peux vous y vendre dix fois ce que je vous ai acheté. Mais un si long voyage suppose des frais de transport

et des intermédiaires à Ormuz, Médine et Jérusalem. Sinon je peux vous vendre trois fois le prix à un riche arabe qui vous traitera mieux que ces pirates qui écument la baie du Bengale. Racontez moi votre histoire.

- Je le ferai, dit Hadrien, mais je veux d'abord être sûr que vous n'êtes pas un ennemi de l'empire.

- L'empire ? Élias éclata de rire. Vous autres Byzantins vous ne manquez pas d'aplomb. Parmi les nombreux ennemis de votre peuple, Normands, Italiens, Turcs, Bulgares, Arabes... et j'en oublie, je suis neutre. Je suis juif. Vos compatriotes nous ont souvent maltraités, mais on peut en dire autant de vos ennemis. Nous autres juifs sommes les seuls à pouvoir dialoguer et donc commercer avec toutes les nations. C'est là votre chance.

- Tu aimeras ton Dieu plus que tout, coupa Philippe dans un hébreu hésitant.

- Ah, vous vouliez vérifier ? dit Élias. Ce n'est pas tous les jours que j'entends parler la langue de mes pères. Tenez, regardez ce chandelier sur cette commode, s'il vous faut une autre preuve !

- C'est une réplique du chandelier de Salomon que l'empereur Justinien prit aux Vandales et fit ramener à Jérusalem, dit Philippe. J'ai appris cela à l'école.

- Oui, soupira Élias. À cette époque les Romains respectaient encore un peu les juifs. Mais ça n'a pas duré, comme tu as dû l'apprendre aussi.

- Non, dit Hadrien. Cela nous ne l'avons pas appris, et vous allez comprendre pourquoi en écoutant mon récit. »

La nuit tombait vite, et Hadrien, complété parfois par Philippe, en était encore au règne de Cléophas trois siècle plus tôt, quand Élias dit :

« Ce que vous racontez est passionnant. Nous reprendrons demain. Vous me noyez sous les détails historiques et me révélez très peu de détails géographiques. Peut-être est-ce pour protéger votre colonie. Ou peut-être celle-ci est le fruit de votre imagination et vous étiez des espions chrétiens quand vous avez été capturés par les pirates. Vous allez vivre quelques jours dans des pièces séparées, et je vous interrogerai séparément sur ce que vous avez fait au cours des cinq dernières années. Je saurai si ces deux îles de l'hémisphère Sud sont ou non une fable. »

Il frappa dans ses mains. Deux serviteurs armés entrèrent.

« Mettez les dans deux chambres éloignées l'une de l'autre et ne les laissez ni sortir ni communiquer, dit Élias en arabe. Qu'ils ne manquent de rien ! »

Puis il dit plus doucement, mais de manière à être entendu.

« Dans leur riz, vous mettrez ce qu'il faut pour délier les langues ! »

Les serviteurs sortirent avec chacun un esclave. Puis ils revinrent.

« Maître, ils sont enfermés pour cette nuit. C'est quoi ce produit à mettre dans leur riz ? Du poison ?

- Ne mettez rien. Venez juste me rapporter s'ils en mangent à satiété

ou s'ils se méfient du riz. Je veux juste savoir s'ils comprennent l'arabe. Surveillez leurs repas sans qu'ils s'en doutent. »

C'est ainsi que le lendemain, Élias avait acquis la conviction qu'il n'avait pas affaire à des espions et que ses deux nouveaux esclaves n'avaient pas la moindre idée des conquêtes de l'Islam. Il fit venir Hadrien qui semblait être le chef.

« L'histoire de votre colonie est fort intéressante, mais je suis très pris par mon travail. Un chargement de chevaux doit débarquer cet après-midi. On va sauter directement de votre ancien légat Cléophas au légat actuel, qui se nomme...

- Pierre, comme le chef des apôtres...

- Un juif comme moi, par ailleurs !

- Certes. Pierre est le petit neveu de Chloé qui régnait avant lui...

- Oui, à Constantinople aussi des femmes ont régné : curieuses mœurs !

- La règle veut que l'homme succède, mais parfois la lignée ne se maintient que par des femmes. Chloé a été une excellente légate nommée à 25 ans. La loi lui interdisait de se marier. Après 55 ans à la tête de la colonie, elle a laissé sa place il y a 11 ans à Pierre, alors âgé de 35 ans. Pierre a pris connaissance du testament d'Arsien. Un des articles stipulait que quand la colonie aurait atteint un million d'habitants, et si aucun contact n'était venu de la capitale, le légat avait le devoir d'organiser une expédition à Constantinople pour rendre compte à l'empereur des progrès réalisés dans la colonie...

- On ne dit plus l'empereur depuis longtemps, mais le basileus !

- Bon. Ce chiffre fatidique fut atteint en 1083. On lança donc la construction de trois navires plus gros que d'habitude. »

Hadrien passait sous silence la quasi absence de métal sur les îles. Les juifs étaient neutres. Ils pouvaient faire aux Perses un rapport sur la vulnérabilité de la colonie. Il valait mieux être prudent. Avec un million d'habitants, on peut faire une armée de deux cents mille hommes et prendre la Perse à revers. Après une courte pause, Hadrien reprit :

« Le capitaine Théodore commandait l'expédition. Chaque navire emportait trente hommes. Il pouvait être manié à la voile ou à la rame. Nous partîmes de Néa au printemps, avec trois mois de provisions à bord, le 15 octobre 1090.

- Vous partîtes vers l'Ouest, pour faire le chemin inverse, je suppose ?

- Non. Là bas, les vents ne se renversent jamais, comme c'est le cas ici entre l'Inde et l'Arabie. »

Hadrien possédait bien les notions de géographie, issues d'Hérodote, Strabon, Hannon et autres voyageurs des temps anciens. Mais il ne voulait pas révéler qu'en l'absence de métaux, les navires de Théodore étaient loin de valoir en solidité et manœuvrabilité ceux d'Arsien. La faiblesse technologique de sa patrie, compensée par une extraordinaire richesse intellectuelle,

ne devait être révélée qu'à l'empereur. Sur le marché de Goa, il avait été effrayé par les chevaux qu'il avait vus la première fois. Les plus gros animaux terrestres qu'il ait vus auparavant étaient les sans-bras de Sélandia. Des harpies qui peuplaient l'île lors de l'arrivée des colons, il n'avait vu que des os et des plumes. Elles avaient été massacrées au septième siècle pour les dégâts qu'elles causaient aux cultures. Mais Hadrien avait beaucoup lu sur le dressage des chevaux et les combats de cavalerie dans sa jeunesse. La surprise passée, il avait fait le lien entre le savoir livresque et la réalité de terrain. Il reprit :

« Il était plus facile de partir vers le Nord, car une fois dans l'hémisphère Nord tempéré, soit on trouvait l'océan et il suffirait de naviguer vers l'Est, portés par les vents, soit on trouvait l'Asie. Nous n'avions pas idée si l'Afrique était à l'Est ou à l'Ouest. D'après la durée du voyage d'Ar-sien, nos savants penchaient pour l'Ouest. Ils avaient raison. Au début de notre remontée vers l'équateur, les vents nous tiraient vers l'Est, mais quand la température devint vraiment chaude, c'est vers l'Ouest qu'ils portèrent. Nous rencontrâmes de nombreuses îles, ce qui était commode pour refaire des provisions. Puis nous abordâmes l'Afrique. Le climat y était torride, ponctué par des pluies dignes du déluge. Et Dieu sait s'il peut pleuvoir beaucoup sur Néa ou Sélandia ! Le pays était peuplé d'hommes noirs vivant dans des huttes, comme les décrivent les géographes. Nous tentâmes des relations d'amitié avec eux. Nous n'étions pas une menace pour eux. Mais nous découvrîmes vite que nous étions pour eux un gibier, car ces sauvages étaient anthropophages. Ils n'utilisaient pas des fléchettes empoisonnées comme en Americum, mais des haches de pierre et des flèches à pointe d'os. »

Hadrien marqua une pause. Son interlocuteur devait penser qu'une centaine d'hommes, avec des glaives, de solides boucliers et des balistes n'avaient pas de mal à se défendre contre ce qu'ils prenaient pour des Africains. Hélas les rares glaives étaient restés pour défendre l'île. Les armes dont disposaient les nouveaux explorateurs étaient les bâtons garnis d'éclats de jade, des boucliers en bois dur, lourds et incommodes, et des boules de terre cuite remplies de poudre explosive. Cette poudre était maîtrisée depuis deux siècles. On pouvait retarder l'explosion en faisant brûler une mèche en jonc tressé macéré dans la graisse de sillus. Cette arme de jet nécessitait d'avoir du feu sur soi pour allumer la mèche. Elle produisait plus de peur que de morts chez l'ennemi. Parfois elle explosait trop tôt et tuait ou blessait grièvement le lanceur. Il y avait aussi des flèches dont la pointe de jade était creuse et empoisonnée, mais le poison mettait plusieurs minutes à agir dans la blessure et ne pouvait donc pas arrêter un assaut. L'arme la plus efficace était les fusées incendiaires qui mettaient le feu aux huttes depuis une bonne distance. Mais dans une bataille rangée, ces descendants des légions de Constantin n'avaient aucune chance de l'emporter.

Il va de soi qu'Hadrien gardait pour lui ces détails, et mentionnait la trop grande disproportion des effectifs qui poussait les navigateurs à éviter le contact. Hadrien, qui connaissait bien les notions de latitude n'employait pas cette notion à dessein, pour ne pas révéler à Élias que Justinianopolis était symétrique de Constantinople en latitude. Il donnait de nombreux détails sur la faune et la flore rencontrée lors du périple, bien plus que sur celle de son île d'origine :

« Cette exubérance de la végétation nous obligeait à débarquer sur les côtes sans savoir si l'endroit était désert ou grouillait de sauvages noirs. Aussi, nous suivions la côte à bonne distance. Peu à peu, la côte s'incurva et nous naviguions plein Ouest. Les vents dominants nous y aidaient. Hélas un matin le vent tomba et une masse noire se dressa derrière notre dos. Nos trois navires étaient comme aspirés par ce monstrueux amas de nuages. Les vents sifflaient dans les cordages avec une force étonnante. Quand la tempête se fut calmée, nous étions seuls sur l'océan, notre grément brisé. Il ne restait qu'à ramer pour reprendre la route de l'Ouest. Les deux autres navires avaient été coulés ou dispersés. Je ne les ai jamais revus. Parfois, nous nous demandions si cette terre n'était pas Americum, plutôt que l'Afrique, et si nous ne ramions pas dans la mauvaise direction.

Trois jours plus tard cinq voiles vinrent à notre rencontre. Ce n'était pas des sauvages noirs, mais des hommes à la peau foncée, un peu comme on en voit ici. Nous n'étions pas en état de nous défendre et ils nous firent prisonniers. Aucun moyen de communiquer avec eux. Pendant des mois nous avons été dispersés de port en port. J'ai eu la chance de pouvoir rester avec mon compagnon. Certains ont tenté de s'échapper. Ils ont peut-être réussi. Mais pour aller où ? Pour ma part j'avais la conviction qu'un jour on reconnaîtrait mon origine romaine si je restais dans des endroits civilisés où on vend un homme pour son travail et non pour sa viande.

- Ce jour est venu. Tu es ici à Goa, la perle de l'Inde. Alexandre a franchi l'Indus mais n'est jamais venu aussi loin.

- Il y a dans notre bibliothèque des récits de voyageurs grecs qui sont venus à Goa. Le nom m'est familier. Entre ici et la patrie de mes ancêtres, il n'y a que l'empire perse. Sommes nous en paix avec eux ?

- Doucement, Romain ! Toi et ton ami êtes ma propriété. Je veux vous ramener à Constantinople, certes, mais je compte en tirer une grosse somme d'argent. Auparavant, je vais interroger ton ami. Si tu m'as menti, vous serez castrés et vendus dans un port d'Arabie. »

Durant une semaine Hadrien et Philippe vécurent isolés. Élias se méfiait. Chaque jour il interrogeait l'un, puis l'autre. Tantôt c'était sur le périple, tantôt sur la vie dans leur île. Élias sentait bien qu'on lui cachait des choses sur l'état et la position de Néa et Sélandia. Il comprenait tout à fait que les deux Romains cherchent à protéger leur terre d'une possible incursion hindoue, arabe ou malaise. Et cela rendait plus crédible leur histoire. Une

trop grande franchise et un luxe de détails auraient été suspects. Élias finit par se convaincre que le basileus lui donnerait une fortune. Il fit rassembler ses deux nouveaux esclaves.

« Vous pourrez vivre ensemble dans ma maison désormais. Je dois partir pour Ormuz et Mascate. Je vais prendre des contacts avec des frères là-bas. Ils se chargeront de faire remonter discrètement la nouvelle à Constantinople. Cela facilitera la chose quand je devrai apporter des preuves pour toucher votre rançon. Je reviens dans deux ou trois mois, après la mousson. Auparavant, je vais vous donner quelques nouvelles de ce qui s'est passé au cours des cinq derniers siècles. Cela vous ôtera l'envie de vous échapper. D'abord une bonne nouvelle : les successeurs de Justinien ont défait l'empire sassanide au cours du siècle qui a suivi la fondation de votre colonie. Maintenant la mauvaise nouvelle. L'empire romain couvre à peine plus de territoires que le royaume dont Alexandre avait hérité de son père Philippe.

- Quoi ! Rome est tombée de nouveau aux mains des barbares, s'exclama Philippe ?

- L'Italie, la Gaule, l'Espagne, la Maurétanie, l'Afrique, l'Égypte, la Syrie, l'Asie ! Tout est perdu ! Il ne reste que la Grèce, la Thrace jusqu'au Danube, et une partie de l'Illyrie. Nicée, Antioche, Jérusalem, Alexandrie, Carthage, sont aux mains d'un nouvel empire qui détient aussi la Sicile et l'Espagne.

- Les Vandales ou les Goths ?

- Non, les Arabes. Une nouvelle religion est née. Vous autres chrétiens avez dénaturé la religion de mes pères en ajoutant deux personnes à Dieu, dont l'un est né dans une étable et l'autre volette comme une colombe. Un chef de tribu de La Mecque a dénaturé à son tour votre religion en faisant de Jésus un simple prophète et en rendant à Dieu son unicité. Mais il a gardé du christianisme l'idée de convertir toute la terre. Il y a presque réussi.

- Le monde est donc sous la domination de ces hérétiques nestoriens que Justinien avait chassés de l'empire ?

- Non ! Seulement le monde civilisé. L'Ouest de l'Europe est aux mains des barbares. Si ça peut vous consoler, ces barbares sont chrétiens.

- Des hérétiques ariens qui ne valent pas mieux que les Arabes nestoriens.

- Pas du tout ! Ils obéissent au Pape et proclament en latin le Credo du concile de Nicée.

- Mais alors, ils sont dans l'empire romain ?

- Non. Ils ignorent le basileus et le patriarche de Constantinople, que le Pape a excommunié. Il y a un empereur dit romain en Germanie, mais peu de peuples lui obéissent. Les barbares adorent se battre entre eux. Pendant ce temps les musulmans, que vous confondez avec les chrétiens nestoriens qui existent encore, se sont étendus à l'Est plus loin qu'Alexandre : en Inde et en Chine. Nous parlerons encore de cela à mon retour. Vous êtes ici mes invités. Si vous tentez de vous échapper, vous découvrirez des méthodes pour

vous le faire amèrement regretter. Où que vous alliez, vous trouverez des musulmans. Ils ne portent pas les chrétiens dans leur cœur. Ils tolèrent les chrétiens nestoriens ou monophysites. Mais n'attendez pas de ces derniers aide et compassion dès qu'ils découvriront que vous êtes byzantins.

- Nous sommes romains, dit fièrement Philippe !

- Vous avez raison. D'ailleurs les Arabes vous appellent Roumis. »

Durant trois mois, Philippe et Hadrien vécurent dans leur prison dorée. Parfois ils pensaient à leurs compagnons. Les deux autres bateaux avaient-ils coulé dans la tempête ? S'ils avaient pu continuer vers l'Ouest, ils seraient parvenu en Inde, en Arabie ou en Afrique. Même en admettant qu'ils aient pu remonter la Mer Rouge ils ne pouvaient que tomber aux mains des musulmans. Peut-être ces derniers les épargneraient et les rendraient à l'empereur contre rançon.

La mousson fut tardive cette année-là, mais très abondante. Élias revint vers la mi-septembre, avec une cargaison de chevaux. Les vents soufflaient encore de l'Ouest et le voyage avait été rapide. Élias convoqua ses deux esclaves, bien que le mot prisonnier eût été plus approprié.

« J'ai pu entrer en contact, grâce à des émissaires de ma religion, avec un des ministres du basileus. Il estime qu'avec des preuves solides, l'État pourra payer une rançon raisonnable.

- À combien avez-vous estimé notre vie ? demanda Hadrien.

- Mon négociateur avait une large autonomie. Il a d'abord demandé que l'on construise une grande synagogue face à Sainte Sophie. Nicéphore, c'est le nom du ministre, lui a ri au nez et lui a fait remarquer que c'était acceptable, mais qu'à la première émeute le peuple l'incendierait, donc que cette synagogue ne tiendrait qu'une fraction de siècle. Le négociateur a proposé ensuite qu'une partie de Cherson soit attribuée au juifs qui y disposeraient d'une vaste autonomie militaire fiscale commerciale et, bien sûr, religieuse, tout en restant vassale des Romains. La réponse a été un non catégorique. Alors, comme c'est toujours le cas, la négociation a porté sur une somme d'argent.

- De combien ? insista Hadrien.

- De cinquante mille livres d'or, si la lettre que vous allez écrire convainc le basileus Alexis que vous n'êtes pas des imposteurs, et que votre colonie présente de l'intérêt pour l'empire. Mais outre cette somme d'argent, le commerce que nous menons avec le basileus fait des juifs des partenaires des Romains et non des ennemis. Une telle alliance représente bien plus pour ma communauté que les cinquante mille livres d'or.

- Comment se fera l'échange, demanda Philippe ?

- Hadrien sera remis à un ambassadeur romain à Jérusalem. Il sera interrogé par le basileus en personne. Puis la somme sera portée à Jérusalem et vous serez à votre tour remis à l'ambassadeur. Les musulmans n'en sauront rien évidemment.

- Et si l'empereur ne paie pas ?
- Alors Philippe sera remis au sultan du Caire qui saura lui faire dire où est la colonie et en prendra possession avant que les Romains n'arrivent.
- Je saurai résister à la torture, dit bravement Philippe.
- Bien entendu, dit Élias en souriant. Mais le basileus ne prendra pas le risque de perdre une précieuse colonie pour faire l'économie d'un peu de métal. Et de toutes façons, je garde une copie de la lettre que vous allez écrire et la remettrai aux Fatimides si Alexis me joue un tour.
- N'aurez vous pas envie de vendre cette lettre aux musulmans quoiqu'il arrive ? demanda Hadrien. Vous êtes un marchand.
- Justement. Je suis un marchand honnête. Si ma réputation est ternie par une trahison, les affaires marcheront moins bien. C'est mon intérêt qu'il y ait une fraction de l'empire romain dans les mers du Sud. Nous autres juifs, qui sommes tolérés des deux côtés, serons indispensables dans le commerce entre votre colonie quelque part au Sud de l'Inde et l'empire musulman au Nord. Si les chrétiens écrasent les musulmans ou l'inverse, les juifs seront contraints à être assimilés par les vainqueurs et disparaîtront ou iront émigrer en Chine. Vous allez passer deux mois ici, cela vous laissera le temps d'écrire une lettre à votre basileus. Donnez lui des détails qu'il puisse vérifier. Les Byzantins sont des maniaques des archives administratives. Ce sont également de grands cachottiers. Si ce que vous écrivez corrobore le contenu des archives secrètes, votre liberté est assurée... au moins celle d'Hadrien. Nous partirons par mer. Il ne faut pas attirer l'attention des musulmans. Le latin et le grec sont peu parlés en Arabie. Nous ne voyagerons par voie terrestre que de port Saïd à Damiette et de Césarée à Jérusalem. Votre texte parviendra à Nicéphore par le plus court chemin à partir d'Ormuz. Il ne vous reste plus qu'à prendre votre calame.
- Un dernier mot, dit Hadrien. Avez vous entendu parler d'esclaves grecs qui auraient pu faire partie de notre expédition ? Nous étions trois cents...
- L'océan est vaste, et vastes sont les terres qui l'entourent. Non je n'ai rien su. Et pour ne rien vous cacher, j'ai questionné les membres de ma communauté, surtout ceux qui commercent avec la Malaisie ou la Chine. Aucune nouvelle pour l'instant. »

Le mois de novembre était bien avancé quand Élias donna le signal du départ. Hadrien et Philippe avaient écrit une lettre en ces termes :

« Au grand César Auguste Alexis salut,

Vous pardonnerez notre manque aux convenances impériales, mais notre colonie est séparée de la patrie depuis si longtemps que nous ne pouvons connaître les usages de la cour. Le marchand Élias qui nous a racheté aux pirates qui nous avaient enlevés dit qu'on vous nomme Basileus. Nous écrivons en latin, notre langue maternelle, qui n'est pas la vôtre. La raison est que vous pourrez aisément comparer notre style à celui utilisé à Constantinople au 6ème siècle. Élias nous a appris que le latin était parfois employé

par les barbares chrétiens d'Occident. Mais le latin parlé dans notre colonie fait l'objet, comme le grec, d'un enseignement sérieux donné à tous les citoyens âgés de sept à dix ans.

Au cours des six derniers mois, Élias nous a appris les malheurs dont avait souffert l'empire, et nous estimons que l'empereur Justinien avait anticipé ces revers en fondant une troisième Rome hors de portée des barbares. Cette lettre pouvant être interceptée nous ne donnerons pas de détails sur notre colonie. Le légat Pierre, qui la gouverne en votre nom, nous a donné les détails sur la fondation de notre colonie. Ces détails, vous pourrez les comparer aux archives du grand Justinien. Élias nous affirme que tous les empereurs conservent et entretiennent la mémoire de notre civilisation au travers de rapports quotidiens consignés par les fonctionnaires de la capitale.

Le 15 septembre de l'année 541 depuis l'Incarnation Divine, une flotte de cinq grands navires a quitté Constantinople pour fonder une colonie aux colonnes d'Hercule, que le général Bélisaire venait de reprendre aux Vandales. Cette expédition était conduite par le patricien Arsien, un grand savant au service de l'empereur. Elle emmenait le général Démétrius, un héros de la guerre en Illyrie, et les évêques Athanase et Barthélémy récemment ordonnés. Hélas, un an plus tard, une armée de Wisigoths franchissait le détroit, massacrait ou emmenait en esclavage les nouveaux colons. La Bétique aurait dû être défendue par deux légions chargées de reconquérir l'Espagne, mais elles avaient été malencontreusement rappelées en Italie pour défendre Rome menacée par une incursion. Ce fut une grande perte pour l'empire car la colonie comptait de nombreux esprits brillants et des artisans talentueux. Cette histoire, qui doit être consignée dans les archives impériales est partiellement vraie.

En réalité, Arsien avait pour mission de fonder une colonie aux extrémités du monde, hors d'atteinte des barbares qui gâtaient l'empire romain. Les cinq navires firent voile dans l'Atlantique, suite à une fausse alerte envoyée par l'empereur au sujet d'une attaque imminente de Goths, accompagnée d'une injonction de fonder la colonie plus loin. Le périple dura un an et les conduisit dans l'hémisphère Sud. L'année dernière, après plus de cinq cents ans d'isolement, le légat, ayant consulté le Sénat, prit la décision d'envoyer trois navires pour tenter de rejoindre la capitale. L'expédition fut prise dans une terrible tempête. Notre vaisseau fut attaqué par des pirates. Nous fûmes vendus comme esclaves dans divers ports. Par chance sur le marché de Goa, un riche marchand reconnut notre citoyenneté romaine et nous racheta. Le prix que vous paierez pour notre liberté sera évidemment supérieur à ce prix-là. Mais les informations que nous vous porterons de la part de notre légat seront pour l'empire d'un bénéfice bien plus considérable.

Que le Seigneur vous bénisse et vous garde,
Philippe et Hadrien »

Alexis Comnène

Hadrien entendit un serviteur s'approcher de sa chambre. Il était accompagné, car on distinguait clairement deux bruits de pas résonner sur le sol de marbre du palais impérial. On était en mars 1092 et les nuits étaient fraîches. Hadrien avait fermé les volets de cèdre de sa fenêtre et tiré les lourds rideaux de laine. De sa couche, il entendait mieux les bruits intérieurs que quand la fenêtre laissait entrer la rumeur de la grande ville qu'était Constantinople. Cette rumeur s'atténuait à peine la nuit, même en hiver.

« Philippe, je suis heureux de te revoir enfin, dit-il en voyant entrer son compagnon.

- Je me suis fait du souci au début. Parviendra-t-il à convaincre l'empereur ? Puis un matin, Élias m'a annoncé que l'or était arrivé. C'était il y a deux semaines. L'officier romain qui vint me chercher était très étonné que je ne sache pas monter à cheval. Sinon, en cinq jours je pouvais être ici. Cela fait un an et demi que j'ai quitté mon épouse Agathe et il faudra sans doute un an avant que je revienne à Néa. Quelques jours de plus ou de moins ne changeront rien. Mon fils Nestor qui avait trois ans ne me reconnaîtra plus. Mais j'ai bien plus de chance de revoir un jour ma famille que nos malheureux compagnons de voyage. Mais dis moi, ça a été difficile de prouver notre bonne foi ?

- Alexis ne m'a posé que deux questions. La première était le nom des cinq bateaux qui menèrent les colons. C'était facile, tout le monde apprend cela à l'école. Puis il m'a demandé la population de la colonie. Il a eu l'air déçu. Il ne m'avait pas l'air pressé de connaître les détails de Néa et de Sélandia. Il est parti le lendemain pour Thessalonique. Il m'a fait promettre de ne rien révéler à quiconque avant son retour. Il voulait nous avoir tous les deux ensemble pour ne pas manquer de détails, et aussi réunir un petit groupe qui serait dans la confiance. Il me fait un peu peur car il ne m'a jamais souri. Mais il n'a fait aucune remarque sur la rançon, comme si c'était une somme dérisoire.

- Si Élias avait su, il aurait pu demander le double. Un brave homme cet Élias, même s'il a envisagé de faire de nous des eunuques.

- J'ai appris, l'interrompit Hadrien, que c'est une coutume assez répandue ici.

- Quelle horreur ! Heureusement à Néa l'obsession des légats successifs était de doubler la population à chaque génération. Pour revenir à Élias, il m'a demandé le dernier jour pourquoi Arsien n'avait pas emmené de juifs dans son expédition, alors que, selon lui, les meilleurs artisans et les plus grands savants de l'époque étaient juifs. Je lui ai répondu que pour faciliter les mariages dans une petite population, il fallait une homogénéité de religion. Il m'a accordé que les juifs et les chrétiens ne doivent pas se marier entre eux car l'éducation des enfants en pâtit.

- Tu as bien fait, dit Hadrien, de ne pas lui avoir dit ce qu'on nous a enseigné, à savoir qu'il y avait en ce temps-là des espions perses parmi les juifs de Constantinople, et qu'ils auraient livré la colonie comme leurs pères avaient livré Jésus.

- Oui, nous devons beaucoup à Élias et à sa communauté. Inutile de remuer des histoires anciennes. Aujourd'hui de nombreux ennemis de l'empire persécutent les juifs, à Cordoue, à Rome, à Bagdad, chez les Francs. Élias m'a dit qu'il n'y a qu'au Caire et chez les slaves qu'ils se sentent vraiment en sécurité. Même à Goa, les juifs doivent faire preuve de prudence et ne pas étaler leurs richesses s'ils en ont.

- Je comprends pourquoi il sortait avec des vêtements misérables, alors que l'intérieur de sa maison était d'un luxe inouï, selon les critères de Néa évidemment. Tu vas voir ici ce qu'est le luxe. Mais tu dois être fatigué de ce long voyage. L'intendant t'a attribué la chambre en face de la mienne. Elle donne sur un délicieux jardin. Si tu as besoin de quelque chose ici, tu tapes trois fois dans tes mains. Dans la minute, un serviteur est à tes ordres. Bonne nuit et à demain. »

L'étonnement d'Hadrien devant la facilité avec laquelle Alexis, apparemment froid et soupçonneux, avait admis son histoire avait une explication. Justinien faisait tenir des chroniques de son règne, qui mentionnaient la destruction de la colonie par les Wisigoths, mais il avait aussi des archives secrètes, qui avaient été redécouvertes par Constantin Monomaque un demi siècle plus tôt, et connues seulement de quelques lettrés proches du pouvoir. Ces archives mentionnaient clairement le plan d'une nouvelle Rome dans l'hémisphère Sud. Elles mentionnaient aussi diverses tentatives pour priver Bélisaire de quelques victoires, afin de lui ôter la tentation de prendre le pouvoir. Pour ne pas ternir la gloire de Justinien grand conquérant, ces archives étaient restées un secret d'État. Quant à la colonie de l'hémisphère Sud, on la croyait au fond de l'océan, sinon on aurait eu des nouvelles depuis des siècles. Alexis et Nicéphore faisaient partie du petit cercle au courant de cette tentative de colonisation extravagante. Aussi, quand un émissaire

juif, se faisant passer d'abord pour un ambassadeur du Caire, parla des deux Romains de Goa qui venaient du Sud, les oreilles puis les bourses s'ouvrirent.

Trois jours plus tard, Nicéphore, ami d'Alexis et ministre officieux de la diplomatie, à ne pas confondre avec son futur gendre bien plus jeune, vint trouver Philippe et Hadrien.

« Cet après-midi le basileus vous donnera une audience, plus longue que la dernière fois. Il m'a chargé de constituer une commission chargée de gérer les conséquences de ce que vous nous apportez. Je vais vous les présenter afin que nous gagnions du temps. Il y aura l'évêque Théophylacte, le général Michel Doukas, le diplomate franc Bertrand, le basileus, sa fille Anne et moi-même. Ne soyez pas étonné, Anne n'a que dix ans. Elle est passionnée d'histoire antique. Alexis avait prévu d'en faire son héritière et donc de l'associer tôt au pouvoir. La récente naissance de son fils Jean, s'il survit, remet tout en question. Je me demande si le basileus ne veut pas en faire la régente de votre colonie. Traitez-la avec le plus grand respect. Vous verrez qu'elle est très mûre et qu'on peut lui parler comme à une adulte. Évitez le latin, ici on parle grec depuis presque cinq siècles. Vous vous débrouillez très bien dans cette langue.

- Nous passons beaucoup de temps à l'étudier à l'école, dit Philippe. À l'université, tous les documents sont en grec et il y a une tradition de concours d'éloquence en grec.

- Les légats successifs, ajouta Hadrien, ont fait appliquer la volonté de Justinien de faire de la colonie un temple du savoir universel. Tout ce qui était connu dans l'empire au 6ème siècle est archivé chez nous. Nous avons même fait progresser ce savoir dans certains domaines. Mais je ne peux vous en dire plus... Le basileus m'a ordonné de ne rien révéler avant la réunion de cet après-midi. Un point m'intrigue. Il y aura un Franc ? Mais ces gens sont des barbares !

- Cinq cents ans se sont passés, dit Nicéphore. Il y a dans l'Ouest de l'Europe des régions qui ont connu la paix et la prospérité, et qui ont atteint un degré de civilisation qui se rapproche du nôtre, au moins sur le plan matériel. Certains Francs sont nos ennemis. Mais nos pires ennemis à l'Ouest sont les Normands. Les chrétiens de l'Ouest se font souvent la guerre entre eux, comme les musulmans d'ailleurs. La force de l'empire est de profiter de ces divisions. Plus un allié est lointain, moins il est dangereux. Bertrand est envoyé par le comte de Toulouse Guillaume. Il est ici avec sa sœur depuis trois ans. Il a prononcé des vœux religieux et ne peut se marier. Mais marier sa sœur Blomehilde à un noble byzantin est une tâche que m'a confiée Alexis.

- Les prêtres ne se marient donc pas ? demanda Philippe.

- Si, mais pas en Occident. Cela fait partie de leurs traditions locales, comme le pain azyme pour l'eucharistie. »

Hadrien et Philippe brûlaient de donner des détails sur les traditions

de Néa et Sélandia, mais la consigne était formelle. Ils passèrent le reste de la matinée à dessiner une grande carte avec les villes, les fleuves, et les montagnes. Nicéphore avait aussi demandé de placer les routes. Ils avaient donc tracé de mémoire les principales pistes qui traversaient les deux îles.

L'après-midi était ensoleillé quoique frais pour un mois de mars. Après une année passée dans la chaleur tropicale, Philippe et Hadrien appréciaient de retrouver des températures de leur île d'origine. On entendait chanter les oiseaux dans les jardins intérieurs du palais. Cela aussi, leur rappelait leur île. Il manquait juste le son de ce petit oiseau de Sélandia qui imitait si bien la cloche. La salle où se réunissait le comité n'était évidemment pas celle où Arsien avait présenté son projet à Justinien. Les émeutes et les tremblements de terre avaient maintes fois remodelé les bâtiments où siégeait le pouvoir. Cependant, Hadrien se plut à imaginer qu'il était Arsien de retour de sa mission et qu'il venait rendre compte à son empereur. Alexis prit la parole :

« Hadrien, vous êtes le plus âgé des deux. Vous allez me décrire votre colonie telle qu'elle est aujourd'hui. Nous n'avons pas le temps d'évoquer sa longue histoire et la succession de ceux qui l'ont gouvernée. Cela intéressera sûrement ma fille Anne, mais ce sera un autre jour. Philippe pourra vous interrompre à tout moment. Comme vous le savez, on n'interrompt jamais le basileus. Ne m'appellez pas César. C'est aujourd'hui un terme militaire pour désigner l'un de mes généraux. Appelez moi simplement Seigneur. Pour les autres autour de cette table, nous utiliserons le patronyme, ou le grade pour notre général et notre évêque. Je rappelle également que tout ce qui se dira ici est secret. Si une information peut sortir, c'est à moi de décider laquelle et à qui. Anne, ma fille, cela s'applique aussi à votre mère. Parlez maintenant, je vous écoute.

- Seigneur, dit Hadrien. Ma façon de raisonner et de parler vont vous sembler non conventionnelles. Ne prenez pas cela pour une offense. Le temps qui nous sépare du départ d'Arsien est le même que celui qui sépare Jules César de Justinien. En outre nous avons connu des évolutions séparées. Notre colonie aujourd'hui ne se comporte pas comme les Romains du temps de Justinien. Nous avons fait des progrès techniques et notre manière de nous comporter a changé également.

- Mais votre foi ? coupa Théophylacte. Avez vous développé des idées originales voire hérétiques.

- Je vous rassure, dit Hadrien. Nous avons emmené les Écritures, mais aussi les textes des pères de l'Église et les actes des conciles œcuméniques. Dix ans après l'arrivée d'Arsien une université était fondée par le père Athanase. Elle a veillé à maintenir l'orthodoxie. Nous ne sommes devenus ni monophysites ni nestoriens.

- Pratiquez vous le culte des images ? insista Théophylacte.

- Nous ne vouons un culte qu'à Dieu et à ses saints. Mais nous avons dans nos églises des peintures et des statues qui les représentent et qui nous

aident à prier.

- L'Esprit Saint procède-t-il du Père, ou du Père et du Fils ? acheva l'évêque.

- Je ne saurai trop vous répondre. Mes souvenirs du cours de théologie sont trop anciens. Tous les dimanches, nous récitons le Credo tel que le concile de Nicée-Constantinople l'a établi. A-t-il été modifié depuis ? »

Alexis montra d'un froncement de sourcil et d'un geste de la main qu'on n'était pas ici pour faire de la théologie. La présence d'un Franc fidèle au Pape devait inciter à la retenue sur ce sujet épineux. Hadrien reprit :

« Je ferai ma présentation comme on nous l'enseigne à l'université : les points forts, les points faibles, et l'évolution proposée. Les deux îles Néa et Sélandia sont d'une fécondité considérable, par leur sol et leur climat. Il n'y a ni maladie ni parasite. Nous avons atteint la population d'un million, c'est pourquoi nous sommes ici comme Justinien l'avait ordonné. Mais les deux îles peuvent facilement nourrir dix millions de Romains. Au cours de notre périple vers le Nord l'an dernier nous avons croisé de nombreuses îles désertes, plus petites, et au climat plus chaud. Sur la terre que nous avons cru être l'Afrique vivent quelques sauvages très peu développés. S'ils n'avaient pas un langage et parfois un vêtement on aurait cru des bêtes. Sur toute cette région entre Néa et l'Inde, on pourrait installer cinquante à cent millions de citoyens. Cependant, plus au Nord vivent des barbares nombreux et dangereux qui se livrent à la piraterie. Leur expansion vers le Sud pourrait contrarier les établissements romains proches de l'équateur.

J'en viens aux points faibles. Le premier, le moindre, est que les deux îles sont souvent secouées par des tremblements de terre. Au fil des siècles nous avons adapté nos structures et notre mode de vie. Le désagrément est mineur. Mais la conséquence de cela est que, suite à un événement malencontreux, nous n'avons pas de métal. Je vois à vos mines atterrées que c'est un handicap majeur pour notre développement. Nos outils sont en bois ou en pierre taillée. Nos palais, nos églises sont en planches et en rondins. Nous avons appris à faire de très belles choses, mais rien n'est pérenne chez nous. Enfin, le troisième point faible est qu'il n'y a que des oiseaux et des poissons. Pas de mammifère. Cela veut dire pas de charrettes, pas de cavalerie. Les transports et les déplacements sont lents. Heureusement, il y a de nombreux fleuves et le bateau est notre moyen de locomotion.

J'en viens à ma proposition. Si l'empire envoie cinq nouveaux navires avec dans ses cales des chevaux, des vaches, des moutons, des chiens... bref des arches de Noé, et si ces navires emportent des métallurgistes avec leurs traités techniques, en dix à vingt ans l'empire romain comptera une province puissante pour prendre en tenaille l'empire musulman. Cela peut, Seigneur, se réaliser de votre vivant, alors que le plan de Justinien nécessitait de nombreuses générations. »

Alexis arbora un sourire, le premier de l'après-midi. Il demanda douce-

ment :

« Vous êtes arrivés par l'Inde. Pourrez vous revenir chez vous par ce chemin ?

- Non, répondit Hadrien. Il faudrait traverser trop de contrées hostiles. Les musulmans dans la Mer Rouge et la Mer d'Arabie, puis les pirates. Il faudrait ensuite aller vers le Sud jusqu'à 40 degrés Sud, et là nous ignorons s'il faut aller vers l'Est ou vers l'Ouest. De toutes façons, pour embarquer en Mer Rouge, il faut passer par l'Égypte et affréter des bateaux égyptiens...

- L'Égypte est un pays chrétien en majorité, dit le basileus, et nous pouvons traiter avec le sultan qui a maille à partir avec les Turcs nos ennemis. Mais cela nous obligerait à révéler trop tôt l'existence de notre colonie. Avant que vous ayez exploité vos mines de fer, forgé vos armes, multiplié vos chevaux et entraîné au combat moderne deux cents mille hommes, nos amis musulmans indiens vous auraient suivi à la trace et rejoint dans votre île, à moins qu'ils n'aient intercepté vos bateaux.

- C'est pourquoi, dit Philippe, nous devons faire comme Arsien. Construisons dans nos chantiers de solides vaisseaux. Naviguons vers l'Atlantique. Laissons nous porter par les vents d'Est vers Americum. Renouvelons-y là nos provisions en suivant la côte jusqu'à 40 degrés Sud, puis mettons le cap à l'Est en suivant cette latitude. Les vents sont puissants et en quelques mois nous verrons les côtes de Sélandia. Nous avons mis au point, un instrument qui mesure la latitude au degré près en visant les étoiles ...

- En bois ou en pierre ? demanda Nicéphore avec ironie.

- En cuivre. Il y a du cuivre et de l'or sur l'île, répondit Hadrien. Mais on ne fait pas des armes ou des outils avec ces métaux, sauf si on avait eu de l'étain. On fait des bijoux et de petits objets.

- Vous devez être très riches, dit Alexis. L'or achète tout !

- L'or n'achète que ce qui est à vendre, répondit Hadrien. Pour éviter que les citoyens ne passent leur temps à gratter le sol pour en trouver, nos dirigeants ont décidé que la monnaie serait en olvidiens, des carrés de papier portant de sceau du légat. L'or n'a pas plus de valeur que des coquillages nacrés qui font de beaux ornements. Quand nous lisons Virgile disant "la faim sacrée de l'or" nous avons du mal à imaginer qu'on puisse se tuer pour des colifichets. Le cuivre pourrait être plus utile pour les toitures ou les coques des bateaux. Mais nous n'avons pas les outils pour le travailler. Si ce tremblement de terre n'avait pas englouti les deux métallurgistes et leurs précieux documents ! Mais si en trois mois vous faites construire une flotte, dans un an nous sommes à Sélandia, dans dix ans nous prenons pied dans les îles des mers chaudes et dans vingt ans, une armée de cent mille hommes débarque en Inde et fait le chemin inverse d'Alexandre jusqu'ici. Entre temps, de solides vaisseaux partent de Justinianopolis vers l'Est, contournent Americum par le Nord ou par le Sud, vont chercher les vents d'Ouest à 40 degrés Nord, et reviennent à Constantinople rendre compte des progrès et offrir des

présents des deux îles.

- Belle perspective, dit Alexis. Hélas c'est un doux rêve. La flotte partie d'ici serait interceptée par les Normands dès qu'elle approcherait la Sicile. En admettant qu'elle passe en Méditerranée occidentale, ce qui s'appelait les colonnes d'Hercule autrefois est un détroit gardé par la forteresse sarrasine de Gibraltar. De nombreux vaisseaux arabes croisent dans le détroit qui, s'il est plus large que celui du Bosphore, est notablement plus long. Depuis Constantinople il est impossible d'atteindre l'Atlantique, sauf avec une petite barque et en se faisant passer pour un pêcheur.

- J'ai une proposition, dit Bertrand. Venez à Toulouse par la Vénétie, la Lombardie, et la Provence. Ce sont des contrées amies. Le duc d'Aquitaine est un parent de mon seigneur le comte. Il y a à Bordeaux des chantiers navals qui construiraient vos cinq navires en quelques mois. La région compte de nombreux chevaux et autre bétail. Amenez vos métallurgistes et quelques instructeurs pour réapprendre aux Sélando-Néatiens à se servir d'un glaive et d'un cheval. L'Atlantique est libre d'accès. La côte Nord de l'Espagne est reconquise, la route de l'Ouest est ouverte, à condition de ne pas chercher à faire des escales en Afrique.

- Je vous remercie, dit Alexis. Je connais les capacités des différents chantiers navals. Les Vénitiens, les Génois, les Catalans savent faire de bonnes galères, et surtout les construisent très vite. Mais il n'y a que les Normands qui sachent fabriquer des vaisseaux capables d'affronter l'Atlantique plus d'une semaine. Les Bordelais font d'excellents bateaux de pêche, mais ils rentrent au port dès que la tempête menace. Et bien sûr, nous autres Byzantins avons gardé les plans de Justinien et saurions refaire ce qui avait été fait alors que nous dominions la Méditerranée. C'est un beau rêve, en effet.

- Cela veut dire que je ne reverrai pas ma femme et mon fils ? dit Philippe la gorge nouée.

- Je le crains, dit Nicéphore. Mais vous pouvez tenter de revenir à Goa avec l'aide des juifs et aussi avec un peu de notre or. De là vous achèterez un bateau et...

- Je le défends formellement, dit Alexis. Philippe n'a aucune chance. Capturé et torturé, il révélera à nos ennemis l'existence de cette colonie qui est notre espoir de résurrection. Justinien avait une bonne intuition avec son projet de troisième Rome, mais la compilation des archives scientifiques aurait dû rester ici au lieu d'aller à Alexandrie. Les musulmans ont incendié la bibliothèque, ce qui fait qu'une partie de notre patrimoine intellectuel est à l'abri à Sélandia. Cela prendra le temps qu'il faudra, mais nous leur fournirons les chevaux et le métal qui leur manque pour reconquérir le monde, comme ces fiers Castillans et Aragonais reconquièrent l'Espagne. Je réfléchirai à la proposition de Bertrand.

Une solution existe peut-être. Si quelqu'un d'entre vous la trouve, qu'il

vienne me l'exposer d'abord avant d'en parler à quiconque, même pour s'assurer de sa faisabilité. Le succès ne peut venir que du secret. Si Justinien avait laissé se répandre la nouvelle que la colonie d'Arsien devait être dans l'hémisphère Sud, il y aurait eu très peu de volontaires. Philippe et Hadrien, vous êtes désormais attachés d'empire, ce qui vous donne le droit de loger au palais. Je trouverai un titre plus éclatant pour votre nouvelle position. Votre mission est de porter par écrit tout ce que vous savez de l'histoire, des mœurs, et de la géographie de vos deux îles. N'omettez aucun détail, même si ça prend des années. Sur ce, la séance est levée, vous pouvez disposer. »

Pour Hadrien, ne pas repartir chez lui était un pincement au cœur, mais la perspective de connaître tous les raffinements de la civilisation byzantine et de finir sa vie dans la capitale présentait aussi des avantages. Pour Philippe ce fut un immense chagrin. Sa femme et son fils ne le reverraient plus. Ils penseraient qu'il avait trouvé la mort dans un naufrage ou un combat avec les barbares. Pour Pierre, il ne faisait aucun doute que si les émissaires atteignaient Constantinople, une expédition du type de celle d'Arsien serait beaucoup plus facile que celle lancée cinq siècles plus tôt, car on savait où aller, et on pouvait mesurer la latitude avec précision. Il ne pouvait imaginer que la Méditerranée était verrouillée. Par contre, il réalisait que l'expédition de Néa vers Constantinople était plus risquée que celle d'Arsien. Dans un cas comme dans l'autre, on ignorait tout des mers que l'on empruntait. Mais dans le cas d'Arsien, les navires étaient bien plus solides et plus rapides.

Le légat Pierre avait estimé que si au bout de trois ans personne ne revenait de la capitale, cela voulait dire que les trois navires étaient perdus. Il faudrait alors décider, avec le Sénat et les instances religieuses, si une seconde expédition devait être lancée. Philippe pensa qu'alors Agathe se considérerait comme veuve et se remarierait, conformément aux usages de là-bas. Ici, il ne pourrait se remarier, sachant pertinemment son épouse vivante. Il ne pouvait ni ne voulait demander un divorce. Il fallait absolument trouver une solution pour refaire l'expédition d'Arsien. Peut-être en aidant les Aquitains ou les Castellans à construire de grands vaisseaux pour l'Atlantique avec les techniques byzantines. Mais le basileus ne le voulait pas, afin que l'empire garde sa suprématie technique. En réalité, la raison était toute autre, et Alexis la confia à Nicéphore dès le lendemain.

Pour l'amour de Blomehilde

Dès le lendemain, Nicéphore était convoqué par Alexis dans ses appartements privés.

« Tu es la personne en qui j'ai le plus confiance. Beaucoup de gens à Byzance portent ce nom, et surtout parmi mes ennemis. Mais toi, tu nous apportes une véritable victoire avec ces îles lointaines dépositaires de l'héritage antique. La réunion d'hier n'a fait que confirmer ce que tu m'avais appris de tes tractations avec ce juif. J'avoue que je suis un peu déçu que la colonie ne compte qu'un million d'habitants.

- C'était le nombre de citoyens romains du temps de l'empereur Auguste !

- Mais aujourd'hui le monde est plus vaste et nos ennemis mieux organisés et plus nombreux que les hordes de Germains ou de Bretons de son époque. Je vais te dire mon plan, et pourquoi je n'ai pas suivi l'ambassadeur franc dans sa proposition d'embarquer depuis l'Aquitaine. Depuis notre défaite à Manzikert, il n'y a plus d'armée digne de ce nom en Asie. Juste des garnisons ça et là. Les Turcs s'installent à la tête des villes les moins défendues, sans combat, et promettent aux habitants que rien ne changera, qu'ils paieront même moins d'impôts...

- Un peu comme ont fait les Arabes en Égypte ou en Palestine il y a quatre cents ans.

- Sauf que les Turcs sont innombrables au-delà du Caucase. De temps en temps, une tribu arrive dans une ville déjà conquise, et chasse les habitants pour occuper leur place.

- On ne peut rien faire ?

- Avec nos maigres troupes, on pourrait assiéger une ville, mais pendant ce temps ils en prendraient une autre. Je préfère fortifier quelques places et économiser les hommes pour le jour de la reconquête. Mon illustre prédécesseur Basile a fait de même. Mais à l'époque l'empire s'étendait plus à l'Ouest et les Arabes étaient moins nombreux que les Turcs. Pour en revenir à cette colonisation de notre province orientale par les Turcs, je vois arriver à Byzance chaque jour des paysans chassés de leurs terres. Je ne peux pas

les installer tous en Grèce. Les bonnes terres sont rares et déjà occupées. Certains partent plus à l'Ouest où la place ne manque pas chez les Francs. Mais ils sont perdus pour l'empire. J'ai le projet de les installer sur Néa ou Sélania, et sur les petites îles plus proches de l'équateur.

- Mais Justinien n'a envoyé que mille citoyens. Tu veux en envoyer des dizaines ou des centaines de mille ?

- Pourquoi pas ! Nous savons où aller et comment y aller. Pas besoin d'enchaîner les bateaux comme à l'époque. Si nous pouvions quitter la Méditerranée, nos chantiers construiraient un gros navire par mois qui partirait seul avec un capitaine formé pour suivre une latitude accompagné de cinq cents colons et de leur nourriture. Ils emmèneraient des fruits pour éviter la maladie qu'a subie Arsien au début de son périple. En Americum ils éviteraient les combats avec les barbares, et porteraient des cuirasses pour se protéger des flèches vénéneuses. Ils auraient des vêtements chauds pour affronter l'hiver de l'hémisphère Sud à bord. La promenade prendrait presque un an, mais on éviterait tous les périls qu'a rencontrés Arsien.

- Tu crois que nos concitoyens vont accepter de partir ainsi, vers l'inconnu, peut être vers la mort ?

- Ils n'auront pas vraiment le choix, s'ils ne veulent pas être esclaves des Turcs. Ils partiront par villages entiers, et ne laisseront pas d'attaches ici. On n'est pas obligé de leur dire que le voyage est long.

- Avec un risque de mutinerie après trois mois de navigation. Un village entier, ça fermente vite. Souviens toi des difficultés d'Arsien, que nous a fidèlement rapportées Hadrien lors de son premier interrogatoire.

- Tu as raison. Mais dans le premier départ, outre Philippe ou Hadrien, il y aura ma fille Anne. Je n'ai plus besoin des Doukas et ses fiançailles avec Constantin vont être rompues. Notre colonie doit être gouvernée par une Comnène, plutôt que par des descendants de Wisigoths. Le fait que j'envoie ma fille, qui était destinée à gouverner l'empire, va rassurer les plus timorés. Tu comprends que je ne peux pas faire traverser l'Europe à des dizaines de milliers de colons et faire construire des bateaux à Bordeaux par dizaines avec toutes les techniques que nous maîtrisons. Beaucoup de futurs colons préféreront s'installer dans les villes nouvelles du Languedoc ou de l'Aquitaine qu'ils traverseront, à moins qu'on ne les enchaîne. La proposition de Bertrand n'était pas compatible avec mon plan de renforcement de la colonie qui, tu l'as compris, doit rester un secret entre nous deux. Anne ne doit se douter de rien pour l'instant. Je lui parlerai quand nous serons prêts. Là-bas, elle devra épouser un fils ou neveu du légat pour que les autochtones acceptent plus facilement notre invasion pacifique et progressive. Quand ils verront que nous leur amenons le métal et le bétail qui leur manquait, ils nous béniront et seront trop heureux de faire une place aux nouveaux arrivants.

- Ton plan est audacieux et montre bien ton génie. Au fur et à mesure

que les Turcs refoulent les Romains hors d'Asie, tu installes ceux-ci dans leur dos, à leur insu, sur une terre encore plus bénie que la Gaule, où le blé pousse à foison et où la guerre ne fauche personne. Pendant que nous contenons les Turcs et les Normands, qui ont aussi affaire aux Arabes dans des guerres incessantes, une nouvelle Rome grandit en puissance et en sagesse. Un jour, toi ou ton successeur enverra le signal et l'Inde, puis la Perse, l'Arménie, la Syrie, l'Égypte et la Palestine sont reconquises. Les chrétiens seront libérés du joug de l'Islam qui sera refoulé en Afrique et en Arabie. Les occidentaux accepteront notre suzeraineté. L'évêque de Rome reconnaîtra le basileus comme successeur de Constantin le grand !

- Tu loueras mieux mon génie quand tu sauras comment je vais ouvrir le passage vers l'Atlantique. J'ai longuement prié cette nuit et Dieu m'a envoyé sa lumière.

- Je crois deviner, tu vas attaquer Rome ou Ravenne pour faire une diversion.

- Cela ne suffirait pas. Les flottes musulmanes en Méditerranée ne sentiraient pas concernées. Et il me faut plusieurs années pour envoyer assez de colons au bout du monde pour que ce soit significatif. Une diversion, ça ne marche que quelques mois. À moins d'y englober toute mon armée. Ce qui veut dire la fin de Byzance. Écoute ton basileus. Pour certaines maladies, on se soigne par un abcès de fixation. Je veux introduire un abcès de fixation à Jérusalem. C'est une ville sainte pour les occidentaux qui y viennent en pèlerinage. C'est aussi une ville sainte pour les musulmans. Si cette ville attire les puissances maritimes de Méditerranée, Normands, Francs, Arabes, ils se battront pendant des années, des siècles mêmes, pour cette ville qui fut nôtre jusqu'à Héraclius. Pendant ce temps, un gros vaisseau protégé et éclairé par des galères de combat quittera régulièrement notre ville pour l'Atlantique. Il y aura peut-être quelques combats contre des pirates isolés, mais nos ennemis seront bien trop occupés pour nous soumettre à un blocus en règle.

- Tu joues avec le feu ! Dans ce combat, il y aura un vainqueur. Si ce sont les occidentaux, l'empire sera pris en tenaille. Les Turcs et les Arabes, au lieu d'être des rivaux, deviendront des alliés. S'ils sont vainqueurs, ils s'en prendront à l'Europe, c'est à dire la Grèce et l'Italie, qui sont à leur portée.

- Il ne peut y avoir de vainqueur. Les occidentaux ont pour eux la technique militaire. Leurs nobles apprennent à se battre dès l'enfance, au lieu d'apprendre à lire et à écrire, au lieu d'étudier les langues et les auteurs anciens, au lieu de maîtriser comme nous les sciences et la philosophie. L'étude est réservée au clergé chez eux. Leur cavalerie en armure lancée au galop, cheval contre cheval, se rit des flèches et peut enfoncer n'importe quelle formation de soldats aguerris. Leurs engins de siège font tomber les murailles. Le réservoir d'hommes en Europe est inépuisable. S'il en meurt

cent ici aujourd'hui, il en naît deux cents au même moment à l'Ouest.

Mais ici, ils ne sont pas chez eux. Ils ne parlent ni grec ni arabe. Ils méprisent les indigènes, fussent-ils chrétiens, tant pour eux la supériorité militaire est une supériorité tout court. Ils considèrent tous les juifs comme des ennemis, alors que certains pourraient les aider. L'Islam s'étend à l'Est et au Sud bien plus qu'ils ne croient. Les musulmans leur feront une guerre sans merci tant qu'ils seront là, mais ils auront beau les chasser, il en reviendra toujours, et nous nous chargerons, avec l'aide du Pape, de les y encourager. Il n'y aura jamais de vainqueur. Des trêves parfois. Ce n'est pas comme en Espagne où les chrétiens sont accueillis dans les terres qu'ils conquièrent, ce qui rend les musulmans de Cordoue plus féroces envers leurs sujets chrétiens, et donc l'armée de Castille et Léon plus souhaitée par ces derniers.

- C'est très séduisant, mais comment vas-tu allumer ce brasier ?

- Le système politique en Occident est beaucoup plus décentralisé qu'ici. Un vassal doit juste venir à la guerre si son suzerain le lui demande. À part cela, il fait ce qu'il veut : lève ses impôts, a ses propres troupes, rend sa justice, fait ses guerres personnelles... Je vais proposer de céder mes droits sur la Palestine aux Francs et aux Normands, sous réserve que je sois leur suzerain. Je leur paie le voyage à travers l'empire, et ensuite ils se paient sur les villes turques et syriennes qui sont sur leur trajet. C'est plus sage que de leur suggérer de venir par mer. La mer, je la garde pour mes transports vers l'Atlantique, et je ne voudrais pas que mes navires croisent des expéditions franco-normandes.

- Tu crois qu'ils vont se contenter de Jérusalem ?

- Bien sûr que non. Jérusalem, c'est le symbole de Christ. Mais ces petits rois qui ne savent même pas écrire leur nom me méprisent et tiendront ma suzeraineté pour négligeable. Ils se tailleront des fiefs en Anatolie, en Syrie, en Arménie. Qu'importe ! Ces terres sont déjà perdues pour nous. Tout le mal qu'ils feront aux Turcs, et tout le mal que les Turcs leur feront est un bienfait pour nous. Il nous faudra feindre. Dans cette lutte, nous ne pouvons pas rester neutres et notre camp est celui des chrétiens. Mais nous n'enverrons nos troupes que sur les rives de la Mer Noire, pas plus au Sud. D'ailleurs, les occidentaux ne le souhaiteraient pas. Ils veulent piller et conquérir pour leur compte.

- S'ils réalisent notre double jeu ? Le parjure et la trahison sont pour eux le pire des crimes. Dans leur échelle pénale, tuer son père et sa mère est moins grave.

- À nous de faire en sorte qu'ils n'aient pas le moindre soupçon. Ce serait la fin de l'empire : toute la Grèce entre leurs mains, la cité de Constantin assiégée au Nord par les Normands et au Sud par les Turcs... Mais cela ne sera pas, car nous n'aurons aucun contact diplomatique même secret avec les musulmans. Un bateau chargé de cinq cents personnes qui tous les mois va se perdre dans l'Atlantique n'est ni une menace ni une trahison. S'ils

voyaient des bateaux revenir de l'Atlantique chargés de richesses, ils nous demanderaient sans doute des comptes. Le fait que nous ayons un comptoir en Afrique où nous évacuons nos concitoyens chassés par la guerre ne va pas émouvoir les Normands qui se considèrent comme les meilleurs navigateurs du monde. Dans le Nord, les vents vont vers l'Ouest et les ont eux aussi amenés à établir des comptoirs. Quant aux Francs, ils croiront peut-être que nos galères vont aider les Espagnols à chasser les musulmans de leurs côtes.

- Et dans la pratique, comment vas-tu mobiliser les occidentaux ?

- Par Bertrand. Il est prêtre, il ira dire au Pape combien les chrétiens sont opprimés dans la cité du Christ. Il est toulousain. Il ira rapporter à son maître, l'un des plus grands nobles parmi les Francs, qu'il y a des terres prestigieuses à conquérir pour le salut de son âme. Son cousin, le roi d'Aragon se taille un domaine au détriment des musulmans. Le basileus va l'aider à en fonder un autre en terre sainte. Les autres Francs et Normands voudront avoir leur part au festin. D'autant que le Pape encouragera tous les chrétiens à venir, car cela renforcera son autorité morale. Il n'y a que les Espagnols qui ne viendront pas, pour des raisons évidentes. À court terme, plus de risque d'invasion en Dalmatie, les Turcs bousculés, car il faudra bien que les occidentaux traversent leur territoire : nous serons tranquilles pour construire notre flotte et rassembler les colons. À moyen terme, nous renforçons la colonie instituée par Justinien en lui apportant ce qui manquait à son développement et en instillant un sang neuf avec des paysans anatoliens et arméniens. À long terme, nous nous emparons de toutes les terres fertiles entre la Chine et la Grèce, en commençant par l'Inde. Nous laisserons la Palestine aux occidentaux s'ils ont pu s'y maintenir. Les Turcs retourneront dans leurs steppes et les Arabes dans leurs déserts. Nous tolérerons la présence de musulmans dans cet immense empire, comme ils ont toléré la présence de chrétiens. Il y aura une grande cathédrale à Bagdad et une autre à Damas. Hélas je ne verrai pas cela s'accomplir, tout comme Justinien n'a jamais vu de Romain revenir de l'autre partie du monde. »

Philippe et Hadrien étaient loin de se douter du stratagème à long terme d'Alexis. Ils espéraient encore qu'en quelques mois la diplomatie byzantine allait permettre à un navire de les emporter en Atlantique, avec du bétail et de quoi développer enfin une métallurgie. Ils avaient repris quelque confiance, car le basileus les gratifiait d'un grand sourire chaque fois qu'il les croisait. Hadrien s'était rapproché de Bertrand avec qui il aimait discuter de théologie. Il était étonné du savoir de ces Francs que les écrits emportés par Arsien décrivaient comme brutaux, incultes et christianisés très superficiellement. Une autre raison de ce rapprochement était l'admiration qu'il éprouvait pour sa sœur Blomehilde. Un matin de juin, il l'aborda dans les jardins du palais.

« J'ai appris que vous deviez épouser un noble byzantin, dit-il. Avez-vous fait votre choix ?

- Non, répondit-elle en baissant les yeux. De toutes façons, ce n'est pas moi qui choisirai. Le basileus a demandé qu'une vierge toulousaine vienne à la cour. Il choisira ensuite parmi ses vassaux qui unira nos deux cités par le mariage.

- Ce sera pour l'élu un témoignage d'une haute estime de la part du souverain. Savez vous que j'ai sans doute des ancêtres nés à Toulouse ? Le second légat, Antiochos, était le petit fils d'un noble wisigoth toulousain. Nous étions alors mille, nous sommes aujourd'hui un million et il n'y a pas de castes chez nous. Il est improbable, certains savants ont fait le calcul, que je ne descende pas d'Antiochos, qui a eu deux fils et trois filles ou de sa sœur Chloé qui a eu trois fils avant de mourir en donnant naissance à une fille qui lui a survécu. Blomehilde, n'est-ce pas un prénom wisigoth ?

- Non, c'est un prénom franc. Ma grand-mère s'appelait ainsi. Mais les noms en "hilde" ou en "haut" ne se donnent plus guère de nos jours. Cela dit, les Wisigoths sont restés un siècle à Toulouse avant d'être chassés par les Francs. Même s'il y a eu peu d'unions à cause de la différence religieuse, ils ont laissé quelque descendance, et cinq siècles plus tard, cela peut faire beaucoup de monde. Mais j'ai sûrement bien plus d'ancêtres romains ou gaulois...

- Les Volques Tectosages, dit Hadrien par pédanterie.

- On apprend bien des choses à l'université du bout du monde !

- En fait, depuis que je suis ici en attendant mon départ prochain, je passe mon temps dans la bibliothèque. Il y a bien plus d'ouvrages à Sélandia, sauf en ce qui concerne l'histoire récente, mais personne ne peut avoir tout lu, surtout à mon âge.

- Vous partez bientôt ?

- C'est à Alexis de décider. Philippe brûle de retourner voir grandir son fils. S'il ne tenait qu'à moi, je resterais ici.

- Vous considérez vous comme un noble byzantin ? demanda-t-elle en le voyant se troubler.

- On peut le dire. Jusqu'il y a quelques mois, je me considérais comme un Romain. Mais Romain ou Byzantin, c'est pareil aujourd'hui. »

Ils échangèrent un long regard chargé d'émotion puis se séparèrent. Blomehilde demanda à Bertrand d'user de son influence auprès d'Alexis pour qu'il unisse la Toulousaine avec le Romain du Sud. Alexis refusa. Blomehilde devait rester à la cour et engendrer une descendance toulouso-byzantine. Hadrien devait partir dans la première expédition, pour témoigner auprès du légat de la volonté impériale. Philippe partirait dans la seconde expédition, pour minimiser les risques en cas de naufrage de la première.

L'année s'acheva. Bertrand était toujours dans la capitale. Hadrien et Blomehilde n'échangeaient que des banalités, mais leurs regards disaient des choses plus tendres. Alexis ne se pressait pas. Il avait été excommunié dès son accession au trône par Grégoire VII. Mais le nouveau Pape Urbain II

lui était favorable et avait levé l'excommunication en 1089. Cependant ce dernier, bien que reconnu par une grande partie de la chrétienté, n'était pas encore maître de Rome où siégeait l'anti-pape Clément III. Il valait mieux attendre que la situation se stabilise. Le Pape serait un formidable levier pour actionner les chevaliers occidentaux. À Toulouse, le comte Guillaume était vieillissant, et pour la guerre il fallait un chef vigoureux.

Philippe se désespérait de cette inaction. Un jour il disparut. Sachant le peu de chances que lui réservait sa tentative, il n'avait pas prévenu son compagnon. Avec l'aide de juifs qu'il avait connus pendant sa captivité et qu'il continuait à fréquenter à Constantinople, il parvint à Calicut pendant une épidémie de peste et y mourut.

Alexis, craignait qu'Hadrien ne tente à son tour de revenir au pays natal. Il décida alors que Blomehilde épouserait Hadrien, et que la colonie du Sud compterait des descendants de la noblesse franque. Il serait toujours temps d'organiser d'autres hymens byzantins avec des Francs. La joie d'Hadrien était à son comble, d'autant qu'il était persuadé que Philippe réussirait son retour, comblerait de joie sa femme et son fils, et rendrait l'espoir au vieux légat. L'ayant vu fréquenter le quartier juif, il pensait qu'il avait organisé une véritable expédition secrète, partant de l'Inde dans un bateau juif, se fiant à un astrolabe pour trouver la bonne latitude.

Les noces d'Hadrien et de Blomehilde dans l'église catholique romaine de Constantinople furent concélébrées par Bertrand et le patriarche. De grandes fêtes furent données à cette occasion. De nombreuses légendes couraient sur l'origine d'Hadrien. Les points précis concernant sa provenance étaient restés secrets, mais on savait qu'il venait de loin. On l'avait vu à Jérusalem. La rumeur la plus répandue était qu'il venait d'Afrique, du royaume des descendants de Salomon et de la reine de Saba. Un empire chrétien immense qui envahirait un jour l'Égypte et chasserait les musulmans. Ceux qui avaient des contacts avec les juifs le faisaient venir d'Inde, où les nombreuses communautés chrétiennes nestoriennes ne demanderaient qu'à retourner à l'orthodoxie.

Un jour de janvier 1094 Alexis fit venir Bertrand pour lui confier une mission :

« Ta sœur vient d'avoir une fille, et tu souhaiterais être auprès d'elle. Mais des rapports inquiétants me viennent du patriarche de Jérusalem et de celui d'Antioche. Comme au temps des empereurs païens, les chrétiens sont victimes de persécutions. Si j'avais des armées puissantes comme au temps de Basile II, je protégerais mes frères dans la foi. Hélas, j'ai juste de quoi défendre ma capitale. Obtiens une audience du Pape, qui est le chef et le protecteur des chrétiens. Lui non plus n'a pas de grande armée pour imposer aux infidèles le respect des disciples du Christ, voire la conversion à la vraie foi. Mais il peut convaincre les rois, ducs et comtes de mener leur ost sous la bannière du Christ.

- Il le peut. Mais il considérera qu'il n'a pas à obéir à un roi, si puissant soit-il. Il l'a déjà fait sentir à l'empereur des Germains.

- C'est pourquoi il doit proclamer que cette mission lui est confiée par Dieu, non par moi. Je me garderai bien de démentir, et je ferai comme si je suivais ses injonctions. Quand tu auras convaincu le Pape, tu iras voir le nouveau comte Raymond de Saint Gilles. On ne m'en dit que du bien. S'il prend la tête de l'expédition et conquiert la Palestine, je la lui cède, à condition qu'il laisse installer mes gouverneurs dans les villes qu'il aura prises plus au Nord, en particulier à Antioche. Il me devra l'hommage comme suzerain, selon vos lois occidentales. Il ne sera sans doute pas le seul à répondre à l'appel papal. La façon dont les seigneurs se partageront les fiefs conquis ne me regarde pas. Le mieux est que le Pape nomme un légat pour vous arbitrer. Tu pourras décrire à ton maître les difficultés qu'il rencontrerait s'il venait seul. Les musulmans sont très nombreux, ce qui peut compenser la moindre valeur de leurs armées. Dès leur entrée dans l'empire, les soldats envoyés par le Pape seront pris en charge par mes fonctionnaires : logement, repas, transport. Ce sera ma contribution à cette œuvre de salut. »

Quelques années plus tard, l'occident déferlait sur l'empire. D'abord les gueux, puis les soldats. Mais tout ne se passa pas comme Alexis l'espérait. Les croisés lui étaient assez hostiles, ne comprenant pas pourquoi les Byzantins ne venaient pas se battre avec eux, et revendiquaient ensuite les villes conquises. De son côté, Anne ne voulait pas quitter Constantinople pour des îles lointaines. Les Normands menaient une guerre navale aux Sarrasins et bloquaient la mer Égée. Les musulmans d'Afrique ne semblaient pas se préoccuper des événements de Palestine. L'abcès de fixation espéré par Alexis devint un royaume latin relativement paisible, du moins pendant son règne. L'expédition vers l'Atlantique fut sans cesse retardée. Les galères envoyées en reconnaissance par le basileus en Méditerranée occidentale étaient fréquemment attaquées et parfois coulées. Son fils Jean jugeait chimérique l'idée d'expédier au bout du monde des milliers d'hommes alors qu'on avait besoin de soldats, au cas où les croisés continueraient leur expansion au détriment de l'empire.

Hadrien finit donc sa vie à Constantinople, entouré de ses enfants et petits enfants, persuadé que Philippe avait su redonner l'espoir à la colonie, et qu'un jour Byzance serait assez forte pour lui envoyer ce qui lui manquait. Ou bien, à défaut de Byzance, le Pape pourrait organiser l'expédition. Car Justinien n'avait pas envoyé uniquement des colons grecs, mais des chrétiens de tout l'empire romain. Hadrien avait pensé demander à son beau-frère d'intercéder auprès d'Urbain II, mais Bertrand était mort durant l'assaut de Jérusalem en 1099. Hadrien proposa aussi à Alexis, puis à Jean le secret de la poudre explosive. Comme Justinien, les deux souverains déclinaient, arguant que la muraille protégeant Constantinople pourrait devenir

à terme obsolète quand cette puissance destructrice tomberait en des mains ennemies. Ainsi, cette tentative lancée par Pierre de renouer le lien entre la colonie du Sud et la métropole du Nord se solda par un échec, même si les croisés, notamment ceux du comte de Toulouse, ayant entendu parler ou même ayant rencontré Hadrien, ramenèrent dans leur pays le mythe souvent enjolivé du pays chrétien situé au Sud de l'Arabie.

Le retour des barbares

Au moment où les trois vaisseaux commandés par Théodore partaient vers le Nord, emmenant Philippe et Hadrien, Americ et Laurentia commençaient des études d'architecture à l'université de Théodorapolis. Americ était un nom courant, porté à l'origine par un militaire qui n'avait jamais atteint la colonie, mais dont chacun pouvait à cette époque-là se considérer descendant. Un légat du 7ème siècle porta ce nom, ce qui en lança l'usage. Paradoxalement, les pères fondateurs Arsien, Démétrius et Athanase, n'avaient pas de descendance et leurs noms étaient peu usités, sauf le légat qui prenait parfois le nom d'Arsien quand il parvenait à la charge suprême. Le système patronymique était *NN* au sein de la famille, *NN* fils de *PP* et de *MM* dans la ville de résidence, *NN* fils de *PP* et de *MM* né à *VV*, quand on voyageait et que la filiation seule pouvait prêter à confusion.

Il existait plusieurs milliers de noms pour chacun des deux genres, ce qui suffisait à une population d'un million d'habitants. Il n'était pas interdit de créer des noms en s'inspirant des récits anciens. Pour l'état civil, on ajoutait la date de naissance, ce qui assurait l'unicité de chaque individu devant les autorités. Les noms n'étaient pas nécessairement des noms de saints, malgré le baptême obligatoire dans les cinq ans suivant la naissance. Cela donnait une grande liberté aux parents. Les noms féminins n'étaient que rarement la féminisation d'un nom masculin, comme Jeanne, Antonia ou Théodora. On n'aurait jamais appelé une fille America. Au 11ème siècle, la mode était aux noms de fleurs ou d'arbres pour les filles. Laurentia avait bénéficié de cette tendance. Deux cents ans plus tôt, un tel patronyme aurait été jugé incongru.

Les études d'architecture duraient trois ans. Les étudiants avaient leur chambre à l'université, et en général vivaient loin de leur famille. La population de Sélandia croissait moins vite que celle de Néa, et Théodorapolis était devenue une ville essentiellement universitaire. L'architecture était un domaine très demandeur, avec une population en croissance, et des bâtiments dont la durée de vie variait de trente à cinquante ans. Il y avait

une forte endogamie dans les branches universitaires. Americ et Laurentia se marièrent à vingt ans, juste après avoir achevé leurs études. Bien qu'issus tous deux de Justinianopolis, ils choisirent de travailler dans deux des nombreuses annexes de l'université. Americ travaillait sur la résistance des toitures, tandis que Laurentia étudiait les questions d'écoulement pluvial dans les villes.

Pendant ce temps, l'inquiétude gagnait les cercles du pouvoir à Justinianopolis. Le légat Pierre mourut quatre ans après le départ de l'expédition, sans qu'on ait eu la moindre nouvelle des explorateurs. Son petit-fils lui succéda sous le nom d'Arsien V. Il n'avait que vingt ans, son père ayant refusé le titre, chose exceptionnelle. Le Sénat tenta de profiter de sa jeunesse pour lui imposer une seconde expédition. Le courant vendrediste n'était pas éteint avec Clatolius, et certains hauts personnages rêvaient de retrouver une place dans l'empire. Arsien V, sur le conseil de son père, résista à ce courant, en affirmant que si la main de Dieu avait guidé son lointain prédécesseur Arsien au milieu des périls, une tentative de retour avec des moyens bien inférieurs à ceux fournis par Justinien pouvait s'apparenter à un suicide. L'ordre impérial était de tenter, et on avait tenté. Justinien ne pouvait deviner l'absence de métal dans la colonie. On n'allait pas envoyer à la mort d'autres concitoyens. D'ailleurs, si l'empereur actuel voulait avoir des nouvelles de sa troisième Rome, il n'avait qu'à envoyer une expédition.

Gabriel avait fait lui aussi des études à l'université dix ans auparavant. Il avait été ordonné prêtre à vingt-cinq ans. L'année précédente, il avait épousé Ekate, fille d'un patron pêcheur de Pycos. On ordonnait des hommes mariés beaucoup plus jeunes qu'au temps d'Arsien et d'Athanase. La croissance de la population nécessitait un grand nombre de prêtres. Il fallait faciliter l'accès au sacerdoce. Gabriel enseignait les mathématiques à l'université, où il fit la connaissance d'Americ peu de temps après l'intronisation d'Arsien V. Ce dernier avait fait des études courtes dans la capitale, et avait manifesté l'envie de visiter la prestigieuse université. Gabriel était chargé de décrire au souverain la partie théorique de l'enseignement, et Americ devait lui montrer des applications que l'on pouvait tirer de certaines recherches. Gabriel et Americ passèrent de longues journées en préparation, et une franche amitié s'établit entre les jeunes gens. Gabriel se fit présenter Laurentia par son mari, et présenta son épouse au jeune couple. Tous les quatre participèrent aux principaux festins donnés pour la visite du jeune légat.

Arsien V apprécia beaucoup les discussions avec Gabriel, de dix ans son aîné, mais qui savait mêler pédanterie et humour dans sa pédagogie. Il lui proposa de venir à Justinianopolis, pour devenir le précepteur de son fils Paul, âgé de quatre ans.

« J'ai moi-même une fille Irène qui a le même âge, objecta-t-il. J'ai un fils Nestor plus âgé dont je suis les progrès avec attention. J'ai en outre la

liturgie hebdomadaire à assurer, mes élèves, mes recherches en mathématiques... Ton fils, s'il te succède un jour, mérite quelqu'un qui se consacre entièrement à lui. »

Arsien V n'insista pas, mais obtint que Gabriel vienne une semaine par an dans la capitale pour donner des conférences sur ce qui se faisait à l'université. Ce nouveau légat était fasciné par la science depuis son plus jeune âge. Il rêvait que ce soit sous son mandat que l'on redécouvre la production de fer, ou des progrès équivalents, qui permettraient de construire des vaisseaux et des armes, aptes à renouveler la tentative de retour dans l'empire lancée cinq ans plus tôt, et qui avait manifestement échoué à cause des faiblesses technologiques. La population continuait de croître et atteignait maintenant un million et demi.

L'année suivante marqua un tournant dans la vie de Gabriel. Le repas de midi au réfectoire de l'université était un moment fort de la journée. On s'y retrouvait par tables entre amis, entre collègues, entre élèves et professeurs. L'acoustique de la salle était merveilleuse, car au lieu d'un brouhaha, on pouvait entendre la conversation de huit à dix voisins. Gabriel avait coutume de comparer ces repas aux repas de noces dont parle Jésus quand il évoque le Royaume de Dieu dans les Évangiles. Ce jour-là, Gabriel eut une vision. Il avait passé une très mauvaise nuit, et son cours du matin sur les polyèdres réguliers avait été très confus. Il aurait l'occasion de récupérer dans l'après-midi, quand il serait seul dans son bureau. Mais il lui fallait assurer la lecture des psaumes pendant la moitié du repas. Les tables comptaient douze convives, six face à six.

Gabriel commença la lecture d'une voix monocorde. Il ne fallait surtout pas mettre des intonations personnelles, lui avait-on appris. Il prêtait sa bouche à Dieu. Au bout de deux strophes, il vit le Christ s'avancer dans l'allée centrale, et se pencher à chaque table, en se plaçant au bout, comme pour parler aux douze convives. Ceux-ci ne semblaient pas s'apercevoir qu'on s'adressait à eux, aussi Gabriel continua sa lecture jusqu'au bout. Il vit le Christ s'avancer vers lui, lui sourire, puis disparaître. Ce n'était pas un rêve. Americ lui confirma qu'il avait fait la lecture sainte jusqu'au bout. Gabriel retint de cette vision que sa vocation sacerdotale était réelle, et que les mathématiques ne devraient jamais prendre le pas sur sa fonction de prêtre. Il se félicita d'avoir refusé de devenir le précepteur du futur légat. Il ne parla de cet événement à personne.

En janvier 1101, Laurentia obtint une affectation dans le même bâtiment que Gabriel. Americ avait son bureau dans un bâtiment voisin. Elle partageait avec un copiste une petite pièce meublée seulement de deux tables et deux chaises. Gabriel en déduisit qu'elle devait également être copiste. Laurentia jouait de la harpe dans des concerts privés pour les étudiants et les professeurs. Americ invita Gabriel à y assister un soir par semaine. Gabriel accepta de bonne grâce, et proposa à Laurentia de participer à la

liturgie dominicale. Elle déclina, par timidité. Une chose était de jouer pour des collègues, une autre était de jouer pour Dieu. Elle promit toutefois de revenir sur sa décision dans une dizaine d'années, quand elle aurait atteint un niveau suffisant.

En mars, Gabriel emmena sa femme et ses deux enfants passer une semaine dans l'île de Stivar. Il n'y avait plus de condamnés depuis un siècle, et son côté sauvage et isolé rendait l'endroit propice à la détente. C'était la première fois que les enfants quittaient Théodorapolis, et ils étaient tout heureux de voyager dans un grand bateau, de dormir sous la tente, et de pêcher dans la mer. À leur retour sur le marché de Port Clitus, Ækate avisa un étal sur lequel pépiaient une douzaine d'adorables poussins. Pendant que Gabriel se rendait à l'église pour saluer son confrère, elle discuta avec le marchand, puis convainquit ses enfants qu'un petit sans-bras à la maison apporterait de la joie et de la bonne humeur. Quand Gabriel revint, l'affaire était faite. Il n'appréciait pas qu'on adopte un animal comme un être humain. Un bon chrétien devait avoir de nombreux enfants. Les prêtres mariés n'étaient pas soumis à cette règle, car le souci d'une trop grande famille les aurait écartés de leurs devoirs vis à vis de leur troupeau. Par parenthèse, cette image des brebis était quasi-mystique, pour des gens qui n'avaient jamais vu de quadrupède.

« Tu verras, dit Ækate. C'est un animal très affectueux et très intelligent. Il s'attache à ses maîtres quand il est pris poussin. Les enfants vont adorer. Ça ne nous coûtera que quelques petits poissons par jour quand il sera grand. Irène a décidé qu'on l'appellerait Linus.

- Et ça vit longtemps, ces bêtes-là ?

- Une dizaine d'années, le temps que nos enfants resteront à la maison, avant de partir faire leur vie dans une autre ville. »

Les mois passèrent. Un hiver particulièrement enneigé suivit. Gabriel se donnait d'autant plus à son travail dans son bureau, que la présence d'un animal malodorant ne lui rendait pas la vie agréable dans son foyer. Enfin vint le printemps, et Linus allait pouvoir vivre une partie de sa vie dans le jardin. De fait, l'animal profita d'une porte ouverte, et choisit la liberté. L'appel de l'océan sans doute. On ne le revit jamais, à la grande satisfaction de Gabriel. Le 11 octobre, celui-ci fut convoqué dans le bureau du Père Nicéphore, recteur de l'université.

« Je viens de recevoir une nouvelle terrible de la capitale. Dans quelques jours toute la ville sera au courant, mais gardez pour vous ce qui va être dit. Il y a un mois, cinq grandes barques contenant chacune vingt barbares ont accosté à la pointe Nord-Est de Néa. C'est une région montagneuse et peu peuplée, ce qui explique que pendant cinq jours, ils ont pu impunément piller les fermes. La petite garnison de Néapolis a eu le plus grand mal à les refouler vers la côte où des renforts venus de Théopolis les ont exterminés, hommes, femmes et enfants.

- C'est horrible ! dit Gabriel. Ne pouvait-on pas faire des prisonniers ? On aurait su d'où ils venaient.

- Je sais, mais personne ne blâme nos courageux soldats. Ces barbares sont des anthropophages. On a retrouvé les restes de leurs repas dans les fermes qu'ils avaient attaquées. Il est probable que ceci soit une avant-garde d'une invasion prochaine. Leurs guerriers sont féroces, se battent jusqu'à la mort avec des armes à peine inférieures aux nôtres. Arsien V nous demande expressément d'orienter toutes nos recherches, pour faire face à ce nouveau danger. La métallurgie attendra. Oubliez les mathématiques, et donnez moi demain un plan d'étude et une liste de moyens. Chaque jour compte. »

Rentré chez lui, Gabriel ne parla pas de l'invasion à sa famille. L'édile ou l'évêque de Théodorapolis feraient sans doute une déclaration publique dans les jours suivants. Gabriel réfléchit. Le bon Nicéphore avait sans doute exagéré le danger. Ces barbares à la dérive étaient tombés par hasard sur Néa. Il se passerait peut-être un ou deux siècles avant que cet aléa ne se reproduise. Arsien avait bien annoncé que la barrière équatoriale ne pouvait arrêter la progression par mer. Pendant un demi-millénaire, on s'était contenté de faire le tour des deux îles en bateau, à part l'expédition de Théodore, et quelques pêcheurs emportés vers l'Est par la tempête que l'on n'avait jamais revus.

Il était temps d'explorer dans un grand rayon, surtout au Nord-Est, d'où étaient venus les pillards. S'il n'y avait pas de continent ou de grande île habitée à quinze jours de navigation, on n'avait rien à craindre. Dans le cas contraire, il faudrait envisager une attaque préventive. Grâce à la poudre explosive, on pouvait affronter des armées nombreuses ou détruire des villes. Cette exploration supposait que l'on sache mesurer sa position à tout moment. La boussole et l'astrolabe donnaient la latitude avec précision. Restait la longitude. Sabliers, clepsydres, chandelles fournissaient des mesures du temps trop grossières. Il fallait une précision d'une minute par jour si on voulait savoir si on se trouvait à l'Est ou à l'Ouest de la colonie après des jours d'errance en mer.

Le sujet de recherche était trouvé : la mesure précise du temps. Mais si le peuple avait peur, il fallait aussi développer un sujet de recherche à plus court terme. En consultant l'histoire de Constantinople qui devait se défendre par mer, Gabriel eut la solution. Il fallait construire des dromons qui patrouilleraient rapidement, iraient au contact des barques des envahisseurs, et lanceraient des feux grégeois pour les incendier. Il y avait là toute une technologie livresque à maîtriser en pratique, sachant qu'on n'avait pas de métal. Pour la mesure de la longitude à partir de l'heure et de la position des étoiles, Gabriel se sentait capable. Pour la mesure du temps, il disposait d'un étudiant brillant, Isaac, qui pourrait préparer une thèse sur dix ans, si le légat lui assurait un poste à l'université. Il manquait un architecte naval, pour les dromons, et un chimiste, pour les feux grégeois.

Gabriel consulta le registre de l'université où étaient notées les compétences de chacun. En demandant conseil à Americ, il apprit que Laurentia était diplômée d'architecture navale. Elle n'était donc pas copiste. Il chercha ensuite un chimiste, et choisit Antonia qui avait à la fois les capacités et la disponibilité. Elle était plus âgée que Laurentia et Americ, et son emploi actuel à l'université était de chercher à améliorer la qualité du verre, pour faire des instruments d'optique.

Le lendemain, Gabriel exposa ses plans à son supérieur :

« La plupart des trajets maritimes issus de Justinianopolis se font par la côte Ouest de Nêa, parce que c'est plus court, et parce que les vents forts dominants ne risquent pas d'emporter au large. Avec des bateaux à rames, plus maniables, plus efficaces sur de courtes distances, nous devons patrouiller sur la côte Est, d'où sont venus les Americumiens.

- Qui vous dit que ce ne sont pas des Africains ? objecta Nicéphore. Ils avaient la peau foncée.

- Des Africains seraient venus de l'Ouest. En effet, compte tenu de la durée du voyage d'Arsien tel qu'il a été rapporté, nos deux îles sont certainement à l'Est de l'Afrique. Dès le 7ème siècle, nos savants avaient compilé les ouvrages de géographie, et évalué les déplacements des navires. Leurs conclusions ont été sans appel. Il est même possible qu'Arsien ait presque fait le tour du monde et se soit retrouvé juste à l'Ouest d'Americum. D'autre part, l'Afrique est peuplée presque jusqu'à l'équateur côté Est, grâce au Nil. Ce n'est pas le cas côté Ouest. Il résulte de cela que nous devons, de manière curative, agir en interceptant les ennemis qui s'approchent de nos côtes, mais aussi en préventif, trouver et détruire ou soumettre le nid de ces sauvages. Il faut développer l'exploration.

- Nous avons essayé il y a dix ans, avec l'expédition pour Constantinople. Ce fut un échec.

- Parce que nous partions en aveugles, ne nous fiant qu'à la latitude. Nous ignorions même s'il fallait aller vers l'Ouest ou vers l'Est. Il faut développer la mesure de la longitude. Ainsi, nos marins sauront où ils sont et comment revenir au point de départ.

- Et par quel moyen ?

- Je sais faire les calculs à partir de la position des étoiles, qui sont bien connues dans notre hémisphère, contrairement à l'époque d'Arsien. Mais il faut mesurer le temps avec précision, en s'appuyant sur des phénomènes physiques très réguliers, pas comme le temps qu'un cierge met à brûler. J'ai un jeune étudiant, qui me succédera peut-être un jour, à qui il faudrait créer un poste de recherche sur dix ans combiné éventuellement avec un poste d'enseignant. Le jeune Isaac est très prometteur.

- Cela fait donc une équipe de deux personnes, vous compris, pour répondre à la demande du légat.

- Quatre, car il faudrait ajouter Laurentia, notre experte en architecture

navale, et aussi un chimiste pour équiper nos dromons de feux grégeois. J'ai une personne en tête pour cette tâche.

- Un feu grégeois ?

- C'est une technique qui fut développée à Constantinople juste avant le départ d'Arsien, et utilisée pendant sa traversée comme dispositif d'éclairage, ce qui n'était pas sa vocation première. J'ai lu un rapport datant de cette époque. La technique n'a pas été utilisée dans une vraie guerre, mais elle est très efficace pour défendre un port ou pour attaquer un grand nombre de navires. On projette du feu liquide sur les navires ennemis ou à proximité de leurs coques. Ce feu flotte sur l'eau et se propage de navire en navire. Il faut bien tenir compte des vents et des courants, ou avoir des vaisseaux assez rapides pour ne pas brûler avec les ennemis. Mais on obtient la victoire à un contre dix. L'ennemi ne peut même pas sauter à l'eau pour s'échapper, car la mer brûle comme les vaisseaux.

- C'est très impressionnant. Le légat sera content. Je ferai voter par le chapitre la constitution de votre équipe. Vous aurez deux copistes et trois assistants de laboratoire, et un budget pour aller régulièrement à Justinianopolis montrer vos prototypes, et superviser la mise en opération. Vous connaissez bien Arsien V ?

- Il m'avait fait l'honneur de m'inviter dans la capitale lors de sa visite ici il y a quelques années. »

Pendant les dix ans qui suivirent, Gabriel et Isaac d'un côté, Laurentia et Antonia de l'autre, firent avancer le projet de recherche de cette nouvelle équipe. Tous les ans, Gabriel allait prendre le bateau à Fort Milo pour rejoindre la capitale où il passait quelques jours, dont une audience avec le légat. Cela prenait deux semaines. Par voie terrestre cela aurait pris bien plus. Aucune attaque de barbares ne fut à déplorer, bien que des sentinelles aient été placées tous les deux ou trois milles le long de la côte où avait eu lieu l'incursion.

Les quatre chercheurs déjeunaient régulièrement ensemble dans le réfectoire, où ils échangeaient sur leurs idées, leurs tentatives, et leurs résultats. La question des feux grégeois était pratiquement résolue au bout de cinq ans, et Antonia retourna à ses travaux d'optique, tout en continuant ses rencontres méridiennes. Ce moment de la journée était attendu avec impatience par Gabriel. En effet, quand il n'était pas seul dans son bureau, il devait assurer un cours devant une vingtaine de jeunes étudiants. Il connaissait sa matière par cœur et récitait les mathématiques comme il récitait les psaumes. Le repas de midi était le moment des vrais échanges : on expliquait ses espoirs et ses échecs, on apprenait les avancées des collègues, on se faisait expliquer, et on donnait des suggestions. Gabriel n'eut pas d'autre vision, même quand c'était son tour de faire la lecture sainte. Mais il ne pouvait s'empêcher d'y repenser chaque fois qu'il entrait dans cette grande salle.

Gabriel et Americ se recevaient parfois dans leur famille, pour le dîner du samedi suivi de la vigile. Quand les enfants étaient couchés, Gabriel chantait des psaumes accompagné à la harpe par Laurentia, et on dégustait des plats raffinés, Cœkate et Laurentia étant toutes deux d'habiles cuisinières. Antonia ne goûtait pas ces agapes. Même si elle appréciait la musique, elle ne trouvait pas de plaisir dans la nourriture, et préférait utiliser la soirée du samedi et la journée du dimanche à de grandes promenades solitaires dans la montagne, sauf en hiver bien sûr. Elle avait été mariée, mais son mari était mort jeune dans des circonstances dont elle ne parlait jamais. Des rumeurs voulaient qu'il soit parti avec une autre femme vivre dans la capitale. Selon d'autres, il se serait perdu dans la montagne, et Antonia partait chaque semaine à sa recherche.

Le 5 octobre 1110, Arsien V mourut subitement. On crût un moment à un empoisonnement, mais il s'avéra qu'il souffrait depuis sa jeunesse d'une maladie de cœur qu'il avait réussi à cacher à son entourage, pour ne pas entamer son autorité. Il laissait une colonie de deux millions d'habitants : le double du rêve de son lointain prédécesseur quand il avait débarqué à Fort Milo. Son fils, Paul, né au moment du départ de Théodore, avait vingt ans, comme son père lors de son accession à la charge suprême. Mais contrairement à Arsien V, il ne pouvait bénéficier des conseils d'un père pour ses débuts. Sous le prétexte d'une délégation de l'université aux obsèques, il fit venir Gabriel, qui aurait pu être son précepteur, accompagné de son équipe. Il avait été très marqué, alors qu'il n'avait que onze ans, par l'incursion des barbares qui avait jeté un vent de panique, aujourd'hui dissipé, dans l'île. Il voulait comprendre comment, en tant que légat, il allait défendre le bien que lui confiait ce lointain et inconnu empereur romain. Mais il n'avait pas la même soif de science qu'Arsien V.

Le feu grégeois

Gabriel, Isaac, Laurentia, et Antonia arrivèrent donc dans la capitale le 12 octobre, la veille de la cérémonie. Ils furent surpris par la chaleur étouffante de la cité. L'été n'était pas entamé, et ils avaient l'impression d'être en janvier. Ils étaient logés dans une grande bâtisse donnant sur un parc face au palais. Il y avait de nombreux espaces verts dans la ville, à cause des constructions en bois et du risque d'incendie. Les chambres des hommes étaient au premier étage, celles des femmes au second. C'était le règlement. Le rez-de-chaussée comprenait les cuisines et le réfectoire. Une vingtaine de visiteurs du palais pouvait y loger. Nos quatre Théodorapolitains passèrent l'après-midi à visiter la ville, et montèrent au sommet de la colline qui la domine. Fatigués par les trois jours de traversée, ils se couchèrent tôt, et purent apprécier le confort de lits particulièrement douilletts. Gabriel s'endormit en pensant à sa famille qu'il avait laissée dans le froid de l'hiver, alors qu'ici un simple drap suffisait pour supporter la tiédeur de la nuit.

Le légat Paul les reçut le surlendemain matin, une fois son père enterré auprès des tombes des légats des siècles précédents. Antonia fit le premier exposé. La grande difficulté avec les feux grégeois n'était pas la matière première. On trouvait du soufre un peu partout sur Néa et du naphte au Nord-Est de Sélandia. Mais sans récipients en fer, comment transporter le produit, et surtout comment le projeter quand il est en feu ? Un système de compresseur en bois et en peau de sillus projetait le liquide avec une telle force que le feu ne remontait pas jusqu'au réservoir. Mais une fois le système amorcé, il fallait vider le réservoir et éteindre le reliquat avec du sable. On fit une démonstration très convaincante sur un bassin du parc avec une livre de produit incendiaire. Les bateaux pourraient en emporter mille fois plus chacun.

Laurentia présenta ensuite les plans pour les dromons. Elle en avait discuté durant des années avec les ingénieurs des chantiers navals de Port Clitus. Face à un ennemi dix à cent fois plus nombreux, il fallait privilégier la rapidité. Une fois enveloppé, le dromon ne pouvait plus utiliser de feux

grégeois pour se dégager, car il prendrait feu à son tour. Il fallait s'approcher à moins d'un demi-stade pour bouter le feu, puis faire demi-tour. La vitesse était le paramètre essentiel. Pas de mâts, une coque effilée dans les deux sens et basse sur l'eau pour ne pas donner prise au vent, une quille pas trop profonde, juste assez pour que le bateau ne se renverse pas. Les rameurs seraient sur un seul rang, sous un toit qui les protégerait des flèches, les bords de la coque étant insuffisants. La manœuvre du demi-tour s'effectuerait par une volte-face des rameurs sur leur banc, ceux-ci saisissant la rame de leur voisin de derrière, et deux rameurs en attente à la proue prenant les rames laissées libres. L'équipage devait être réduit au minimum : deux cadenceurs, trois boute-feu, et un capitaine. Une conséquence de ce choix était que les dromons ne pouvaient voguer qu'en mer calme. Pour patrouiller, il faudrait continuer à employer les petits vaisseaux à voile latine, hauts bords et quille profonde.

« Ainsi, demanda Paul à Laurentia, il n'y a pas de soldats pour l'abordage, pas d'archers à bord des dromons ? Si les barbares réussissent à monter à bord, c'est le massacre !

- S'ils peuvent s'approcher d'un dromon, il est perdu de toutes façons, dit Gabriel. Soit leur navire est déjà en feu, soit le feu est en train de s'étendre et la fuite rapide est le seul moyen de survie pour l'équipage. Il doit toujours rester une distance minimale entre le dromon et les ennemis. Donc des soldats à bord sont une charge inutile.

- J'ai quand même une objection en tant que chrétien, continua-t-il. Vous m'affirmez qu'une fois le feu lancé, on ne peut l'arrêter. Or nous ne parlons pas leur langue. Cela veut dire que nous allons les massacrer sans leur laisser une chance de rebrousser chemin. Nous sommes des gens civilisés. Nous tuons pour nous défendre, mais l'adversaire doit savoir à quoi il s'expose. Votre solution, je n'en veux pas. Nous combattons sur terre en les poussant à rembarquer.

- Pardonnez mon insistance, dit Gabriel, désappointé par un tel accueil. Ces barbares jaugeront vite que notre armée n'est pas supérieure à la leur. Ils reviendront plus nombreux, exploreront nos côtes, et débarqueront en maints endroits simultanés pour piller et repartiront avec le butin. Il ne faut pas les laisser s'approcher, et leur inspirer une crainte salutaire. Le feu grégeois ne peut avoir la fonction dissuasive que vous souhaitez. Une fois enclenché, il tue. Je propose d'installer les balistes qui nous restent de l'expédition d'Arsien à la proue des dromons. On peut tirer des traits enflammés depuis une distance bien plus grande. Si l'invasion est assez nombreuse pour être un danger, nos balistes n'auront aucun mal à frapper quelques navires et à leur montrer qui est le plus fort. S'ils font demi-tour, nous avons gagné, ils ne reviendront plus. S'ils attaquent les dromons, alors notre défense par le feu est légitime.

- J'aime mieux cette solution, dit Paul. Je ne veux pas être le responsable

d'une injuste tuerie.

- Nous n'en viendrons pas à cette extrémité si nous découvrons d'où ils partent, répondit Gabriel. Pour cela nous devons explorer l'océan jusqu'en Americum d'où sont partis les barbares il y a dix ans, et d'où ils repartiront peut-être un jour. J'ai étudié les étoiles et j'affirme pouvoir calculer la longitude jusqu'à deux à trois mille milles d'ici. Étant donné les embarcations des barbares, ils n'ont pas pu partir d'une plus grande distance. Ils seraient morts de faim avant d'arriver. Arsien savait mesurer la latitude. Mais pour la longitude, il faut mesurer le temps avec précision. Isaac va vous l'expliquer.

- La nature présente de nombreux mouvements réguliers, dit le jeune chercheur, comme la course des astres. Un objet pendu par une tige va et vient avec un rythme constant. Mais contrairement aux astres, il s'essouffle faute d'énergie. J'ai développé un mécanisme qui redonne une impulsion à la tige de cuivre chaque fois qu'elle passe à la verticale. L'énergie de cette impulsion vient d'un poids qui descend peu à peu et qu'il faut remonter chaque jour. La difficulté venait du fait qu'il fallait compter tous les battements jour et nuit pour connaître l'heure.

Gabriel m'a donné la solution : un curseur est poussé d'un cran à chaque battement. Il y a mille crans, et une clochette au bout. Ainsi, quand la clochette sonne, il s'est passé une demi-heure environ, et il faut remettre le curseur dans sa position initiale. Ainsi, il suffit de compter les demi-heures. En fait, il faut un peu plus de mille crans pour faire exactement quarante huit sons de clochette entre deux passages du soleil au méridien. Il reste encore à faire quelques réglages. La précision devrait être de un pour cent à un pour mille, certes un peu moindre que pour la latitude. Il faudra aussi installer cet instrument volumineux et fragile à bord d'un navire. En principe, les oscillations de celui-ci sur la houle ne devraient pas affecter la mesure. Cela reste à vérifier. Le bâti flottera dans de la graisse de sillus pour atténuer les chocs, surtout en cas de tempête.

- Gabriel, coupa Paul, vous m'aviez expliqué le pourquoi d'une mesure précise du temps, mais le lien avec l'exploration m'échappe. Pour savoir l'heure, un cadran solaire suffit !

- Oui, si vous savez où vous êtes. Mais à l'inverse, connaître à la fois l'heure au soleil et l'heure qu'il est à Justinianopolis au même instant permet de calculer à quelle distance à l'Ouest vous êtes de la capitale. Ainsi, les explorateurs pourront revenir au port, aussi loin soient-ils partis, même s'ils dérivent. Et s'ils rencontrent une terre, ils peuvent la noter sur une carte pour y revenir plus tard.

- C'est merveilleux, nous allons pouvoir rejoindre Constantinople !

- Pas dans l'immédiat. Compte tenu des erreurs de mesure, il ne faut pas naviguer plus de dix jours si on veut retrouver Néa ou Séländia sans se perdre dans l'océan. Or le voyage d'Arsien a duré plus d'un an. Mais si nous

trouvons et colonisons des îles, si nous trouvons l'Afrique ou l'Americum, voire l'Inde ou la Chine, par petits sauts, en deux ou trois générations nos cartes recouperont celles des anciens. Dans l'immédiat, il faut former des capitaines au relevé de la position, faire des mesures de la précision du mécanisme en restant en vue des côtes, puis s'aventurer hors de leur vue sur une centaine de milles, et revenir à son point de départ en se fiant aux astres.

Ensuite l'exploration commencera avec comme objectif premier la recherche des barbares. Quand nous saurons où ils vivent, nous pourrons mieux les surveiller et prévenir leurs incursions par des attaques en haute mer, avec des balistes à longue portée sur lesquelles l'université devra travailler. On ne pourra coloniser les îles au Nord de Néa, s'il y en a, que lorsque toute menace sera écartée. Quand nous saurons atteindre l'hémisphère Nord et revenir, alors la route de Constantinople sera ouverte. Partir en aveugle comme l'a fait Théodore, n'avait que de très minces chances de succès. Vingt ans plus tard, l'empereur ne nous a rien envoyé, ce qui démontre l'échec de l'expédition. Ne perdons pas de cette façon ce qui nous reste de fer et de vaillants marins et soldats. Les barbares nous menacent. Ce doit être notre priorité.

- Merci, dit Paul. Vous avez mené à bien la mission qui vous avait été confiée dans l'urgence. Peut-être ces barbares perdus dans l'océan avaient-ils une chance infime de croiser nos îles, et cela ne se reproduira plus d'ici des siècles. Mais je dois à mon peuple la sécurité et la sérénité. Notre colonie est assez nombreuse pour s'étendre vers l'équateur et retrouver la patrie de nos ancêtres. Mais Arsien est venu ici pour fuir la menace barbare. Cette menace ne doit pas exister dans la troisième Rome où nous sommes. Je prolonge vos fonds de recherche jusqu'à la fin de vos carrières. Je vais créer à Pycetos une école de capitaines où vous irez chacun votre tour enseigner l'art de calculer sa position avec les étoiles. J'ai un modeste cadeau pour vous témoigner la reconnaissance de la patrie. »

Paul frappa dans ses mains. Quatre serviteurs amenèrent sur des coussins quatre couronnes de feuillage :

« À Rome, dit-il, une couronne de lauriers récompensait les vainqueurs. Ici, il ne pousse pas de telles plantes, et Arsien a oublié d'en amener des plants. Néanmoins, on trouve au Nord de la ville un arbuste aux feuilles épaisses, effilées et de couleur vert sombre. Ces feuilles correspondent à la description que nous trouvons dans les textes. Gébétor avait même amené un herbier avec des plantes séchées. Cet ouvrage est en poussière depuis des siècles, mais nos savants avaient dessiné son contenu. Vous pouvez ceindre la couronne et la porter jusqu'à votre retour à Théodorapolis. J'ai un cadeau supplémentaire pour votre brillant supérieur Gabriel. C'est un plant de cet arbuste. Faites le prospérer dans votre jardin. Quand il produira assez de branches, tressez chaque année une couronne pour celui que vous quatre,

pas le recteur, estimez le meilleur chercheur. N'attribuez pas deux fois la récompense à la même personne, aussi brillante soit-elle. Ce soir nous aurons un dîner d'apparat dans la grande salle du palais. Vous repartirez demain matin par le bateau qui vous a conduit. Ne vous préoccupez pas de la future école navale de Pycotos. Vous serez informés en temps utile.

Votre objectif de recherche des dix prochaines années est de faire construire des navires aptes au combat en haute mer à un contre dix, grâce au tir à longue portée. Pendant ce temps le préfet maritime de Port Clitus va s'occuper de la production des dromons, tandis que celui de Néapolis se chargera des patrouilles sur le Nord-Est de Néa, en réquisitionnant des pêcheurs pour commencer. Cela fait dix ans que tous les caps de cette région-là sont gardés par des sentinelles que mon père avait fait installer suite aux incidents dramatiques que vous savez. Je continuerai son œuvre, jusqu'à ce que nos explorateurs aient repéré le nid de ces envahisseurs, ou jusqu'à ce que nous ayons la certitude que l'océan est vide dans un rayon de trois mille milles. »

Le lendemain matin, Gabriel, Antonia, Isaac et Laurentia reprenaient le bateau. Ils étaient partis de Fort Milo pour faire au plus vite. Ils décidèrent de passer par Port Clitus au retour, avec une escale à Pycotos. Gabriel avait dit en plaisantant qu'ils pourraient ainsi conserver leur couronne plus longtemps. En fait, il voulait se présenter au préfet maritime de Pycotos et lui parler de l'école des capitaines. Il fallait aussi que Laurentia discute avec l'ingénieur du chantier naval de Port Clitus sur la construction des dromons, maintenant que le principe était admis par la plus haute autorité de la colonie.

Aussi, quand Gabriel planta l'arbuste dans son jardin, celui-ci avait souffert de la longue traversée hors de sa terre nourricière. On était presque en été. Il n'aurait pas à craindre le gel. Gabriel le traita avec le plus grand soin, et il lui sembla que les feuilles reprenaient leur couleur et leur rigidité. Mais trois semaines après son retour, tout était desséché. Le climat du Sud n'était probablement pas adapté à cette plante du Nord, et elle n'aurait sans doute pas passé l'hiver. Gabriel en éprouva du chagrin, et il comprit pourquoi ses enfants avaient été si tristes après la disparition de Linus. Si on peut s'attacher à une plante, on peut s'attacher à un animal. C'est un sentiment humain, même s'il n'a pas sa place dans le Royaume de Dieu.

L'année qui suivit cet incident, Gabriel eut assez peu l'occasion de voir Laurentia, car elle était souvent à Port Clitus pour superviser la construction de ces dromons sans mâts qui allaient protéger les côtes des visites intempestives. Le nom de sa collègue lui évoquait désormais celui de l'arbuste qui n'avait pas pris racine. Gabriel rencontrait de temps en temps Antonia à l'université, mais son travail sur le feu grégeois était achevé, et elle était retournée à ses travaux sur l'optique. Elle travaillait sur un instrument qui permettrait de mieux observer un navire ennemi depuis un poste

de vigie, et surtout de mesurer la distance, afin d'ajuster le tir. À deux occasions, Gabriel accompagné d'Isaac, passa par Port Clitus pour s'embarquer pour Pycetos, où il contribuait à la formation des capitaines explorateurs. Les deux voyageurs s'assurèrent que Laurentia viendrait à Pycetos avec eux. Ils auraient ainsi durant la traversée amplement le temps de discuter de l'avancement des travaux. Cette construction des dromons et de leur lance-flammes était la priorité du Sénat. À tout moment, les barbares pouvaient revenir, et on ne se sentirait rassuré que lorsque l'on disposerait d'un moyen pour les empêcher d'accoster.

Cet événement survint deux ans plus tard, en décembre 1113. Il y avait fort heureusement trois dromons armés à Néapolis quand le feu d'alerte de couleur verte, lancé depuis le haut du mât d'un patrouilleur et répercuté de colline en colline annonça l'arrivée d'intrus. C'était une belle nuit d'été avec une mer calme et un ciel limpide. La vigie d'un navire patrouilleur avait aperçu des flambeaux dans la nuit. En s'approchant, on put compter une centaine d'embarcations venant du Nord-Est. Les rameurs devaient être fatigués par un long voyage, car la progression était lente et permit aux trois dromons de les rejoindre et de se positionner entre la côte et eux le lendemain vers midi. Les embarcations ennemies étaient trop dispersées pour que le feu grégeois soit efficace. Après quelques tirs de baliste qui fauchèrent une dizaine de barbares et ne causèrent que des pertes minimales aux embarcations, une volée de flèches répliqua et tomba trop court. Les vaisseaux ennemis convergèrent alors vers les dromons, loin de fuir un danger qu'ils méprisaient.

Bardus, qui commandait le dromon amiral, ordonna une retraite lente, tout en continuant de tirer. Le resserrement du dispositif ennemi rendait les tirs de baliste plus efficaces. Les barbares chantaient un chant de guerre d'une voix rauque et en mesure avec leurs coups de rame. Soudain, les dromons inversèrent la position des rameurs, et avancèrent, toujours à petite vitesse, vers les poursuivants. Les flèches arrivaient par dizaines sur le pont, mais chacun était à l'abri. À une distance imprudemment courte, les dromons stoppèrent et inversèrent à nouveau leur marche. On entendit Bardus crier "feu", et les tubes de cuivre commencèrent à cracher leur liquide. La vitesse des dromons était toujours inférieure à celle des assaillants, mais les premières lignes commençaient à brûler et présentaient un danger moindre. La forte lumière de midi en cette journée d'été ne permettait pas aux derniers rangs de la meute des poursuivants de réaliser qu'ils ramaient vers un incendie. Quand le combustible dans les réservoirs fut épuisé, les dromons prirent toute la vitesse que leur permettait leur architecture. Ils étaient à la merci d'un coup de vent, et si des navires ennemis échappaient aux flammes qui couvraient maintenant la mer, ils se retrouveraient sans défense.

Il n'y eut aucun survivant chez les barbares. Leur instinct guerrier grégaire avait causé leur perte. S'ils s'étaient déployés comme dans une bataille

navale classique, les trois dromons n'auraient eu d'autre chance que de profiter de leur vitesse pour fuir. Bardus était un excellent officier qui savait que la connaissance de l'ennemi est un atout de premier ordre. Vers cinq heures du soir, ne voyant plus de flamme, il revint avec son seul dromon sur les lieux du carnage. Le feu pouvait reprendre à tout moment par endroit, et il fallait être prudent. Mais ramener au Sénat des informations sur le nombre, les armes, les moyens de navigation, était presque aussi important que porter la nouvelle de la victoire. L'idéal aurait été de retrouver un ennemi vivant. Avec le temps, il aurait appris la langue de ses hôtes et enseigné la sienne. Hélas, ce type d'arme ne laissait aucune chance de survie en pleine mer.

Cinq jours plus tard, Bardus et les équipages étaient reçus en héros à Justinianopolis, tandis que de nouveaux équipages étaient en alerte à Néapolis, au cas où une deuxième vague d'envahisseurs surviendrait. Bardus répondit à toutes les questions. Les barbares utilisaient de longues barques reliées par deux perches. Cela leur permettait de ne pas verser quand la houle était forte. Entre les deux barques, un mât pouvait supporter une voile grossière. Avec une telle voile, ils pouvaient se dispenser de ramer par vent arrière, mais ne pouvaient remonter le vent. Comme ils venaient du Nord-Est, ils progressaient le plus souvent contre le vent et leur vitesse était lente. Cela donnait une chance aux dromons de les intercepter si les patrouilles plus au large les repéraient assez tôt. Entre Néapolis et Justinianopolis qui abritaient chacune trois dromons, il faudrait ajouter une troisième base à Hakathaneis pour permettre une interception dans les temps. Un sénateur demanda qu'on installe une base tous les vingt milles pour suppléer une reconnaissance trop tardive par les patrouilleurs.

On avait eu de la chance que la nuit soit claire et que la mer soit lisse. L'efficacité du système défensif venant d'être prouvée avec éclat, le Sénat vota l'établissement des bases et la construction des dromons, en commençant par Hakathaneis. L'armement des barbares était rudimentaire : bois, pierre et os, pas même de cuivre. Mais leurs arcs avaient une portée remarquable. Leurs flèches n'étaient pas empoisonnées. Il était probable qu'ils n'aient aucun rapport avec les barbares d'Americum qui avaient attaqué l'expédition d'Arsien. À bord des navires, il y avait des hommes, des femmes, des enfants, et des animaux quadrupèdes. Leur nourriture était dans de grandes jarres en terre cuite. Étant donné la taille de la population des bateaux, entre cinq cents et mille têtes, et étant donné la capacité des jarres, on pouvait déduire que les envahisseurs venaient d'effectuer un à deux mois de navigation. Compte tenu de leur vitesse, cela voulait dire qu'on pourrait atteindre leur terre en une dizaine de jours.

Bardus fut chaudement félicité par le Sénat. Il devait être reçu par Paul le lendemain. Avec le légat, les choses se passèrent différemment :

« Pas plus de mille, lui dit Paul, dont des femmes et des enfants ! Vous

les avez tous brûlés vifs et vous en êtes fier ! Mais ces vaisseaux transportant des familles, des animaux, ce sont la réplique de l'expédition d'Arsien il y a presque six siècles. Ils cherchaient une terre où s'établir, et nous nous sommes comportés comme les Americumiens envers nos ancêtres : nous avons mis le feu. Je ne vous en veux pas personnellement. Vous êtes un soldat, vous avez obéi aux ordres. Mais ces ordres vont changer. Imaginez ces cinq cents ou mille colons débarquant chez nous. Nous sommes deux millions, nous avons toute une connaissance qu'ils ignorent. Comment peuvent-ils représenter un danger ?

Au contraire, ils sont une chance pour nous. Nous leur échangerions notre blé contre leurs animaux. Il y aurait peut être des chevaux pour nos liaisons rapides, des moutons pour nos vêtements, des vaches et des porcs pour varier notre nourriture, tirer nos charrues. Ils nous donneraient de précieuses indications sur les terres plus au Nord, qui accéléreraient notre exploration pour un retour à Constantinople. Je vois d'énormes avantages et peu d'inconvénients à les accueillir. L'empire romain a grandi en agrégeant ses voisins, pas en les exterminant. Ce sont des enfants de Dieu. Nous devons leur porter la foi, pas la mort. Ceci dit, vous êtes un brave, vous avez vaincu à trois contre cent. Vous avez pris d'énormes risques et fait preuve d'initiative. Vous méritez la couronne de lauriers. Mais nous allons inverser notre stratégie. Demain, je dirai au Sénat que la construction des dromons est suspendue, et qu'une ère de paix et de collaboration va s'ouvrir. »

Bardus resta muet. Il avait des arguments, mais il n'était pas sénateur. Paul était un idéaliste, le Sénat saurait trouver les mots pour tempérer la fougue et la naïveté de sa jeunesse. L'équilibre des pouvoirs entre le légat et le Sénat variait beaucoup suivant la personnalité du légat, mais surtout suivant la situation générale des deux îles. Dans les périodes difficiles, lors de l'arrivée d'Arsien, pendant la rébellion de 948, ou juste après l'incursion barbare de 1101, le légat pouvait faire ce qu'il voulait, le Sénat suivait. Dans les périodes de paix et d'opulence, c'était le Sénat qui avait l'initiative.

La part du feu

Paul faisait rarement des interventions devant le Sénat. Il préférait s'entretenir individuellement avec les sénateurs à qui il faisait le plus confiance. Mais ce jour-là, il décida d'affronter tous ces notables qui étaient plus âgés que son père. La partie serait difficile, car il savait que le peuple partageait l'avis de cette assemblée sur la question des barbares. Il commença ainsi :

« J'étais encore enfant quand la terrible nouvelle arriva au palais qu'une horde sauvage avait débarqué sur l'île, et massacré certains de nos concitoyens. À l'époque, on me cacha que les malheureuses victimes avaient été dévorées par leurs agresseurs. Mon père, puis moi, avons mis en place les moyens de nous défendre. Ces moyens se sont avérés efficaces il y a quelques jours, et notre peuple peut dormir en paix. Mais je vous pose la question : est-ce que le massacre systématique de ceux qui approchent nos côtes est une solution pour le long terme ? Notre population croît, et nos deux îles vont se trouver bientôt trop petites et insuffisantes pour nous nourrir. Sommes nous sûrs que tous les barbares qui approchent sont des anthropophages qui méritent à peine le qualificatif d'êtres humains ? Rome s'est construite par des alliances. Scipion était allié des Numides. Jules César était allié des Éduens.

Nous devons nouer des alliances pour installer notre futur excédent de population sur des territoires plus au Nord, et, de colonie en colonie, rejoindre l'Asie ou l'Afrique, puis Constantinople. Pour cela, nous devons apprendre la langue des indigènes et avoir des rapports amicaux avec eux. Dans un second temps nous les baptiserons, et, à terme, ils deviendront des citoyens romains, comme le sont devenus les Ibères, les Puniens ou les Syriens. Il y a un autre avantage à ne pas opter pour le massacre systématique. Bardus m'a rapporté que les barques des barbares contenaient des animaux quadrupèdes. Imaginez les progrès de notre cité si, par l'échange, nous pouvons en obtenir. Imaginez Sélandia parcourue par des messagers à cheval, ou Néa protégée par des escadrons de cavalerie quand des groupes d'anthropophages auront réussi à s'infiltrer. Imaginez des vêtements, de la

literie en laine pendant nos hivers froids. Imaginez des bœufs tirant les charrettes, des porcs fournissant une nourriture riche, des fromages de vache ou de brebis. Nous avons tout à gagner.

J'entends gronder parmi vous. Ne mettons nous pas notre peuple en danger ? Oui, et il est en danger de toute façon. Les circonstances de l'interception de l'autre jour étaient favorables. Un jour de mauvais temps, des barbares peuvent débarquer sans que nous nous en apercevions. Une autre fois, les navires peuvent arriver en formation dispersée et échapper à nos feux grégeois. J'ai décidé que la pointe Nord-Est de Néa serait laissée libre à l'installation de nouveaux venus. Bien entendu, nous interdirons par le feu l'accès au reste de la côte, et ceux qui parviendront à y débarquer seront refoulés vers cette enclave. Quant à Sélandia, elle reste interdite aux barbares tant qu'ils ne seront pas civilisés.

- C'est insensé ! tonna Melechton. Une fois installés sur la pointe Nord-Est, les barbares ne cesseront leurs incursions dans toute l'île. Quand ils seront des dizaines de milliers, et plus seulement une centaine, il sera impossible de les contenir. Néa sera à feu et à sang !

- Tu n'as pas laissé ton légat achever son discours, sénateur. Sache que tu bafoues ainsi notre droit. Je vais faire construire, comme Jules César à Alésia, un mur de bois et un fossé qui fermeront ce territoire. Des tours et des portes assureront le contrôle des passages. Nos ancêtres ont construit de tels ouvrages en Bretagne ou en Germanie. Pour les populations qui vivent aujourd'hui au-delà de ce *limes*, je propose deux options. Soit ils restent chez eux, cultivent leurs champs, et fraternisent avec les nouveaux arrivants. Soit, et c'est plus sage compte tenu de ce qui s'est passé il y a douze ans, le trésor public rachète leur terre, et leur verse une rente en attendant que nos explorateurs découvrent de nouveaux territoires où ils obtiendront de vastes étendues. Ils peuvent également acheter des terres disponibles sur Néa ou Sélandia.

Mais avec l'accroissement de population, que nous encourageons, le prix des terres cultivables va augmenter. Aussi l'œuvre de mon règne sera triple : construire le *limes*, protéger les côtes interdites, et développer l'exploration. Ainsi notre colonie pourra croître en population et donc en puissance, sans que la taille de nos deux îles, insignifiante au regard de l'empire romain du temps de Trajan et même de Justinien, ne soit un obstacle. Et un jour nos enfants ou nos petits enfants verront Constantinople et sa splendeur. »

Le Sénat applaudit mollement, et Melechton, chef de file des sénateurs opposés presque par principe à Arsien V et à Paul, resta immobile dans une attitude de défi. Les promesses de lendemains qui chantent n'effaçaient pas l'appréhension engendrée par la première visite des barbares. Paul décida de faire surveiller discrètement l'audacieux sénateur. S'il prenait le chemin suivi par Clatolius, il se retrouverait vite à Stivar.

Gabriel apprit vite le succès de Bardus. Lui et son équipe étaient très

fiers d'avoir contribué à ce résultat, surtout Antonia et Laurentia. Un mois plus tard, Chalcos, le nouveau recteur de l'université, expliqua à Gabriel le changement de doctrine militaire. La nouvelle ne s'était pas répandue, sur ordre du légat, afin de ne pas provoquer de mécontentement dans le peuple, et surtout chez les paysans vivant dans la portion de Néa qui serait abandonnée aux barbares. La priorité allait être à l'exploration maritime. Quand on aurait découvert une terre plus au Nord, fertile, aux hivers moins rudes, dotée d'essences et d'espèces animales nouvelles, il serait plus facile de déplacer les populations. Les deux millions d'habitants commençaient à se sentir à l'étroit, d'autant plus que des habitudes d'aises avaient été prises au cours des siècles précédents : on ne cultivait pas sur les pentes ou sur les terrains trop rocheux, on coupait les arbres sans replanter, en laissant faire la nature... La deuxième phase des recherches de l'équipe de Gabriel allait devoir prendre le pas.

Celui-ci partit pour Pycetos le lendemain de son entrevue avec Chalcos. La première promotion de la nouvelle école navale allait bientôt achever ses trois ans d'études et vingt jeunes capitaines allaient prendre le commandement de voiliers construits spécialement pour l'exploration, avec des hauts bords et des quilles profondes pour affronter les tempêtes. C'étaient des répliques en miniature des premiers vaisseaux qui avaient abordé l'île, sauf que le seul métal à bord était le cuivre, et que la technologie ne permettait pas d'en doubler la coque, sauf sur l'étrave et le gouvernail, pièces sensibles. Les futurs capitaines avaient reçu une formation théorique et avaient expérimenté le relevé de position sur terre. Ils connaissaient le maniement des deux voiles, et l'avaient expérimenté entre Pycetos et Helencton. Mais ils n'avaient jamais navigué en haute mer, hors de la vue des côtes. Gabriel fut chargé de leur dernier cours théorique avant l'embarquement avec des marins, tous d'anciens pêcheurs expérimentés.

« Mes jeunes amis, dit Gabriel, vous me reconnaissez. Je vous ai enseigné l'astronomie en deuxième année, juste avant le cours d'Isaac, mon disciple, sur la mesure de la latitude et de la longitude. Aujourd'hui, il est temps de conclure cette formation. Il y a six siècles, Martinus a développé des outils mathématiques pour cartographier Sélandia avec précision. Pourtant, il y avait des montagnes et des lacs difficilement franchissables. Il y est parvenu avec ce qu'on appelle depuis la triangulation. En posant des balises sur des positions visibles de loin, il a pu, malgré l'imprécision des mesures de longueur sur un terrain chaotique, établir une carte fiable sur toute l'étendue de l'île. Depuis, il est aisé de se déplacer d'un point à un autre en optimisant le trajet.

Votre tâche va être de trianguler l'océan. Les mesures astronomiques sont très précises, mais comme la mesure du temps ne l'est pas suffisamment, votre problème est similaire, à un facteur d'échelle près, à celui de Martinus. Cependant, une difficulté supplémentaire vous attend : il est impossible de

poser des balises sur l'océan, et la visibilité n'excède pas quelques milles, alors que le mont Aquamons, est visible de la moitié Sud de Néa, sauf quand on est au fond d'une vallée. Vous allez donc ratisser l'océan, à la recherche de terres, même si ce sont des îlots désertiques ou des récifs découverts uniquement à marée basse. Sachez que les oiseaux de mer sont de précieux auxiliaires.

De proche en proche, votre génération, ou la suivante, saura aller en Afrique ou en Asie, et surtout en revenir, grâce à ces cartes qui manquaient à Arsien autant qu'à Théodore. Depuis la fondation de la colonie, la terreur des pêcheurs est de perdre la terre ferme de vue. Vous allez commencer votre entraînement en partant vers l'Ouest. Nous savons qu'il n'y a pas de terres de ce côté là sur des milles et des milles, sinon Arsien les aurait abordées. Maîtrisez bien votre latitude, si vous dérivez au Nord ou au Sud. Exercez-vous à mesurer la longitude en partant de plus en plus loin. Si vous vous trompez, ce n'est pas grave : les vents vous ramèneront toujours sur Néa ou Sélandia, tant que votre latitude est correcte.

Dans un an, en 1117, vous saurez quelle précision on peut attendre de la longitude, après dix ou vingt jours de navigation. À ce moment là seulement, vous pourrez quitter la latitude 45° pour explorer vers le Nord par demi-cercles dont Justinianopolis est le centre. Chacun d'entre vous recevra une route à suivre, et viendra rendre compte au ministère. Au début, les trajets ne dureront que quelques jours. Tant que vous n'aurez pas fixé une balise sur la carte, ces trajets seront de plus en plus longs. Vous ne naviguerez que d'octobre à avril, pour éviter les tempêtes qui limitent votre visibilité, faussent les mesures du temps, et surtout mettent en péril votre équipage. J'espère rencontrer certains d'entre vous l'année prochaine dans la capitale. Dans dix ans, la moitié d'entre vous rejoindront cette école pour former de nouvelles promotions. Nous avons du bois et du chanvre à profusion pour de nouveaux navires. Il nous faut des capitaines courageux et compétents pour sillonner les mers qui nous séparent de la terre de notre empereur. »

Gabriel resta quelques jours à Pyctos, puis retourna, par voie terrestre, à son université, en empruntant le "chemin du pèlerinage", itinéraire popularisé par Arsien et Évanthe, et très fréquenté depuis, à la belle saison. Il était heureux de pouvoir retrouver ses enfants qui allaient bientôt quitter le nid familial. Nestor voulait suivre l'école des capitaines et devenir plus tard explorateur. Les récits de son père allant à Pyctos ou à Justinianopolis avaient enflammé sa jeune imagination, lui qui, à part le voyage à Stivar, ne connaissait que le cercle de montagnes entourant sa ville natale. Irène était plus casanière. Elle aimait beaucoup la musique, et surtout les ouvrages spectaculaires que l'on montait chaque année pour le festival qui précédait le carême. Trop jeune encore, elle ne savait pas si elle chanterait, écrirait des scénarios, ou préparerait la mise en scène. Créé par Évanthe, ce festival avait eu un succès immense les premières années, quand les spectateurs se

remémoraient les décors et les animaux qu'il évoquait. Pour les générations suivantes, c'était devenu un rite qui attirait surtout les anciens étudiants qui avaient trouvé du travail dans le Nord et venaient se replonger dans des souvenirs de jeunesse.

En chemin, Gabriel réfléchissait. Le légat avait raison. Un chrétien doit accueillir l'étranger qui a souffert d'un périple éprouvant. Si en outre l'étranger amène des informations et des présents qui font défaut au pays d'accueil, l'étranger a statut d'invité. Et si la place qu'il occupe n'est pas celle d'un autre chrétien, pourquoi ne l'obtiendrait-il pas de façon définitive ? Mais était-ce vraiment le cas ? On allait déplacer des paysans de lieux où ils étaient nés, sans trop tenir compte de leur avis. En douze ans, il était arrivé deux vagues de barbares. Les vents soufflant vers l'Est, il leur était sans doute plus facile de retourner d'où ils étaient venus. Non pas pour abandonner Néa, mais pour annoncer à leur patrie qu'ils avaient trouvé la terre promise. S'ils avaient pris tant de risques pour partir vers l'inconnu, avec des moyens dérisoires comparés à ceux dont avait bénéficié Arsien, c'est que la vie sur la mère patrie ne devait pas être rose. Une fois le mouvement amorcé, il serait très difficile de le stopper. Comment faire autrement que d'incendier à nouveau les bateaux, mais cette fois sous les yeux de leur famille ou de leurs amis.

Avec une population de deux millions, on atteignait la capacité des deux îles. Ou au moins, on atteignait un niveau à partir duquel toute extension de l'un se faisait au détriment de l'autre. Jusqu'à maintenant, quand un fermier voulait étendre son domaine pour établir ses fils, il s'adressait à l'État qui ouvrait une parcelle disponible, pas toujours contiguë. Dans une ou deux générations, il y aurait trois millions de Romains, et peut-être un million de barbares, car ce n'était pas la natalité qui serait le facteur de croissance, mais l'arrivée de nouveaux bateaux. Pour éviter la guerre, il fallait absolument trouver des terres pour tout le monde, jusqu'à ce que le flot de barbares se tarisse. L'exploration devait donc être une priorité plus forte encore que la défense de nos côtes.

Après deux jours de marche et de méditation, Gabriel se décida à mettre par écrit toutes ses pensées, afin d'envoyer un mémoire au légat. Paul était un bon chrétien, Gabriel était un prêtre. Mais il fallait éviter que Paul verse dans l'angélisme, et mette en péril ses sujets. Gabriel attendit un mois la réponse. Elle était nuancée. Pour faire face à l'hostilité du Sénat, la priorité était la construction du rempart, et le contrôle du littoral non autorisé. La construction de navires de haute mer était moins urgente.

Au bout de deux ans, les travaux de fortification de la partie concédée aux futurs barbares étaient achevés. La population vivant de l'autre côté avait unanimement choisi d'abandonner ses terres contre forte compensation financière. Elle avait complété son pécule par l'embauche prioritaire aux travaux de contrevallation. Le reste de la population de Néa n'aimait

pas du tout cette décision inattendue de Paul, alors qu'une victoire éclatante avait été obtenue. Elle ne touchait aucune compensation financière, et l'arrivée des exilés riches faisait monter les prix des terres, ce qui poussait à vendre plutôt qu'à acheter. En outre la terreur de hordes anthropophages était loin d'être dissipée. Arsien avait dû abandonner son fort incendié par les barbares d'Americum. Il avait des bateaux pour se réfugier, lui. Et les tremblements de terre, aussi fréquents en Néa qu'en Sélandia, abattaient un jour une partie de ce mur, et il serait impossible à trois légions d'empêcher des infiltrations sournoises et mortifères.

Paul avait une autre conception de ce mur. Pour lui, ce rempart était provisoire, le temps que les deux peuples apprennent à se connaître et trouvent un avantage dans les échanges mutuels. La population de Sélandia était assez indifférente à cette question. La propagande officielle lui avait promis que les longues pistes seraient parcourues par des cavaliers ou des chariots, tandis que des milliers de moutons paîtraient dans les immenses prairies du Sud de l'île. Le peuple sélandais, qui s'était différencié avec les siècles du peuple néais, était peu sensible aux discours officiels, sauf à Pycetos et Théodorapolis. Il n'avait pas été touché par le traumatisme de 1101. Il savait que les dromons ignivomes de Pycetos ou de Neleison empêcheraient toute incursion dans leur île, au cas où des débordements auraient lieu sur Néa. Peu d'exilés de la région baptisée par eux-mêmes "part du feu" vinrent s'installer sur Sélandia. On leur avait promis des terres plus au Nord, au climat paradisiaque, qui allaient être découvertes. Les hivers rudes et interminables de Sélandia n'étaient pas pour attirer des nordistes de Néa.

Le 5 février 1118, Gabriel déjeunait avec son équipe dans le réfectoire de l'université. Il venait d'écrire un manuscrit intitulé "Relation du voyage en Americum" par un "auteur anonyme du XIIème siècle". Il y racontait l'arrivée de colons romains menés par Arsien en Americum, mais du point de vue des autochtones. Ceux-ci accueillaient les nouveaux venus et bénéficiaient ainsi du grand savoir venu de Constantinople, ainsi que des semences et du bétail. Tout le monde avait compris que c'était une apologie des décisions du légat. Gabriel aborda alors la question des explorateurs qui depuis octobre avaient fouillé l'océan sans succès sur une distance de presque mille milles. Mais aucun navire ne s'était perdu, preuve que la technique de localisation était au point. Americum est un territoire bien plus vaste que Néa et Sélandia réunis. Il fallait trois à cinq jours pour longer les côtes du Nord au Sud. Il avait fallu plus de trois mois à Arsien pour longer une partie des côtes de ce continent. Si on voulait que son manuscrit transpose la réalité, il faudrait trouver rapidement des dizaines d'îles où s'installeraient Romains et barbares pacifiques. Gabriel se désolait que le légat ne mette pas plus de moyens dans l'exploration.

Dans son for intérieur, Gabriel en vint à se demander si le légat souhaitait réellement reprendre un jour contact avec l'empereur, pour devenir

son subordonné, voire pour devoir céder son poste à un favori de la cour. Peut-être gouverner sans partage sur les deux îles était son souhait intime. Si des troubles éclataient, le poids du Sénat diminuerait. Bien sûr, au début la population en voudrait au légat d'avoir laissé le loup entrer dans la bergerie. Mais après quelques victoires à la tête de ses troupes, il aurait à nouveau la confiance du peuple. Gabriel s'ouvrit de cela auprès de son épouse qui lui répondit :

« Garde toi bien de répéter ou d'écrire ce que tu viens de me dire. Il est déjà arrivé dans notre histoire que des légats bienveillants deviennent au fil du temps des tyrans. C'est particulièrement le cas quand ils arrivent au pouvoir jeunes. Ils n'ont pas eu l'occasion de voir leur père gouverner et composer avec les difficultés. Tout est facile pour eux. Ils sont jeunes, le peuple les aime. Ils ont une belle épouse, de jeunes enfants, tout leur sourit. Et puis les années passent. Cette adulation populaire s'émousse. Ils font des erreurs : qui n'en fait pas ? Alors le Sénat marque une opposition, certaines classes de la population murmurent. Le légat ne comprend pas. On l'aimait tant, et maintenant on ne l'aime plus. Peuple ingrat, je vais te montrer qui est le maître ! Voilà comment le gentil Paul peut devenir Paul le tyran. Je ne prétends pas qu'il va réellement le devenir. Mais pour l'instant, tu as sa faveur. À tel point que tes collègues te reprochent d'être son meilleur courtisan.

- Ils ne manquent pas d'audace. J'ai fait pleuvoir les crédits sur l'université. Et mon dernier mémoire pour financer la recherche sur les navires de haute mer a essuyé un refus passablement sec.

- Dans ta position brillante, ne compte pas avoir trop d'amis. Mais le pire pour nous et nos enfants serait la disgrâce d'un dirigeant sanguinaire. Relis l'histoire de Rome, tu verras comment Sylla ou Caligula traitaient leurs ennemis, surtout ceux qui avaient été leurs amis. »

À partir d'octobre 1118, l'exploration navale reprit. Il s'agissait cette année-là d'aller plus loin que l'année précédente, et la capitale n'attendait les premiers retours qu'en février ou en mars. Le 15 avril, le capitaine Kaledos revint avec la nouvelle tant attendue :

« Nous avons trouvé il y a un mois une grande terre au Nord-Est. Nous n'avons pas eu le temps de voir s'il s'agissait d'une île, mais sa taille fait au moins cent milles d'Est en Ouest et on voit une haute chaîne de montagnes parallèle à la côte à l'intérieur. La végétation est tropicale. Nous n'avons pas vu d'habitants, mais nous avons débarqué uniquement pour refaire des provisions d'eau et de fruits frais. Nous avons également trouvé du gibier, des petits sangliers, comme en Americum. La position est relevée. En un mois, nous pouvons y revenir. »

Paul, debout sur le quai, exultait. Le domaine dont il avait la responsabilité allait s'agrandir. Dès l'été suivant, on enverrait des explorateurs terrestres, des soldats, puis plus tard des colons. Si cette terre était effec-

tivement Americum, il fallait s'attendre à des combats. Contrairement à Arsien, on ne mettrait pas des colons en danger, mais seulement des soldats bien plus nombreux, quoique moins bien armés qu'au 6ème siècle, faute d'acier. Mais on pouvait aussi distribuer des cadeaux pour se faire accepter par les indigènes. Contrairement à Arsien, on avait beaucoup à offrir, depuis les galettes de céréales jusqu'aux bijoux en or, en passant par des objets de jade. Le comble de la félicité serait que ce soit une île déserte, de la taille de Néa, pour être facile à défendre le cas échéant. Et si on avait trouvé une île à un mois de distance, on allait en trouver d'autres, tant l'océan est immense. La route de Constantinople était ouverte. Le sage Gabriel avait raison de préférer des petits pas, plutôt que de partir droit devant comme l'expédition de Théodore.

Nouvelles colonies

« Je crois que je les vois sur la gauche, dit le décurion Origène à son chef Emmanuel, commandant de l'escadre de Néapolis. Je donne les ordres aux rameurs ?

- Non, dit Emmanuel, ils semblent se diriger vers la partie de la côte que le légat Paul leur a concédée.

- Tu crois que ce sont des anthropophages ?

- Sans doute. Les seuls que nous avons laissés aborder ont dévoré des paysans. Mais tu connais la consigne. »

En 1128, c'était la quatrième tentative des barbares venus du Nord. La première, en 1101, avait surpris la colonie, habituée à plus de cinq cents ans de paix. Lors de la deuxième, en 1113, les dromons cracheurs de feu grégeois avaient anéanti les embarcations avant qu'elles aient accosté. Le légat Paul, assuré de la maîtrise des mers, avait alors concédé que les barbares pourraient s'installer sur la pointe Nord-Est de Néa, une région peu peuplée, et facile à isoler du reste de l'île, au cas où les barbares se montreraient peu coopératifs.

Paul rêvait de les civiliser, et, à terme, d'agréger à la colonie les régions dont ils étaient issus. Il caressait aussi l'espoir d'obtenir des animaux quadrupèdes qui faisaient tant défaut sur les deux îles. Lors de la troisième incursion, en 1122, les barbares étaient plus nombreux, et surtout menaçaient d'accoster à proximité de la capitale. De rapides dromons sans mât ni voile réussirent à les intercepter avant qu'ils n'accostent. Mais avec cinq dromons face à quarante grandes doubles barques, il était impossible de refouler les visiteurs vers l'Est. Le chef d'escadre eut juste le temps de faire actionner les pompes à feu grégeois avant d'être enveloppé. Là encore, aucun barbare ne survécut à l'affrontement. Paul en fut très chagriné, et envisagea d'élargir la zone d'accostage autorisé. Le Sénat s'opposa violemment. D'ailleurs, la ligne de fortifications qui fermait le territoire abandonné aux barbares était achevée depuis deux ans. On n'allait pas tout recommencer.

Cette fois-ci était la bonne. À la faveur de la nuit, Emmanuel sur le

vaisseau amiral, vint inspecter la côte une fois le débarquement effectué. Il comptait rejoindre Justinianopolis en trois étapes, à force de rames. Cette nouvelle colonie qui venait de s'établir sur le territoire de l'empire romain représentait à peine une centaine de barbares. Ils avaient la peau foncée et les cheveux longs. Peu de ressemblance avec les Africains tels que décrits dans les ouvrages anciens. Compte tenu du mur construit sur décision du légat, ils ne représentaient pas une menace sérieuse.

Paul fut très satisfait, et chargea Emmanuel de diriger une ambassade, forte de deux cents soldats, et chargée d'offrir des centaines de pains en guise d'amitié. Les nouveaux venus devaient être assez démunis après leur longue traversée sur l'océan. Il était prématuré d'envisager des échanges. Emmanuel avait repéré des quadrupèdes, mais plutôt de petite taille. Le souhait de Paul de constituer une cavalerie semblait mal parti.

La rencontre des Romains et des barbares se déroula dix jours plus tard dans d'excellentes conditions. Le nombre, l'attitude non hostile, et les dons de nourriture de la part des autochtones contribuèrent au fait que les barbares ne firent pas preuve d'animosité. Ils n'avaient aucune conscience que ceux qui les accueillaient si généreusement avaient au cours des décennies précédentes massacré leurs compatriotes. Ils s'établirent près de la côte pour pêcher, et ne cherchèrent pas à explorer l'intérieur qu'ils savaient habité.

Chaque semaine, une délégation, de moins en moins nombreuse, mais toujours présidée par Emmanuel, venait leur porter du pain et des filets de canard fumé. Emmanuel en profitait pour observer les nouveaux venus. Ils n'avaient aucun métal, et des outils rudimentaires. Leurs animaux étaient des poules, des chiens, et des porcs. Ils avaient également semé dans un enclos. L'été prochain, il faudrait passer du don au troc. Cela deviendrait compliqué. D'ailleurs, cela se compliqua quand les barbares, en longeant la côte, tentèrent de passer de l'autre côté du mur. Quelques flèches furent échangées, mais une forte garnison avait été installée aux deux extrémités du littoral qui leur était concédé. Les barbares comprirent qui était le plus fort. Plus tard, quand ils pénétreraient dans l'intérieur, ils découvriraient la profondeur de leur domaine.

L'hiver qui suivit leur fut très pénible, car ils vivaient à demi-nus. Paul leur fit offrir des vêtements de chanvre matelassé, et obtint les premiers porcs en échange. Ceux-ci semblaient s'acclimater bien mieux, et il fut décidé d'installer des élevages sur Sélandia. Cela changerait des canards, qui constituaient la seule viande terrestre depuis des siècles.

Emmanuel commençait à comprendre quelques mots de leur langue. Il décida de s'installer à demeure, à côté du village des barbares qui, dans leur langue s'appelaient "Maori". Il fit construire un petit palais qui émerveillait ses voisins. Par précaution, le palais était enclos et logeait une trentaine de gardes. Au bout d'un an, la cohabitation semblait satisfaisante, et Emmanuel emmena celui qui semblait être leur chef, pour lui faire visiter le

domaine. Il lui fit clairement comprendre que ces limites ne devaient pas être franchies. Émerveillé par le territoire laissé à sa tribu, le chef, Ho Tiki, montra une grande reconnaissance et offrit une chienne prête à mettre bas. Emmanuel la fit offrir à Paul qui se consacra pendant un an aux techniques de dressage du chien de chasse et du chien de combat. Pour les barbares, le chien servait tantôt de gardien des poules et des porcs, tantôt de nourriture. Emmanuel ne remarqua aucun cas d'anthropophagie, ce qui préjugait bien de l'avenir.

Un matin d'avril, deux grandes barques chargées de provisions prirent le large avec vingt vigoureux rameurs. Emmanuel pensa qu'ils allaient porter le fruit de leur récolte à leur capitale. Il voulut les faire suivre, mais la mer était trop grosse pour les légers dromons qui patrouillaient parfois autour du village. Quant aux navires explorateurs stationnés à Néapolis, il faudrait au moins trois jours pour qu'ils soient sur site. Ces navires avaient d'ailleurs une autre mission : l'exploration de l'océan. Dix ans plus tôt, le capitaine Kaledos avait découvert une île aussi grande que la péninsule Nord-Est de Néa et qui avait pris son nom. L'île était faiblement peuplée par des barbares à la peau très noire et aux cheveux frisés. L'Afrique ne devait sans doute pas être très loin, car l'île était située au Nord-Ouest. Les Maoris, qui venaient du Nord-Est et avaient la peau plus claire, devaient sans doute venir d'Americum. Les habitants de Kaledos étaient nettement moins développés que les Maoris. En particulier, ils ne maîtrisaient pas la navigation de haute mer.

Paul ne prit pas immédiatement la décision de coloniser Kaledos. On ne savait pas trop comment s'entendre avec ses voisins, et il valait mieux commencer par s'installer sur une île non peuplée pour développer une agriculture, étape indispensable pour l'autonomie alimentaire, et donc la croissance. Pendant sept étés deux navires explorèrent plus au Nord et plus à l'Ouest. Kaledos leur servait de point de repère pour retourner à Néa sans se perdre. Les progrès de la navigation au cours des vingt cinq dernières années, sous l'impulsion du légat Arsien V, puis de son fils Paul avaient été considérables. Un capitaine expérimenté et un ciel nocturne dégagé permettaient de calculer, en moins d'une demi-heure, la position en latitude et en longitude, chose impossible quand Arsien naviguait en aveugle, dans un océan inconnu au delà des colonnes d'Hercule.

Les explorations ne donnèrent rien, si bien que Paul décida à partir de 1129 de transférer cent mille colons sur Kaledos. Pour transporter et nourrir une telle population, tous les vaisseaux chargés de l'exploration furent réquisitionnés. Il ne s'agissait pas d'abandonner à leur sort mille citoyens, comme lors de l'arrivée d'Arsien sur Sélandia. Les affrontements en Americum, l'incursion plus récente des premiers Maoris sur Néa, démontraient que pour survivre en présence de barbares, il fallait être forts et nombreux. Au bout de cinq ans le transbordement fut achevé, et les colons commencèrent

à pénétrer dans les montagnes de l'intérieur. Si on avait trouvé de l'étain, on aurait pu faire des armes et des outils en bronze, mais on ne trouva que du fer, du cuivre, un peu d'or, et un métal peu connu et sans grand intérêt, le nickel. La chasse au cochon sauvage permettait de réduire les importations de viande de canard, ainsi que d'exporter des reproducteurs et reproductrices vers Sélania. Mais elle donnait parfois lieu à des heurts avec les barbares. Paul avait donné des ordres pour qu'on ne cherche pas à les soumettre, et que les représailles éventuelles soient très modérées. Pour lui les Kaledosiens avaient vocation à devenir un jour citoyens de l'empire, même si leur état de civilisation actuel était très bas.

Paul mettait plus d'espoirs dans le fait de civiliser les Maoris. En septembre 1130, des dizaines d'embarcations provenant sans doute d'Americum apportaient des Maoris qui semblaient bien connaître ceux qui étaient déjà installés, selon Emmanuel, qui était maintenant capable d'avoir une conversation basique avec Ho Tiki. Quelques mois plus tard, cinq bateaux maoris repartirent vers le Nord-Est. Emmanuel vint rendre compte au légat.

« Je suis persuadé, dit Emmanuel, que les Maoris font ici ce que nous faisons à Kaledos. Avec des moyens plus rudimentaires que les nôtres, et sur une distance sans doute plus grande, ils transfèrent ici une partie de leur population. Rester dans leur enclos va devenir pour moi et mes hommes inutile ou dangereux. Inutile, car si nous maintenons des liens amicaux, il vaut mieux des visites ponctuelles qu'une présence abusive dans leur domaine. Dangereuse, car si ces liens se rompent, et si leur population atteint, par vagues successives, la dizaine de milliers, je ne pourrai faire face, même avec des renforts.

- Je t'accorde que ta mission va bientôt prendre fin. Grâce à toi, nous avons des chiens et des porcs, ce dont aurait rêvé Arsien. Je te demande une dernière tâche. Les premiers essais de blé sur Kaledos sont très médiocres. Kaledos a un climat tropical. Les Maoris viennent du Nord, et leurs vêtements suggèrent un climat tropical. Échange des semences de blé avec leurs propres semences. Ils y gagneront en rendement, et nous pourrions semer sur Kaledos des céréales mieux adaptées au climat. Demande aussi à envoyer des ambassadeurs en Americum lors du prochain départ. Nous pourrions escorter leurs barques avec deux ou trois de nos vaisseaux, et repérer leur pays d'origine, en vue d'une colonisation réciproque. Kaledos sera vite trop petite pour une extension de nos deux grandes îles. »

Quand Emmanuel revint en territoire maori, il trouva ses hommes nerveux. Ho Tiki était mort et son fils Hopu Topu lui avait succédé. Il n'aimait pas les Romains, et surtout supportait mal l'idée d'une clôture autour de son domaine. Il ne fit aucun effort pour comprendre et être compris dans les discussions. L'échange des céréales fut un fiasco. Quand il reçut un sac de semences de blé, il prit, ou fit semblant de prendre cela pour de la nourriture qu'il recracha avec dégoût. Quant aux semences maories, leur plantation

était un acte sacré, réservé aux prêtres. Emmanuel n'eut pas besoin qu'on lui explique qu'oser simplement toucher aux graines conduirait à un affrontement. Au milieu de l'automne, un vaisseau vint récupérer la garnison qui ne cacha pas son soulagement. La nouvelle mission d'Emmanuel était de tenter de suivre le prochain départ vers Americum, avec tout le nécessaire : l'exploration reprenait.

Emmanuel eut le bonheur de rester quelques mois avec son épouse Éponine, qu'il avait laissée seule à Néapolis avec ses deux filles pendant toute sa mission d'ambassadeur chez les barbares. Mais Emmanuel, né à Pycos, était un marin dans l'âme et son désir de reprendre la mer était toujours plus fort. Dès le printemps suivant, il monta à bord du plus grand navire à voile construit à Port Clitus. On était encore loin en taille du navire amiral Christ Sauveur, mais une bonne partie de l'or et du cuivre ramené de Kaledos lui permettait d'avoir des éléments métalliques qui en faisait autre chose qu'une grosse coquille de noix. Ce navire, baptisé Trinité pour renouer avec la tradition des noms religieux, pouvait emporter cent hommes et des vivres pour deux mois. Étant donné la capacité de fret emmenée par les doubles barques des Maoris, cela devrait suffire pour atteindre Americum ou une de leurs bases avancées. Le Trinité embarquait quatre balistes, mais pas de feu grégeois ni de poudre explosive, trop dangereux à bord. Il prit la mer le 1er septembre 1131, trois ans après la colonisation maorie. On ne le revit jamais.

On avait signalé un départ de Maoris à bord de barques chargées de provisions. Grâce à une filature discrète par trois dromons, la petite escadre maorie fut rejointe en quelques jours par le Trinité. Un vent assez fort d'Ouest, périlleux pour les dromons qui reprirent leur surveillance côtière, mais porteur pour le Trinité, permettait à celui-ci de rester en vue mais à distance des barques, qui filaient vers le Nord-Est grâce à leur voile rudimentaire. Au bout de deux semaines le vent tomba et fit bientôt place à une tiède brise d'Est, comme il en soufflait sur Kaledos. On devait être à la même latitude, mais bien plus à l'Est. Les Maoris se mirent à ramer avec énergie, et le Trinité avait du mal à ne pas se laisser distancer. Il devait rester à distance raisonnable pour ne pas perdre de vue les barques, qui avaient amené leur voile. Le 14 octobre, la vigie du Trinité annonça la terre. Quand le navire romain fut à moins d'un mille de la côte, de nombreuses pirogues vinrent à sa rencontre.

Quand vint l'hiver 1132, Paul comprit que, tempête ou contact hostile avec les indigènes, l'expédition avait été un échec. Il décida de consacrer sa puissance navale à peupler Kaledos, et sa puissance militaire à contenir l'enclave maorie. Le Sénat appuyait sa politique. Les élevages de chiens et de porcs amélioraient la nourriture et la capacité défensive de cette petite fraction d'empire. Paul mourut en 1160.

Valérien II, petit-fils de Paul, succéda à son grand-père à l'âge de vingt-

cinq ans. Son père était mort cinq ans plus tôt, lors de l'épidémie de peste. En fait, on ignorait tout de cette maladie, et on lui avait donné le nom de la dernière épidémie connue, celle qui avait frappé l'empire juste avant le départ d'Arsien. Les docteurs de Théodorapolis se disputaient sur son origine. Pour les uns, elle avait été ramenée de Kaledos. Pour les autres, c'était les Maoris qui l'avaient amenée avec eux. Pour la première fois depuis Arsien, la population des deux îles avait déchu, en passant à 1,8 millions d'âmes, sans compter les Maoris que personne ne se hasardait à aller dénombrer de l'autre côté du rempart. L'épidémie n'était pas la seule cause. De nombreux citoyens avaient émigré à Kaledos, à cause de la raréfaction des terres cultivables. Parmi eux, Éponine et ses filles Euphrasie et Anselma avaient voulu construire une nouvelle vie quand il fut évident qu'Emmanuel ne reviendrait plus. Selon la loi, toujours destinée à favoriser la natalité, Éponine pouvait se marier au bout de sept ans, ce qu'elle fit avec Roderic, un des officiers de l'escadre de feu son mari.

Éponine et Roderic obtinrent un domaine d'un mille carré de l'autre côté de la chaîne de montagne qui divisait l'île en deux bandes littorales. Ils élevaient des porcs, achetés aux indigènes, mais aussi des chiens maoris amenés de Sélandia. Les chiens servaient surtout à éloigner les rôdeurs indigènes qui n'avaient pas parfaitement assimilé les règles du commerce, à savoir qu'un bien vendu est définitivement aliéné. Il tardait à Éponine que ses filles trouvent un mari qui les aide à défendre le domaine contre des Kaledosiens de plus en plus agressifs. Une meute d'une dizaine de chiens pouvait mettre en fuite trois ou quatre maraudeurs. Mais face à une trentaine d'agresseurs, il fallait utiliser des flèches à pointe de jade, de la poudre explosive et des lances à tranchant de cuivre et pointe de silex. Pour manier cela, il fallait des bras solides. Les voisins s'entraidaient, car les fermes étaient regroupées par quatre à un coin des domaines respectifs, plutôt que placées au centre, ce qui aurait été plus efficace en terme de gestion agricole.

Le gouverneur de Kaledos, un ambitieux nommé Philippe que le légat Paul avait voulu écarter de la capitale tout en l'honorant, avait fort à faire pour maintenir la paix civile avec une population de trois cent mille habitants, pour moitié indigènes. Il aurait pu, et sa population blanche le réclamait après chaque meurtre de colons, éradiquer les autochtones, par le poison dans les mares et le feu grégeois dans les villages. Mais les ordres de Paul étaient formels. L'amitié avec les indigènes était indispensable pour pouvoir coloniser des îles plus proches de l'équateur en s'en servant comme guides et interprètes. Pour les géographes de Théodorapolis, il ne faisait aucun doute que les habitants de Kaledos venaient d'autres îles plus au Nord, voire du continent africain. Ils étaient donc la clé de la route vers Constantinople.

Pendant l'épidémie de peste, toutes les liaisons maritimes furent suspendues, ce qui provoqua une disette, car les céréales poussaient mal sur

Kaledos, et les importations de blé restaient nécessaires à l'équilibre de l'alimentation autant qu'au commerce avec les indigènes.

La fin de l'épidémie, et surtout l'avènement de Valérien II conduisirent à un regain d'immigration. Un port fut construit sur la côte Nord de l'île, et l'exploration vers le Nord reprit. On ne tarda pas à découvrir au Nord-Est un archipel de petites îles désertes, que l'on nomma îles de la Foi, car on avait foi dans le retour à la mère patrie. Grâce à l'afflux d'immigrants jeunes, et le plus souvent masculins, Euphrasie et Anselma purent enfin trouver chaussure à leur pied. Les vieux jours d'Éponine et de Roderic furent comblés par l'arrivée en quelques années de six petits enfants. La grand-mère fit jurer à leurs parents que ce serait une génération de fermiers et pas d'explorateurs. Les îles de la Foi étant désertes, certains éleveurs décidèrent de s'y installer pour ne pas avoir à gérer les encombrants Kaledosiens.

Un chantier naval y fut construit pour utiliser les arbres abattus pour défricher. Hélas le bois n'avait pas la qualité des grands arbres de Sélandia, et on ne put en faire que de petits bateaux de pêche. Les cocotiers y poussaient en abondance, et on n'y toucha pas, car leurs noix savoureuses étaient très appréciées à Justinianopolis malgré leur prix élevé. L'exploration vers le Nord reprenait avec les grands navires venus de Sélandia. Le peu qui restait de fer depuis l'expédition d'Arsien était utilisé pour ces vaisseaux. Aussi leurs capitaines ne prenaient aucun risque quand le temps menaçait. L'équateur fut franchi, mais en vingt ans, aucune nouvelle terre ne fut découverte pour la raison qui vient d'être évoquée.

Pendant ces vingt années, le règne de Valérien II fut une période de prospérité. De nombreux colons partaient vers Kaledos, et dans le même temps des Maoris arrivaient sur Néa chaque année. Ceux qui débarquaient hors de l'enclave qui leur était attribuée étaient conduits par l'armée du bon côté du mur. Des débats houleux avaient lieu au Sénat :

« Il est temps d'y mettre un terme, dit Lucius, sénateur originaire de Néapolis. Cette enceinte va devenir pour eux une prison si elle est surpeuplée. Remettons les dromons ignivomes en service et interdisons tout débarquement !

- C'est de la folie, répondit Androclès, sénateur originaire de Théodopolis. Voir leurs compatriotes brûler par nos vaisseaux va rendre les Maoris furieux. Laissons l'équilibre s'établir. Certains de leurs bateaux arrivent, mais d'autres repartent. Quand le territoire que nous leur avons concédé aura atteint ses limites, il en est qui repartiront vers le Nord-Est, vers leur patrie, vers Americum.

- Ou alors, dit Lucius, ils franchiront notre barrière par mer ou par terre, et étendront leur domaine à nos dépens. Je t'invite à visiter le chemin de ronde. Tu verras des masses de barbares menaçants qui n'ont qu'une envie, passer de l'autre côté. »

C'est ce qui arriva la nuit du 11 mars 1180. De manière coordonnée, des

centaines d'échelles, fabriquées dans le secret des sous-bois, furent dressées contre la palissade. D'autres guerriers maoris sur une flottille contournèrent le rempart par l'Ouest, pour éviter les dromons de Néapolis, dont les capacités incendiaires leur était pourtant inconnue. Les soldats qui ne purent s'échapper pour porter la nouvelle de l'invasion furent massacrés. Au petit matin, on voyait çà et là des colonnes de fumée noire s'élever. C'était l'incendie de fermes isolées. Les guerriers s'étaient dispersés, sauf un petit groupe chargé d'ouvrir des brèches dans le rempart, afin que les femmes et les enfants puissent sortir de la nasse où les attendaient des représailles inévitables. Ce n'était que pillage, meurtre et destruction dans le quart Nord-Est de Sélandia. Les villes, où se trouvaient de petites garnisons, étaient soigneusement évitées. Bientôt, toute la campagne serait à feu et à sang. Les Maoris avaient décidé de s'installer sur toute l'île, et non sur le petit territoire qui leur avait été concédé. Ils avaient l'intention de faire place nette.

Valérien II n'apprit la nouvelle que trois jours plus tard. Les soldats rescapés privilégiaient l'information des populations exposées, afin qu'elles trouvent un abri dans les villes, tout en prévenant leurs voisins de proche en proche. La première mesure fut de mettre en mer tous les dromons ignivomes disponibles. Il fallait empêcher tout nouveau débarquement de ceux qu'on n'appelait plus désormais que les barbares, le mot "maori" étant proscrit car donné initialement comme une marque de respect. Il fallait également empêcher tout départ, pour protéger Sélandia, mais aussi pour que les barbares n'aillent pas chercher des renforts dans la mère patrie pour la curée.

La deuxième mesure fut d'envoyer une légion dans l'enclave barbare pour ramener le plus de prisonniers possible, pour détruire les armes et les embarcations, et accessoirement pour ramener des plants et des semences qui feraient sûrement merveille sur Kaledos. Le légat était un humaniste. Même s'il avait connu l'ampleur des massacres, il n'aurait pas donné l'ordre du génocide. Son plan était d'envoyer les enfants dans des familles d'accueil sur Kaledos, d'installer les femmes dans des fermes des îles de la Foi, et de garder les hommes à Justinianopolis pour des travaux de construction. Les séismes faisaient régulièrement des dégâts et les événements du 11 mars auraient pu survenir bien plus tôt si un séisme avait endommagé le rempart. Comme il a été dit plus haut, la première légion trouva le nid vide et ne put remplir qu'une partie de sa mission, à savoir détruire les infrastructures et ramener toutes les plantes tropicales comestibles.

Il y avait trois légions dans la capitale depuis que le général Séneca avait eu à mater une rébellion sur Sélandia en 948, ce qui lui avait valu de succéder comme légat, sous le nom d'Arsien IV, à sa cousine Évanthe, première femme à occuper ce poste, morte en couche en 950. Une seule légion, la deuxième, suffisait à défendre la ville, construite sur un isthme, et défendue par mer par des voiliers et des dromons. La troisième légion fut

envoyée dans le Sud pour combattre le gros des troupes barbares. Le général Timothée, qui commandait cette légion comprit en quelques semaines que les barbares refuseraient le choc frontal, préférant piller pour nourrir leur population et affamer les Romains par la même occasion. Il fallait donc envoyer les centuries en ordre dispersé pour traquer l'ennemi et sauver les fermiers isolés en les regroupant dans les villes avec tous les vivres qu'on pourrait emporter, le reste étant détruit sur place.

Cette stratégie de la terre brûlée, qui visait à supprimer toute agriculture de Néa afin d'affamer les barbares, était douloureuse pour les Romains. On comptait environ deux millions de citoyens sur les deux îles, mais Néa était bien plus productive que Sélandia. Quant à Kaledos, elle ne parviendrait à l'auto-suffisance alimentaire que lorsque les plantes confisquées aux barbares seraient acclimatées et reproduites en nombre suffisant. Ce qui voulait dire au mieux dans vingt ans.

Les années qui suivirent furent des années de disette. Les paysans de Néa avaient le choix entre l'armée, et la culture sur Sélandia. L'armée avait besoin de nombreux hommes pour ratisser le terrain. Les barbares tenaient la campagne depuis que les paysans romains s'étaient réfugiés dans les villes. Ils menaient des embuscades contre les patrouilles à la recherche des troupeaux de porcs qui étaient la principale subsistance des envahisseurs.

Valérien II n'avait aucune idée du nombre de barbares qui mettaient Néa à sac. Ce qui était sûr, était que ce nombre décroîtrait au fur et à mesure que les patrouilles détruiraient les sources de nourriture, tout en protégeant la population romaine. Plus un seul navire ennemi ne pouvait débarquer des renforts. Au bout de trois ans, la population commençait à perdre patience, et certains parlaient d'abandonner Néa, plutôt que de rester confinés à attendre les maigres approvisionnements de Sélandia. Certains sénateurs, surtout ceux originaires de Pycetos ou de Neleison, appuyaient cette revendication. Pour le légat, ce serait une trahison que d'abandonner la moitié la plus riche de ce territoire sans avoir subi la moindre défaite militaire.

« Sénateurs, dit-il à l'occasion de son allocution de Noël, savez vous ce qui se passerait dans le cas d'un tel renoncement ? Les barbares pourraient établir en toute tranquillité une agriculture plus riche que la nôtre. N'ayant plus de ports sur Néa, nous ne pourrions empêcher que partiellement l'afflux de nouveaux venus sur cette île. En moins d'un siècle, les barbares seraient devenus deux fois plus nombreux que nous. À la faveur d'une tempête interdisant l'usage des feux grégeois, ils franchiraient le détroit et envahiraient Sélandia. Puis, grâce à leur maîtrise de la navigation, ils atteindraient Kaledos et les îles de la Foi en soudoyant ou torturant nos marins. Ce serait la fin de l'œuvre voulue par Justinien. En tant que légat de l'empereur romain, je m'y opposerai tant que j'aurai un souffle de vie. Le temps joue pour nous. Au pire, nous pourrions rapatrier nos citoyens de Kaledos pour renforcer

notre armée et notre agriculture Sélandaise. Mais attendons d'abord de voir ce que donnent les essais cultureux sur cette île.

- Il t'est facile de dire que le temps joue pour nous, dit Lucius. Dans ton palais de Justinianopolis, tu ne crains pas les incursions barbares, ni par terre ni par mer. La capitale est bien approvisionnée avec le porc salé et les noix de coco qui arrivent de Kaledos. À Néapolis, les citoyens redoutent qu'un jour de tempête ils soient assaillis par une flotte barbare. Et dans le centre de l'île, il faut ajouter à la peur la faim, car les patrouilles de ravitaillement sont parfois attaquées. »

Valérien II comprit qu'il ne maintiendrait son autorité qu'en partageant les périls de son peuple. Il prit donc part aux combats, c'est à dire aux escarmouches. Cinq ans après le franchissement du mur par les barbares, il fut tué d'une flèche au cou lors d'une embuscade au pied du Mont Négapolès, un volcan situé au centre de Néa. Son fils Pierre II, âgé de 30 ans, lui succéda. Le Sénat lui demanda formellement de ne pas participer aux combats, sauf à la tête d'une légion, si les barbares se regroupaient et menaçaient la capitale.

Une visite inespérée

La tempête faisait rage sur la côte Nord-Ouest de Sélandia ce matin-là. C'était le 15 avril 1545 et l'hiver s'annonçait précoce avec une pluie mêlée de neige. Un grand vaisseau démâté courait vers la plage où il n'allait pas tarder à s'échouer. Pour les sentinelles postées sur toutes les côtes de l'île, ce n'était pas une embarcation de barbares venus de Néa. Heureusement, car par ce temps agité l'usage de feux grégeois était impossible. Pour le centurion Marolius qui commandait cette partie de la côte, c'était donc des secours venus de Constantinople. Ils en avaient grand besoin.

À partir du règne de Pierre II, la population n'avait cessé de décroître. La prise de Néapolis par les barbares en 1201, dont la tentative de reprise avait été un échec faute d'effectifs, avait conduit à l'abandon de Kaledos et des îles de la Foi dans les années qui suivirent, afin d'assurer un recrutement militaire suffisant. Comme on n'allait pas laisser seuls les femmes et les enfants des rappelés, tous étaient retournés à Néa ou Sélandia. En 1250, le jeune légat Antiochos IV avait transféré sa capitale à Pycotos, et Néa avait été peu à peu évacuée de ses civils. Les soldats restants avaient la difficile tâche de détruire toutes les infrastructures, tant romaines que barbares, pour empêcher la population invasive de se développer. Trois cents mille hommes, ce qui représentait environ un cinquième de la population, étaient mobilisés, soit en patrouilles terrestres, soit en patrouilles maritimes basées dans les ports de Néa. Antiochos IV escomptait bien reconquérir un jour Néa et ce repli n'avait pour but que de protéger les civils, tout en renforçant l'agriculture Sélandaise par le transfert de population.

Hélas les soldats subissaient de lourdes pertes, et les ports tombaient les uns après les autres. En 1275, une paix fut signée entre les belligérants, grâce à un audacieux coup de main du général Beltramos qui avait permis de capturer le roi barbare Nga Huru et sa famille. Les romains se retiraient de Néa ; la famille royale, sauf le roi étaient gardés comme otages à Pycotos ; les barbares s'engageaient à ne jamais poser le pied sur Sélandia. Chaque peuple avait ainsi son île. Les Maoris, puisque ce nom reprenait sa place

dans le traité, bénéficiaient d'un climat plus compatible avec leurs origines tropicales. Les Romains avaient accès au jade et à l'or, et possédaient une île plus grande et plus facile à défendre.

En 1315, le légat Arsien VI, âgé de 20 ans, lança une grande offensive pour tenter de reconquérir Néa, non sans avoir auparavant relâché les otages encore vivants. Il y était poussé par de nombreux fermiers, nostalgiques de la fertilité de l'île perdue. Le Sénat et l'armée y étaient moins favorables. Ce fut un échec cuisant, car la population maorie avait beaucoup crû, par une natalité dont aurait rêvé Arsien, et par une immigration que Pycos ne contrôlait plus depuis le traité de paix. Chaque fois que cent Romains débarquaient quelque part, il y avait mille Maoris pour les attendre. Arsien VI mourut au combat, ce qui marqua la fin de la tentative de reconquête.

Les Maoris ne tinrent pas rigueur aux Romains de cette rupture du pacte. Pendant un siècle, il n'y eut aucune incursion. Mais l'humiliation de la défaite et le potentiel agricole réduit, combiné aux tremblements de terre et aux épidémies de peste amenèrent la population à 1,4 millions en 1430, date de la première razzia sur Pycos. Les Maoris avaient découvert dans les décombres de la civilisation romaine des objets en jade, et avaient fini par apprendre que les sources de jade se trouvaient sur Sélandia. L'or ne les intéressait pas. Le détroit était facile à garder et peu de barques barbares purent accoster sans subir les feux grégeois.

Le légat Antiochos V décida néanmoins de transférer la capitale à Théodorapolis, comme au temps d'Arsien, et de consacrer de nombreuses ressources à la marine et à la surveillance du littoral, au détriment de l'agriculture. La population continua de décroître, pour atteindre trois cents mille âmes un siècle plus tard, quand le navire de secours vint s'échouer sur une plage. Au cours de ce siècle, les incursions barbares étaient autant fréquentes qu'inefficaces, et on pouvait penser que les barbares allaient se lasser de chercher ces petites pierres vertes.

Quand Marolius et ses hommes arrivèrent sur la plage, le grand vaisseau était sur le flanc, et les hommes étaient en train de tenter de sauver ce qui était possible pour le porter à l'abri des flots. La marée était basse. Quand elle monterait, le navire ne se remettrait pas à flot, car sa coque était brisée. Tout serait emporté au large, surtout si le vent faiblissait. L'équipage était de type européen, comme Marolius s'y attendait. Il alla vers eux en s'adressant en grec, mais il vit que personne ne le comprenait. Il essaya le latin, et certains naufragés montrèrent des signes d'étonnement. Un petit homme voûté s'approcha de lui et lui dit dans cette langue :

« Je suis le Père Alonso da Costa. Nous avons besoin de votre aide au nom du roi. Vous ne semblez pas portugais. Êtes-vous castillan, ou peut-être français ?

- Je suis le centurion Marolius de l'armée romaine. J'ignore ce que désignent ces nationalités. Pouvez-vous me conduire à votre chef ?

- Notre capitaine don Alvarez a été blessé lors de l'échouage. Il n'y a que lui et moi qui sachions le latin. Le plus urgent est de sauver les hommes et les biens, avant que la mer n'emporte les débris. Je vais vous servir d'interprète auprès du second du capitaine, don Luis. Il sait un peu de latin de messe, mais pas assez pour tenir une conversation. Et votre façon de parler cette langue est parfois déroutante. »

Le vent redoublait de violence et tournait de plus en plus au Nord. La mer emportait un à un des bouts de bois arrachés à la carcasse. Le capitaine était allongé sur une civière portée par deux hommes. Marolius s'adressa à Luis, par le truchement du prêtre :

« Mes hommes vont vous aider à décharger tout ce qui est possible. Vous devez avoir des outils. Il faut démonter tout ce qui est en métal avant que la mer ne l'engloutisse.

- Je veux bien que vos hommes montent à bord ou à ce qu'il en reste. Mais d'abord, il faut sauver la cargaison d'épices. Puis, il faut extraire les blessés. Le démontage du bateau, ce sera pour après. Si la cargaison est sauvée, je me moque bien de remonter le navire avec les pièces que vous aurez sauvées.

- Il faut que vous sachiez que vous êtes ici sur une île, et que nous n'avons pas les moyens de construire un vaisseau comme le vôtre si nous ne récupérons pas le fer qui le constitue.

- On verra. Je ne suis pas pressé de retourner à Lisbonne. Les hommes sont épuisés. Nous dérivons depuis trois semaines. Le capitaine connaît seul la destination du voyage. Je crois qu'il a voulu passer par le Sud pour rejoindre le Cap de Bonne Espérance. Découvrir une nouvelle terre lui vaudrait sans doute les faveurs du roi. Mais pour l'équipage, c'est la vente des épices qui compte. En approchant d'une île, nous avons été attaqués par des indigènes. Nous avons pu fuir, mais nous avons cassé le gouvernail sur des récifs. Impossible de revenir à terre réparer. Là dessus une tempête a abîmé la mâture et déchiré les voiles. Elle nous a poussé avec furie vers l'Est, puis, depuis avant-hier, vers le Nord. Nous espérions revenir sur nos traces. Mais hier le dernier mât qui nous portait a cassé. Heureusement, nous avons vu une terre à l'Est. Mais le vent restait au Nord et nous en tenait éloignés. C'est le vent qui a décidé ou nous allions. Nous n'avons rien mangé depuis une semaine. Un moment, j'ai cru que nous longerions cette côte sans pouvoir nous en approcher. Nous avons prié la Vierge Marie, et nous sommes exaucés. Hélas des marins sont morts en tentant de réparer. D'autres sont blessés, tous sont très affaiblis. Votre aide nous est précieuse.

- Ne vous en faites pas. Si vous aviez abordé plus au Nord, les anthropophages vous auraient dévoré. Sur cette île, il n'y a que des chrétiens. Le légat de l'empereur vous recevra quand vous serez rétablis. Il sera heureux d'avoir des nouvelles d'Europe depuis tant de siècles. Avec le fer que nous pourrons sauver, nous pourrons améliorer nos armes, et vous aider à rentrer

chez vous, à condition que vous embarquiez des émissaires de chez nous. »

Une grande clameur se fit entendre. Une énorme déferlante avait achevé de détruire la coque, avant que les hommes de Marolius aient pu la tirer sur la plage avec des cordes qu'il avait envoyé chercher au village le plus proche. Des hommes, qui tentaient d'extraire des tonneaux d'épices furent emportés. Dans cette eau glaciale et agitée, il n'y avait aucun espoir de les sauver. Pas plus que de sauver les parties et ustensiles métalliques qui gisaient par le fond. Trente hommes dont le capitaine, son second, et l'aumônier avaient échappé au désastre. Vingt tonneaux étaient alignés sur la plage. Tout ce qui restait de la riche cargaison. Mais pour le légat Pierre IV, cette arrivée de renforts, presque exactement mille ans après le périple Arsien, était un don inestimable.

Le légat avait été averti par des coureurs, pendant que les hommes de don Alvarez se reposaient et se restauraient. La réponse de celui-ci vint trois jours plus tard : tous les hommes ayant été en contact avec les naufragés devaient embarquer immédiatement pour Stivar, où ils relèveraient la garnison pour deux mois. S'ils ne présentaient aucun signe de peste, ils pourraient ensuite revenir. Seul Marolius restait avec les nouveaux arrivants. Il devait les conduire dans la capitale en évitant tout village et tout contact avec les citoyens. Des dépôts de nourriture leur seraient préparés. La crainte d'une nouvelle épidémie était un argument convaincant. Mais pour le légat, la connaissance de l'état actuel de l'empire romain ne devait pas se répandre avant qu'il ne soit lui-même au courant, et qu'il ait pris les mesures en conséquence, avec l'accord du Sénat. Un fortin fut construit en aval du Tibre, pour loger ceux qui se nommaient des marins portugais.

Quand Marolius et ses invités y arrivèrent, ils y furent consignés pendant un mois, pour des raisons de sûreté sanitaire. Il faisait très froid en ce début d'hiver, malgré l'absence de neige dans la vallée. Trois Portugais, affaiblis par les épreuves passées et la longue traversée moururent au bout d'une semaine, ce qui justifia les mesures de quarantaine. Les Portugais comprirent vite la situation de Sélandia : l'absence de moyens de transport et d'outils. Ils avaient des yeux et des oreilles. Marolius ne leur cachait rien de l'état de Sélandia, mais ses ordres étaient de n'obtenir aucun des renseignements dont le légat aurait la primeur en son temps. Il comprit néanmoins que l'empire romain n'existait plus depuis des siècles. Ou bien, s'il existait encore, qu'il était devenu une puissance secondaire sur laquelle on ne pourrait pas compter. Grâce aux longues discussions pendant l'attente, le trajet, et la quarantaine, les naufragés firent d'importants progrès en latin. Ils estimèrent qu'ils n'avaient pas à faire de même avec le grec, pourtant plus parlé dans les hautes classes, puisque le latin était compris partout, et était plus proche de leur langue maternelle.

Enfin, le 20 mai, le légat, accompagné de trois sénateurs vint rendre visite à ses hôtes, qui avaient de plus en plus l'impression d'être ses pri-

sonniers. Une salle avait été aménagée pour la rencontre : don Alvarez, son second et son aumônier pour les Portugais, le légat, Marolius et les sénateurs pour les Romains. Selon l'usage, le légat prit la parole :

« Je veux d'abord souhaiter la bienvenue à nos visiteurs venus de l'autre côté de l'océan. Quand les barbares sont arrivés du Nord-Est, une épidémie de peste a suivi. À Constantinople, nos ancêtres ont aussi connu cette maladie. Pour cette raison, j'ai dû prendre des mesures très contraignantes, et je m'en excuse auprès de vous. Selon mes instructions, le centurion Marolius vous a longuement expliqué l'origine et l'histoire de notre colonie, depuis qu'en 541, Arsien a quitté les rives du Bosphore pour venir ici. Il vous a expliqué les tragédies qui nous ont frappés : perte du bétail, perte de l'expertise métallurgique, invasion de Néa par les barbares. Marolius ne sait pas tout, et si vous voulez des lumières sur notre histoire, notre géographie, notre civilisation, n'hésitez pas à me poser des questions. Je connais bien des choses, et ce que j'ignore, mes sénateurs pourront vous l'apprendre. Cependant, don Alvarez, comprenez que je sois curieux, et qu'aujourd'hui, ce soit moi qui pose les questions. Quand je n'aurai plus de questions à vous poser, vous et vos hommes pourrez sortir librement du fortin qui vous reste attribué comme logement, tant que vous ne trouvez pas mieux dans la capitale ou ailleurs. Vous avez compris que nous ferons tout pour vous aider à rentrer chez vous, mais que nos moyens sont limités. Ma première question, qui me brûle depuis que votre débarquement a été annoncé, est la suivante : y a-t-il parmi vous quelqu'un qui ait la moindre compétence en métallurgie ?

- Il y avait un forgeron à bord, mais il est mort peu après l'échouage.

- C'est une triste nouvelle pour vous comme pour mes concitoyens. Ma deuxième question est : qui gouverne aujourd'hui à Constantinople ?

- Hélas, c'est une nouvelle encore plus triste que je vous apporte. Il y a un siècle, Constantinople est tombée aux mains des Turcs. Ce sont des infidèles qui ne reconnaissent pas le Christ et qui réduisent les chrétiens en esclavage quand ils ne les massacrent pas. Le seul espoir de survie pour eux est la conversion à leur religion. Pendant plus de cinq cents ans, avec leurs alliés arabes, ils ont conquis petit à petit le Sud et l'Est de l'empire romain. Les chrétiens ont réussi à reprendre Jérusalem, mais ne l'ont conservée qu'un siècle. Nos ancêtres du Portugal et nos voisins d'Aragon et de Castille ont réussi à reconquérir l'Ibérie et ne vont pas tarder à reconquérir le Nord du continent africain. Un jour peut-être la croix du Christ aura remplacé le croissant de Mahomet sur la terre, sauf peut-être aux confins de l'Arabie où est née cette religion.

- Puisque l'on parle de religion, coupa l'aumônier, êtes vous catholique ou orthodoxe sur cette île ?

- Je ne comprends pas votre question, dit le légat. Nous appartenons à l'Église catholique et apostolique, et nous professons la foi orthodoxe, issue

des conciles de cette Église. Nous ne sommes ni ariens, ni nestoriens, ni monophysites.

- Évidemment, dit don Alvarez, vous ne pouvez pas savoir qu'il y a eu un schisme entre Rome et Constantinople. Mais comme Constantinople n'existe plus, que les chrétiens là-bas sont persécutés, vous êtes donc catholiques si vous vous dites romains. Ce serait mieux si vous passiez à la liturgie latine dans vos rites.

- On en reparlera, dit sèchement le légat. Les Évangiles et les textes des Pères de l'Église ont été écrits en grec. Notre Seigneur parlait sans doute cette langue quand il s'adressait aux non-juifs. Nous restons dans la tradition des apôtres. J'en ai assez appris pour aujourd'hui. Ces nouvelles me plongent dans la plus grande tristesse. Demain, nous parlerons de ce qu'est devenue l'Europe sans la tutelle romaine. »

La nouvelle de la chute de Constantinople se répandit vite dans la ville. Dès le soir, un office religieux pour les chrétiens victimes des Turcs fut donné dans la cathédrale. Pierre IV craignait une révolte et avait mis des hommes en armes aux carrefours. S'il n'y avait plus d'empereur, d'où tenait-il sa légitimité ? À sa grande surprise, le peuple était calme, et plutôt confiant. L'arrivée des Portugais avec leurs belles armes d'acier signifiait que les secours contre les barbares du Nord allaient suivre, et que des liens avec l'Europe allaient se nouer. Pour beaucoup, l'Europe était un monde magique, peuplé d'animaux fantastiques, où n'existaient ni la menace, ni la faim, ni le froid. Mille ans d'isolement expliquaient de tels fantasmes. Le lendemain, dès l'aurore, don Alvarez, son second et son aumônier furent conviés au palais.

« Parlez moi de votre roi, dit Pierre IV. Son royaume s'étend-il au Sud de l'équateur ?

- Mon roi est Jean III. C'est un homme sage et vertueux. Mon arrière grand-mère était cousine de l'Infant don Henri qui a poussé notre pays dans la conquête des mers. Ma famille sait donc bien des choses sur ces questions. Peu de gens à Lisbonne savent l'histoire d'Arsien, mais mon père me l'a contée.

- Vous voulez dire que l'expédition de Théodore de 1090 a pu atteindre l'empire ?

- Pas tout à fait. Mais deux naufragés ont pu confirmer à l'empereur Alexis que l'expédition d'Arsien, qu'il connaissait par des documents d'époque, avait été un succès. Hélas, les infidèles tenaient la Méditerranée et la Mer Rouge, et il n'a pu envoyer les secours demandés. De plus, cette information a été tenue secrète, afin que nos ennemis ne vous cherchent pas dans l'océan. Il y avait une forte colonie génoise à Constantinople, et l'information parvint, toujours sous le sceau du secret, à Gênes. Cette république se faisait fort de contrôler toute la Méditerranée occidentale, et donc était susceptible de vous faire parvenir une expédition. Mais Gibraltar était tenu

par les sectateurs de Mahomet, et les Génois décidèrent de traiter avec le royaume du Portugal, qui avait une façade ouverte sur l'Atlantique. C'est ainsi que mon pays apprit beaucoup des Génois qui avaient eux-même appris beaucoup de vos concitoyens. Il faut dire que nombre de gens illustres dans l'empire byzantin...

- Quel est cet empire ?

- C'est le nom que nous avons donné à ce que vous appelez l'empire romain. Pour nous Rome est en Italie et c'est le siège du Pape.

- Oui, l'évêque de Rome est le successeur de l'apôtre Pierre, selon la tradition. Du temps de Justinien, cette ville était la proie des barbares. Mais continuez je vous prie.

- Nombre de gens illustres dans l'empire byzantin ont cherché refuge en Italie quand la pression des Turcs est devenue intolérable. Aussi, une partie du savoir des anciens a permis l'essor d'un mouvement que nous nommons Renaissance.

- Vous devez savoir que la totalité de ce savoir est archivée ici dans notre université. Une copie est à Alexandrie. Mais elle est aux mains des infidèles, sans doute.

- Non, car leur chef a fait incendier la bibliothèque, au motif que tout était écrit dans le Coran.

- Voilà donc une bonne nouvelle. Théodorapolis est donc unique dépositaire de deux mille ans de science... sauf hélas la métallurgie !

- Le royaume du Portugal a donc lancé ses vaisseaux à votre recherche. Nous avons aisément trouvé Americum, et nous y avons placé de solides garnisons. Un Génois du nom de Colombo, informé de nos recherches, a proposé au roi de vous atteindre en navigant directement vers l'Ouest, puisque les vents portent vers cette direction aux latitudes tropicales.

- Sans faire la boucle comme Arsien ?

- Non. D'après ses calculs ce serait plus court et moins risqué que les tempêtes de l'hémisphère Sud. Mais il demandait la souveraineté de toutes les terres qu'il rencontrerait, donc Americum. C'était inadmissible ! Le traître est donc allé vendre son expédition à la reine de Castille. Je crois qu'il ignorait que nous avions déjà pris pied en Americum. Les Castellans sont bien plus puissants que nous, tant que nous n'avons pas consolidé notre empire ultramarin. Nous tenons donc nos découvertes secrètes. Le Pape Alexandre VI a défini un méridien à l'Ouest duquel les terres non chrétiennes appartiendront à la Castille. Americum est donc en notre possession. Je vous conseille de faire allégeance à notre roi, plutôt qu'au sultan des Turcs.

- Vous allez vite en besogne mon ami. L'héritier de Justinien étant mort, c'est moi le nouvel empereur des Romains, si le Sénat donne son accord. Mais je suis tout prêt à faire alliance avec votre roi, et le défendre contre les barbares, les infidèles et les Castellans s'il m'en donne les moyens.

- Mon histoire n'est pas terminée. Notre grand amiral Vasco de Gama,

parti à votre recherche, a réussi à refaire le trajet d'Arsien, mais il est remonté vers le Nord, une fois l'Afrique contournée. Pourtant, il connaissait votre latitude, bien qu'il ignorât votre longitude. Certains ont soupçonné qu'il cherchait plutôt l'or que les chrétiens. Il était en fait parvenu en Inde, où vos deux compatriotes Hadrien et Philippe avaient fait escale. Puis nous avons poursuivi l'exploration vers l'Est, jusqu'à un archipel que nous nommons Moluques. C'est alors qu'un autre traître, nommé Magalhaes, s'est mis en tête de vous trouver en contournant Americum par le Sud. Puisque la terre est ronde, et comme nous ignorions votre longitude, c'était peut-être plus court. Il s'est rendu à la Castille, puisque les terres qu'il allait découvrir au-delà d'Americum étaient dévolues par le Pape à ce pays. Mais il a essuyé de telles tempêtes en descendant au Sud de ce continent, qu'il a voulu rejoindre les possessions portugaises d'Indonésie pour faire réparer ses bateaux. Il est mort en offrant à la Castille un grand archipel nommé Philippines, mais son expédition a pu être sauvée.

J'ai voulu moi aussi vous retrouver, mais il était plus simple de partir de l'île de Timor. Avec trois galions, j'ai mis le cap au Sud-Ouest jusqu'à la latitude 40°S. Si nous avions fait route plein Sud, je n'aurais pu savoir quelle direction prendre une fois parvenu à cette latitude. Puis, nous avons pris vers l'Est, suivant la route d'Arsien. Ainsi nous avons les vents porteurs. Mais les tempêtes ont succédé aux tempêtes, j'ai perdu deux navires sur des récifs, et j'ai échoué sur votre île. Que Dieu soit béni, j'ai rempli ma mission et réalisé mon rêve.

- Nous savons mesurer la longitude par rapport à Sélandia, mais Arsien ne pouvait pas connaître autre chose que sa latitude. Savez-vous où nous sommes placés sur le globe terrestre ?

- Approximativement, car une semaine avant notre échouage, nos instruments étaient devenus inutilisables. Nous sommes dans l'hémisphère castillan, à l'Ouest des Philippines. Mais comme la bulle du Pape ne s'applique pas aux terres chrétiennes, vous n'êtes pas concernés. Americum, que nous appelons Amérique en faisant référence à un navigateur florentin qui portait le même prénom que l'un des héros de l'épopée arsienne, est encore très loin, presque aussi loin que l'Afrique qui se situe dans la direction opposée. Mais, contrairement à l'Afrique au Sud de laquelle vos ancêtres sont passés, l'Amérique descend bien plus au Sud. Si Arsien avait manqué votre île, et si Dieu lui avait prêté vie, votre cité serait située au Sud de l'Amérique.

- Donc les barbares qui ont conquis Sélandia ne viennent pas d'Americum ?

- Non, et je suis étonné de leurs capacités militaires. Les indigènes que nous avons rencontrés en Indonésie, ceux que les Castillans ont soumis aux Philippines sont parfois agressifs, mais leur combativité n'est pas comparable à celle des habitants de l'Inde.

- Cela vous est plus facile de les combattre avec des casques et des

cuirasses de fer, avec des épées et des piques d'acier. Notre seule supériorité technique est la poudre explosive et le liquide incendiaire. Je pense que vos barbares sont comme les habitants d'une île au Nord que nous avons dû abandonner. Ils ont la peau noire et les cheveux frisés. Ceux-là sont plus faciles à dominer.

- Certains indigènes sont comme vous les décrivez, mais d'autres, issus de Malaisie ont le teint cuivré, les cheveux lisses, et ils maîtrisent la navigation de haute mer. Ce sont eux qui ont capturé vos émissaires Philippe et Hadrien.

- Si c'est le même peuple, alors ils dominent un empire immense, car nos envahisseurs semblaient venir de l'Est, alors que Théodore est parti vers l'Ouest. Il était temps que vous arriviez. Depuis l'île de Néa, ils disposent d'une base d'invasion. Grâce à notre flotte, nous leur interdisons tout débarquement sur Sélandia, mais pour combien de temps ? Leur nombre croît sans cesse, tandis que nos générations vont diminuant. La nourriture est difficile à produire en abondance dans notre climat froid. Le peuple n'a plus confiance dans l'avenir et les familles ont peu ou pas d'enfants. Mais, votre arrivée va redonner l'espoir. J'ai une dernière question avant de retourner aux affaires de mon pays. La ville de Rome est le siège du Pape. Y a-t-il un empereur ?

- En fait, du temps de Justinien, il n'y avait plus d'empereur à Rome. Mais quelques siècles plus tard, un roi franc s'est proclamé empereur des Romains et a reçu l'onction du Pape. Par la suite les rois de Germanie se sont considérés comme les successeurs d'Auguste, bien que ne régnant pas sur l'Italie et encore moins sur Rome. L'actuel roi de Castille revendique ce titre. Mais ses troupes ont récemment saccagé Rome avec l'aide de mercenaires hérétiques, d'une façon aussi sanglante que les Turcs ont saccagé Constantinople un siècle plus tôt. Quant au Pape, il règne sur Rome et sur un territoire alentour, bien plus petit que Sélandia.

- Merci pour ces précieuses informations. Nous allons monter une expédition pour que vous rentriez chez vous avec des émissaires de Sélandia. Le plus tôt possible, vous nous ramènerez des armes de métal et des chevaux, ainsi que des artisans aptes à exploiter notre minerai de fer.

- Je ferai plus. Vous avez parlé de poudre explosive. Nous savons nous aussi l'utiliser. Mais avec des canons en bronze et des arquebuses en acier, nous savons tenir tête aux sauvages à un contre dix. La reconquête de Néa sera pour vos troupes une promenade. Mais mon roi Jean III demandera évidemment des contreparties à son aide. »

Cette dernière phrase mit le légat assez mal à l'aise. Si le roi du Portugal débarquait avec deux ou trois mille hommes puissamment armés, il lui serait facile de revendiquer l'île pour son pays et se présenter en libérateur aux populations civiles. N'allait-il pas tomber de Charybde en Scylla en voulant vaincre les barbares du Nord. Il n'était lié qu'à l'héritier de Justinien, et cet

héritier n'existait plus. Il convoqua le Sénat dès le lendemain :

« Sénateurs, le secours attendu depuis des siècles est enfin parvenu jusqu'à nous. Mais ce n'est pas exactement celui que nous attendions. Il n'y a plus d'empereur romain ni à Rome ni à Constantinople. Dans ses écrits, Arsien parlait d'ici comme d'une troisième Rome. Le fleuve qui coule à nos pieds a d'ailleurs été nommé Tibre. Voulez-vous que Théodorapolis soit renommée Rome, et que je sois votre empereur ? »

Un murmure désapprobateur se fit entendre. Les sénateurs connaissaient assez l'histoire romaine pour savoir le peu de pouvoir qu'avait le Sénat face à un empereur tyrannique. Pierre IV reprit :

« L'alternative pour nous est de reprendre l'héritage de Justinien, ou de devenir une colonie de l'ancienne province de Lusitanie, érigée en royaume indépendant. Dans ce cas, nous devons abandonner notre liturgie grecque, accepter un gouverneur portugais, apprendre leur langue et leurs lois, partager nos terres avec leurs colons.

- Jamais, dit Sypras, un jeune sénateur. Nous sommes Romains. C'est au roi du Portugal de se soumettre à nos lois, pas l'inverse.

- Ce ne sera pas aussi simple, dit Pierre IV. Nous ne sommes que trois cent mille habitants, à peine mieux armés que les barbares, que les Portugais nomment indigènes, et qu'ils soumettent aisément avec leurs armes. Nous avons pour nous le droit. Mais en Europe, seul compte le droit du plus fort. Le seul arbitre à peu près reconnu est l'évêque de Rome. Nous devons nous appuyer sur lui, reconnaître sa tutelle sur le plan religieux, afin de conserver la nôtre sur le plan politique. Cela impliquera des sacrifices en matière de rites, mais il nous concédera une certaine autonomie. Pour cela notre statut doit être clair. Le mot "légal" ne veut rien dire en Europe, ou alors c'est le légal du Pape. Je vous propose donc de prendre le titre d'empereur. J'abandonne l'idée de nommer Rome notre capitale, cela pourrait nous mettre en mauvais termes avec le Pape. L'empereur Constantin n'a pas donné le nom de Rome à sa nouvelle capitale. Théodorapolis est étymologiquement "la cité donnée par Dieu". Ce nom est politiquement neutre et théologiquement significatif. Acceptez vous ma proposition ?

- Mais le roi Charles de Castille, objecta le sénateur Castanéa, se proclame aussi empereur des Romains, de ce que j'ai pu apprendre. Il gouverne des millions d'hommes. Croyez-vous qu'il va vous accepter comme rival ?

- Il est empereur d'Occident, je suis empereur d'Orient. Notre île se situe à l'Est de l'Afrique, donc la dénomination est justifiée géographiquement. Dans les temps anciens, l'empire romain était séparé en deux pour des raisons d'efficacité. Cela n'a pas provoqué de guerre civile. J'ai eu des discussions privées avec Alonso, leur aumônier. Il en sait bien plus que Luis, le second du capitaine. J'ai appris que l'état de l'Europe n'est pas comparable à celui que nous avons appris à l'école. Certes, le flot des barbares s'est tari. Mais la Bretagne, la Gothie et une partie de la Germanie sont

entrés en hérésie. Le roi qui règne en Gaule ne cesse de faire la guerre à l'empereur d'Occident et va jusqu'à s'allier avec les Turcs, alors même qu'il proclame que son royaume est le fils aîné de l'Église, et qu'il entretient d'excellentes relations avec le Pape. L'empire d'Occident est attaqué sur ses marches orientales par les Turcs. En usant habilement de diplomatie, notre petit État peut faire sa place parmi des royaumes plus puissants que lui.

Nous avons deux atouts. Le premier est notre distance de l'Europe. Nous ne pouvons pas nuire directement à un souverain européen. Mais à l'inverse, monter une expédition militaire contre nous serait à la fois coûteux et hasardeux. Les tempêtes de l'océan austral et les feux grégeois à l'arrivée pourraient coûter très cher à l'imprudent. Le deuxième atout est notre bibliothèque. Un mouvement européen nommé "Renaissance" accorde beaucoup d'importance au savoir des temps anciens. Nous avons ici des documents uniques, bien répertoriés et bien entretenus. Des copies sont aux mains des Turcs, d'autres ont pu passer en Italie, mais l'intégralité de la collation effectuée sous Justinien est ici, et nulle part ailleurs. »

Les sénateurs se regardèrent. Beaucoup éprouvaient une fierté qu'ils n'avaient jamais connue. Tous levèrent la main droite, signe d'approbation. Pierre IV était empereur.

Les Portugais furent installés à Pyctos. Les armes qui avaient pu être sauvées de l'échouage furent affectées à la garnison de la ville. C'était à Pyctos que le danger d'invasion était le plus grand. La courte distance d'Helencton rendait l'effet de surprise possible. L'utilisation de feux grégeois dans le bras de mer qui donnait accès au port était trop risquée pour les vaisseaux ancrés et pour la ville même. Trois vaisseaux aptes à naviguer longtemps et au large furent mis en construction à Port Clitus. Les Portugais étaient des marins, pas des architectes. Ils n'étaient d'aucune utilité sur le chantier. Ils avaient donné des indications sur la forme et la taille des galions portugais. Les Romains construiraient plus petit, à cause des outils rudimentaires, et parce qu'il n'était besoin que de vingt hommes par bateau.

La présence de trois navires était une sécurité en cas d'avarie grave. Les tonneaux d'épices resteraient dans les docks de Pyctos jusqu'au voyage suivant. Luis, qui avait amélioré son latin de messe, resterait dans la capitale comme ambassadeur du Portugal, avec deux compatriotes comme serviteurs. Mille neuf ans après le départ de Constantinople, certains descendants allaient pouvoir mettre le pied sur le continent de leurs ancêtres. La troisième Rome était une réalité, mais une réalité bien modeste.

Épilogue

Le capitaine don Alvarez ne revint jamais sur le sol natal. Son voyage de retour était sur le point de se réaliser. La date avait été fixée au 15 septembre 1550, date symbolique puisque c'était celle du départ de l'expédition d'Arsien. Le 13 en début d'après-midi, un violent tremblement de terre comme on n'en avait pas connu depuis un siècle détruisit Pyctos et endommagea Neleison. Quelques minutes après la secousse, une très haute vague submergea le port, coulant tous les bateaux à l'ancre, dont ceux qui devaient ramener les Portugais chez eux. On compta une centaine de morts, la plupart noyés. La destruction des constructions par les secousses était une chose habituelle et faisait peu de victimes, car l'effondrement n'était jamais total grâce au savoir-faire des architectes.

Une grande partie de Pyctos était construite sur les hauteurs dominant le bras de mer et ne fut pas atteinte par la vague géante. La catastrophe aurait pu n'avoir que des conséquences limitées si le lendemain matin le détroit ne s'était couvert de pirogues. Ces petites barques rapides emportant chacune une dizaine de guerriers étaient vulnérables aux feux grégeois, mais les dégâts de Neleison et la destruction complète du port et de la flotte de Pyctos rendirent les efforts des dromons venus du Sud trop tardifs. Pyctos était prise et occupée par des dizaines de milliers de barbares.

L'étroitesse du bras de mer et la multitude de petites îles occupées par des archers rendaient une reconquête par mer impossible. Utiliser des feux grégeois avec un grand nombre de dromons engagés dans le dédale des îlots était suicidaire. Les barbares avaient rapidement fortifié ce qui restait de Pyctos avec les débris causés par le séisme. Quand Pierre IV fut informé et put envoyer des renforts, l'unique solution était le siège terrestre et le blocus maritime. Mais les barbares étaient nombreux et ne craignaient pas la mort. Il fallut concentrer sur le détroit tous les navires disponibles. Changeant de stratégie, les barbares lancèrent alors des incursions un peu partout sur les côtes, y compris sur Stivar dont la garnison fut massacrée. Certains bateaux remontèrent même le Tibre après avoir incendié les chantiers navals de Port

Clitus. Ils furent arrêtés bien avant d'atteindre Théodorapolis. Désormais, la guerre n'était plus seulement navale, elle devenait terrestre. Sélandia se trouvait dans la même situation que Nêa trois cent cinquante ans plus tôt. Mais le rapport des populations romaines et barbares était inversé.

La plupart des Portugais, dont leur capitaine, avaient échappé à la catastrophe. Il fallut cinq ans pour reconstruire les chantiers de Port Clitus sous protection militaire, et pour offrir trois nouveaux vaisseaux destinés au voyage de retour. C'était pour Pierre IV la priorité absolue. Il se rendait bien compte que sans l'aide de l'Europe, son "empire" ne durerait pas un siècle. La question de l'itinéraire fut longuement débattue. Le trajet le plus court était de voguer plein Nord, et de rejoindre l'Indonésie, un peu comme le voyage de Théodore. Mais cette option présentait deux inconvénients. Il faudrait traverser les mers contrôlées par les barbares, et une fois dans un port colonial portugais, on ne disposerait pas de troupes suffisantes pour une expédition salvatrice. Pierre IV soutenait néanmoins cette option. On pourrait faire escale à Kaledos. Une fois à Timor ou ailleurs, on pourrait envoyer à Sélandia les premières armes et surtout des métallurgistes, tout en envoyant une mission à Lisbonne pour rassembler des renforts conséquents.

Don Alvarez ne partageait pas cet avis. Pour lui, il fallait naviguer plein Est, pour profiter des vents porteurs tout en évitant les contacts avec les indigènes. Une fois l'Amérique contournée, on pourrait rejoindre Lisbonne en faisant escale dans les colonies américaines ou africaines. Il disposait de solides soutiens à la Cour et pourrait facilement monter une expédition qui reprendrait exactement le chemin d'Arsien. L'option indonésienne lui déplaisait, car il avait de mauvais contacts avec le gouverneur des Indes. Sa passion pour la recherche de royaumes chrétiens n'était pas du tout partagée par une administration locale avide de profits commerciaux, et son départ vers le Sud en 1545 risquait d'avoir été interprété comme une désertion. Il craignait d'être jeté en prison ou pire avant d'avoir pu s'expliquer. Même en obtenant le pardon du gouverneur, l'obtention d'une aide rapide était inenvisageable, tant qu'un ordre signé de Jean III ne viendrait pas soutenir sa demande.

Pierre IV, le premier empereur romain de Sélandia, mourut en 1560 et son fils lui succéda sous le nom de Justinien. Le fait d'être empereur autorisait toutes les audaces, son nom de naissance étant Paul. Justinien, âgé seulement de vingt ans, se fit aisément convaincre par don Alvarez. Les pillages des barbares causaient de nombreux dégâts à l'agriculture sélandaise. Don Alvarez promettait de revenir avant deux ans avec vingt galions, des canons, des chevaux, des arquebuses et des hallebardes.

Il ne revint jamais. Les trois vaisseaux furent fracassés par la tempête en tentant de traverser l'archipel prolongeant le continent américain. Là où Magalhaes avait trouvé un passage, ils ne trouvèrent que des récifs. Justinien attendit longuement, scrutant l'océan depuis Fort Milo. Son neveu

Arsien VII lui succéda en 1600. Il y avait alors 140 000 citoyens romains sur Sélandia. Ce chiffre était considérable en regard des mille premiers colons d'Arsien I. Mais c'était bien peu face aux barbares toujours plus nombreux qui harcelaient sans cesse les villages côtiers et handicapaient les constructions navales par des raids incendiaires. Neleison avait été reconstruite et fortifiée. Tout autour de Pycotos, une double enceinte fortement gardée assurait un siège étanche. Il était par contre impossible de faire de même côté mer. Chaque fois que la mer devenait un peu grosse, des centaines de pirogues s'élançaient à travers le détroit pour alimenter en hommes et en nourriture les assiégés. Quelques unes chaviraient à cause du vent ou de la houle, mais les barbares n'avaient peur de rien.

Un jour pourtant, non loin de l'endroit où les Portugais avaient échoué, on put voir un beau navire remonter vers le Nord, toutes voiles au vent. Il était trop loin pour que les feux et les clameurs n'attirent son attention. C'était une belle journée ensoleillée. De nuit, on aurait pu attirer son attention avec des feux grégeois. Des dromons prirent la mer, mais bien trop tard pour le rattraper. Les voiliers romains les plus rapides étaient alors entre Port Clitus et Stivar pour empêcher les barbares d'installer un point d'appui sur cette petite île en profitant du gros temps. Les marins de ce vaisseau inconnu ne pouvaient pas ne pas voir les majestueuses montagnes de Sélandia.

Quand il en fut informé, Arsien VII en déduisit que ce ne devait pas être un navire portugais, mais un navire castillan ou français. Même si don Alvarez n'était pas parvenu à bon port, les Portugais savaient qu'il y avait un royaume chrétien à cette latitude. Un navire portugais, par une si belle journée, aurait nécessairement accosté. Il maudit ce culte du secret qui avait accompagné les écrits de Justinien, de Constantinople à Gênes, et de Gênes à Lisbonne. Pour maintenir le moral de son peuple, il proclama, dans son discours de Noël, que si un vaisseau non portugais était passé non loin de Sélandia, et avait relevé l'île sur ses cartes, on ne tarderait pas à revoir des chrétiens accoster sur Sélandia.

Au printemps 1620, les barbares stationnés en grand nombre à Pycotos, incendièrent les fortifications du siège et se ruèrent sur Sélandia en suivant les côtes. Au bout de deux mois tous les ports étaient détruits. Une deuxième vague d'envahisseurs arriva alors en bateau en divers points de la côte. Ce fut un grand massacre dans les campagnes, puis dans les villes. Théodorapolis tomba le 5 octobre 1621.

Les prisonniers romains ne furent pas dévorés, car l'agriculture sur Néa avait amené l'auto-suffisance alimentaire aux Maoris. L'anthropophagie était devenue exceptionnelle, voire rituelle. Utilisés initialement comme esclaves, ils se mêlèrent, au fil des générations, à leurs vainqueurs par métissage. Un groupe de Romains choisit néanmoins de résister à l'envahisseur. Les survivants se réfugièrent dans les montagnes du Sud-Ouest. Mal nourris, souffrant

du froid, traqués comme du gibier, ces derniers Romains s'éteignirent vers 1700.

Le 12 décembre 1975, Tim Jones, fermier dans la région de Queenstown, essayait une nouvelle charrue à soc profond, quand il buta sur un obstacle. Descendu de son tracteur, il fouilla le sol et remonta une large pierre dont une des faces était plate avec trois côtés de forme régulière. En frottant la face lisse avec la manche de sa veste, il put lire IANVS·FECIT gravé dans la pierre. Cette trouvaille orne désormais sa cheminée. Nawa Te Kiri, qui travaille sur son exploitation agricole, est loin de s'imaginer que c'est peut-être l'un de ses lointains ancêtres qui a gravé cette inscription.

Justinianopolis

En 541, l'empereur Justinien décide de fonder une nouvelle cité sur le détroit que viennent de reconquérir ses légions, détroit que l'on nommera Gibraltar quelques siècles plus tard. En fait, son plan secret est de mettre à l'abri les trésors de la civilisation gréco-romaine, hors de portée des incursions barbares, quelque part dans l'hémisphère Sud. Le savant Arsien, assisté du général Démétrius et de l'évêque Athanase mèneront un millier de colons à travers l'Atlantique pour fonder une civilisation héritière du savoir de l'Antiquité.